Newberry Library, Chicago

Newberry Library, Chicago

Hc 2 40
Hc 3. 1035

No. 18. (Prix, 2 sous.)

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

ANECDOTES, NOUVELLES.

On lit dans le Patriote, que M. Noailles avoit dit devant des témoins irrécusables, que les choses ne pourroient aller que quand le roi seroit nommé DICTATEUR, et qu'il commanderoit *personnellement* l'armée. C'est, foutre, beau un dictateur !

M. Lecointre Puiraveau, député, écrivit dernièrement au digne *Cérisier*, qui avoit dit qu'il étoit ministre protestant, relativement à une opinion de M. Lecointre sur les prêtres. Voilà comme

PAUL-COLLECTION

ce bon patriote finit sa lettre foudroyante. « Vous ne m'avez donné le titre de ministre protestant que pour renouveler des haines mal étouffées, rallumer des feux mal éteints, vous êtes infiniment coupable! Encore un pas, et le glaive de la loi ne manquera pas de vous atteindre ». Bravo ! M. Lecointre. Ce mâtin de gazetier-là est un maître gredin!

On a ouvert à *Coleraine* en Irlande, une souscription pour un don patriotique à présenter au nom des *Irlandois* à l'assemblée nationale de France, et l'on a ramassé le premier jour *six cents guinées*.... Ça ira, oui, foutre ça ira. *Vive les Irlandois*!!! A moi tous les peuples, pour exterminer les tyrans! Vive la liberté!

Vendredi premier juin, un vieil invalide trouva une lettre adressée à M. *Pitois* à Paris, sans autre indication. Elle étoit signée par un ci-devant garde du roi : je l'ai lue. Je ne donne pas ici le nom du garde, parce qu'une lettre trouvée, et simplement adressée à un particulier inconnu, peut être fausse ; mais elle portoit, foutre, bien un caractère de vérité dans les expressions. On lisoit à-peu-près, autant qu'il m'en souvient, ces mots : « Nous sommes licenciés, mais je m'en fous. Nous ne quitterons pas la place, que nous n'ayons fait nos parades : nous n'attendons *que le signal*. Informes-toi combien il y a d'hommes pour garder le poste du Gros-Caillou. Les canons de ces mâtins de nationaux serviront à leur casser la gueule, ect. » Il y avoit aussi des menaces contre l'assemblée nationale, contre M. Pétion sur-tout.

Cette lettre est au comité des Recherches. Reste à savoir à présent si la signature est vraie, et s'il y a un M. *Pitois* qu'on puisse découvrir.

Le même jour on arrêta plusieurs voitures chargées de barils contenant, à ce qu'on assure, des balles de plomb. Reste à savoir si c'étoit des dragées *pour* ou *contre* nous. Un petit garçon est cause qu'elles ont été arrêtées. Le père Duchêne, sur le certificat qu'on va lire, le présenta à la société des amis de la Constitution, où on le félicita. Cet enfant fut si naïf dans son récit, qu'il intéressa bougrement. On arrêta de lui donner un habit de garde national avec le fourniment. Voici le certificat de sa bonne action.

« Je soussigné reconnois que le nommé Louis-Germain Meunier, âgé de douze ans, natif de Fontenoi, parc de Versailles, demeurant rue de la Harpe, chez son père, fondeur, maison d'un boulanger, n°. 160, s'est on ne peut mieux comporté à l'égard d'une voiture chargée de quinze barils de balles de plomb, du poids de 5,895 livres, laquelle voiture l'ayant fait arrêter, il s'en est, peu de temps après, découvert deux autres voitures chargées de mêmes marchandises. En foi de quoi je lui ai délivré le présent, déclarant que les trois voitures sont consignées au corps-de-garde du quartier-général de Saint-Jacques du Haut-Pas, en raison de ce que les lettres de voitures étoient imprimées sur le dos, et conçues en ces termes : A *Monseigneur*, *Monseigneur* le maréchal de *Ségur*, ministre de la guerre ».

Signé MARTIN, *officier du Poste.*

Il est possible que ce soit d'anciennes lettres de voitures pour les transports de munitions de guerre imprimées sous le ministère de M. Ségur, et qu'on ait eu la gaucherie de les employer à cette commission. N'importe, il y a du louche dans cette affaire : j'y reviendrai s'il y a lieu. Nos ennemis, qui désirent nous foutre un grand bal, pourroient, foutre, bien avoir fait cette ample provision de dragées. Serions-nous encore au 14 juillet 89 ?... On peut citer, à l'occasion des précautions qu'exige la sûreté publique et que commande l'exagération démoniaque des fous qui voudroient nous anéantir, cette phrase tirée de la lettre bougrement sage de M. Pétion au roi, lettre qui contrefont les aristo-brutes. *Il ne faut pas attendre des preuves pour combiner des mesures.*

On répandoit au-dehors, le jour qu'on a dénoncé les cocardes blanches, que Paris étoit à feu et à sang ; qu'il y avoit quarante mille foutus cocardiers armés jusqu'aux dents, enfin mille balivernes effrayantes dans ce genre, au point qu'un de mes amis, qui revenoit d'un voyage avec sa femme, n'osoit pas revenir. Mais Paris bien gardé, n'offre que l'activité de la surveillance, et non le désordre de la malveillance abasourdie ; car tous les brouillons arist-Autrichiens qui montroient déja les dents, sont foutument pénauds, et Dieu sait si cette canaille a le nez long.

Les bons, les chauds amis de la Constitution de Bordeaux, archi-Jacobins, sans-culottes, conspirateurs, factieux, régicides, agitateurs de guerre civile, comme le sont tous les Jacobins du royaume,

selon les feuillans et le crapuleux *Chaz* de Nîmes; selon les *Cérisier*, gazette universelle, et les *Dupont* de Nemours, et les *Derosoi*, et les *Baudi*, plat auteur des Annales Monarchiques, et le sanglier *Parisot*, griffonneur gagé. Les jacobins de Bordeaux, enfin, ont donné pour les frais de la guerre 55 mille 320 l. en argent et en bijoux, et 18,335 l. en assignats. O les vilains! qui veulent qu'on tue ces honnêtes, ces bons, ces sensibles aristocrates si paisibles, si gentils, si moutons. Il faut avouer qu'il y a bien de l'inhumanité à fournir tant d'argent pour la guerre.

Angleterre. — Encore un succès qui vaut une grande victoire. Si nous n'avons pas contre nous l'Angleterre, ce n'est, foutre, pas la faute des malveillans; mais ils en auront menti comme des jean-foutres cette fois. Les Anglois garderont la plus parfaite neutralité. Cela n'empêchera pas les Jacobins de cette île, car il y a aussi des Jacobins Anglois, de descendre chez nous pour se mêler à nous, et défendre la liberté; oui, foutre, la liberté qui unit tous ceux qui la chérissent, et qui n'entend pas qu'ils soient neutres quand on veut la boucaner. Nous devons cette grande négociation à la sagesse adroite de MM. *Chauvelin* et *Taleyrand*, qui sont parvenus à faire expliquer le gouvernement, à la grande satisfaction de la France. O braves Anglois, vous qui fûtes nos maîtres, et qui nous avez foutu les premières leçons de la liberté, auriez-vous pu tremper vos mains dans notre sang, quand nous voulons ne le répandre que pour la liberté? Non....

Extrait d'une lettre de Mayence, le 19 mai 1792. — On assure que François veut demander la paix à la France. Ce changement subit provient d'une mésintelligence survenue entre le cabinet de Vienne et celui de Berlin : cette dernière puissance ne fait décidément pas marcher des troupes contre la France ; elle ne veut pas dégarnir son pays pour les faire venir à grands frais sur les bords du Rhin, parce que l'on dit que la Russie fait avancer 80 mille hommes contre la Pologne, dont elle ne peut souffrir la nouvelle Constitution, qui dérange ses vues ambitieuses et tout son système politique. La Russie, dont les émigrés se vantoient si audacieusement et si bêtement de recevoir des armées et de l'argent, ne donne ni l'un ni l'autre. Le roi de Hongrie craint le roi de Prusse et Catherine, qui en veut à la maison d'Autriche pour avoir fait séparément la paix avec la Porte, et au roi de Prusse, qui l'a comme forcée à faire aussi la paix avec la Porte. La Prusse et l'Autriche ont des intérêts particuliers : ces deux cours se craignent et s'observent. La France en guerre avec la maison d'Autriche, le roi de Prusse pourroit jouer un grand rôle en Allemagne s'il entroit en Bohême et s'emparoit du reste de la Silésie ; il affoibliroit à son gré la fière maison d'Autriche, toujours ambitieuse et vaine.

Comme nous travaillons à nous réunir aux braves Anglais, et que tout ce qui vient d'eux en ce moment n'est pas indifférent, je suis bien aise de don-

ner, après avoir parlé de l'offrande patriotique des Irlandois, le discours suivant, qui fera plaisir à mes lecteurs, par le ton de liberté qui y règne. Les Anglois accoutumés au langage solide des hommes libres, savent le parler fièrement.

ADRESSE de la Société Constitutionnelle de Londres, à la Société des Amis de la Constitution, séante aux Jacobins, à Paris; lue par M. Waths, membre de celle de Manchester, dans sa séance du 27 mai 1792, l'an 4 de la liberté.

FRÈRES ET CONCITOYENS DU MONDE,

Nos dignes compatriotes, MM. Cooper et Waths, membres de la société de Manchester, et associés à la nôtre, nous ont fait part de la réception cordiale et fraternelle dont vous les avez honorés.

En vous félicitant sur la révolution glorieuse que le peuple Français a opérée, nous ne pouvons employer d'autre langage que celui de la franchise. Nous ne nous modelons point sur le cérémonial des cours; pour exprimer nos sentimens, il ne faut que suivre l'élan de nos cœurs et vous saluer comme des frères.

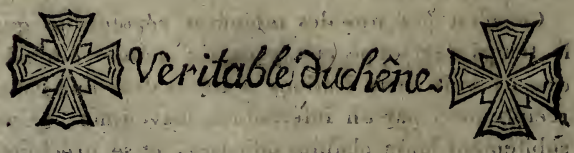
Ce n'est pas une des moindres révolutions que le temps développe aux yeux du monde étonné, que de voir deux Nations nourries dans une haine réciproque, par un infernal machiavélisme, briser subitement leurs chaînes odieuses, et se précipiter dans l'amitié.

Le principe qui peut produire un pareil effet, n'a pu être conçu au sein d'aucune cour; et en

nous découvrant l'iniquité ruineuse de l'ancienne politique, il nous met à même de dire, avec une heureuse hardiesse, nous en sommes délivrés à jamais.

Si nous contemplons la situation politique des peuples, il nous est impossible de concevoir un système de gouvernement plus diabolique que celui qui jusqu'ici a généralement dominé sur la terre. On a détruit la fraternité du genre-humain pour nourrir l'avarice et flater la scélératesse de l'ambition; comme si les différentes nations de la terre avoient été créées par des Dieux rivaux. L'homme n'a pas regardé l'homme comme l'ouvrage du même créateur. Les institutions politiques ont toujours contrarié les principes de toutes les religions qu'elles professoient; car, au lieu de cette bienveillance universelle, qui fait la base de la morale de toutes les religions connues, elles lui ont enseigné à considérer son semblable comme son ennemi naturel, et à classer les vertus et les vices sur la division d'une carte géographique.

Le reste demain.



A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Couacier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 21. (Prix, 2 sous.)

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.

Dans le vin la vérité.

Sur la pompe funèbre de M. Simoneau, *Maire d'Etampes.*

Je n'ai pas assisté à cette fête, j'avois des fourneaux à faire ; mais, foutre, on m'assure qu'elle étoit fort belle, et que l'ordre qui y a régné en a doublé la majesté.

Il est beau d'honorer ainsi la vertu ; mais il est cruel d'avoir à reprocher des excès sans cesse renouvelés faute de s'entendre. Un magistrat eut-il tort, est-ce à ceux qui l'ont fait ce qu'il est à le massacrer ? Que dis-je ! Il n'y a que des furieux

indignes du beau nom de citoyen, qui puissent jamais commettre de pareilles horreurs.

Cette cérémonie vraiment pompeuse, à cela près de quelques détails, a paru imposer un grand respect pour la loi. Je ne voudrois que quelques fêtes pareilles pour en établir le culte, et c'est ainsi qu'on soumettroit tous les cœurs.

Tout bon citoyen doit être enchanté quand on ne se fout pas des lois, et qu'on ne remplace pas l'énergie par des extravagances, les précautions par des cruautés, la surveillance par des calomnies, les vérités par des mensonges, le vrai patriotisme par de l'hypocrisie, la sage liberté par la licence effrénée, les plaintes par des fureurs, la prévoyance par la défiance, l'amour des lois par l'amour de soi, le zèle par l'ambition sordide, la justice par la vengeance aveugle, le langage foudroyant de la raison par de foutus criailleries ridicules, les victoires par des incendies, la juste punition des coupables par la soif du sang, les discussions utiles par des querelles scandaleuses, et la franchise par la corruption.

Donnez souvent de grandes fêtes au peuple, où la loi paroisse toujours au-dessus de tout, et vous la ferez ainsi triompher. Inspirez à ce peuple un grand respect pour la loi, et vous le verrez en avoir pour lui-même ; car il se dira : c'est moi qui l'ai consentie cette loi, et qui dois l'honorer, la chérir, parce qu'elle doit aussi me protéger ; car la loi est faite seulement contre les foutus garnemens.

Ah ! double zieux ! si nous étions tous bons, tous incapables de nous nuire, nous n'aurions pas be-

soin de lois. Ces fêtes produiront, je l'espère, un merveilleux effet ; mais il ne faudra, foutre, pas que ce soit les querelles de parti qui les fassent donner par pique ; mais il faudra que l'on y voie triompher la vérité, et non pas les symboles dangereux de la division ; mais il faudra n'y pas promener des tableaux menteurs où le peuple y paroisse en *guenille*, armé de piques et massacrant ou celui-ci ou celui-là, quand il sera prouvé que ce sera des hommes armés de *fusils* (1), et non de *piques*, qui auront été les assassins. Mais que le ciel nous préserve de pareilles calamités, et n'ayons à retracer que des vertus : je le désire pour l'honneur des François et pour le bonheur de l'humanité désolée.

Sur l'arrêté de la municipalité de Paris relatif aux processions.

Tout homme a le droit, selon la Constitution, *d'exercer le culte religieux auquel il est attaché ;*

(1) M. Simoneau a été massacré, non pas par des porte-piques dont on a voulu peut-être rendre l'arme odieuse, en représentant des piques dans un tableau porté à cette cérémonie. Le peuple est bien malheureux d'être obligé de s'armer ; mais les piques n'ont heureusement servi jusqu'à présent qu'à donner la foire aux conspirateurs. N'a-t-on pas juré de défendre la Constitution de tout son pouvoir et ses droits ? Le premier le plus précieux des droits est la vie. Quand on est entouré de scélérats machinateurs, comment pourroit-on trouver mauvais que le peuple s'armât ? Il le peut, il le doit ; et, foutre, si vous voulez la paix, préparez la guerre. Je voudrois qu'il y eût tant de piques, que la terre en fût hérissée, nous craindrions tous d'en venir au foutreau.

donc on ne peut forcer qui que ce soit à tendre des tapisseries dans les rues pour les processions d'un culte quelconque. Pourquoi, d'ailleurs, toujours des processions ? Cette invention de moines, pour éblouir les sots et faire de la religion une vraie parade, ne signifie rien. Le Dieu qui a des autels magnifiques et des temples a-t-il besoin d'échopes de bois dans les rues et d'être promené quand il est par-tout.

Tant que les grands enfans qu'on appelle des hommes feront la chapelle, ils auront besoin de lisières, et les prêtres les mèneront. Honorons la divinité dans ses temples ; honorons-là dans les champs, en admirant ses bienfaits et les richesses qui croissent sous les rayons ardens de ce soleil si beau, si grand, si inconcevable, et c'est assez.

C'est avec des processions qu'on échauffa tous ces fanatiques sanguinaires, qui *pour l'amour de Dieu*, se roulèrent sur des cadavres amoncelés. C'est avec ces missions ridicules qu'on tourna la tête à tant de foutus imbécilles, à tant de bonnes femmes qui baisoient comme des reliques la soutane et la discipline des caffards qui se foutoient d'eux.

Pourquoi a-t-on donc décrété qu'il n'y auroit pas de religion dominante en France, si avec 90 millions qu'il en coûte déja pour *la catholique*, ses prêtres ont encore le pouvoir de suspendre, par leurs cérémonies extérieures, l'activité de mon commerce ? Pourquoi serois-je forcé, moi, Juif, moi, Chinois, moi Musulman, à dépenser mon argent pour des tentures et des tapisseries, quand je peux l'employer mieux pour ma famille ou pour des infortunés ?

La municipalité de Paris a bien fait de donner à toutes celles du royaume ce grand exemple à suivre. Que les prêtres de chaque religion soient respectés chez eux, qu'ils restent dans leurs temples pour leurs cérémonies ; mais qu'ils ne viennent plus embarrasser nos rues, fanatiser les sots, et reclamer encore pour tout cela l'assistance de la garde nationale, qui peut être mieux occupée.

Pourquoi permettroit-on plus à ceux-ci qu'à ceux-là de se promener à la queue les uns des autres avec tout l'atirail de leur culte ? Si on le permet aux uns, faut le permettre aux autres, tendre des tapisseries pour les autres, employer des gardes pour les autres. On ne verroit alors que des processions de toutes les couleurs, de toutes les sectes dans les chemins, qui se croiseroient, qui se batteroient peut-être. Voyez le beau gachis ! Tous les murs seroient tapissés, tous les fusils changés en cierges, tous les travaux ralentis, toutes les boutiques fermées, toutes les voitures arrêtées, et personne n'a le droit d'occuper tant de place, d'arrêter tant de monde et de paralyser tant de bras.

Je sais bien que les fanatiques vont me traiter d'impie ; mais je m'en fous Ils ne sont que des hypocrites, à qui toutes ces babioles sont nécessaires pour endormir les benêts ; je n'ai besoin, moi bonhomme, que de lever les yeux vers les étoiles, pour adorer le grand ouvrier, et non pas de petites bonnes vierges, de petits anges, de magots en chemise, gueulant à tue-tête du latin qu'ils écorchent, et se promenant en plein midi avec des chandelles. Le temps des grimaces est, foutre, passé ; les mo-

meries ne sont plus de mise ; il nous faut maintenant des Lois, et non des *charlatans*.

Je parlerai demain des dénonciations. Qu'on se console, je n'irai, foutre, pas encore à Orléans, quoi qu'en dise l'insensé *Ribbes*, député risible.

Suite de la lettre de Lille.

«Vous pouvez, et nous devons je crois, seconder les vues de ces braves Brabançons qui ont le cœur Français, en parlant d'eux dans votre feuille pour engager la jeunesse à se ranger sous les drapeaux de cette Légion Brabançonne et Liégeoise, dans laquelle la paye du soldat est de 20 sols. Assurez les Belges et tous les François, que ces patriotes ne soutiennent pas le parti des états ni du congrès, et qu'ils marchent dans le sens de la révolution française pour se rendre libres. Ils sont environ 400 déja habillés, et en état d'entrer en campagne, à Lille. Il y a un corps à Givet, sous les ordres de M. la Fayette, qui sont du même parti, et ils ont déja fait des incursions sur le pays de Liége et du Brabant. Faites entendre, si vous voulez, que le parti de Douai devient nul, étant des soudoyés de l'aristocratie nobiliaire et sacerdotale de la Belgique.

Vous pourrez aussi insérer dans votre feuille cette note, dont le fait est véridique. Tous déserteurs Français qui passent dans le Brabant sont conduits par la maréchaussée à Bruxelles ; de là à Namur, ensuite à Luxembourg, où ils sont enchaînés deux en deux, et de là on les envoie dans la

Transylvanie, pour servir dans des corps de troupes traitées avec plus de dureté que dans celles Allemandes ».

Voilà de beaux bougres ; désertez donc foutus bêtes !

Unissez-vous, braves Brabançons ; pour reconquérir vos droits et votre liberté aux termes de votre ancienne Constitution, pour n'y changer que ce qui sera convenable à la majorité des Belges ; mais il faut, avant tout, chasser les foutus Autrichiens. Jeunes Français qui voyez des frères dans tous les peuples, rangez-vous sous les drapeaux de ces patriotes. Conquérir leur liberté, c'est travailler à celle du genre-humain, marchez.

Extrait d'une lettre de Lyon.

« Votre lettre, vénérable père Duchêne, qui m'est tombée le jour de la Pentecôte, a fait sur moi le même effet que le Saint-Esprit fit autrefois à pareil jour sur les apôtres ; elle a donné une nouvelle vigueur à mon patriotisme, qui cependant s'est toujours bien soutenu ; et soyez persuadé, mon bon ami, que c'est un mérite à Lyon, qui est le siége de l'aristocratie, le foyer de la contre-révolution, le rassemblement des prêtres séditieusement fanatiques et des contre-révolutionnaires du Midi. Nous n'avons à leur opposer que de braves ouvriers, la plupart patriotes en effet, mais misérables, opprimés par les riches et les marchands qui les font travailler, et qui disent hautement : point d'ouvrage aux clubistes. Une municipalité opprimée, vexée

dans tous les sens par le district et le département. A peine compte-on quelques patriotes à principes et éclairés, qui se rallient autour d'elle au risque d'être tous les jours assassinés.

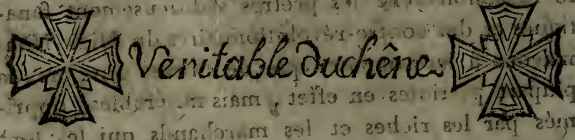
Il n'est pas de jour où ils ne fassent quelques tentatives pour décourager le peuple, pour le diviser, pour semer l'alarme, pour amener quelques désordres dont ils puissent tirer parti. Nous devons la tranquillité dont nous jouissons, au zèle infatigable de notre municipalité, à la fermeté, à la sagesse de notre maire; ils se relèvent jour et nuit.

Les tribunaux sont tous ici aristocrates forcenés, à l'exception des juges de paix, encore avons-nous nos *Lariviere*. Dès que nous avons puni un aristocrate perturbateur, un prêtre séditieux, le lendemain il est absous par le tribunal du district. L'air de Lyon est aristocratisé; on y attend toujours le roi.

Le reste demain.

AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.



A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 22. (Prix, 2 sous.)

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas
Dans le vin la vérité.

Sur les Dénonciations.

Un homme qui dénonce ne doit, foutre, pas toujours suivre son zèle, et ne consulter que son indignation, parce que la vérité seule doit le guider, et non pas la passion. Je crois bien que dans toutes les dénonciations que nous a faites M. Chabot, il y en a de très-convaincantes, de très-sérieuses, faites pour conduire à Orléans les monstres qui voudroient nous foutre l'ame à l'envers, le tout pour l'amour du roi; mais en homme prudent, M. Chabot, qui venoit de déployer un courage de tonnerre de

Dieu dans la tribune, et qui pouvoit foudroyer les coupables avec des faits graves bien prouvés, s'est amusé à la moutarde, et nous a donné toutes les broutilles jetées dans le panier aux ordures du comité dont il est. Ce n'est pas être adroit que de s'exposer à l'ironie, au mépris, au blâme, en gâtant ce qu'on a débité de bon par des puérilités et des fadaises insignifiantes, pour ne pas dire ridicules, vagues et dénuées même de vraisemblance. C'est mettre des bamboches de Ténière dans un tableau de David. Mais malgré tout, en reprochant ces inconséquences à M. Chabot, on voit que c'est le désir d'être utile qui l'a mené au-delà du but où il auroit dû s'arrêter, et l'on ne doit lui reprocher que sa mal-adresse, et non son intention.

On peut de même reprocher à M. Merlin cette chaleur qui l'égare en l'enflammant contre des traîtres qui méritent, foutre, bien son indignation, mais qu'il faudroit frapper de sang-froid, quand on tient le glaive de la loi. Les principaux articles de la dénonciation contre le comité Autrichien auroient seuls servi à l'écraser; les autres niaiseries servent, pour ainsi dire, à l'excuser et à foutre du louche sur tout ce qu'on en pourroit dire encore. Il faut qu'un orateur réfléchi, solide, imperturbable, et, qui plus est, pas foutu pour se laisser graisser la patte, s'empare de tous ces matériaux, et qu'on les fasse valoir, comme de raison, à déconcerter les infâmes conspirateurs, et les faire guillotiner; car il y a, foutre, de quoi.

Pourquoi un jeune orateur bouillant de patriotisme, qui se charge d'une commission aussi grave,

s'expose-t-il à compromettre son caractère, en ne consultant pas les matadors de l'assemblée, les vieilles caboches à rubriques, les hommes vraiment expérimentés? Je ne suis qu'un foutu marchand de fourneaux ; mais si j'avois été député dans cette occasion, j'aurois foutu de côté toutes les fariboles, en m'attachant aux choses pour éviter les entortillages ou les lazis de la malveillance; mais bien l'attention des bougres à poil consommés dans l'art d'examiner et de bien juger. J'aurois dit sans façon et sans ménagement les grandes vérités que voici, et je n'aurois, foutre, pas manqué de faire trembler de grands criminels.

Messieurs, aurois-je dit, il est impossible, d'après toutes les données que nous avons, et les preuves appuyées dans toute la France, qu'il n'y ait pas un grand complot, le même enfin qui exista pour nous enlever le roi et nous foutre dans le margouillis de la guerre civile. Aucun des coupables coquins qui lui firent faire cette équipée n'est tombé sur un échafaud. Tous les chevaliers du poignard furent absous ; on n'en jeta pas un seul par les royales fenêtres ; on se contenta de les désarmer. Après le retour du roi et l'acceptation de la Constitution, une amnistie barbare les conserva encore pleins de rage contre ceux qui leur pardonnoient. Les mêmes personnages existent; les mêmes fureurs devoient recommencer. Voici un grand nombre de lettres écrites par les premiers magistrats de Nantes, de Poitiers, de Castres, de Montpellier; en voici que d'autres fonctionaires publics et des citoyens ont fait passer au comité de surveillance. En sui-

Vant tout ce qu'elles renferment, on voit que la vérité, qui n'est qu'une, les a toutes dictées ; car c'est à-peu-près les mêmes moyens, les mêmes infamies qu'elles nous dénoncent pour en faire bonne justice. Il existe donc un centre commun où toutes ces atrocités dénoncées par des amis de la patrie aboutissent ; il faut démêler cette fois-ci la fusée, et que les comploteurs aient une foire de bougre. Il faut un grand coup, un coup décisif à nos ennemis ; ils ne doivent rien ménager pour arriver au succès de leurs crimes, et c'est le roi qu'il leur faut, ce roi que nous voudrions voir intimement notre meilleur ami, que nous voudrions voir parfaitement heureux par les biens immenses que lui laissa la Nation la plus généreuse par les prérogatives, par l'assurance d'un trône magnifique, et le règne salutaire des lois. il leur faut encore la chûte du corps législatif, la mort des principaux défenseurs de la cause du peuple, qu'ils appellent des *factieux*, en machinant eux-mêmes des projets diaboliques.

C'est à la réussite de ces horreurs que tendent tous ces forcénés, et c'est ce qu'on nous dénonce aujourd'hui.

J'aurois ensuite cité les faits les plus saillans, et j'aurois conclu à de grandes mesures indispensables pour le salut de la patrie. Je n'aurois, foutre, pas patouillé dans la boue pour en tirer tous les crapeaux de la contre-révolution ; mais je les y aurois fait étouffer en comblant le bourbier qui les enveloppe et les cache à tous les yeux.

A travers tout ce qu'a dit maître Chabot, il a dénoncé une correspondance des députés du Tarn,

et le sieur *Chéron* a eu l'audace de l'avouer et de s'en glorifier ; il a fait là le petit Maury, qui tiroit vanité de ces débordemens oratoires et de ces pestilentielles protestations contre tous les décrets du corps constituant : c'est un maître chenapant que cet homme payé par le peuple pour lui faire perdre sa cause, s'il étoit possible qu'un *Chéron* put faire effet ; mais on est presque nul quand on ne se fait remarquer que par des sotises. Il en est de même de ce pauvre M. Ribbes, qu'on n'a pas voulu, par pitié, envoyer à Charenton pour avoir dégueulé des platitudes pendant deux heures. Il faut que l'assemblée soit bien complaisante de perdre ainsi un temps aussi précieux que le sien. Ce triste et sot personnage a dénoncé M. Dumourier, le père Duchêne, M. d'Orléans, M. Roland, M. Pétion, et vouloit un décret d'accusation fondé sur ses rêveries. Il a parlé du sistême des deux chambres combiné par ces messieurs. Je ne sais pas de quel père Duchêne il a parlé ; mais je me fous de lui s'il a songé à moi. Je ne croyois, foutre, pas qu'il existât même un M. Ribbes dans le monde. De pareils visionaires devroient rester chez eux à prendre des bains, car il est refoutant qu'on ait de pareils foutus cruches fêlées dans une grande assemblée, qu'il faut remplir comme les autres ; c'est ce qu'il y a de plus mistifiant.

Suite de la Lettre de Lyon.

« Au nom de Dieu, accordez-vous donc aux Jacobins ; vos querelles affligent tous les bons ci-

toyens : je le crois bien, il y a deux partis patriotes, comme il y en a deux aristocrates, chacun a son point de vue ; mais sans l'accord et l'union nous n'avancerons pas nos affaires.

La nuit précédente on a saisi pour 4,600 l. de faux assignats de cinq livres entre les mains de deux juifs, Elias et Moses frères, de Francfort sur-le-Mein, que l'on a mis en état d'arrestation ; on a aussi arrêté ceux qu'ils avoient donné en payement dans Lyon.

Pourquoi ne décrète-on pas l'état civil ? Que de désordres cela va causer ! Lorsque nous voulons dans notre tribunal, forcer les pères de famille séduits par les prêtres, à faire enregistrer les naissances de leurs enfants, le tribunal du district les prend sous sa protection, et nous défend d'en connoître.

Suppression des tribunaux de district, augmentation des pouvoirs des juges de paix, les procès jugés par arbitrage ; un seul tribunal d'appel dans chaque département, bénéfice de cinquante millions pour la Nation, et de cent millions pour les individus.

Avec notre district et notre département, le décret contre les prêtres sera illusoire ; ils n'en seront que plus à leur aise ; d'ailleurs, il n'y a que quelques maladroits qui donnent prise contre eux. Les autres travaillent dans l'ombre, et n'en font que plus de mal. Croyez-m'en, père Duchêne, avec cette race nous ne viendrons à bout de rien. L'on doit tout craindre de la part de gens dont la profession est de tromper, et qui n'ont d'autre état que de faire des dupes.

On vient de faire arrêter une bande de soixante coquins ; on dit qu'il y a un baron Génois, chef

de bande, que huit cents hommes sont aussi soldés à Lyon, devant se joindre à eux cette nuit.

Cette soixantaine de garnemens, et d'autres après qui l'on court, doivent être divisés, au premier apperçu, en deux classes; la première, des scélérats voleurs de nuit, et les autres des étrangers presque tous Italiens, en grande partie Gênois; le baron qu'ils ont à leur tête engageoit pour l'aristocratie, et les payoit ici à raison de dix-huit sols par jour. Le complot s'est découvert par des discussions qu'ils ont eues dans un cabaret sur la modicité de cette paye; ils prétendoient une paye plus forte: on leur observoit que huit cents Lyonnois engagés comme eux n'en avoient pas davantage; ils répondoient que les Lyonnois étoient chez eux, et pouvoient se borner à moins. Pour les satisfaire, un inconnu dont on a le signalement et qu'on cherche, et qui est Lyonnois, donna un rouleau de cent louis au baron Gênois coupe-jaret, pour satisfaire ses assassins. Je vous rendrai compte de tout cela plus au long, quand j'aurai appris la procédure.

Extrait d'une lettre de Lille.

Les dispositions pour une nouvelle attaque se font, à ce que j'apprends, avec une célérité étonnante, et quoique la casmétration (1) de M. Luckner soit dirigée avec tout le secret nécessaire, puisqu'aucun étranger à l'armée ne peut avoir accès dans le camp qu'il ravitaille, j'en ai la meilleure opinion possible, et bientôt il pourra dire: *ché mé moque de l'ennemi.* Ce ne sera pas en tâtonnant, disoit

(1) Dimensions d'un camp.

une tête de choucroute (un allemand) à ses camarades, *que ce chacrémenté nous attaquera ; ohitôt que ché lé vois, ché sous lé camp ché mon femme*, dit cet allemand aux Autrichiens. Les Brabançons des villes et campagnes résidens dans les Pays-Bas, sont si désespérés de ne pas voir arriver l'armée françoise, qu'à Bruxelles, Namur, Louvain et Gand, d'où arrivent plusieurs de mes amis, les habitans disent hautement qu'il égorcheront celui qui dira du mal des François et du bien de ses ennemis. Ils ne cessent de répéter que *la puissance d'un roi ne vient pas du ciel, et que tout peuple esclave, mal-à-propos châtié comme le Belge l'est*, IL A DROIT *de lutter contre les violences de la tyrannie et de se soulever contre son tyran pour recouvrer ses droits.*

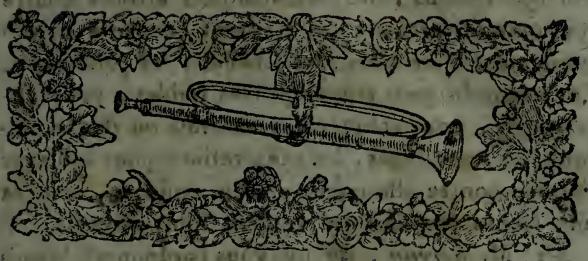
Des officiers et soldats Allemands cantonnés de droite et de gauche dans divers points détachés, ne dissimulent pas la douleur qu'ils ont de ne pas voir arriver les braves patriotes françois, et qu'ils voient avec peine qu'on les a joués, et empêchés de pénétrer dans le moment que leur arrivée étoit pour eux un instant de joie. Des soldats de Colloredo ont tenu cent fois ce propos.

Faut-il, hélas ! que quarante mille hommes au plus dans les Pays-Bas puissent nous déconcerter, sur-tout lorsqu'une partie de ses troupes, composée de François et de Flamands qui ont servi dans les patriotes Hollandois, Liégeois et Brabançons, n'aspirent qu'après leur liberté?

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 51. (Prix, 2 sous.) 6 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

GARRE LA BOMBE!.....

Pour détruire un aussi bel ouvrage que celui qui nous assuroit la liberté, il falloit faire de puissans et de redoutables efforts. C'est ce que font nos ennemis ; ils montrent en cela toute l'activité dont le crime est capable ; ils emploieront tout. Oui, dix mille millions de tonnerre de Dieu ! rien ne sera épargné pour réussir. Les incendies, les massacres, les assassinats, les cajoleries, les trahisons les plus noires, les entreprises les plus funestes et les plus hardies, le fer, le poison,

les soulèvemens, les déclamations atroces contre les hommes vertueux qui résistent encore à ce débordement d'atrocités, les libelles, les promesses, l'or répandu pour corrompre les foibles, pour encourager, pour acheter des scélérats ou des brouillons, les mensonges, les exagérations pour soulever l'armée contre elle-même; rien enfin ne coûtera aux lâches coquins qui veulent nous asservir.

Ah! M. *Servan*, on ne vous pardonnera jamais d'avoir dit qu'il falloit que la Nation *se levât toute entière*, qu'il en étoit temps! Sans doute il le faut; sans doute il est urgent que tous ceux qui veulent enfin avoir la liberté se soulèvent, d'un commun accord, pour déchirer le reste du voile odieux qui couvre tant d'horreurs; et si, pour exterminer les hommes libres, les féroces esclaves ne ménagent rien, pourquoi serions-nous donc plus lâches qu'eux? Pourquoi ne porterions-nous pas les coups les plus terribles à ce monstre que nous avons trop-tôt cru vaincu, expiré, et qui ne faisoit que sommeiller pour mieux nous foutre en pièces? Hommes libres, levez-vous! armez-vous! et que la mort triomphe par vos mains de ces nuées de traîtres! Je ne vois plus de ressources que dans votre désespoir, que dans un sublime dévouement: renversez tout ce qui pourroit ralentir la fougue impétueuse de votre indignation foudroyante, et triomphez de cet amas impur de forcenés jean-foutres.

Le père Duchêne, si souvent jovial, a perdu sa gaîté. Peut-être est-il proscrit par cette tourbe de scélerats; et qu'importe si la patrie est sauvée. Il se fout des menaces qu'il reçoit chaque jour

écrites par des lâches qu'il feroit trembler, s'ils osoient lui dire en face ce qu'ils ont la bassesse de lui écrire *sans signer*. Stupides et méprisables assassins ! je me contrefous de vos risibles torches-cu : venez me parler, et vous verrez si je sais répondre.

M'empêcheriez-vous de dire ce que, dans les accès d'une ame brûlante, et dans la douleur profonde où me jette la connoissance de tous les forfaits qu'on médite, je ne saurois cacher? Non, non, vous n'avez, foutre, que l'audace du crime en partage, et vous n'êtes pas à craindre.

Déja le courage des écrivains qui soutiennent bougrement la liberté, a dérouté les sots encore enchaînés au char de ce La Fayette, si digne de son cousin *Bouillé*.

Ah ! mille bombes de Dieu ! si j'ai jamais senti le remords dans ma vie, c'est d'avoir eu de la vénération pour ce petit César, que j'abhorre aujourd'hui; mais dont le règne va finir.

Personne n'est plus dupe de son arrivée à Paris. Les hommes les plus simples sont, foutre, étonnés d'avoir été si long-temps aveuglés par ses grimaces, et s'en mordent aujourd'hui les pouces. Tout va se découvrir, et l'on va voir que ce *grand* ami de la liberté et de la Constitution, n'a fait jusqu'alors tant de patelinage, que pour escamoter le pouvoir exécutif comme le *Bouillé*.

Hier tout Paris disoit que le roi alloit partir.

J'ai vu beaucoup de gardes du *roi* essayer des bottes fortes dans une boutique.

On a dénoncé que la voiture qui devoit emmener encore une fois la royale famille étoit prête, et que

son départ alloit se faire avant l'arrivée des fédérés.

Plusieurs disent que l'insurrection du 20 ne s'est faite qu'à bon dessein, pour fournir un grand prétexte ; et c'est sur ces pauvres bougres de Jacobins qu'on rejette toutes ces infamies. Il faut avouer qu'ils ont bon dos pour les porter.

On a fait partir une superbe tente toute garnie de fleurs-de-lys d'or, et qui doit précéder la fameuse évasion, pour loger le *veto* et compagnie.

D'autres assurent que le maire de Strasbourg a des correspondances avec le général *Vitingof*, qui commande à Paris ; que le roi doit passer à Luxembourg ; que tout enfin est prêt pour cette belle équipée. Voilà ce qu'on débite à Paris, et tout annonce que bien loin d'être des mensonges, ce sont au contraire de très-grandes vérités.

Suivez les événemens, et vous verrez si toutes ces foutues manigances ne se tiennent pas.

1°. Nos armées ne marchoient qu'à pas lents ; on avoit d'autres choses en vue que des victoires, car on auroit vaincu avec le courage de tant de braves gens.

2°. La lettre de La Fayette tombe comme une bombe ; quelque temps après il y a une insurrection.

3°. Bientôt le héros vient foutre une antienne à l'assemblée, et, qui plus est, *se concerter avec le château*. C'est au nom de la liberté qu'il veut qu'on foute à bas les sociétés qu'il avoit formées, ce qui, dit-il, est le vœu d'une armée qui cependant croit que le diable l'a emporté. 4°. Luckner reçoit l'ordre de quitter les villes qu'il a conquises ; on apprend que les Brabançons déterminés à nous joindre vont se

soulever, on brûle les faubourgs de Courtray, pour les dégoûter de nos principes et les faire maudir les armes françaises; et peu de temps après on assure le départ de l'inviolable. Tout cela est l'affaire de huit jours.

Notez encore que pendant qu'un troupeau de triple jean-foutres entouroit le fameux *Blondinet* à sa sortie de l'assemblée nationale, son cher Lameth cherchoit à communiquer à l'armée tout le venin de son ame infernale, et vouloit fondre sur Paris, et nous donner par-là la guerre civile pour défendre *son* roi, qui n'avoit plus de *brigands* autour de lui, que des chevaliers du poignard.

Mais, triple nom d'un boulet ramé! ils ont beau faire les bougres pour ravoir leur foutue noblesse qu'ils n'avoient fait détruire que pour se foutre de nous, ou que pour balayer les petits nobles de deux jours, nous sauront les prendre au mot, et nous les foutrons dans la boue.

Les armées qui sont sous les drapeaux de la patrie pourront bien être un peu travaillées, soit par des promesses insidieuses, soit par des cadeaux, soit par des cajoleries; mais ne se rangeront jamais du bord de quelques intrigans tout prêts à foutre encore le soldat dans la misère et le mépris s'ils remportoient une victoire.

Soldats de la patrie! mes bons amis! vous que je défendis avec courage dans tous les temps; vous qui peut-être n'avez, foutre, pas les yeux ouverts sur tous les dangers qui nous menacent, et avec vous votre liberté; vous qui croyez peut-être qu'un peu d'humeur m'a monté la tête, écoutez-moi de sang froid! Je ne suis, foutre, pas un traître à ma patrie;

car je ne veux rien que la liberté. Il ne m'entrera jamais dans l'esprit que vous vous foutiez contre nous pour servir la cause des tyrans et des ambitieux, au détriment de vos frères, de vos parens de vos amis. Tout me rassure en vous, votre patriotisme, vos sermens, votre amour pour la justice et l'humanité, votre attachement inviolable à la Constitution, votre aversion pour les traîtres, le sang que vous avez déja versé pour la cause du peuple qui se fie sur votre loyauté, et qui n'a jamais cru que vous fussiez des jean-foutres. D'ailleurs, mes bons amis, la patrie est votre mère ; LA PATRIE EST EN DANGER ! Les ambitieux qui se sont fourés parmi vous pour vous tourner contre elle, pourroient-ils vous faire déchirer ses flancs pour n'y trouver que l'esclavage ? Non, cent mille fois non ! A sa voix lamentable, que votre cœur s'enflamme, et que le fer que vous portez la venge des forfaits des aristo-crapauds et de la fourberie sanguinaire des rois. Ne quittez pas l'étendart de la liberté ; craignez tous les piéges ; rejetez avec horreur toute proposition dictée par l'ambition perfide, et la victoire est à nous, et la patrie n'est plus en danger, et les tyrans sont foutus.

Extrait d'un discours prononcé aux amis de la Constitution, par M. Sillery, bon patriote, en réponse à la lettre de M. La Fayette.

Rappelez-vous, messieurs, l'époque du 21 juin 1791, lorsque M. La Fayette vint dans le sein de cette société, lorsqu'il vint nous dire qu'au moment des calamités publiques, tous les Français devoient

se rallier et se réunir dans votre sein ; qu'il y venoit jurer de nouveau son amour pour la liberté, et son inflexible persévérance à défendre les droits du peuple. Un de nos orateurs lui demanda sévèrement compte de sa conduite ; il l'interpella sur plusieurs faits intéressans. M. La Fayette monta à la tribune ; nous espérions qu'il alloit se justifier. Il nous débita quelques phrases insignifiantes, et le résultat de son discours nous persuada qu'il n'avoit fait cette démarche fraternelle que parce qu'il crut, à cette époque, avoir besoin de notre appui.

Une faction, non moins dangereuse, étoit dans notre sein. Je ne vous parlerai point des projets ambitieux qui la dévoroient : elle crut devoir se rallier à M. La Fayette. Nous n'appercûmes peut-être pas assez promptement les motifs qui dirigèrent cette conduite ; mais la révision des articles constitutionnels nous expliqua cette énigme, et nous apperçumes que la même faction qui avoit le plus contribué à diminuer la puissance royale, vouloit rétablir les anciens abus, et trafiquoit les intérêts du peuple, contre l'espérance et la promesse qu'elle avoit d'être les ministres du nouveau gouvernement.

Les citoyens de Tours, amis de la Constitution, viennent de répondre au général La Fayette la lettre dont voici copie. Tours le 22 juin 1792.

GÉNÉRAL,

Nous avons lu ta lettre à l'assemblée nationale ; nous aimons à être rassurés sur ton patriotisme : sois le défenseur de la liberté contre ses ennemis du dehors, et tu auras acquis des droits à la reconnoissance de la Patrie.

Nous n'approuvons pas ta haine pour les patriotes Jacobins, défenseurs de la liberté contre tes ennemis du dedans ; tu les traites de factieux qui subjugent les représentans de la Nation : certes, ceux, en grand nombre, qui se portent à leurs séances, ne

se doutent guère d'être criminels, lorsqu'ils vont s'éclairer au grand foyer de lumières et de patriotisme dont l'esprit public a besoin pour se soutenir à la hauteur de la révolution.

En tous cas, ces factieux, comme il te plaît de les appeler, ne sont pas à craindre pour la liberté, ils n'ont pas de chef; ils n'ont rien de secret; ils ne sort de leurs discussions que des paroles; ils n'exercent aucune sorte d'autorité que celle d'opinion, qui est à tout le monde; ils ne contreviennent pas aux lois.

Ils ont élevé des doutes sur ta loyauté? Fais ton devoir et laisse les dire; le plus sûr moyen d'en imposer à la calomnie, c'est de mettre en pratique les vertus de Caton.

Tes plaintes tardives contre les ministres patriotes, ont l'air d'une apologie de la conduite du roi, qui les a renvoyés; il falloit te plaindre quand ton armée souffroit de la négligence ou de l'incapacité que tu leur reproche: des ménagemens pour des ministres, des complaisances pour des rois, tiennent plus des courtisans que du citoyen, oublies la cour et son atmosphère pestilentiel à la liberté.

Général d'une armée civique, ne vois que la liberté que tu dois maintenir; la prérogative royale trouvera toujours assez d'esclaves pour la défendre, les patriotes n'en combattront jamais que les abus; mais la liberté, ce premier bien de l'homme, cette source de bonheur pour la France, a besoin de ton appui; ton devoir, ta solide gloire est de vivre et de mourir s'il le faut pour elle.

Les citoyens libres de la ville de Tours.

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Cailliot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 52. (Prix, 2 sous.) 7 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas
Dans le vin la vérité.

Arrivez, bons amis, du bon vin vous attend.

Les routes sont couvertes de bons citoyens que le journal de l'*Indicateur* appelle des brigands. Mais j'en connois qui viennent ici pour lui couper les oreilles. On sait où se cache ce pitoyable griffoneur, et nous verrons si son audace continue long-temps, ainsi que celle de l'exécrable Derosci, qui dit que le dégât qu'on a fait dans le château se monte à 150,000 livres.

Arrivez camarades, et sachons nous réunir. Oui, chers Parisiens, que le triste journal de Renaud, qui faisoit le *Postillon par Calais*, égaiera un peu tous

les jours, vous devez vous rassurer sur l'arrivée de ces amis de la liberté. Ce sont presque tous les mêmes que vous avez fêtés à la première fédération, pourriez-vous douter de leurs intentions, parce que des empoisonneurs publics, payés comme Cérisier, pour vomir la Gazette universelle, ont l'audace de les calomnier ? Quelle différence ils trouveront dans ce Paris, qui les reçut à bras ouverts ! Mais, que dis-je ? ils n'en trouveront, foutre, pas, et je compte assez sur le grand nombre des bons patriotes et des gens paisibles désabusés, pour leur faire un accueil aussi fraternel que dans les premiers jours de la conquête de la liberté, qu'ils ont le courage de venir protéger contre les suppôts du plus acharné despotisme. Arrivez, bons amis, votre présence me console d'avance.

NOUVELLES.

Paris. — On prépare déja des logemens à nos frères d'armes. Les aristocrates même se disposent à les bien recevoir ; mais ils ne donneront, foutre, pas dans le piége. Marchand d'oignon se connoit en siboule.

Pétion, le vertueux Pétion, que toute la bave des enragés n'a pu tacher encore, veille sur la tranquillité de cette grande ville. Où en seroient donc ceux qui ne rougissent pas de déclamer contre cet estimable magistrat, s'il eût déployé le drapeau rouge ? Ils ne savent donc pas que la bagarre auroit pu bougrement leur être nuisible. O démence ! quand cesseras-tu d'aveugler les hommes ?

Tandis que Pétion, ferme comme un rocher qui résiste aux flots soulevés par l'orage, est admiré des meilleurs citoyens qui n'extravaguent pas ; tandis qu'on emprisonne ceux qui s'excriment contre le grand *Blondinet*, qui est venu jeter parmi nous la dernière pomme de discorde, pour allumer le grand incendie d'une guerre civile, et qu'on ose frapper, menacer ceux qui disent du bien de Pétion, on fait afficher par-tout des déclamations virulentes contre les clubs ; on déchire l'affiche estimable de la *Sentinelle* ; on fait de fausses lettres de Luckner au roi, et l'on souffre tout cela sans mot dire.

Le roi s'est fait voir hier à qui l'a voulu. Il a même écrit qu'il iroit à la fédération *recevoir le serment des patriotes*. Il n'a pas parlé de renouveler le sien. D'ailleurs à quoi tout cela serviroit-il ? en serions nous plus heureux ? La tente superbe dont j'ai parlé hier n'est pas pour lui.

Lille, 1 *Juillet*. — « L'arrière-garde de l'armée de Luckner dans sa retraite a été un peu inquiétée par le feu de quelques paysans qui avoient pris les armes pour se venger de la conduite qu'avoient tenue les Français à leur égard ; plusieurs vivandiers restés en arrière ont été pillés par les gens du pays. Si M. Jurry a fait cela pour nous faire détester, il a réussi. L'armée campée sous nos murs est partie ce matin ; la générale a battu à quatre heures ; l'avant-garde a parti vers cinq heures et demie, en suivant les glacis de la porte de Saint-Maurice, de Fives, pour gagner la route d'Orchies ; le reste

de l'armée a suivi, à la réserve de quatre à cinq mille hommes qui sont restés aux ordres du général Carle : on la croit allée se réunir à celle de M. La Fayette pour tomber sur Mons ». Et vas t'en voir s'ils viennent.....

« Tâchez de couper le vent au crocodile Duplain ; lâchez-lui votre bordée, revirez ensuite de bord pour lui lâcher l'autre et le couler à fond.

Je vous embrasse et suis votre frère, tant que vous serez patriote ».

P. S. Le bureau des postes, ici, n'est pas constitutionnel.

Avant que le peuple de Paris conquit la liberté, combien de foutus mâchoires étoient dans la boue? combien d'imbécilles étoient ignorés? C'est pourtant ce même peuple que ceux qui lui doivent leur existence politique injurient et traitent de brigands. Sans doute de pareils grimauds auroient fait un réquisitoire contre lui, quand il prit la Bastille, puisqu'ils font aujourd'hui, sur sa visite au château, grand tapage, afin qu'on les apperçoive. Pauvres petits embrions ! où seriez-vous sans l'énergie de ces bougres à poil qui vous a garantit de la banqueroute, en soutenant l'assemblée des communes contre les véritables brigands armés par la cour autour de la capitale? Et c'est aujourd'hui lorsqu'il vous tirèrent du néant, que vous vous fâchez contre lui, à devenir rouges comme des coqs-dindes, quand ils osèrent demander fièrement la révocation d'un *veto* favorable aux suppôts d'enfer en calote, plus infâmes

qu'eux, puisqu'ils sèment par-tout l'anarchie, le meurtre et la désolation. Qu'ont donc fait ces cent mille citoyens dans le plus grand accès de leur indignation ? ils ont, en entrant en foule, brisé une porte dorée ; et pour les rendre plus coupables, on les accuse d'avoir *volé un pot de chambre*..... O crime odieux !

Qu'auriez-vous donc dit contre eux au moment qu'ils furent courageusement s'exposer pour empêcher le roi de partir, et qu'ils l'emmenèrent de Versailles ? Taisez-vous pigmées, vous me faites pitié ! Je vais cependant donner l'arrêté suivant, pour éterniser la honte des sots qui l'ont rédigé et fait passer dans tout l'empire, comme un monument de leur stupidité, plus comique encore que dangereuse. Lisez (1).

Extrait du registre du tribunal criminel du département du Pas-de-Calais.

Cejourd'hui 27 juin 1792, de relevée, le tribunal criminel du département du Pas-de-Calais extraordinairement assemblé.

Le président après avoir déposé sur le bureau sept exemplaires à lui cejourd'hui adressés d'un arrêté pris le jour d'hier par les Administrateurs du directoire de ce département, avoir fait lecture de l'un d'eux et distribué les autres aux membres du tribunal, a dit :

MESSIEURS,

La pureté des principes de l'arrêté dont vous venez

(1) Je parlerai demain des juges, auteurs de ce grand arrêté ; c'est un grand coup de force qu'ils croient avoir fait ; mais, hélas ! on en rit en se foutant d'eux.

d'entendre la lecture, l'énormité de l'attentat qui l'a déterminé, font un devoir à tous les bons citoyens d'y souscrire.

Si le tribunal criminel, toujours occupé de l'objet de son institution, n'a pas plutôt manifesté l'indignation que cet attentat lui cause, chacun de ses membres n'en a pas moins éprouvé le même frémissement que ceux de l'administration.

Je vous propose donc, messieurs, de déclarer publiquement que nos principes sont les mêmes que ceux des administrateurs; que notre attachement au monarque et à la Constitution est inébranlable, comme le leur; que comme eux, nous abhorrons les outrages faits le 20 de ce mois, à la Nation dans la personne de son représentant héréditaire; que fidèles à notre serment et dépositaires des lois protectrices des propriétés, de l'honneur et de la vie des citoyens, nous en maintiendrons avec fermeté l'exécution.

Sur ce, les président et juges, l'accusateur public et le commissaire du roi du tribunal criminel du département du Pas-de-Calais, déclarent unanimement qu'ils ADHÈRENT à l'arrêté des administrateurs composant le directoire du département du 26 de ce mois, relatif aux événemens de la journée du 20; qu'ils PARTAGENT l'horreur que ces événemens leur ont inspirée, et que la présente adhésion sera consignée dans le registre, imprimée et adressée à l'assemblée nationale, au roi, à tous les tribunaux criminels, aux huit tribunaux de district, aux juges de Paix et Officiers de police du département.

Suivent les signatures.

Lettre écrite à un citoyen de Versailles, par un jean-foutre d'émigré, qui courageusement ne signe pas.

Fribourg en Brisgau. — Je viens de lire les papiers publics, monsieur, et j'ai vu avec horreur votre nom, offrant à l'infâme assemblée nationale une somme pour soutenir la guerre ; vous payerez bien cher cette sotise, de même que vos coquins de prétendus patriotes, qui osent venir à l'assemblée jurer qu'ils la soutiendront de tout leur sang. Je vous conseille donc de vous abstenir de pareille démarche, si vous voulez conserver votre tête. Demandez à M. D*** qui je suis, et combien j'ai rougi pour lui de l'habit qu'il a affublé.

Je suis ici déja avec vingt-cinq mille hommes et tous aussi bien disposés que moi à vous faire rougir de trahir votre roi (1).

Lisez la lettre suivante, et, foutre, vous verrez si le patriotisme est éteint, et si nous devons trembler sur les menaces de tous ces vils gredins qui n'osent pas même salir le papier de leurs noms.

Bordeaux, 30 Juin. — Ami Duchêne, je te préviens que soixante bougres à poil, tant de la ville de Bergerac, que des autres cantons de ce district,

---

(1) Comme vous voyez le roi vaut plus lui tout seul, que toute la Nation et ses représentans.

sont partis hier 29 avec armes et bagages pour se rendre à la capitale, et former un rempart de leur corps autour de l'assemblée nationale, et repousser les attaques de ses ennemis, qui sont ceux de tous les Français. On nous assure que les autres districts du département de la Dordogne fourniront le même nombre de patriotes ; ainsi, neuf districts à soixante hommes, font, foutre, bien cinq cents quarante. Si chaque département fournit le même nombre, Paris aura dans son sein au 14 juillet 44,280 frères d'armes.

Je t'autorise à trompetter cette nouvelle ; et, mille zieux ! *ça ira*.....

Signé DURAND, *ton abonné*.

AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port. Cette feuille ne se distribue qu'à cette adresse.

No. 53. (Prix, 2 sous.) 8 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Les grandes conjurations de la cour contre la liberté.

TANDIS que *Blondinet* fait des pétitions, et que les Lameth veulent amener l'armée contre Paris pour garantir, disent-ils, le roi, et laisser à la merci des ennemis le sort des Français, les Prussiens s'avancent à grands pas.

Tandis que les foutus ministres font faire des proclamations contre les faubourgs, et répandent à foison l'arrêté du directoire du département de la Somme, qu'il font imprimer à grands frais avec plus de promptitude que si c'étoit un bon décret, les forces de l'Autriche se doublent et vont

se réunir aux séditieux émigrés qui les attendent. Le général Luckner avoit fait des conquêtes, et on le fait replier sous les murs de Lille, pour aller de là à Valenciennes. Il demandoit un renfort de troupes considérable, et des régimens sont ici, à la barbe de l'assemblée nationale, campés dans le jardin des Tuileries. Peut-on se comporter avec plus d'impudence et d'audace? Peuple français, comme on te joue, comme on te trompe, et tu reste tranquille !... Mais examinons combien tout se tient et se rapporte au but qu'on s'est proposé d'asservir la France. Il est bon d'en reparler encore. Non, foutre, on ne m'ôteroit pas de la tête qu'on avoit besoin d'un grand prétexte pour se plaindre et pour royaliser la moitié de la France, après l'avoir fatiguée par des tracasseries perpétuelles. Voyant qu'on ne pouvoit pas fuir ; voyant qu'on ne pouvoit foutre en bringue les Jacobins, et que les armées ennemies s'avancoient pour attaquer par tous les bouts la France, alors on a chassé les ministres patriotes (1) ; alors on a nommé les créatures de La Fayette, qui ne servent pas mal le comité Autrichien ; alors on a fait écrire la lettre de La Fayette et celle du département contre les sociétés populaires, pour étouffer, sous la haine la plus noire, tous ces vrais foyers de liberté plutôt que de licence, comme vous le dites (2) ; alors on mit,

(1) Oui patriotes, en dépit de ce qu'a pu dire contre l'ancien ministère M. Dumas, car il n'a pas désigné le sieur Dumouriez nommément, et nous ne le regrettons pas, car il nous a trahi comme un vil courtisan qu'il est ; mais je parle ici des trois autres qui, n'étant pas des traîtres, sont faits pour être regrétés.

(2) Répondez, vils calomniateurs qui osez affirmer que les Jacobins veulent détruire la Constitution, et qui déchirez par-tout

avec une bravade qui n'a pas d'exemple, *le veto* sur des décrets dont on sollicitoit depuis long-tems la sanction. Et notez bien qu'on n'a mis ce *veto* que quand on a eu d'autres ministres, et précisément la veille de l'insurrection, qu'on savoit bien qui qui devoit, foutre, avoir lieu. Alors cette insurrection, qui me paroît à présent plutôt la suite d'une grande combinaison, que celle de l'indignation, arriva. Il falloit avoir des plaintes à porter contre le maire de Paris; il falloit faire déployer le drapeau rouge pour allumer la guerre intestine; il falloit avoir enfin de quoi soulever l'armée par le tableau exagéré des outrages prétendus faits au monarque, et la faire avancer contre Paris, où l'on se seroit égorgé; il falloit laisser par là nos frontières à découvert, et laisser pénétrer les armées de bourreaux qui s'avancent; il falloit nous faire abhorrer des peuples des Pays-Bas, prêts à se soulever pour notre cause; et, pour y réussir, autant que pour nous déshonorer, faire évacuer les villes qu'on n'avoit conquises, que pour nous donner bonne

---

la feuille de la Sentinelle à coups de couteaux, avant de nous les plonger dans le cœur, parce qu'elle vous dit la vérité, ne sont-ce pas les Jacobins qui ont proposé un prix de 600 liv. à celui qui feroit l'Almanach le plus sage pour propager les bons principes, et vanter cette même Constitution que vous dites qu'ils veulent détruire? N'est ce pas *Collot-d'Herbois* qui remportât ce prix, et le *donna aux pauvres*, et qui fit l'*Almanach du père Gérard*, cet ouvrage sublime, et sage que vous avez tous lu en maudissant les Jacobins, et que l'assemblée nationale a décidé d'envoyer par cent mille dans le royaume, où il en existe plus de deux millions d'exemplaires. Répondez à cela foutus enragés qui voudricz laver vos mains dans notre sang, je vous en défie.

bouche, et enfin mettre le feu aux villages sous Courtray.

Pendant ce temps-là, pour donner plus de tort aux Parisiens et plus d'éclat à l'indignation des faux amis de la patrie, La Fayette arrive et fout des leçons à l'assemblée nationale ; il demande la chûte des meilleurs patriotes, celle de *Pétion* y étoit bien comprise ; car *Pétion* les embarrasse bougrement. Il falloit faire mûrer, baricader le jardin des tuileries, et s'entourer d'un camp de soldats, afin de n'avoir rien à craindre, lorsque tout démontreroit, clair comme le jour, la plus noire des perfidies, les trahisons les plus révoltantes, et que le désespoir pourroit soulever légitimement la multitude indignée. C'est du milieu de ce retranchement formidable qu'on attendoit l'instant de nous annoncer, avec l'accent d'une douleur factice, l'arrivée de toutes les forces combinées dans la convention de Pilnitz, afin que surpris et presque abattus par le chagrin de tant de machinations infernales, nous puissions à peine nous plaindre du retard qu'on avoit mis à nous avertir du danger le plus imminent. On fait encore semblant de s'indigner beaucoup de ce que les princes ont voulu faire, soi-disant, des emprunts à un armateur de l'Orient. Le roi traite ses frères de rebelles dans la plainte qu'il en fait faire à l'assemblée. Quelle comédie, grands Dieux ! pour nous amener à la plus abominable tragédie.

Voyez comme les temps étoient bien calculés ; voyez comme Pétion, que l'odieux département veut suspendre, a déjoué de combinaisons d'horreurs, en ne faisant pas proclamer la loi martiale. Lâches qui

criez contre lui, taisez-vous double-zieux ! vos propriétés seroient peut-être déja la proie des véritables coquins que La Fayette appelle *les honnêtes-gens*. On craignoit le jour de la fédération ; on avoit pressé tout pour arrêter la marche des patriotes qui viennent à notre secours, et maintenant qu'on n'a pu réussir à mettre le feu de la guerre au sein de la patrie, ce roi qui nous trompe, ce roi qui ne retirera pas tout l'avantage qu'il attend des maux que son infâme conseil nous prépare, dit qu'il veut être de la fédération, sanctionne le décret de ce rassemblement qu'il avoit constamment refusé pour aigrir les esprits ; mais le ciel nous protège et nous vengera. Les patriotes arrivent ; ils ne seront, foutre, pas corrompus par les faux amis de la liberté, ni par les libelles des ministres ; ils ne logeront, foutre, pas chez le ministre de l'Intérieur, qui leur offre d'être nourris *à ses dépens* (dis donc, foutu drôle, aux dépens de la liste civile). Nous ne ferons qu'un ; nous nous réunirons ; nous nous armerons, et le temps approche où nous punirons tous les scélérats qui trafiquent notre sang et nos trésors. En attendant, patriotes de tout l'empire, armez-vous ; LE TOCSIN DE LA LIBERTÉ VA SONNER ! Répandez par-tout ce numéro, faites le réimprimer, afficher ; vous avez carte blanche.

Extrait d'une lettre de Bapaume (1).

Monsieur, vous avez beau tonner contre la race infernale de la prêtraille, ils n'en font qu'un badinage.

(1) Le ton d'ingénuité qui y règne annonce un bon citoyen que l'indignation soulève ; je le remercie de sa complaisance.

C'est contre les départemens, tribunaux et administrations qu'il faut tonner ; c'est eux-mêmes qui sont les tolérans de cette clique infernale. Depuis le *veto* sur le décret pour la déportation des prêtres, nous voyons les administrations plus portées à défendre et protéger la cause de ces scélérats ; nous voyons cette cohorte diabolique, et plus que diabolique, marcher avec la tête levée et avec l'audace marquée sur leur front. Ces indignes coopérateurs de la contre-révolution insultent ou font insulter les braves citoyens. Oui, je vous le dis et l'assure, très-cher ami, si on n'y apporte un remède urgent et efficace, que la terreur se met dans l'ame des citoyens depuis ce maudit *veto*, parce que nous voyons à notre porte l'étendart de la révolte. J'ose dire, mais avec regret, que nous verrons le père, la femme, les enfans, les frères, et généralement tous les individus s'entr'égorger, pourquoi ? pour la cause de cette race maudite.

Mais un grand malheur encore, c'est de voir beaucoup de tribunaux dans l'inaction. Si des municipalités ou des particuliers réclament les lois pour l'exécution de la réforme des abus, on ne fait que leur donner des entraves, des allé et venir, et de l'argent à dépenser journellement ; et après tout voilà ce qu'il en reste pour récompense. On a permis le rachat pour les plantations des arbres, depuis près de deux ans, presque toutes les municipalités ont demandé ce rachat ; mais aucune n'a obtenu ses droits.

Tous les droits féodaux ont été supprimés avec

ou sans indemnités : malgré la demande du rachat et des titres, les tribunaux ne daignent pas obliger les ci-devant voleurs à déposer leurs titres.

Le pauvre peuple qui a toujours été volé demande la loi, et le pouvoir exécutif est paralysé à son égard.

Il falloit trancher jusqu'à la racine cette indigne féodalité : tels titres qu'ils puissent avoir, il falloit tout jeter au néant. N'y a-t-il pas assez long-temps qu'avec leurs prétendus droits ils ont ruiné la France, et sur-tout le pauvre ?

Après avoir tout volé, on ne devroit point accorder d'indemnité envers des pillards de cette sorte. On devroit plutôt les obliger à remettre vingt années écoulées à tous ceux qu'ils ont usurpé.

La Constitution est à la vérité très-bonne ; mais plus un décret est favorable au peuple, plus il est regardé onéreux. Celui qui veut jouir de la faveur d'un décret, il faut qu'il commence à se ruiner avant d'avoir un peu d'espoir de réussir. Il est malheureux que la nation paye des coquins, pour ne point avoir justice selon la loi.

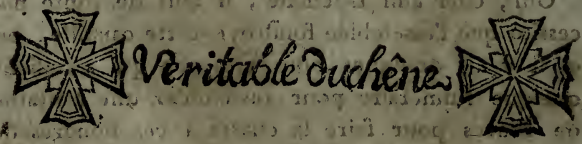
Oui, cher ami Duchêne, il faut de toute nécessité que l'assemblée foudroye cette canaille, ou qu'il y ait quelques bons citoyens qui sacrifient quelque numéraire pour rassembler une centaine de braves pour faire la chasse à ces bougres de corbeaux ; et si cela ne se fait pas, il y a tant de projets combinés entre eux, qu'ils renverseront l'assemblée, le royaume et la liberté de tous les citoyens.

Votre abonné.

AVIS AUX LECTEURS.

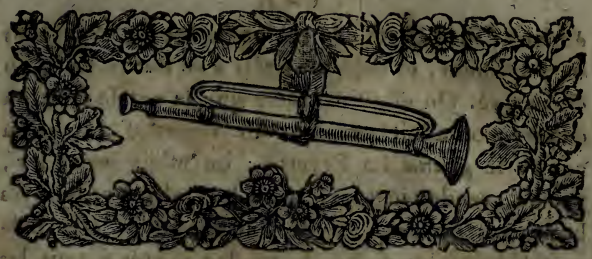
Nous nous occupons de la réimpression de beaucoup de numéros épuisés, pour compléter la collection des quatre cents Lettres bougrement patriotiques. *Les personnes qui voudront se procurer les numéros qui leur manquent, sont priées de faire leurs demandes par écrit, et franches de port, d'ici au 20 de ce mois. Lorsque l'impression sera finie nous l'annoncerons par un nouvel avis.*

On pourra aussi se procurer la collection entière en huit volumes brochés, moyennant la somme de 32 liv. francs de port pour tout le royaume; et les volumes suivans, composés de 50 numéros, à raison de 4 liv.



A Paris, de l'imprimerie de Cailhava et Coudrette, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 54. (Prix, 2 sous.) 9 *Juillet* 1792



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.

Dans le vin la vérité.

Grande réunion des députés à l'assemblée nationale.

Au moment où j'allois me déchaîner contre les triples jean-foutres qui ont mis ma patrie en danger; au moment où j'allois leur donner la plus fière leçon qui jamais soit sortie de ma caboche, et que toutes mes batteries étoient prêtes pour écraser ce parti cruel qui divise les citoyens, les égare et les a presqu'amenés à s'entr'égorger, j'apprends qu'un prêtre (1) a proposé la réunion des deux partis qui

(1) C'est M. Lamonrette, évêque de Lion.

étoient dans l'assemblée nationale toujours opposés de sentimens, et toujours prêts à se foutre un coup de peigne. On alloit décréter que la patrie étoit en danger ; on alloit proposer un décret d'accusation contre le *grand* La Fayette ; on alloit intimider, par de grandes mesures, tous les traîtres et tous les bons amis du *veto* : cette journée alloit être mémorable par les coups de foudre portés à tous les ennemis de la liberté ; elle alloit intimider tous les pervers, faire marcher rondement les ministres, et peut-être auroit-on vu de ces coups d'éclat nécessaires pour donner un grand mouvement à la machine immense prête à être démentibulée par les assassins qui bientôt vont entourer la France. Mais ce jour est celui d'une grande réconciliation, et Dieu veuille qu'elle soit sincère, alors je serai bougrement satisfait. Nos députés qui, deux minutes auparavant, se seroient arraché les yeux, se sont embrassés. Condorcet a léché Pastoret, Dumolard a léché Chabot, Dumas a léché Merlin, Ramond a léché Brissot, Muraire a léché Bazire, Jaucourt a léché Guadet, Lameth a léché Morveau, Delfaud a léché Thuriot. Enfin c'étoit des embrassades à ne plus finir ; puis le roi est venu pour féliciter l'assemblée de cette réunion. Peut-être aurois-je aussi léché mon bon ami cochon Derosoi, si j'avois été là, tant on étoit en train de se baiser.

Maintenant que voilà nos deux partis d'accord, les choses en iront-elles mieux? Il est bon d'examiner un peu ce qui les a fait se rapprocher comme par enchantement. Il est bon de dire qu'il est bougrement difficile qu'un loup devienne un mouton de

jour au lendemain, et qu'un aristocrate change de principe en dix minutes comme on change d'habit. Le parti droit, qui voyoit arriver la fédération, a sans doute bien senti de quelle importance il étoit pour lui de fondre ses petites iniquités dans la probité des vrais amis du peuple. On craignoit sans doute les regards de chaque fédéré arrivant tout poudreux de son département, avec une forte dose d'indignation contre les favoris du *veto*. On a vu qu'à force de libelles et de misérables sotises répandues à grand frais, il étoit impossible de dérouter le patriotisme, et que plus on cherchoit à l'étouffer, plus, foutre, il se roidissoit contre le despotisme tout prêt à renaître; on a vu que les esprits, bien loin d'être disposés à recevoir la loi d'un parti d'ambitieux extravagans, étoient au contraire échauffés par la plus forte indignation, et que la fédération alloit appuyer les grandes résolutions des hommes faits pour la liberté. Alors on a raisonné dans le côté qui s'est trouvé le plus foible, et dès-lors on a senti l'indispensable nécessité de se réunir, hélas! plutôt peut-être pour se mettre à l'abri de la foudre qui menaçoit les coupables, que dans l'intention bien prononcée d'aller franchement. Je désire me tromper; mais il est si difficile de voir autrement.

Je ne peux pas me fourrer dans la tête que cette réunion, qui seroit délicieuse, puisse en un instant ralentir les intrigues, et faire taire les intérêts des ennemis de la révolution. La fédération que les méchans appréhendent, ne servira peut-être qu'à suspendre les haines, les dissentions, les libelles et

les manœuvres puissantes qu'on n'a pas mises en jeu à si grands frais pour les abandonner tout-à-coup. Le diable quand il fut vieux se fit hermitte ; le despotisme épouvanté s'est fait patriote.

C'est, foutre, toujours bon signe : il nous craint. Profitons de la preuve qu'il nous en donne en demandant à faire aujourd'hui sa paix avec nous, et tenons-nous toujours prêts en cas de revirement.

Il faut maintenant que voilà nos gens d'accord que, bien loin d'être ralentis pour faire le bien, ils soient au contraire tous animés d'un sentiment commun.

Les orateurs les plus sages et les plus éloquens avoient présenté de grandes vues pour tirer le vaisseau du banc de sable où les coups de vent de l'aristocratie l'avoient foutu sur le flanc. *Verniaux*, *Torné*, *Condorcet* (1), avoient dû faire dans tout l'empire une impression bougrement profonde par les discours sublimes et sages qu'ils avoient lancés à la tête du pouvoir exécutif, pour y faire enfin entrer la vérité. La cour a vu qu'il étoit plus que temps d'appaiser la tempête qui menacoit son impudente *vétoterie* ; elle a vu que le décret qui alloit annoncer le danger de la patrie la désignoit comme seule coupable de ce danger, et que les têtes s'échauffoient comme des boulets sur des grils, tout prêts à foudroyer une citadelle. Alors elle a partagé l'enthousiasme des patriotes se réunissant, se confondant avec les *modérés*. Mais la patrie n'en est pas moins EN DANGER ; car ce ne sont pas toutes

(1) Tout le monde connoît les beaux discours de ces trois orateurs.

ces belles protestations de tendresse ; ce ne sont pas toutes ces simagrées de cour, toutes ces avances de l'hypocrisie, qui peut dans quelques jours rendre dupe la franchise, qui ont pu conjurer l'orage prêt à fondre sur nous. Le péril est le même qu'avant-hier, et sans doute il augmentera tant qu'on n'y aura pas pourvu.

Il faut donc commencer par demander au roi LE RENVOI DES MINISTRES actuels, qui passent une heure avec la reine tous les jours avant le conseil ; qui sont de foutus ignorans, des intrigans sans vertus et sans patriotisme, et parmi lesquels, nommément le sieur *Terrier*, a, foutre, montré quelle étoit sa perverse et dangereuse activité pour faire le mal. Il faut DÉCLARER LA PATRIE EN DANGER ; il le faut, et décréter une force innombrable pour nous défendre ; il faut ôter le commandement de nos armées à ces ambitieux courtisans, plus envieux de s'élever que de faire triompher la liberté ; il faut remettre, comme l'a proposé M. Condorcet, *la liste civile* dans les mains de la Nation. Le roi est son fils, et la maman ne doit pas souffrir qu'on gaspille tant de trésors sans savoir à quoi bon. Il en sera plus heureux quand il ne sera pas entouré de foutus frippons. Il faut déterminer l'application juste du *veto*, et que la loi soit enfin prononcée contre les perturbateurs ; il faut empêcher par un bon décret que les chenapans d'écrivassiers cessent d'aigrir les esprits contre l'assemblée nationale, seul rempart qui nous reste contre les malveillans, et défendre qu'ils la couvrent d'invectives qui déshonnorent la France ; il faut ne pas se laisser endormir par le

bel appareil de réconciliation qui ne doit être fait que pour terrasser plus sûrement nos ennemis, mais non pour leur pardonner ; et *rejeter l'amnistie* bougrement loin qu'on proposera peut être, parce que rien ne doit moins exciter de commisération, intéresser la compassion, que des traîtres. Il faut enfin être réunis pour le bien, et non pas pour pardonner inconsidérément les grands criminels, qui, s'ils étoient les plus forts, ne seroient, foutre, pas si généreux. Un tigre est toujours un tigre.

Si on n'a fait la réunion de samedi que pour marcher tous au but d'anéantir les scélérats, de combattre les armées des rebelles, et de faire une bonne fois triompher la liberté ; si on l'a faite pour faire cesser le monopole affreux qui nous conduit à la banqueroute ; et si des lois sages et vigoureuses en faveur du peuple sont le résultat de cette grande embrassade, alors, double millions de trompettes de Jérico ! je me croirai le plus heureux des hommes de voir consolider un aussi bel ouvrage. Mais, foutre, si le contraire arrivoit, législateurs, je vous dirois vous nous avez trompés ; vous n'êtes pas nos bons amis ; vous n'êtes que de méprisables farceurs.

Pétion a été redemandé à grand cris à l'assemblée nationale, et le directoire, présent à cette scène, a été bougrement mistifié.

Credo du bon Soldat. (*Ext. du C. de Strasbourg.*)

Je crois 1. Que tout bon soldat doit être l'ami ardent et sincère de la nouvelle Constitution fran-

cause, parce qu'elle assure le bonheur de sa patrie ; en lui rendant la sainte liberté, et l'auguste égalité des droits de l'homme qu'elle avoit reçues des mains de l'Eternel, et que la tyrannie lui avoit volées.

2. Que tout bon soldat doit être l'ennemi juré de l'ancien régime, parce qu'il écrasoit sa patrie sous le fardeau de l'esclavage le plus affreux, et qu'il avoit attiré sur elle une foule de malheurs incalculables.

3. Que tout bon soldat doit se rappeler à chaque moment, que jamais personne ne fut victime plus malheureuse du despotisme, que le soldat qui servoit dans l'ancien régime.

4. Que tout bon soldat doit regarder comme le plus cruel de ses ennemis le scélérat qui cherche à le tromper, et qu'il ne doit pas se laisser éblouir par l'éclat de l'or que les ennemis de la liberté, quel que soit leur rang, ont l'audace de lui offrir, pour l'entraîner dans leurs complots.

5. Que tout bon soldat doit être bien persuadé que la médiocrité de la liberté, vaut mieux que les richesses de l'esclavage.

6. Que tout bon soldat doit être bien persuadé que s'il reste fidèle à sa patrie, et qu'il la défende avec toute la valeur dont il est capable, il doit attendre les jouissances les plus délicieuses, et les récompenses les plus honorables ; parce que s'il a le bonheur de rentrer victorieux dans ses foyers, il ne trouvera que des frères et des amis qui l'accableront de témoignages sincères d'amitié, d'estime et de reconnoissance.

7. Qu'au contraire, s'il trahit sa patrie, et qu'il se laisse vaincre avec lâcheté, il ne trouvera partout que des ennemis qui lui reprocheront amèrement son crime, et qui l'accableront d'opprobre.

8. Que ceux même qui l'auront entraîné sous l'étendart de la révolte l'oublieront pour toujours dans l'indigence, ou ne penseront à lui que pour le mépriser ; car les tyrans sont toujours ingrats.

9. Que tout bon soldat qui a en main le pouvoir

de commander, doit le faire suivant les lois de la justice, et d'après les principes sacrés de la Constitution.

10. Que tout bon soldat qui doit obéir, doit le faire sans résistance, toutes les fois que la loi le commande.

11. Que tout bon soldat qui commande la loi en main, lorsqu'il n'est pas obéi, doit faire punir le désobéissant, sans quoi il se rend coupable lui-même.

12. Que tout bon soldat qui est évidemment convaincu qu'il a été trompé dans son obéissance, doit dénoncer le chef qui l'a commandé, sans quoi il partage le délit du traître qui l'a trompé.

13. Que l'amitié, l'estime, l'union et l'intelligence la plus parfaite doivent régner entre le bon soldat qui commande, et le bon soldat qui obéit.

14. Que l'un doit s'attirer la confiance de l'autre, en montrant autant de justice dans les récompenses que dans les punitions, et en se conduisant toujours d'après les principes sacrés de la Constitution.

15. Que celui qui obéit doit s'attirer l'amitié et l'estime de celui qui commande, en montrant de l'obéissance et du patriotisme, sans lequel tout soldat est un lâche, et un ennemi plus dangereux que celui qui se présente ouvertement les armes à la main.

16. Que tout bon soldat doit surveiller exactement ceux dont il soupçonne les intentions, les dénoncer au plus vite, et solliciter leur punition, lorsqu'il a des preuves certaines de leur crime, sans quoi il se rend lui-même plus criminel.

17. Je crois enfin que tout bon soldat, quelque grade qu'il occupe, doit défendre sa patrie jusqu'au dernier soupir, en s'écriant toujours comme l'intrépide Ténard, *vivre libre ou mourir!* la vie n'est rien sans la liberté.

Par M. Palis, *membre de la société des amis de la Constitution de Strasbourg.*

A Paris, de l'imprimerie de Cailliot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port. Cette feuille ne se distribue qu'à cette adresse.

No. 55. (Prix, 2 sous.) 10 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

La ligue des rois contre la France.

FRANÇAIS, combien vous faudra-t-il de preuves pour vous montrer que rien ne ralentira les tyrans ligués contre vous, afin de vous animer d'un saint courage; et de vous faire soulever contre eux. Si vous avez fait le serment sacré de *vivre libres ou de mourir*, ils ont, eux, fait le serment infernal de régner en maîtres, de s'élever un trône sur vos cadavres sanglans, ou de périr? Qu'attendez-vous donc pour repousser l'ennemi? qu'attendez-vous donc pour n'être pas à jamais déshonorés ou plutôt égorgés?

Et vous, législateurs, qu'espérez-vous des lenteurs qu'on met par-tout pour agir ? Avant un mois il ne sera plus temps. Ne voyez-vous donc, foutre, pas, pourquoi l'on vous fait la guerre? Croiriez-vous plus long-tems que c'est contre le roi que vous avez rendu trop puissant, et que c'est pour le punir d'avoir accepté votre Constitution? Non, c'est pour lui, c'est pour le rétablir dans son ancienne souveraineté malfaisante, que tous ses foutus bourreaux s'entendent avec lui. Lisez, s'ils ne manifestent pas tous ces dispositions cruelles ! Lisez, s'ils ne sont pas tous prêts à écraser sur leur passage tous ceux qui voudront s'opposer à leur infâme triomphe ! Lisez, si toutes leurs forces ne sont pas déja réunies, et si, toujours, *au nom de ce roi*, le fer de ces monstres ne doit pas vous percer bientôt le sein ! Lisez, si enfin la France ne va pas être cernée au premier jour par ces innombrables ennemis ! Tremblez, le peuple est-là, qui vous rendroit responsables du sang que l'on veut répandre ! Laisseriez-vous plus long-temps votre pouvoir exécutif, ou plutôt *persécutif*, dépositaire de vos forces, possesseur de vos trésors, de vos moyens d'activité? Vous ne savez donc pas tout l'or qu'il possède et qu'on ramasse avec grand soin depuis trois ans pour vous soumettre, corrompre vos armées, et proposer des adoucissemens aux campagnes, qu'on écraseroit ensuite ? Vous ne savez donc pas que cette REUNION FATALE est un piége pour vous endormir sur le bord du précipice, et que, de peur de se voir culbuter lorsque la grande conjuration de ses confrères éclatera, on est venu vous proposer d'une

main l'olivier de la paix, quand de l'autre on tenoit le poignard de la vengeance.

EMPAREZ-VOUS DE LA DICTATURE, après avoir déclaré que LA PATRIE EST EN DANGER. Vous n'avez, foutre, pas un autre moyen de vous sauver. Que tous les pouvoirs résident en vous! car si la patrie est en danger, ce sont les agens du roi, c'est lui, ce sont ses frères, ce sont ses alliés, ses parens, ses tendres amis qui l'ont foutue dans la situation où elle est : il faut donc paralyser leurs bras hommicides en paralysant les siens ; reprendre le maniement de vos trésors presqu'épuisés ; reprendre l'auguste SOUVERAINETÉ ; dire à tous les Français qu'il faut vaincre ou périr, et ça ira..... Eh, double millions de Dieux! quand il a voulu faire réussir ses projets contre-révolutionnaires, n'a-t-il pas paralysé vos lois? Osez, osez prendre cette grande et utile mesure, et vous serez soutenus par deux millions de bayonnettes à vos ordres, et vos ennemis, pâles et tremblans, baisseront leur front déja rayonnant d'audace.

Les Marseillois aux hommes libres des quatre-vingt-trois départemens.

« Le moment terrible est arrivé où il faut opter entre la liberté et le plus honteux esclavage.... Le choix des Marseillois est fait depuis long-temps : ils mourront tous s'ils ne peuvent pas vivre libres. Le serment solemnel et sacré qu'ils ont si sou-

vent prononcé sera toujours présent à leur pensée dans les occasions périlleuses.

Jamais les ennemis de la liberté des peuples ne levèrent un front plus audacieux. La crainte que leurs noirs complots ne fussent suivis d'un succès sinistre, avoit inspiré à un ministre patriote, le grand, le sublime projet d'un camp de 20,000 hommes destinés à secourir la liberté menacée, et à remplacer ceux qui succomberoient en la défendant. Pénétrés de l'importance de cette sage mesure, ceux de nos législateurs qui veulent sauver la patrie s'étoient réunis pour la faire transformer en une loi nationale, mais l'affreux *veto* a paralysé cette loi salutaire.

Français! supporterez-vous plus long-temps les caprices atroces de votre plus cruel ennemi?... Voudriez-vous être encore le jouet de ses conseillers perfides qui le poussent au despotisme pour le partager avec lui?.... Si vous conserviez le moindre doute sur ses intentions sanguinaires; si vous pouviez croire qu'il ne songe pas à vous asservir, jetez un coup-d'œil rapide sur sa conduite depuis l'époque glorieuse de notre révolution!... Voyez les trames ténébreuses qu'il n'a jamais cessé d'ourdir contre votre liberté!... Reconnoissez qu'il s'est mis à l'ombre de l'arbre naissant de la Constitution pour la déraciner et l'abattre à loisir!... Comptez toutes les fois qu'il a été parjure à des sermens augustes qui devoient le lier à vous!.... Considérez, enfin, que toutes les lois bienfaisantes, qui seules auroient hâté votre bonheur, ont été contrariées par lui avec le plus criminel empressement! Les cris dou-

loureux de la patrie avoient sollicité un décret rigoureux contre les prêtres perturbateurs ; ce décret est rendu, et le roi des Français le méprise !.... L'orgueil, l'insolence et les entreprises criminelles des traîtres réfugiés à Coblentz avoient forcé vos représentans à prononcer contre eux un juste arrêt de mort. et le roi des Français en empêche l'exécution !.... Mais pourquoi rechercher dans des temps reculés la preuve d'une trahison dont vous avez aujourd'hui des témoignages incontestables ?

Le ministère, qui depuis un temps immémorial, étoit occupé par des hommes vendus à l'intrigue, à l'iniquité et au despotisme, fut confié un instant à des hommes intègres, amis de la liberté et du peuple ; mais bientôt ils en ont été dépossédés, parce que l'intérêt des tyrans est incompatible avec celui des Nations, parce que le désir du pouvoir arbitraire ne se conciliera jamais avec la pratique des moyens qui favorisent la liberté !....

Hommes libres de toute la France, il est temps qu'une résistance salutaire accélère notre bonheur ! Ayons le sentiment intime de notre force, et nous sommes heureux, et nous sommes indépendans sans retour des caprices absurdes d'un seul homme !....

Déjà nos autorités constituées ont donné un nouvel essort aux mouvemens généreux qui nous animent pour la défense de nos droits. Bientôt les Marseillois, les hommes libres du midi, sous les auspices de cette loi sainte, LE SALUT DU PEUPLE, *qui leur a été notifiée par leur intrépide municipalité*, vont se mettre en marche pour aller assurer la conquête de leur liberté. Leur résolution est irrévocable ; ils par-

tent au nombre de 600 hommes, et avec deux pièces de canon..... Ils espèrent que les patriotes de 89, répandus sur toute la surface de l'empire, auront imité leur exemple, et qu'ils se donneront à Paris les tendres embrassemens de la fraternité.... S'ils perdoient leur liberté aujourd'hui, ils ne la recouvreroient jamais plus !... Faut-il à leur entreprise de plus grand véhicule que cette pensée terrible ? Elle suffiroit seule pour justifier la démarche des Marseillois, s'ils n'agissoient que de leur libre arbitre ; mais y a-t-il à balancer quand le vœu national s'est exprimé d'une manière si solemnelle ?.... Nos représentans eux-mêmes ont applaudi à la résolution que nous leur avions manifestée de voler auprès d'eux pour soutenir l'édifice de la Constitution que l'on ébranle de toutes parts ; ils ont voulu que cette résolution fut connue de tout l'empire Français !..... Croyez-vous que ce soit dans le dessein de lui acquérir une admiration stérile et vaine ? Non : c'est pour qu'elle soit exécutée par-tout, et elle le sera, nonobstant les lourdes entraves du despotisme..... Le monstre hideux expirera sous le bras victorieux de la liberté..... Méprisez les calomnies insensées de vos ennemis. Eh quoi ! les tyrans de l'Europe seroient-ils plus inviolables que les premiers tyrans de Rome ?... Les prétendus droits des tyrans de l'Europe sur leurs peuples ; seroient-ils plus sacrés que ceux de Tarquin-le-Superbe sur les premiers Romains ?... Et la postérité, qui revère encore la mémoire de Brutus et de Collatin, pourroit-elle vouer à l'exécration ceux qui purgeroient aujourd'hui l'Europe

de tous les despotes qui l'infestent ?... Non. Agissons en hommes libres, et ne nous arrêtons pas aux clameurs de ceux qui, sans mission, se rendent les arbitres pestiférés de toutes les réputations, qui osent juger les amis de la liberté avec une conscience et un cœur imprégnés de toutes les affections ignobles de la servitude ».

Cette adresse, malgré la *réunion* qui a eu lieu, ayant été donnée d'avance à l'imprimerie, paroît dans ce n°. Il est bon, qu'on foute sous les yeux des bougres qui s'imaginent nous vaincre, qu'on a du nerf, et qu'on n'a pas peur de leurs vaines menaces.

CHANSON pour la fête de la liberté du 14 Juillet de l'an IVe.

Sur l'Air : { *Enfin après tous les orages*
Qui sont venus fondre sur nous.

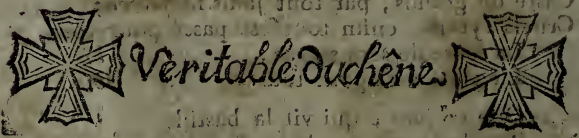
C'en est donc fait, aristocrates,
Voilà votre procès perdu ;
Avec celui des démocrates
Votre intérêt est confondu :
Caste de grands, par-tout jadis idolatrée ;
Cruels tyrans, enfin tout est passé pour vous,
La loi seule sera sacrée, *bis.*
L'égalité sera pour-tous. *bis.*

Que ce jour, qui vit la bastille
Tomber sous nos bras vigoureux,
Fasse de nous une famille
D'hommes libres et vertueux :
De nos sermens scellons le nœud saint qui nous lie ;
Ne souffrons pas sur-tout attenter à nos droits,
Et sur l'autel de la patrie *bis.*
Jurons de mourir pour nos lois. *bis.*

Improuvons le pusillanime,
Qui craint de montrer ce qu'il est;
Blâmons hautement la maxime
Que dicte le vil intérêt:
Tenons-nous bien, gardons la hauteur de notre être;
Et méprisons celui qui demande des fers;
En un mot, faisons-nous connoître, *bis.*
Servons d'exemple à l'univers. *bis.*

Faisons respecter notre ouvrage
Dans notre Constitution;
Que notre culte et notre hommage
Soient le vœu de la Nation:
Que le niveau pour nous soit l'attribut de l'homme,
Fraternisons, vivons comme de bons amis;
Du bien ne pesons pas la somme *bis.*
Même avecque nos ennemis. *bis.*

Si les potentats de la terre
Attaquent notre liberté,
Marchons, écrasons leur tonnerre,
Punissons leur témérité:
Notre salut dépend de la bonne harmonie,
Entendons-nous, Français, l'Europe en tremblera;
Pour combattre la tyrannie *bis.*
Restons de bout; et *ça ira.* *bis.*



A Paris, de l'imprimerie de Cailleot et Courtier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 56. (Prix, 2 sous.) 11 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas
Dans le vin la vérité.

Variétés et nouvelles.

S'il faut mettre sous le nez des preuves de la conjuration faite contre la Nation, toujours au NOM DU ROI, afin de persuader bien clairement à tous les sots et les incrédules combien sont grands les dangers qu'on nous prépare, je vais copier mot pour mot l'adresse suivante.

A MM. les baillis, avoyers, landermans, conseils et communautés des treize cantons des Ligues Suisses, assemblés en diète à Fravenfeld.

Coblentz, 28 mai 1792.

MESSIEURS,

« Nous n'avons jamais douté de l'attachement de la Nation Helvétique pour la France; les preuves

de sa fidélité sont consignées dans nos annales et resteront toujours gravées dans le cœur des Bourbons. La sagesse connue des cantons nous a persuadé d'ailleurs qu'ils ont eu en horreur une révolution qui attaque tous les principes de l'ordre civil et moral, qui a couvert la France de calamités, qui a renversé l'autel et le trône.

» Nous avons toujours été également convaincus qu'il sentoient parfaitement combien il étoit de leur intérêt d'arrêter le cours d'un torrent destructeur, qui semble de jour en jour accroître ses forces, et dont les ravages étendus jusqu'à leurs frontières, pénétreroient bientôt au sein de leurs états.

» Mais nous avons jugé en même temps que leur prudence s'opposoit à ce qu'ils prissent un parti prononcé tant que les grandes puissances demeureroient dans l'inaction et ne se déclareroient pas. C'est ce qui a été cause que, malgré notre ferme confiance dans la générosité des cantons, et dans l'importance des secours qu'ils auroient pu procurer au roi, notre frère, nous avons cru, par déférence pour eux-mêmes, devoir jusqu'à ce moment nous abstenir de toute démarche envers eux, et ne pas solliciter ouvertement un genre d'assistance qu'ils ne pouvoient nous accorder sans se compromettre.

» Aujourd'hui l'état des choses est changé; toutes les puissances ont manifesté leur indignation contre les factieux qui voudroient livrer l'Europe entière à la plus affreuse anarchie en excitant tous les peuples à se soulever contre toute autorité divine et humaine. Le roi de Hongrie est en guerre ouverte avec eux; le roi de Prusse a déclaré qu'il alloit réunir

ses forces à celles de l'Autriche ; les bonnes intentions de l'impératrice de Russie sont connues depuis long-temps ; le roi de Sardaigne rassemble son armée, celui d'Espagne fait marcher des troupes sur la frontière. Au Nord, au Midi, tout se prépare à replacer notre frère sur le trône de ses ayeux.

» Le temps est donc venu où nous pouvons solliciter avec confiance la courageuse et loyale Nation des Suisses, d'entrer dans cette ligne sainte, qui a pour objet la tranquillité de tous les gouvernemens et le bonheur de tous les peuples. Hé ! sur qui le roi de France pourroit-il compter désormais s'il étoit abandonné dans ses malheurs par les plus anciens et les plus fidèles de ses alliés, par ceux qui ont soutenu si glorieusement les droits de Henri IV ?

» Vous savez, messieurs, que nul motif d'intérêt personnel ne dirige nos démarches, et qu'au milieu des contrariétés et des tourmens que nous souffrons depuis trois ans, ce ne sont point des vues d'ambition qui ont soutenu notre zèle et notre courage : nous voulons rendre au roi, notre frère, sa légitime autorité ; nous voulons rétablir l'ordre public dans notre patrie que l'anarchie dévore ; et profondément indignés des insultes que les usurpateurs du gouvernement ont osé faire à votre Nation, nous désirons contribuer à vous procurer la réparation la plus satisfaisante.

» Tel est le but des secours que nous demandons à la respectable diète, dont la délibération peut avoir une très-grande influence sur le sort de la France, et lui procurer à elle-même l'honneur de concourir à la tranquillité de l'Europe entière.

» En augmentant nos forces et nos ressources, elle nous mettroit en état de terminer promptement (1) une révolution funeste pour tous les empires; elle nous fourniroit les moyens de ménager le sang du peuple, que des fanatiques séditieux ont égaré, que nous devions rappeler à ses devoirs, en l'éclairant sur ses véritables intérêts; elle acquerroit enfin des droits éternels à la reconnoissance de la France et à l'attachement inviolable des Bourbons ».

Nous sommes avec des sentimens très-sincères, messieurs, vos bien affectionnés amis.

Signé LOUIS-STANISLAS-XAVIER et CHARLES-PHILIPPE.

Liége, du premier juillet.

Tous les Liégeois, mon ami, sont découragés, et le chagrin les absorbe et les abat généralement, voyant que les Français sur lesquels ils se fondoient pour abattre à jamais leurs tyrans, sont sur le point eux-mêmes (et c'est un bruit public) de reprendre leurs chaînes. Les Hollandois, qui pensoient à-peu-près comme nous sur leur compte, sont également désespérés; et la conduite de votre pouvoir exécutif et de la plupart des officiers et chefs de votre armée, ont porté leur découragement à un tel point, que les patriotes mêmes ne se refuseront plus aux démarches des ennemis de la France, qui veulent les entraîner dans leur ligue destructive. La retraite des armées Françaises; l'abandon de ces braves gens à leurs despotes; l'incendie qui a détruit leurs vil-

(1) C'es-à-dire d'égorger promptement les patriotes.

lages, prouvent trop clairement qu'on n'a voulu entraîner les Belges dans votre parti, que pour mieux les égorger. Et vous êtes dans ce moment ci l'exécration et la honte de presque tous les peuples. O ma chère patrie, où en êtes-vous ! (1)

Quoique absent de vos dieux pénates depuis quarante ans, ayant porté les miens chez des étrangers, vous me serez toujours chère ; et si vous vous avilissez au point de reprendre vos chaînes, je rougirai d'avoir été Français. La France, dans ce moment, mon ami, n'a qu'un parti à prendre pour sauver l'empire, avec d'autant plus de facilité, qu'elle a tous les moyens possibles pour se soustraire à la rage des despotes, hommes, armes, courage, richesses, ou ce qui en tient lieu ; c'est de sonner le tocsin généralement dans toute la patrie, au moment de l'attaque ; et cet instant sera le signal de tous les peuples, qui sonneront également le leur pour détruire unanimement tous les satellites des tyrans.

Quarante-six mille Prussiens sont incessamment attendus ici ; leurs logemens sont déja marqués. Ils se diviseront ici sur deux colonnes, dont l'une passera par Namur, et l'autre par Louvain et Bruxelles. Partie de ces deux colonnes vient par Venzel, Ruremonde et Mastrick, l'autre par Cologne, Aix-la-Chapelle, pays de Limbourg, et Liége. On assure qu'une autre troupe de quarante mille hommes tant Prussiens, Autrichiens, que Hessois sont déja passés à Francfort, et arrivent à Coblentz pour se rendre sur le Bas Rhin.

(1) Pouvoir persécutif voilà ton ouvrage !

Une lettre dont on vient de me donner communication nous annonce que vingt-six mille hommes sont déja arrivés à Coblentz et dans les environs, avec tous leurs ustenciles de campement. Il est incompréhensible de voir passer toutes les munitions qu'on envoye on ne sait pas où; on dit publiquement, sans se gêner, que la plupart de ces munitions sortent de France, ce qui prouve que vous êtes trahis et joués comme des enfans.

Adieu, mon bon ami, je finis ma lettre le cœur serré de voir si peu d'énergie dans ma patrie. Excusez mon barbouillage; le courier presse, et ma tête ne peut se faire une idée de voir le plus beau pays de l'europe devenir bientôt la proie de brigands couronnés, mitrés et non mitrés, et de héros à cinq sous, et sujets à la chelague.

Camp de Maubeuge, le 5 juillet.

J'aurois bien des choses à vous dire, mon bon ami, et je ne sais comment vous les exprimer; plus je mûris mes réflexions sur les marches, allées et retour de nos armées, plus je me trouve embarrasé pour donner à mon opinion une assiette certaine dans la fluctuation de conséquences que j'y trouve à tirer.

Je ne vous dirai rien de ce qui s'est passé dans l'armée de M. Luckner, je ne sais que par relation, et il est sage de ne pas trop s'y livrer, car souvent elles ne se font que dans le sens de celui qui parle,

ce qui m'en a le plus frappé, c'est la manière audacieuse avec laquelle une partie de ces maréchaux-de-camp ont torturé le vieux, brave et digne homme, pour lui faire adopter chacun séparément leur opinion.

Quant à notre petite division, j'y ai suivi tout de très-près et j'y ai vu, avec la plus vive admiration, la subordination, l'unité de sentimens, et le plus grand désir de combattre les ennemis de la patrie, réuni chaudement dans tous les cœurs. Elle n'a quitté son poste qu'avec le plus vif regret, sur-tout lorsque tous ceux qui la composoient ont eu bien senti le danger auquel le général Lanoue les a exposés en faisant dégarnir toutes les redoutes du camp de nos canons, dès la veille du départ, et en les faisant transporter, quoique fort près, assez loin pour qu'ils n'eussent pas pu nous servir, si l'ennemi nous avoit attaqué dans la nuit; en les faisant partir à deux heures du matin avec les équipages, avec des escortes assez fortes pour nous affoiblir, tandis que nous ne sommes sortis de nos retranchemens que sur les onze heures du matin, tous nos avant-postes ayant été relevés sur les quatre heures sans être remplacés.

Si nous avons été placés dans une position aussi périlleuse, tandis que nous avions les ennemis sur les bras, par l'ignorance du général, on est bien blâmable de nous les donner de cette espèce; s'il l'a fait par malveillance, nous sommes bien malheureux d'être placés dans une si cruelle alternative, celle d'être commandés ou par un ignorant, ou par un malveillant.

On nous a écrasé d'une foule de copie d'une proclamation du roi, d'un modèle de lettre à lui écrire. Nous avons lu l'une et l'autre, et avons attendu des renseignemens venant des représentans de la Nation avant de nous expliquer : sans doute que l'assemblée nationale nous en enverra.

On redemande à grands cris *Pétion*. Le département avoit fait afficher l'arrêt, sans l'avoir mis auparavant dans ses registres. Le département est coupable. Nous aurons *Pétion*, ou cinq cent mille diables nous extermineront.

Deux mille Bretons sont en marche avec des canons. Ça ira. Oui, foutre, ça ira : ils camperont près Paris pour soutenir nos frères d'armes.

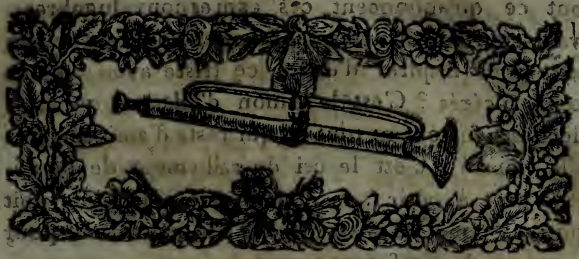
Les six ministres ayant peur de la guillotine, viennent de donner leur démission : tant mieux ; c'étoit un tas de vauriens bons à chasser.

A Lyon, à peine porte-t-on la cocarde nationale. La bombe va crever.

Veritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Pompée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port. Cette feuille ne se distribue qu'à cette adresse.

No. 57. (Prix, 2 sous.) 12 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Discours prononcé dans une société patriotique par le père Duchêne, sans jurer.

MESSIEURS,

Au moment où nous devions nous attendre à jouir paisiblement du fruit de nos travaux et de tous nos sacrifices ; au moment où nous avions des victoires à espérer, et avec elles le bonheur public ; au moment où l'époque de la fédération devoit être pour nous celle de la prospérité, j'entends de toutes parts crier, avec l'accent de la douleur, ces mots affreux qui pénètrent mon ame ! *la patrie est en danger ! la patrie est en danger !* Sentez-vous

tout ce qu'annoncent ces expressions lugubres, avant-coureurs du désespoir ? Sentez-vous tout ce que peut nous inspirer d'effroi ce triste aveu de nos cœurs ulcérés ? C'est le canon d'alarme qui doit électriser fortement tout ce qui reste d'amis sincères à la liberté ; c'est le cri de ralliement de l'équipage prêt à périr, et dont le pilote inhabile doit quitter, pour *un temps limité*, le gouvernail pour le sauver du naufrage.

Si l'assemblée nationale ne décrète pas que *la patrie est en danger*, y seroit-elle moins, et ne devons-nous pas à nous-mêmes, à la génération présente, à la postérité de repousser promptement les malheurs qui nous menacent.

Examinons d'où vient le danger ; examinons qui doit être accusé de l'extrémité funeste où se trouve un grand empire. Nous ne balancerons pas sans doute à prononcer que c'est ce monstrueux pouvoir que nous n'avons pas eu le courage de suspendre jusqu'à ce que tout fût dans l'ordre, et dans les mains duquel nous avons imprudemment remis tous les moyens de nous nuire et de renverser une Constitution qu'il n'a juré d'accepter et de défendre, que pour reprendre haleine et la détruire quand ses forces dispersées par notre première énergie, seroient une fois réunies ; ce moment est arrivé, *le salut du peuple* est menacé.

Je ne suivrai pas toutes les manœuvres qui de jour en jour ont grossi ses moyens en divisant les nôtres. Je ne rappellerai pas toutes les perfidies, toutes les combinaisons atroces avec lesquelles on a creusé le précipice qu'on paroît ne vouloir combler

qu'avec nos cadavres. Je ne dirai pas que tantôt faisant le mort et se réveillant tout-à-coup, le monstre nous a plus souvent irrités qu'étonnés. Je laisserai de côté les descriptions que j'aurois à vous faire de plans différens par lesquels on a tenté de réussir, et combien de fois, déjoués dans leurs funestes projets, les machiavels du siècle, ennemis du peuple, se sont humblement courbés, en employant, pour ainsi dire, tour-à tour le mielleux langage du repentir et de la soumission, pour reprendre le ton de la menace insultante, lorqu'après nous avoir endormis tant de fois, nous avions eu la bonhomie de ne pas croire à leurs dispositions fatales et au renouement des complots.

Hélas ! nous avons trop connu ce mélange de bassesse et d'orgueil, de souplesse et de trahisons, de bienveillance factice et de cruautés, pour avoir besoin qu'une main aussi peu sûre que la mienne en retrace le hideux tableau. Hélas ! nous avons trop appris que notre sang, au lieu de cimenter notre liberté, n'a fait que cimenter leurs forfaits ; que notre or, au lieu de donner aux lois nouvelles toute leur activité, n'a servi qu'à corrompre des scélérats pour les faire paralyser ou les ralentir, et que pour payer des atrocités dont nous avons été si long-temps les victimes ; que notre patience est encore plus étonnante que leur infamie soutenue.

Oserai-je dire qu'ils sont sublimes dans leurs conjurations, et que la marche du crime qui les sert est mieux tracée, mieux assurée, mieux ordonnée que celle de la vertu qui nous guide ? Oserai-je vous donner pour exemple leur infernale activité,

leur accord, leur intelligence, leur union, leur odieuse fraternité, les secours qu'ils se prêtent, leur coupable mais étonnante intrépidité.

Non, non, messieurs, ce ne sont pas des lâches que ces bêtes féroces! ils ont la prévoyance sanguinaire du tigre jamais rassasié de sang, quand nous n'avons montré que par élans et par bonds la dignité courageuse du lion qui se repose quand il a vaincu ses adversaires, et qu'il est rassasié.

La Constitution est finie, mais la révolution ne l'est pas. Comment se pouvoit-il qu'on déposa sur un trône vermoulu ce dépôt sacré à côté de la plus fangeuse aristocratie?

Comment pouvoit-on croire que la libéralité généreuse d'une Nation moutonne pût assouvir la rage de ceux qui croient ce trône renversé, parce qu'ils n'y montent plus à côté de celui qu'on a fait la sotise de n'en pas faire descendre, jusqu'à ce que les rouages tous neufs de la machine eussent cessé de crier, et que son mouvement eût été libre?

Comment pouvoit-on remettre tant de trésors dans les mains de celui au nom duquel on avoit ruiné la France, et ne pas prévoir que tôt ou tard abusant du pouvoir de l'or, il achèteroit des créatures et payeroit des iniquités?

Comment a-t-on pu tout-à-coup, après avoir ôté toutes les places aux suppôts du despotisme, lui donner la facilité de se les attacher en les replaçant à son gré par-tout où, d'accord avec eux, il peut nous nuire et renaître plus exécrable et plus dangereux que jamais? Est-ce ainsi que vous comptiez conserver long-tems la liberté? Non: vous ne l'aurez jamais

si vous ne vous décidez pas dès demain même à prendre les mesures que je vais vous indiquer.

Ah! si vous êtes si mal ne vous en prenez pas au despote, mais à vous mêmes. Il a fait son métier, vous n'avez pas su faire le vôtre; et votre imprévoyance funeste a creusé la moitié de l'abîme. Bientôt tous les moyens que peut fournir l'esprit humain dans le calme, ne seront plus en votre pouvoir; bientôt de beaux discours dont la plupart sont composés pour se faire une petite réputation d'orateur, mais où je ne vois point développer de grandes ressources seront inutiles; bientôt le canon du désespoir, luttant avec celui de la tyrannie sera votre dernière raison. Plut au ciel que ce dernier, mais affreux expédient, puisse gagner ce grand procès; mais ce n'est pas sans douleur que je prévois que c'est au prix de bien du sang qu'il est possible qu'il se termine. Bientôt enhardie par quelques succès, les bourreaux de la Prusse, de l'Autriche, de la Sardaigne et de la Russie qui s'avancent, se verront secondés par les assasins que nous avons trop ménagés; et les trésors qu'on ramasse depuis longtemps serviront à enchaîner avec l'or ceux qu'on n'aura pu vaincre avec du fer. Bientôt, après avoir jété l'épouvante dans les ames foibles et timides; après avoir doublé l'effroi dans celles qui sont de glace, on fera des propositions flateuses en apparence; et quand une fois on aura pu vous séduire par des promesses, on se débarassera par des assasinats, prétendus juridiques, de tous ceux qu'enflamma l'amour de la liberté, joint au désir de voir le peuple heureux.

L'assemblée nationale resteroit-elle oisive dans une aussi grande tempête, et ne seroit-elle pas responsable du bouleversement des lois et des flots de sang qu'on veut répandre, si malgré cette hypocrite *union*, qui n'est qu'un piège de plus, tous ceux qui m'entendent ici et qui veulent en finir souffroient que les intrigans portés au ministère par le fils aîné de la liberté l'aidassent à étouffer bientôt sa mère (1) ?

Assez et trop long-temps on rejeta sur les amis de la Constitution tous les crimes que les agens cachés de la malveillance ont commis pour dissoudre le corps politique et déchirer la Constitution. Assez et trop long-temps on nous accusa de vouloir jeter l'alarme, d'être des factieux, des régicides, des républicains, des perturbateurs qui payoient, avec l'or d'une faction puissante, les scélérats pour fouler aux pieds la couronne que nous avons conservée. Grand Dieu ! nous des perturbateurs, tandis que les meilleures lois qui sont faites se sont préparées dans le sein de la société mère ; tandis qu'elle a décerné un prix de six cents livres à ce divin Père Gérard, qui, non content de soulager des infortunés avec cet argent, répandit avec une profusion vraiment admirable, les principes avoués par nous, notre sage morale et l'amour de la liberté jusque dans les pays barbares. Si ce sont-là des crimes, tous les Jacobins du royaume sont de grands coupables.

Mais laissons la calomnie glapissante s'efforcer de nous noircir, et tâchons jusqu'à la fin de servir la

(1) Ils sont fondus !.....

plus juste cause, celle du peuple, celle de la justice et de l'égalité politique.

Voilà ce que je propose à l'assemblée pour nous préserver des fleaux prêts à fondre sur nos têtes.

L'assemblée nationale doit décreter que la patrie est en danger. Le salut du peuple en péril doit faire taire toutes les lois ; par conséquent dès-lors que la patrie est en danger, le pouvoir exécutif n'a plus de fonctions à remplir, la souveraineté retourne dans les mains qui en avoient confié une portion. Le pouvoir exécutif à-coup-sûr combleroit la mesure s'il gardoit un seul instant la plus petite autorité, de même que le plus foible moyen.

Sa suspension dérive donc naturellement du premier décret, et cette suspension, qu'on appellera encore un attentat, sauve le roi lui-même. Une fois la dictature de l'assemblée décidée et limitée jusqu'à parfaite harmonie, il faut chasser les ministres actuels et rappeler ceux que renvoya la cabale des deux chambres. (*Il est temps maintenant que les autres se sont retirés*).

Il faut s'emparer de la liste civile, et laisser une pension alimentaire, et même digne d'une grande Nation, à la famille royale jusqu'à parfaite tranquilité.

Il faut ôter à tous les ci-devant nobles suspects le commandement de nos armées, porter le décret d'accusation contre La Fayette le pétitionaire, et l'envoyer, même sur son cheval blanc, à Orléans.

Il faut tripler nos forces et proclamer la loi martiale contre tous les ennemis communs de la Constitution ; faire forger un million de piques, et promettre aux soldats vainqueurs la plus belle et la plus honorable des récompenses une couronne civique.

Il faut nommer Luckner général en chef de toutes nos forces patriotiques, et décréter la permanence de l'assemblée nationale et de toutes les sections de l'empire.

Il faut mander à la barre le directoire d'Amiens et casser celui de Paris.

Donner à Biron le commandement d'une armée ; à Montesquiou celui d'une autre ; ainsi qu'à Kellermann.

Il faut foudroyer d'avance, par une défense expresse, tous les placards contraires à la Constitution, tous les aboyeurs infames qui déchirent depuis si long-temps l'assemblée nationale.

Il faut vendre tous les biens des émigrés, toutes les forêts nationales, et s'emparer des riches possessions de l'ordre de Malthe.

Il faut inviter tous les braves gens de l'égalité, tous les ouvriers à grossir nos armées, et laisser le temps aux bons villageois de serrer leurs récoltes.

Il faut punir promptement les criminels de lèze-nation, et que leur sang impur épouvante leurs semblables.

Il faut convoquer les assemblées primaires, casser les municipalités rebelles et contre-révolutionaires, de même que tous les directoires suspects.

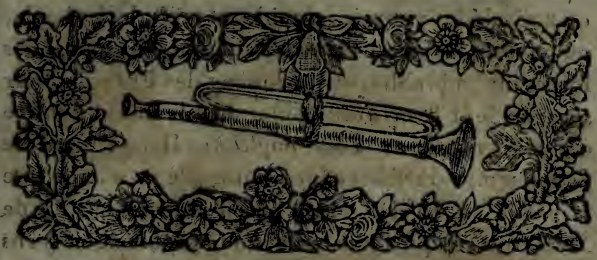
Proposer de grandes récompenses aux déserteurs qui passeront sous nos drapeaux ; déclarer qu'il n'y a plus de distinctions entre citoyen actif et inactif, et donner des armes à tous ceux qui n'en ont pas, mais avec un bon certificat de probité de la part de leur municipalité ; visiter tous les lieux soupçonnés d'être le refuge des aristocrates ; déclarer traîtres à la patrie ceux qui ne dénonceront pas des complots qu'ils pourroient connoître, et préparer ainsi le triomphe complet de la liberté.

Si l'on adopte ces moyens, elle est sauvée ; si on les rejète, je m'envelope la tête et j'attends le poignard des conspirateurs (1).

(1) Dans ce discours j'ai rassemblé les idées que j'avois données dans mes derniers N°.

A Paris, de l'imprimerie de Cailliot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 58. (Prix, 2 sous.) 13 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Français réveillez-vous ; la patrie est en danger.

La paix pouvoit régner en France, si ceux qui n'ont fait qu'un serment hypocrite avoient été de bonne foi. Mais tandis qu'on levoit une main pour annoncer qu'on attestoit à la face de l'univers qu'on soutiendroit la Constitution, de l'autre on invitoit l'enfer à venir la déchirer en lambeaux. C'est ainsi que, pleins de confiance dans tous les bougres de parjures, nous avons donné tête baissée dans le piége qu'ils ont tendu à notre crédulité. Devions-nous nous attendre, après les beaux lampions dont

on a régalé les yeux des stupides et crédules badauds, qu'on nous laisseroit entourer au bout d'un an par des forces innombrables, et que le sang des Français pour soutenir leur liberté dût couler dans le même gouffre où tout notre or s'est englouti. Hélas ! dans le même temps où l'assemblée nationale prononce que la patrie est en danger, à pareil jour le champ de Mars étoit rempli d'une foule innombrable de citoyens pour élever un autel à la patrie, et cet autel aujourd'hui va se couvrir d'un crêpe funèbre ! O malheur ! ô liberté ! ô foiblesse et légéreté ! Mais à quoi bon me foutre dans la désolation, quand au lieu de nous effrayer, ce cri terrible : la patrie est en danger, doit rallier toutes nos forces, toutes nos facultés, tous nos moyens, et cimenter plus que jamais notre union.

Citoyens de tout l'empire étouffons nos querelles ; voyez que notre désunion est l'ouvrage des scélérats qui ont médité notre ruine, et qu'ils ont attendu ce moment affreux pour attirer sur nous des torrens d'ennemis. Ils savoient, foutre, bien qu'unis, nous étions invincibles ; ils savoient bien que les Français d'accord étoient comme un rocher formidable que rien ne pouvoit ébranler, pas même la foudre ; ainsi, chers amis, oublions nos querelles, rallions-nous autour de la loi et ne formons plus qu'une masse imposante pour résister à l'ennemi. Eh ! foutre, quel est-il cet ennemi en qui beaucoup espèrent, s'imaginant que l'ordre renaîtra par les coups qu'il est prêt à porter ? Grand Dieu ! l'ordre renaîtra par la fureur et tous les fléaux ensemble ! l'ordre renaîtra par les assasinats, le pillage et les incendies,

par le viol et tous les crimes, par la terreur et la mort ! O vous ! qui désirez cet effrayant moyen de remettre le calme dans l'empire, comptez donc d'avance les victimes, et ne savez-vous pas que les troubles prolongés, par l'inertie, par la vengeance, par la duplicité, par les combinaisons perfides du pouvoir exécutif, ne sont qu'un prétexte qu'il falloit pour couvrir l'abominable mesure qu'il a concertée en secret avec les rois nos voisins, avec ses frères, avec ses parens et ses exécrables favoris. Ce n'est pas l'ordre qu'ils désirent établir en France, c'est leur empire infernal ; c'est leurs vexations qu'ils veulent faire renaître ; c'est leurs forfaits qu'ils veulent légitimer par la force.

Comment pouvez-vous penser que ceux dont les torts multipliés vous les ont fait abhorrer pendant des siècles, et vous ont enfin déterminés à les vomir de votre sein, soient ceux précisément dont vous puissiez attendre le bonheur et la paix. Cette ligue diabolique n'a pas en vue de rendre le peuple heureux, car elle vient pour l'écraser ou le rendre esclave ; cette ligue de scélérats abhorrés ne vient pas pour rétablir le roi, au nom duquel elle va combattre, ce n'est qu'un prétexte ; mais pour en faire un tyran ; mais peut-être pour démembrer la France, car peu importe à des furieux de quelle manière ils peuvent obtenir des succès ou se venger.

O vous ! qui vous plaignez des désordres, et qui me contrefoutez, quand je vous vois rejeter tous ces maux directement sur ceux qui vous en ont toujours fait connoître la source ; vous, qui désirez tacitement ou même ouvertement l'entrée de nos

ennemis dans le sein du royaume, avez-vous bien pesé à quel prix vous désirez cette paix troublée par ceux-là même qui se plaignent du charivari du diable dont ils sont la cause ? Savez-vous par combien d'horreurs vous achèteriez, non pas cette paix de l'honnête citoyen qui aime le règne des lois, mais, foutre, LA PAIX DES ESCLAVES ? Entendez déjà les cris des malheureux massacrés inhumainement pour vous la donner ; entendez des mères éplorées redemander à des assassins royaux leurs enfans déchirés ; entendez un fils redemander sa mère en mourant blessé sur son cadavre inanimé ; voyez le fer et la flamme dévorer nos villes, anéantir les plus belles possessions et ruiner des familles même aristocrates. Et vous, foutus viédazes d'aristo-chiens, bougres de mal-peignés, sera-t-il écrit sur votre front ignoble que vous êtes royalistes, et croyez-vous qu'un Prussien, qu'un Houlan, qu'un Pandour, auront le soin de trier les têtes qu'ils voudront abattre ? Foutus jean-foutres, il vous en cuiroit comme à nous.

Mais que dis-je ? la France va se montrer digne d'elle ! tous les lâches vont se cacher ; tous les braves gens vont se montrer ! Il y va de la vie, de la propriété, de la liberté de tous. Le vin est tiré, faut le boire. Et, double dieux ! qu'importe la mort ! elle est préférable à cet état de misères où l'on veut nous engloutir. Ainsi je vois déjà l'élite des Français déterminés à affronter tous les dangers, et à faire acheter cher aux ennemis une victoire qu'ils n'auront, foutre, pas qu'après les avoir tous abîmés jusqu'au dernier. Je les vois s'empresser à faire

les plus grands sacrifices. Hommes, femmes, vieillards enfans de tous les coins de l'empire, ne redoutez rien si vous êtes tous d'accord, et si tous vos efforts se dirigent contre l'ennemi commun : armez-vous tous ; si nous sommes vaincus, eh bien ! foutre, on dira du moins, les Français étoient dignes de la liberté. Le déshonneur et la honte ne nous accompagneront, foutre, pas dans le tombeau.

Songez, songez, mes bons amis dans quelles calamités vous seriez plongés, si vous ne saviez, foutre, pas résister à la rage des bourreaux dont on vous menace ! Songez que ces nobles si voraces, si orgueilleux, si malfaisans, si nuls et si traîtres, règneroient encore en despotes sur vos campagnes, et vous foutroient malheur à chaque instant pour se venger de la chasse qu'on leur a donnée ! Et vous, soldats, songez que vous seriez encore les soldats d'un tyran et les marionnettes du crime. Mourez tous s'il le faut pour votre liberté, pour celle de vos amis, de vos frères. Maudissez les intrigans qui vous cajolent pour vous tromper ; bravez-les et soyez vainqueurs ; vous êtes les enfans de la patrie en danger, sauvez votre mère, elle vous le demande à grands cris.

Amis, soyons unis pour caramboler les ennemis intérieurs et extérieurs, et sur-tout évitons par des excès d'allumer la guerre civile au-dedans ; il faut plus que jamais la plus grande prudence et l'accord le plus parfait. Avec cela nous pillerons tous les gredins qui nous en veulent. Tous nos regards, toutes nos forces doivent se tourner sur les jean-foutres qui s'avancent, et sur ceux qui voudroient

les joindre. Voilà le moment du triomphe, de la gloire et du bonheur éternels des Français, ou celui de leur esclavage, de leur honte et de leur avilissement. LE TOCSIN DE LA LIBERTÉ SONNE, citoyens, des piques, des fusils, des canons, des sacrifices! CITOYENS, AUX ARMES! ET LA PATRIE EST SAUVÉE.

Discours prononcé à la société des amis de la Constitution de Douai, en faveur des Jacobins, par Jean-Adrien Joseph Dablaing, un des sociétaires,

Le 3 juillet 1792, l'an IVe.

Qui a demandé à toute force la guerre prompte et offensive? Les Jacobins. (1) — Qui ne s'est point étonné de la démission de Rochambeau? Les Jacobins. — Qui a rendu justice à Luckner et a eu en lui la plus grande confiance? Les Jacobins. — Qui se défie de l'intrigue des ci-devant grands? Les Jacobins. — Qui surveille l'aristocratie, les mauvais ministres, et les a dénoncés? Les Jacobins. — Qui a rendu les témoignages les plus éclatans de reconnoissance aux ministres patriotes, désintéressés, aimant le bien? Les Jacobins. — Qui les a fourni? Les Jacobins. — Qui déjoue les intrigues de la cour, toujours prête à nous nuire? Les Jacobins. — Qui entretient la révolution, réveille l'esprit public,

---

(1) Quoiqu'il ne soit pas bien démontré que la guerre offensive nous deviendra avantageuse, il n'est pas moins vrai d'après l'esprit public que nous pensions régner dans les Pays-Bas Autrichiens, que tout bon patriote devoit désirer la guerre offensive, pour rendre les Belges indépendans, parce qu'alors la Belgique seroit devenue un rempart pour nous contre les atteintes du roi de Hongrie; mais les moyens horribles qu'on a employés dernièrement pour nous aliéner ces braves gens, n'ont que trop réussi.

qui s'engourdit de tems en tems par les somnifères dangereux que distillent *les rois*, *les reines*, *les ci-devant*? Les Jacobins.

Qui trouvera plus de moyens de perfectionner la révolution, quand le moment permis par la charte constitutionnelle le permettra, où bien quand le peuple tout entier le voudra, ce qui seroit aussi légal, puisque ses droits sont imprescriptibles? Les Jacobins.

Mais, me direz-vous, les Jacobins sont trop exaltés. — Ils peuvent paroître tels aux ames gangrénées d'aristocratie, à ceux qui les voient comme une barrière inexpugnable à leurs espérances anti-philosophiques, aux demi-patriotes, aux indifférens, aux ames foibles.

Les Jacobins paroissent outrés à tous ces êtres-là, quand sur-tout ils parlent du pouvoir exécutif, et de sa chère moitié. — Mais soyons de bonne foi, et demandons qu'a fait le pouvoir exécutif, pour seconder les opérations dictées par nos législateurs? Il a enrayé les roues de la monarchie, il a choisi des ministres d'une trempe aristocratique: et quand il en a eu dans le sens de la révolution, il les a renvoyés, parce qu'ils faisoient leur devoir, et qu'ils lui conseilloient de faire le sien.

L'a-t-on entendu prononcer d'une voix ferme, mâle et assurée, qui caractérisât la vérité: Je suis citoyen avant d'être roi, et je mets ce premier titre beaucoup au-dessus du dernier?

L'a-t-on entendu dire: législateurs, faites des lois sages, et je les estimerai toujours telles, quand elles auront passé à une grande majorité, et je les sanctionnerai?

Ne l'a-t-on pas vu, au contraire, par erreur, foiblesse ou autrement, abuser d'un *veto* suspensif, qui devient absolu dans une infinité de circonstances?

L'a-t-on vu, sensible à la misère du peuple, venir demander une diminution de ses appointemens?

L'a-t-on vu venir offrir un don patriotique, proportionné à ses richesses, pour faciliter les opéra-

tions de la guerre (1) ? Non ; il a sans doute besoin de cette énorme liste civile, pour un meilleur usage.

Citoyens ! tant que le pouvoir exécutif aura d'immenses richesses, que cette place sera héréditaire, tremblez pour votre liberté ; veillez, ne dormez pas ; c'est un patriote qui vous le dit. Avec d'immenses richesses, on fait des armées, on corrompt, on soudoie, on avilit, on rend esclaves.

Les places héréditaires sont injustes, monstrueuses, contradictoires avec l'égalité des droits ; elles forment un noyau d'aristocratie et de distinction de famille. — C'est le fils, le petit-fils, l'arrière-petit-fils d'un roi. — C'est une dynastie particulière. — Une place qui appartient de droit à un homme, qu'il ait du mérite ou point, quelle contradiction avec l'égalité des droits ! quel levain d'orgueil et de vanité !

Qu'on ne croie pas, quoique j'en dise, que j'embouche ici la trompette de la rebellion. — Non, citoyens. — Je vous invite au contraire à l'obéissance aux lois et à la Constitution, quoiqu'imparfaite en certain points. Mais il faut bien faire une pause et faire cesser les convulsions physiques, politiques et morales : en agir autrement, ce seroit s'exposer à tout perdre.

Je veux donc la Constitution, toute la Constitution, rien que la Constitution, tant que le terme fixé par la loi d'y pouvoir apporter des changemens, ne soit arrivé. Mais, pour que ces changemens puissent s'opérer, il faut bien que le peuple soit pénétré de la vérité de son pouvoir imprescriptible, dont je lui conseille cependant de n'user qu'avec sagesse et prudence. L'état, affoibli par de grandes et continuelles secousses, n'a pas besoin de remèdes violens.

(1) Mais diable n'a-t-il pas donné vingt mille gros francs !... comptez-vous ça pour rien ?

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COUCHERY, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

ADRESSE

AUX FÉDÉRÉS

DES 83 DÉPARTEMENS,

Réunis pour la Fédération du 14 juillet 1792,

AVEC

L'ORDRE DE LA MARCHE

Et les CÉRÉMONIES fixées par la Municipalité et approuvées par le Roi;

LES INSCRIPTIONS ET LES CHANSONS

Relatives aux Cérémonies du Champ-de-Mars et de la Bastille.

FRÈRES ET AMIS,

La cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui n'est pas du nombre de celles qui s'oublient quand la fête est passée ; le pacte fédératif que nous allons renouveler va resserrer les nœuds de la fraternité qui nous unit : nous allons jurer de nouveau de maintenir, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, cette liberté pour laquelle nous combattons depuis quatre ans avec un courage et une constance qui n'ont pu ralentir les entraves que les ennemis de notre constitution apportent chaque jour à ses progrès ; cette

union que nous avons enfin reconnue ; cette sainte union qui fait le charme de la vie ; cette union, l'âme du bonheur, sera notre force, et devant elle la rage des tyrans viendra toujours se briser.

Ne nous le dissimulons cependant pas, messieurs, nous avons de puissans ennemis à combattre, des ennemis d'autant plus à craindre, que, sous le voile du patriotisme, ils cachent les tyrans de leurs frères; mais quelque dangereux que soient ces ennemis mêmes, ils ont eu la douleur et la honte jusqu'à ce jour, de voir que la constance des patriotes a déjoué tous leurs perfides desseins. Ne nous rebutons donc pas, messieurs, plus les dangers que nous aurons courus auront été grands, plus notre triomphe sera durable : c'est envain que nos Coriolans modernes s'efforceront de faire crouler sous ses propres bases l'édifice de notre constitution ; nous avons juré de la cimenter de notre sang, avant de souffrir qu'il y soit porté la moindre atteinte. Notre courage, messieurs, notre constance et notre vertu nous élèvera au-dessus de tous les efforts de nos ennemis; ainsi qu'un chêne majestueux porte fièrement sa cîme jusques aux nues, sans ressentir les coups qu'on lui porte, telle on verra notre liberté s'affermir de plus en plus, et braver sans crainte toutes les puissances les plus formidables de la terre qui voudroient l'attaquer.

Nos ennemis internes et externes ont beau faire, nous voulons la liberté ; nous voulons la constitution, nous la desirons, nous ne respirons que pour elle ; c'est pour soutenir l'une et l'autre, que nous sommes armés ; et nous ne quitterons point les armes, que nous n'ayons vu ce monument de notre régénération assis sur des bases indestructibles.

Et vous, généreux patriotes des 83 départemens, vous, que l'amour de la patrie attire du sein de vos foyers au champ de la fédération, vous allez y voir des milliers d'hommes réunis, prendre, comme vous, le Ciel à témoin de leurs sermens ; vous allez voir en un clin-d'œil une commotion électriser

toutes les ames, et les embrâser du feu sacré du patriotisme ; vous venez vous unir à nous, et nous espérons que par-tout il n'existera qu'un cœur, il n'existera qu'une ame : quel heureux présage, messieurs, pour notre liberté, que cet accord général ! et quels ennemis pouvons-nous encore craindre ? quel seroit le tyran, le despote assez téméraire pour se flatter de subjuguer un peuple libre ? Portez, messieurs, portez dans nos armées ces élans dont vous fûtes vous-mêmes animés ici, qu'ils passent dans tous les cœurs.... Mais non, ils y sont gravés depuis long-tems, et l'amour de la patrie ; celui de la liberté est aujourd'hui l'élément de tous les François.

Souvenez-vous donc, frères et amis, que la colonne de la liberté que nous allons élever sur les ruines de l'esclavage et de la tyrannie sera pour nous le point d'honneur et de ralliement, toutes les fois que la patrie sera en danger ; c'est au pied même de cette colonne redoutable que nous attendrons les tyrans ; et avant qu'ils n'y portent la hache, il faut que le sang de tous les patriotes ait coulé jusqu'à ses plus profonds fondemens.

CEREMONIE ET ORDRE DE LA MARCHE.

Le rendez-vous général des différens corps qui composent la Fédération, aura lieu sur le boulevard du temple, à sixheures du matin.

Ils se mettront en marche et se rendront au champ de la Fédération, dans l'ordre suivant.

Ire. *Sect.* Cavalerie, trompettes, Sapeurs, Tambours, corps de musique. (Chaque Section sera ainsi composée).

Une bannière avec ces mots : *Liberté conquise le* 14 *Juillet* 1789.

IIe. *Section.* Présidens et commissaires de section réunis sous une bannière portant ces mots : *Force, union.* Chaque section sera séparée par son enseigne,

Trois pièces de canon, précédées d'une bannière sur laquelle on lira : *Liberté ou la mort.* La figure de la liberté portée sur un brancard. Trois pièces de canon.

IIIe. *Sect.* Les Elèves de la patrie, avec une bannière sur laquelle sera écrit : *O patrie ! nous croissons pour te défendre et venger tes enfans.*

Gendarmerie. Le glaive de la loi sur une table.

Huissiers des Tribunaux portant une bannière avec ces mots : *La loi est l'expression de la volonté générale... Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse.*

Les Juges des Tribunaux. Détachement de gendarmerie.

IVe. *Sect.* Femmes en blanc, vieillards, enfans, précédés d'une bannière sur laquelle sera cet article de la Constitution :

L'assemblée nationale constituante en remet le dépôt à la vigilance des pères de famille, aux épouses et aux mères, à l'affection des jeunes citoyens et au courage de tous les Français.

Les invalides.

V^e. *Sect.* Des hommes ornés de couronnes, portant sur une table des grouppes de gerbes de bled, des fruits, des fleurs, des faisceaux de fusils et de sabres, au milieu une figure représentant la souveraineté nationale.

Officiers municipaux. Département. Tribunal de Cassation. Vétérans avec une bannière sur laquelle seront ces mots :

Nous verrons encore la raison triompher des préjugés.

La figure de la loi. Un détachement de gendarmerie.

VIe. *Sect.* Bannière portée par un huissier de l'assemblée nationale, portant ces mots : *Souveraineté nationale.*

Grenadiers volontaires, 4 trompettes à cheval, grenadiers de la Gendarmerie, l'assemblée nationale et le roi, volontaires de la garde nationale. Gen-

darmerie à pied, Cavalerie. (à chaque section des enfans bruleront des parfums.

Décoration du champ de la Fédération.

Sur le bord de l'eau 54 pièces de canon, le pourtour sera orné par 83 tentes tricolores.

En face de l'autel, du côté de la ville, sera dressé une grande tente à la disposition de l'assemblée nationale, du roi et du tribunal de cassation.

En face de l'autel, du côté de la plaine, sera élevée une pyramide environnée de cyprès et de lauriers.

Sur l'un des côtés sera écrit : *Aux Citoyens morts pour la Patrie aux frontières.*

Au bas d'une des faces de l'autel, un orchestre pour la musique.

Cérémonie.

Une décharge d'artillerie annoncera son entrée.

La déclaration des droits sera placée sur l'autel de la patrie derrière la bannière sur laquelle sera écrit : *Liberté conquise.*

Autour de l'autel de la patrie, seront placés le modèle de la Bastille, le glaive de la loi, la figure de la liberté, celle de la loi et quatre cassolettes pour brûler des parfums.

Arrivés au champ de la Fédération, l'assemblée nationale et le roi se rendront à l'autel de la patrie.

Le président de l'assemblée nationale et le roi, monteront seuls sur l'autel de la patrie ; ils y prêteront le serment constitutionnel. ensuite le commandant général de la garde nationale, montera sur l'autel de la patrie, et prêtera le serment civique au nom des citoyens,

Rues par lesquelles passera le Cortége.

Le boulevard de la porte S. Antoine à celle S. Denis, la rue s. Denis, rue de la Féronnerie, rue S. Honoré, rue Royale, pont de Louis XVI, rue de Bourgogne, rue S. Dominique Esplanade des Invalides, la contre-allée du champ de la Fédération jusqu'au bâtiment de l'Ecole-Militaire.

CHANSONS.

AIR : *Mon père étoit pot.*

A l'ombre de ce peuplier,
Dansons tous à la ronde ;
Que chacun, d'un air familier,
Tour-à-tour me seconde.
Offrons en gaieté,
A la liberté,
Nos vœux et notre hommage.
Pour la soutenir,
Jurons de mourir,
C'est le devoir du sage.

Chers enfans de la liberté,
Caressez votre mère ;
Sous les lois de l'égalité,
Chacun de nous est frère.
Ce repaire affreux
Fut du malheureux
Le séjour tyrannique ;
Mais la liberté
A bientôt ôté
Ce pouvoir despotique.

Amis, conservons ce trésor,
C'est le plus beau du monde,
Il vaut mieux que l'argent et l'or,
Dont le puissant abonde.
Pour moi, sans façon,
Voici ma raison :
Je le nargue et le brave.
J'aime beaucoup mieux
Etre libre et gueux,
Que d'être riche esclave.

AUTRE.

AIR : *Vive Henri IV.*

C'est ma devise :
Vivre libre ou mourir,
Avec franchise
Je veux la soutenir,
C'est ma devise :
Vivre libre ou mourir.

De l'esclavage
Je déteste les fers.
Un peuple sage
Peut dire à l'univers :
A bas l'esclavage
Et la honte des fers.

Brave Henri IV,
Tant de fois regretté,
Quel diable à quatre
N'aurois-tu pas été
Pour boire et te battre
Pour notre liberté.

Que la licence
N'ait jamais le dessus,
Et l'abondance
Va se joindre aux vertus,
Si la licence
N'a jamais le dessus.

C'est ma devise, etc.

AUTRE.

AIR : *Pour un peuple aimable et sensible.*

Pour un peuple loyal et brave,
Le premier bien c'est une loi,
L'aimer, la suivre, en être esclave,
C'est son devoir de bonne foi.
Sous elle être libre,
Et voir couler ses jours en paix,
Voilà le nœud et le juste équilibre,
C'est le vœu de tous les François. (*bis*)

Dans les siècles de l'esclavage,
Liberté vivoit dans les fers,
Les tyrans usurpoient l'hommage
De la reine, de l'univers,
Le François plus sage
Releva bientôt ses autels ;
Il lui rendit son plus bel apanage,
L'amour et le cœur des mortels.

Pour soutenir leur souveraine,
Ils ont tous juré de mourir.
Quelle puissance assez hautaine
Tenteroit de les asservir ?
Liberté si chère,
Protège toujours tes enfans,
Tu les verras pour défendre leur mère,
Braver la rage des tyrans. (*bis*).

François qu'un même esprit anime,
Conservons toujours dans nos mœurs
Cette précieuse maxime,
La loi ne peut rien sans les nœuds ;
Mais par leur ensemble,
Les despotes seront vaincus :
Il n'est aucun d'eux qui déjà ne tremble
De voir le règne des vertus.

De l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5.

N°. 59. (Prix, 2 sous.) 14 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Adresse aux Fédérés.

BONS AMIS,

Qu'est devenu ce jour où, rassemblés pour la même cause, tous les Français qui vinrent à la première fédération s'y réunirent sous les auspices du bonheur? qu'est devenu ce jour où pleins d'une joye vive et délicieuse, ils vinrent jurer de défendre la liberté naissante, et de la soutenir au péril de leur vie même? Aucuns soupçons n'empoisonnèrent cette fête merveilleuse; aucune idée sombre ne troubla les sentimens délicieux qu'inspira cette auguste et mémorable cérémonie. Le ciel seulement parut irrité de la foule des parjures qui se trouvoient au champ de la fédération; un déluge d'eau sembla ne tomber que pour laver les forfaits qu'ils méditoient.

En effet, mes chers camarades, combien peu d'hommes de cette foule immense qui couvroit les marches de l'autel de la patrie, sont resté fidèles à leurs sermens ! Combien d'entre eux, à la place du désir de favoriser de tout leur pouvoir la régénération des Français, conservèrent au contraire l'affreux dessein de renverser un jour cet autel sacré, qui reçut leurs sermens hypocrites !

Le jour où je vous parle n'est pas aussi brillant peut-être que celui dont je rapelle ici le souvenir ; mais aussi, quelle grande différence s'offre à mon esprit !

Le premier nous annonçoit des espérances flateuses qui se sont presqu'évanouies ; celui-ci m'en promet de solides. Si le cortége est moins nombreux, c'est que tous les traîtres n'y sont plus ; c'est qu'il n'est venu pour le composer que les hommes purs vraiment restés fidèles à leurs sermens. L'idée du bonheur qui nous enchantoit à la première fédération est, pour ainsi dire, anéantie. Si nous nous y sommes livrés à la joie, c'est que nous comptions nous l'assurer pour toujours. Cette fois nous y serons plus sombres ; mais, comme nous sommes détrompés, nous y paroîtrons fermes et résolus à tout entreprendre. Au lieu d'y paroître joyeux nous y paroîtrons terribles ; au lieu d'y paroître abandonnés à la confiance qui nous anima, on nous y verra profondément pénétrés de cette prévoyance sévère qui auroit dû nous guider d'abord ; et nos fronts, plutôt menaçans que rayonnans de plaisir, imprimeront une terreur salutaire aux traîtres qui n'ont cessé de machiner notre ruine.

Mais, va-t-on dire, c'est un *enragé* qui parle ; quelles sont donc ces intentions ? Oui, c'est un enragé qui vous parle et je m'honore de ce titre ; car, si désirer ardemment le bonheur de sa patrie, voir prospérer l'empire et régner les lois, voir les affreux

complots des tyrans déjoués ; si demander la punition des grands coupables ; si vouloir le salut du peuple en même-temps que celui du roi qu'on précipite à sa ruine ; si maudir les ennemis déclarés et les faux amis de nos droits ; si dévoiler avec courage la noire turpitude des courtisans et de leurs complices en bravant leurs poignards ; si prêcher la concorde et l'union, mais la guerre aux despotes et à leurs esclaves ; si gémir des crimes qu'ils ont commis en les rejetant sur nous ; si regretter notre or livré avec profusion dans leurs mains barbares ; si mêler mes larmes brûlantes au sang glacé de leurs victimes ; si vouloir que l'univers soit heureux et libre ; si avouer hautement que, sous prétexte de défendre la liberté et la Constitution, des hommes ambitieux et profondément scélérats veulent la renverser pour se faire un grand nom dans l'histoire, comme vengeurs des *droits du trône*, après avoir eu l'air de fouler à leurs pieds ses débris en caressant le peuple ; si tout cela, dis-je, est de la *rage*, je suis *le plus enragé des factieux*. Mais qu'importent les sobriquets, parlons raison, et laissons clabauder tous les traîtres, *enragés* eux-mêmes d'être découverts, et sur le point d'être punis.

Chers amis, qui venez renouveler vos sermens, qui donc vous appelle ici pour servir de rempart à la patrie en danger ? qui donc vous fit affronter d'avance la mort et les calamités de la guerre pour venir soutenir les amis de la liberté menacés ? qui vous a donc fait quitter tout ce que vous aviez de plus cher, femmes, enfans, parens, amis, propriétés ? Aura-t-on bien l'audace de dire, que c'est pour COMMETTRE UN CRIME DE PLUS (1) ? aura-t-on le front de vous appeler des brigands !..... Vous des brigands ! Eh ! sans doute vous en êtes aux yeux de ceux que votre presence épouvante, et qui ne respirant que

(1) Lisez la dernière proclamation du roi sur l'affaire du 20 juin.

la vengeance, sont désespérés de vous voir déterminés à paralyser leurs forfaits. Mais répondez à ces lamentations du crime confondu : « Nous arrivons en foule, parce que, lassés de vos parjures, lassés de l'impunité, lassés de voir la loi encore au berceau, trop foible et prête à être étouffée dans vos bras homicides déja rougis de notre sang ; lassés de la perfidie soutenue qui nous annonce le succès de vos complots, nous voulons, nous voulons enfin en arrêter le cours désastreux.

« Cessez, cessez de dire que c'est pour soutenir la Constitution que vous vous récriez contre nos sociétés populaires. Ceux qui aiment véritablement le peuple ne craignent pas qu'il se rassemble: Ceux qui sont vertueux ne redoutent pas l'œil de la surveillance, que vous appelez anarchie, que vous appelez faction. Au lieu de chercher à le diviser, ils voudroient le voir s'unir tout entier sous leurs yeux, ils n'auroient point à le redouter. Vous ne voulez nous désunir que pour nous vaincre : mais vous n'y réussirez pas. Et vous, dont l'audace ose se plaindre de ces utiles rassemblemens, pourquoi donc en formez vous de si nombreux dans le palais de ce roi que vous trompez ? pourquoi donc en formez-vous à Coblentz ? pourquoi donc en formez-vous dans vos conciliabules secrets et dans nos armées, avec lesquelles vous restez dans une léthargie coupable, et que vous travaillez avec tant de zèle à réveiller, à soulever contre nous. Dites quelle victoire leur avez vous fait remporter ? Quelle bataille signalée vous mérita le nom de grands ? quel peuple avez vous su entraîner dans le parti des hommes libres, pour vous aider à foudroyer leurs bourreaux couronnés ?

« Au contraire nous vous voyons mériter, par toutes vos trahisons, qu'on vous retire la confiance, et vous plaindre en même tems qu'on vous la ravit quand on vous démasque.

« Nous vous voyons propager dans tous les rangs la terreur et l'amour des rois, sous le vain prétexte qu'on a voulu avilir le vôtre, au lieu d'y entretenir le feu sacré de la liberté.

« Nous vous voyons vous agiter pour attirer les forces dirigées contre l'ennemi sur les prétendus factieux que votre imagination scélérate a créés au lieu de les conduire avec vigueur à la victoire.

« Nous vous voyons faire dépenser énormément à la Nation pour consolider vos funestes projets, et prodiguer, avec une barbarie sans exemple, autant le sang des meilleurs soldats, que nos trésors.

« Nous vous voyons tout prêts à favoriser l'évasion d'un roi que vous n'avez si souvent insulté, que pour avoir le mérite de lui redonner vous-mêmes ce sceptre de fer que vous avez brisé dans le délire de vos combinaisons atroces.

« Nous vous voyons sur le point de fatiguer ou de séduire les soldats nos frères, que vous avez l'honneur de commander, au point de leur faire abandonner les drapeaux de la liberté, ou de trahir sa cause ; et disposés à recevoir au milieu de vous ce triste monarque entouré de nobles séditieux, et de recommander le sort de sa couronne et de sa famille à la sensibilité des soldats trompés et prêts à être accablés par des forces ennemies supérieures.

« Cessez donc de dire que c'est pour la Constitution que vous combattez ; cessez donc d'être lâches, et montrez-vous tels que vous êtes, c'est à-dire les chauds, les infâmes AMIS DE LA CONTRE-RÉVOLUTION. Au moins nous vous combattrons de bonne foi, et le vainqueur alors imposera des lois au vaincu. »

Ces grandes vérités étonneront les ames froides,

indifférentes, ou les sots ; mais elles n'en resteront pas moins mises au jour.

Maintenant, mes chers amis, vous dont le courage et l'énergie me pénètrent du sentiment de l'admiration la mieux sentie, et de la fraternité la plus amicale, faites mentir ces hommes vils qui croient que vous venez pour exiger le renversement de l'ordre public et de la Constitution : dites à ces braves gens qui sont encore dupes, et qui sont vos frères, que bien loin d'être leurs ennemis, vous venez soutenir leurs droits; que vous êtes les mêmes qui vinrent avec eux promettre sur l'autel de la patrie de plutôt mourir que de ne pas être libres. Viendriez-vous de si loin pour déchirer les lois consenties par vous, quand vous venez en réclamer la plus sévère exécution? Il n'y a que la démence en fureur qui puisse vous accuser de ce projet insensé pour aliéner les esprits et les indisposer contre vous.

Dites que vous venez protéger, défendre l'assemblée nationale contre toute atteinte, et que vous exigez, au nom de plusieurs millions de citoyens ARMÉS qui pensent comme vous, qu'elle soit vengée de l'impudence avec laquelle un embrion de général, qui n'a su donner jusqu'alors que des coups de chapeau à tous les dupes, et non des coups de canon à l'ennemi, est venu lui apporter les vœux perfides de quelques factieux qui le détestoient, et qui sont maintenant ses amis, pour les vœux d'une armée composée de vos frères, et qui n'est pas la sienne, quoi qu'il en dise.

Dites que vous voyez dans ses démarches le plan bien concerté d'avilir, d'asservir et de réduire le peuple au profit de la cour, dont il n'a cessé d'être l'idole en faisant tout pour devenir celle de la Nation qui le méprise.

Dites que bien loin de venir lacérer les lois, que vous voulez qu'on les bonifie et qu'on les perfectionne, si le salut du peuple en dépend ; que vous demandez à grands cris qu'on déchire en lambeaux tous ces libelles odieux vendus au parti qui veut vous opprimer en avilissant depuis trop long-temps le corps législatif.

Dites que votre patience est à bout, et que vous êtes ici pour appuyer fortement les grandes résolutions que doit prendre l'assemblée nationale dans la plus urgente des circonstances, faire trembler les nombreux machinateurs rassemblés auprès du temple des lois dans le petit Coblentz des Tuileries, et que vous ne serez paisibles qu'autant qu'on favorisera vos VOEUX ; mais qu'ayant pris les armes vous êtes tous sérieusement et fortement résolus à consolider *avec les Parisiens* la révolution qu'ils ont eu l'honneur de faire sans le secours des départemens, qui veulent la terminer glorieusement avec eux.

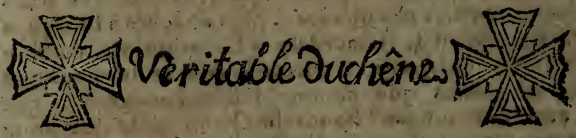
Dites enfin à ces Parisiens, vos frères, que les mêmes intérêts doivent vous lier ; que les mêmes rapports vous unissent ; et que s'ils ne secondoient pas vos efforts, vous les regarderiez comme des hommes corrompus, frivoles, égoïstes, pervers, lâches, idolâtres d'un roi, et non du bonheur universel ; comme des hommes trompés ou faux, qui n'auroient voulu écraser l'aristocratie des nobles, que pour élever sur leurs débris celle des épaulettes et des marchands, avides calculateurs, plus attachés à l'insipide *Barême* qu'au livre sacré de la Constitution ; comme de grands enfans qui n'auroient adopté les couleurs regénératrices que comme mode passagère ; qui n'auroient endossé l'honorable habit bleu que pour reprendre ou donner des fers.

Dites que vous n'avez pas pris pour faire des chapelles, ces armes destinées à foudroyer les assassins royaux, ou pour les laisser rouiller dans vos

mains ; mais bien pour vous élever, conjointement avec les sages habitans de la capitale, à la hauteur de vos destinées, braver les tyrans réunis, venger les *amis de la Constitution* outragés continuellement par des esclaves stipendiés, qui les accusent d'entraver tout quand eux-mêmes prêchent constitutionnellement la guerre civile; assurer peut-être au monde entier la liberté ; assurer aux hommes de tous les rangs les droits éternels, écrits dans le ciel avant d'être proclamés sur la terre ; protéger les campagnes qui fournissent à la première ville du monde, et à tout l'empire, l'abondance et les commodités de la vie ; empêcher le triomphe de la noble croisade ; précipiter pour jamais les titres, les grandeurs, les faux honneurs, la féodalité, le fanatisme et ses ressources dans le gouffre préparé pour engloutir la gloire du plus grand, du plus généreux peuple de l'univers (1).

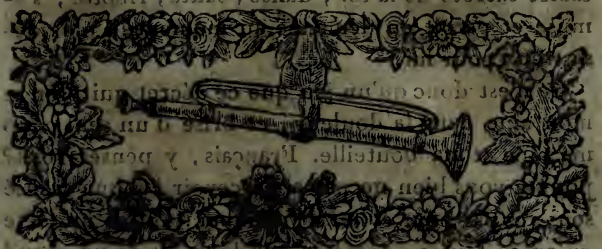
---

(1) Je n'aurai sans doute pas besoin de recommander à tous mes frères d'armes d'être calmes, de se prémunir contre tous les piéges et d'éviter les excès, afin de donner un démenti aux ennemis du repos public, qui ne désirent que désunion, qu'anarchie pour nous réduire. Sans doute aussi les Parisiens s'empresseront de fêter ces dignes citoyens disposés à les défendre par-tout, afin que retournés dans leurs foyers, ceux qui ne voleront pas aux frontières affronter la mort, puissent dire à leurs familles inquiettes, qu'ils n'ont trouvé dans la capitale que des amis, que des hommes dignes de la liberté, divisés par quelques nuances d'opinions, mais rapprochés à la vue des dangers de la patrie.



A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 60. (Prix, 2 sous.) 16 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Réflexions à l'occasion du décret qui déclare la patrie en danger.

QUELLE est donc cette espèce d'indifférence froide que j'apperçois autour de moi? Se peut-il que le jour où la patrie a été déclarée en danger, on ait été, comme à l'ordinaire, au spectacle, qu'on y ait ri et qu'on s'y soit foutu du péril dont on nous menace au milieu de nos tristes plaisirs? Quel peuple est-ce donc, diront tous les peuples du monde, que ces Français qui dansent sur le bord d'un précipice, et qui plutôt de couvrir d'un crêpe les

tables sacrées de la loi, danse, saute, ribotte, s'amuse et paroît en démence au moment le plus désastreux pour lui?

Ce n'est donc qu'un jeu que ce décret qui plonge mon ame dans la douleur, et brise d'un seul coup ma pipe et ma bouteille. Français, y pensez-vous? pouvez-vous bien ne pas appercevoir l'abîme creusé sous vos pas pour éviter d'y tomber? Est-ce une fête qu'on a, foutre, décrétée, ou bien est-ce un grand deuil? Que diriez-vous, si, au milieu de la tempête et prêts à faire naufrage, des matelots, abandonnant aux vents le vaisseau qui les portent, chantoient, dansoient, buvoient et faisoient la nique aux requins prêts à les gober? Ne diriez-vous pas que ce vaisseau ne porteroit que des fous? Quoi! la patrie EST EN DANGER, et dès ce jour affreux où cette annonce dût attrister toutes les ames sensibles, vous n'avez pas avisé aux moyens de vous tirer du naufrage! Ne jette-t-on pas à la mer tout ce qu'il y a de plus précieux pour éviter la mort, quand on fait eau de toutes parts? Et, foutre, quand jetterez-vous donc à l'eau toutes les immondices dont je vous prie depuis si long-temps de vous débarrasser? Quoi! vous êtes sur le point d'être engloutis dans le gouffre que vous avez laissé bassement s'aggrandir, et vous n'y précipitez pas tous les monstres qui se foutent de vous et vous narguent à l'instant de votre chûte. Vous voulez donc, si la loi se tait et ne punit pas les malheureux qui insultent audacieusement à vos misères après les avoir causées, que la force agisse et brise tous les ressorts de la féroce extravagance, toujours active et toujours démoniaque,

Ces vils coquins qui, depuis quatre ans, traînent impunément dans la boue nos législateurs et nos lois, verront-ils long-temps notre imbécille patience respecter leurs presses, et ne pas oser les fouler aux pieds; mais, foutre, m'allez-vous dire, ce seroit violer les propriétés. Grand Dieu, les propriétés! Un poignard est aussi la propriété du scélérat qui veut me le plonger dans le cœur; faudra-t-il que je me laisse assassiner en le lui laissant dans ses griffes de tigre? Quoi! l'on surveille les poisons chez les apothicaires, et l'on en souffrirbit dans la boutique des imprimeurs! Citez-moi, foutre, tant que vous voudrez la liberté de la presse, tous ceux qui déclament contre les lois doivent être punis, garrottés; ce sont des monstres qu'il faut étouffer. Je peux crier contre l'individu du roi s'il fait mal sa besogne royale; mais, mille zieux! je ne dois, foutre, pas crier contre la monarchie, que les lois nous donnent.

On ne concevra jamais tant d'audace d'un côté, et si peu d'énergie de l'autre. Ces aboyeurs continuels soulevés contre le peuple, qu'ils appellent chaque jour une bête féroce, existent encore. Eh! n'est-il pas plutôt un peuple mouton, puisque ces infames ennemis respirent?

Ames de boue, sortez de votre criminelle insouciance, et songez que la foudre ennemie est prête à vous frapper. Et vous, riches indolens qui vous gobergez et vous plongez dans les délices et la bonne chère; vous qui restez calmes au milieu des alarmes, sortez de votre bougre de froideur; et si vous méprisez le pauvre sans-culotte, au moins ne le laissez pas seul s'exposer pour défendre vos

biens, vos palais, vos richesses et tout ce qui fait votre bonheur.

Plus vous êtes opulens, plus vous êtes intéressés à résister aux attaques ennemies. Vous avez tout à perdre, et lui n'a que sa chétive et pitoyable existence. N'est-il pas, en ce moment, cent mille fois heureux que tous les commerçans, que tous les banquiers, que tous les richissimes capitalistes, que tous les foutus gourmands qui mangent plus dans un repas que moi dans une année, ne se cotisent pas sur le champ pour grossir une masse énorme de moyens, et former une sainte ligue contre les bouchers de l'Autriche et de la Prusse, prêts à foutre tout en cotelettes, si les moyens de résistance n'arrêtent pas bientôt leur fureur et leur brigandage?

Que font donc en ce moment tous ces hommes intéressés le plus à sauver la patrie? ils donnent des fêtes; ils causent tranquillement dans leurs comptoirs; ils déclament bassement contre Pétion, qui n'a pas fait couler des flots de sang; ils clabaudent contre les Jacobins; ils attendent de sang-froid les phalanges de payens et de scélérats enrégimentés pour leur foutre l'ame à l'envers, et démembrer le plus beau pays du monde, sous prétexte de venir chasser les sociétés populaires, de rétablir les autels et le pouvoir arbitraire d'un roi dont ils se foutent comme de colin tampon; ils vont au théatre et chez les catins; ils bavardent dans les cafés; ils adorent *le cheval blanc* et se cotiseront volontiers pour le faire enchâsser: leurs femmes sont belles comme des poupées de quarante sols, et vont se

foutre les tons, dans des loges à douze francs, de crier *à bas la Nation*, dont elle sont les excrémens et la lie ; de petits faquins, leurs mignons, bien culotés, bien musqués, plats comme des punaises, bêtes comme des oies, vont gueuler contre les *factieux* ; et le ventre fleurdelisé, le toupet bien poudré, la figure et les souliers bien luisans, vont étaler leur imbécille orgueil et leur indécente nullité. Eh, double tonnerre de Dieu ! comment, voudriez-vous, avec tant de jean-foutres, que la patrie ne fût pas exposée ? Mais non, elle ne le sera pas ; non, car on connoit, on épie, on punira les conspirateurs. Peut-être en ce moment où vous me lisez, est-il arrivé bien des choses capables d'ouvrir tout-à-fait les yeux des plus stupides. Patience enfin, prévoyance, union, courage, patriotisme ; et, malgré la clique, ça ira.

Adresse des citoyens de Lille, à l'assemblée nationale.

LÉGISLATEURS.

La patrie est en danger, le moment de crise est venu ; votre énergie et votre courage peuvent seuls sauver la chose publique. Commandez, et vos décrets auront la sanction du peuple de notre ville, comme de celui de tout l'empire.

Gardez-vous de croire, législateurs, que la pétition d'adhésion à celle des citoyens de Rouen, qui vous a été ou vous sera présentée au nom des citoyens de cette ville, exprime le vœu de ses habitans. Cette pièce n'est l'ouvrage que des ci-devant nobles

qui n'ont pas encore quitté notre ville, ou qui sont revenus de Coblentz; de quelques ex-chanoines, chapelains et prêtres non-sermentés; d'hommes de loi et avoués qui ne pardonnent pas à la Constitution la suppression des justices seigneuriales, des épices, des *esterlins*, des droits féodaux et honorifiques qui les engraissoient, et d'une poignée d'orgueilleux citadins, ennemis de l'égalité, qui espèrent que la contre-révolution ressuscitera les lettres de noblesse, les exemptions et les privilèges attachés à des charges que leur fortune leur permettoit d'acquérir, et au moyen desquelles ils auroient le pouvoir infâme de pressurer arbitrairement leurs semblables.

Ces hypocrites égoïstes pensent-ils en imposer en parlant avec respect d'une Constitution qu'ils détestent? pensent-ils nous ramener sous l'esclavage, en s'efforçant de torturer nos lois ennemies de la servitude? Non, législateurs, vous allez mettre un frein à leur perversité, et leur apprendre, enfin, que *le salut du peuple est la loi suprême*.

Pour nous, qui sommes peuple, qui nous honorons d'être du peuple, et qui nous glorifions d'en avoir l'ingénuité, jamais la duplicité ne trouvera accès dans nos cœurs. Nous avons juré de maintenir la Constitution, et nous la défendrons; mais comme nous avons également juré de vivre libres ou de mourir, nous ne souffrirons jamais que l'intrigue abuse de la Constitution pour nous anéantir sous ses ruines.

Tels sont, législateurs, les sentimens que professent et professeront jusqu'à la mort les soussignés citoyens de la ville de Lille, département du Nord.

Suit un grand nombre de signatures.

Saint-Omer, 8 *Juillet*. — J'ai lu avec plaisir, M. Duchêne, vos Lettres et vos Trompettes. Je vous déclare avec franchise que vous ne saisissez pas le véritable et unique moyen pour le gain de notre cause. De quoi s'agit-il en effet dans ce moment? de faire la guerre. Que faut-il pour battre nos ennemis? deux cent mille soldats de plus. Dites-donc à deux cent mille Français de marcher aux frontières, et je réponds que ça ira : assurez à nos braves ouvriers Français que s'ils se rendent pour peu de temps à l'armée, ils seront couverts de gloire; que leurs descendans sages seront aimés; qu'avec de la vertu et des talens, ils deviendront fonctionnaires publics; mais que s'ils restent chez eux, ils seront toute la vie commandés, méprisés et rebutés par les ci-devant privilégies; que jamais l'égalité ne reparoîtra. Il s'agit donc d'une année de fatigue de la part des jeunes gens, pour soutenir la dignité du ci-devant tiers-état; mais il est temps; il faut partir aussitôt et se réunir à nos frères armés: ce parti honorable sauvera la France cent fois plus tôt que des visites, des menaces, des critiques, des pétitions et autres écrits qui occasionnent souvent des désordres; ne comptez pas sur les habitans des campagnes à cause de la moisson, il seroit trop tard d'attendre après la récolte; croyez-moi, Monsieur, pressez fort, le moment est arrivé.

Estaires, département du Nord, le 10 *Juillet.*

(C'est une femme qui m'écrit.)

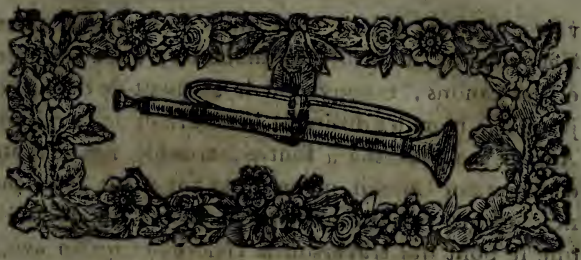
Père Duchêne, ne seroit-il pas possible de corriger un peu M. Duplain de cette aristocratie qui perce malgré lui ? Il dit dans le courier du 3 juillet, que le volcan gronde sous nos pas ; que nous sommes dévorés par la crainte de la famine, la disparution de notre numéraire, etc. etc. Ses idées, tout effrayantes qu'elles puissent être, ne sont pas capables de faire peur aux bons patriotes; mais, père Duchêne, cela fait triompher les aristocrates, et leur donne un air plus audacieux ; d'ailleurs les esprits foibles, ceux qui sont indifférens pencheront du côté de nos ennemis, croyant qu'ils seront vainqueurs ; la crainte d'en voir augmenter le nombre, me fait prendre la confiance de vous prier de faire sonner votre Trompette plus fort que jamais (1).

(1) Si je rendois publiques toutes les lettres qu'on m'écrit contre le M. Duplain, qui compte depuis six semaines *le roi au nombre de ses souscripteurs*, je le couvrirois de fange ; mais j'aime mieux dire à tous mes lecteurs d'être en garde contre tout ce qui partira d'une source aussi impure ; en un mot, j'étois dupe de la franchise affectée de cet homme que j'ai cru patriote, et qui est le plus perfide de tous les aristocrates. *Amicus Plato, magis amica veritas.* Je ne parlerai plus de cet écrivain qui fut mon ami, car il en coûte trop à mon cœur ; mais, foutre, je le laisse aimer (son SOUVERAIN (c'est son mot) tant qu'il voudra ; pour moi, j'aimerai et défendrai ma patrie, qui est le seul souverain pour qui brûleront mes fourneaux jusqu'à la fin.

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 61. (Prix, 2 sous.) 17 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.

Dans le vin la vérité.

Fête de la Fédération (1).

Il sembloit que le ciel favorisoit cette fête, car il avoit fait un temps de grenouilles toute la semaine, et, le 14, le soleil sembloit ranimer tous les cœurs. Comme on ne s'est pas mouillé cette fois comme des canards, c'étoit vraiment le plus beau spectacle à

(1) Je me suis fourré en riboite pendant deux jours pour noyer la mélancolie dans le bon vin; c'est pourquoi je ne vous parle qu'aujourd'hui de la fédération. Je reprendrai promptement le cours des événemens pour ne pas en parler après les autres.

voir, que sept à huit cent mille ames réunis dans le même lieu, au bruit des tambours, de la musique et des canons, renouvelant le serment de défendre jusqu'à la mort les droits de la nature et de la raison. Aucun malheur n'a, foutre, troublé nos chants d'allegresse. On sait qu'en 1790, il y eut deux canoniers grièvement blessés, et même un de tué; que le pont qui traversoit la rivière, et qu'on avoit construit sur des bateaux fut brisé, que beaucoup de personnes furent blessées; on sait qu'à la même époque les enfans du maire d'Aurillac se noyèrent. Cette fois, on a ri, on a dansé, on s'est bougrement diverti sans confusion, sans tumulte et sans accident. De tous côtés on n'entendoit que les cris de VIVE LA NATION! *vive le côté gauche de l'assemblée nationale! au foutard les feuillans! vive* PÉTION! *à bas le département! à bas Blondinet! vive Luckner! vive les Jacobins! vive les soldats de la patrie! à bas les deux chambres! jamais de noblesse! vive les sans-culottes!* Il y avoit, sur presque tous les chapeaux des fédérés, écrit en craie blanche : *vive Pétion, la liberté ou la mort!* Il faut avouer qu'il y avoit bougrement de factieux, c'est-à-dire tous les fédérés et la très-grande majorité des Parisiens.

Pour moi, rien ne m'a tant fait de plaisir que cet arbre qu'on a mis en cendres auquel étoient attachés tous les foutus écussons, toutes les armoiries des ci-devant. Je n'ai pas voulu sortir du champ de Mars qu'après l'avoir vu foutre par terre. Le bougre tenoit si fort, qu'on a eu mille peines à le faire tomber, tant il est vrai que rien ne tient plus que l'orgueil encré dans la tête des fous qu'on appelle

les *honnêtes gens*. Cependant chaque sans-culotte, présent à la chûte de cette piramide féodale, s'est jeté dessus avec une ardeur qui prouve combien on l'a vu tomber avec plaisir, pour ne jamais se relever. C'est à qui prendroit une branche de l'arbre pour l'emporter en triomphe. Le parti qui se dit royaliste n'a pas brillé dans cette circonstance, et plus d'un esclave de l'idole royale a mangé bougrement du fromage.

On n'a brûlé d'encens qu'aux pieds de la statue de la liberté; les autres divinités, autrefois encensées, étoient bien petites à côté d'elle. En général cette fête a été un vrai triomphe pour les patriotes.

Extrait d'une lettre de Valenciennes. Du 12 Juillet.

J'allois fermer ma lettre quand on est venu me donner l'ordre de partir cette nuit. Voilà la route juste de l'armée. Le 13 à Landrecy, le 14 à Guisse, le 15 à Vervins, le 16 à Rocroy, le 17 à Retel, le 18 séjour, le 19 à Vourier, le 20 à Varennes, le 21 à Clermont, le 22 à Verdun, le 23 à Marc, le 24 à Mets. Prenez garde, surveillez; Rocroy n'est pas loin de Paris.

Il vient d'entrer quatre caporaux du régiment de Muret, qui ont déserté hier de Mons, tous quatre allemands. J'ai parlé à l'un d'eux, qui m'a assuré qu'il y avoit depuis Tournay jusqu'à Mons quarante mille hommes, et que si l'occasion étoit favorable, plusieurs passeroient de notre côté; il est bon que vous sachiez que les caporaux dans les troupes sont des gens de confiance: si ceux-là ne leur restent pas fideles, jugez des autres.

A l'assemblée nationale, par un citoyen.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Dignes représentans d'une grande Nation, élevez vous au-dessus d'elle, en rapelant aux Français, dans cet instant où la patrie est en danger, l'époque glorieuse où l'on vit en un clin-d'œil une armée composée de tous ses citoyens, pour renverser l'hydre aux cent têtes qui les enchaînoient depuis des siècles dans les fers. Le récit des attentats à la liberté de la Nation, est un devoir sacré que vous ne pouvez taire, pour lui prouver que c'est moins au-dehors, que dans l'intérieur, où l'on forge les fers destinés à l'enchaîner de nouveau, si le citoyen ne s'entoure pas de forces imposantes pour éteindre, s'il le faut, de son sang la tourbe ardente du despotisme et de l'aristocratie que certains vampires salariés par le trésor public, sont prêts à faire embraser.

Le temps doit être passé ou la tolérance dans vos décisions envers les ennemis de la patrie, caractérisoit la grandeur d'ame de cette Nation sensible et généreuse dont vous êtes les organes. Aujourd'hui les séditieux font agir tous les ressorts pour allumer les torches de la guerre civile, lorsque l'armée sera auxprises avec les esclaves du soudan d'Autriche, du despote Guillaume et des oppresseurs du Peuple. Ces agitations sourdes des ennemis du dedans, concertés avec ceux du dehors, étant le symptôme d'une vaste influence des conseils perfides des conspirateurs sur l'esprit du Peuple, pre-

nons garde que des hommes réunis et armés pour la défense de la patrie, s'embrassent d'un côté, et de l'autre cherchent l'occasion de mesurer réciproquement leurs forces, faute de connoître les pièges qu'on leur tend pour semer entr'eux la division et la discorde. Dans plusieurs points importans de l'empire où la loi reste ignorée, l'on persuade au Peuple que ce qui est maxime devient une rigueur; que ce qui est règle devient une gêne; que la liberté doit tout permettre, et que la Constitution produira des guerres de longues durées.

Pour détruire les mauvaises impressions insinuées par des ennemis de tout genre, je crois qu'il seroit nécessaire de faire une adresse à tous les Français dans un style vulgaire, pour être lue dans les églises et à la tête de chaque compagnie de soldats citoyens et de citoyens soldats, soldés ou non, dans les champs, villes, villages et hameaux. Plus d'un sujet, dans cet écrit, peut frapper l'ame du citoyen, et ramener l'esprit troublé ou égaré à la raison. A l'égard de l'intérêt particulier, il doit envisager ce qu'il deviendroit, 1°. si le clergé avoit l'espoir de recouvrer ses biens; 2°. si la noblesse rétablissoit le chêne de la féodalité; 3°. si les officiers emigrés rentroient dans les places de leurs successeurs; 4°. que rentrant dans le gouvernement que nous avons proscrit, la vengeance de nos oppresseurs inventeroit des supplices, la torture, des châtimens et des peines les plus graves contre le citoyen que le patriotisme auroit distingué dans la révolution; 5°. que le roi, asservi lui-même a ses petits tyrans, n'auroit pas le

droit de suspendre le fer avec lequel ses cruels scélérats feroient assassiner les victimes qui auroient défendu la cause du peuple ; 6°. et qu'enfin toute modification à la Constitution, par les faux patriotes, est un piége tendu pour faire tomber le Français dans cet état d'esclavage et de barbarie plus insupportable que l'ancien despotisme.

Le reste demain.

Lettre d'un voyageur au Père Duchêne.

Lille, ce Jeudi 12. — Mon bon ami, en arrivant à Lille j'appris que les aristocrates de cette ville avoient recueilli les signatures pour confirmer l'adhésion que les citoyens de Rouen ont prise à la déclaration du roi, à laquelle ils adhèrent. Cet acte fut signé par le nommé Viard, ancien procureur du roi, premier aristocrate, qui fit recueillir les signatures de soixante prêtres inassermentés, des Français émigrés à Tournay, qui vinrent à Lille, des enfans dans les pensionnats, et d'anciens domestiques se disant négocians. Ce fut à la chambre commune où les citoyens furent invités de se rendre la nuit du samedi au dimanche, par un avis qui fut répandu cette nuit parmi les rues et sous les portes des citoyens. Le dimanche matin la municipalité s'assembla pour s'opposer à la signature, et le registre fut clos et les signatures biffées.

Voilà, mon cher ami, les moyens que l'on prend

pour faire égorger le peuple ; mais M. de Renty, ancien officier municipal, recueillit des signatures contraires, comme un brave citoyen (1).

L'Orient, ce 30 juin 1792.

LÉGISLATEURS,

Un de vos membres a dit à la tribune, en parlant des Provençaux : est-il donc étonnant que des hommes nés sous un ciel brûlant, aient une imagination plus ardente et un patriotisme plus énergique ? J'approuve le motif qui l'a fait parler ainsi... Mais qu'elle est l'angle de la France dont les citoyens sont restés immobiles aux nouveaux attentats du *veto* royal. Croit-on que le normand qui ravagea la France, l'Angleterre et la Sicile..... que les vieux Celtes, dont les conquêtes s'étendirent des colonnes d'Hercule au fond de l'Asie, de la forêt d'Hercinie jusqu'à la mer adriatique.... que le Belge, le Tectosage et les peuples d'Aquitaine, témoignent pour la liberté moins de fougue que la Provence ?

La liberté... la voix de cette souveraine a retenti dans nos rochers, sur les rivages de la Saône et sur

---

(1) Oui, foutre, le même plan a été suivi par-tout à la fois. Je reçois des lettres de tous les départemens, où d'imbécilles notaires se sont avisés de recueillir toutes les signatures des ci-devant barons à côté de celles de leurs laquais et paîfreniers, etc. O les vilains bougres !

les monts du Vivarais, comme dans les jardins d'Hières, et sur les sables de Marseille.... Nous marchons tous pour former son armée, périr sous ses drapeaux, ou parer son triomphe.... Parlez et nous sommes à vous, ministres de ses volontés. Respectables législateurs, pourquoi temporiser, quand vous êtes les forts? On ne revient point à la raison, quand on est né sur les marches du trône.... à la franchise, quand on a fait le vil métier de courtisan... à la vérité, quand on est ou parjure ou prêtre.

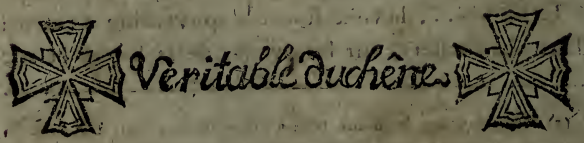
Agissez, achevez; ne vous flattez plus de convaincre, frappez.... les traîtres.

Les citoyens libres de la ville de l'Orient.

Luckner est à Paris : on saura bientôt le sujet de son voyage.

A V I S.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.



A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 62. (Prix, 2 sous.) 18 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Hâtez-vous, le temps presse.

Les fédérés qui sont à Paris ne doivent se retirer que lorsqu'on aura répondu à une pétition qu'ils sont sur le point de présenter. Il est nécessaire qu'on ne s'amuse, foutre, pas à la moutarde, car le temps presse, et nos ennemis tout prêts ne délibèrent pas avant de prendre une résolution. Leur plan est tout tracé, c'est de venir à Paris. Les uns disent que c'est un conte, et s'écrient bien fort qu'il est impossible qu'ils y parviennent. Je dis que si on n'est pas prêt avant quinze jours, il est possible qu'ils y viennent. Vous allez voir paroître au

premier jour trois manifestes ; un des princes et des émigrés, qui vous promettront plus de beurre que de pain, et qui vous promettront de ne pas tuer vos femmes et vos enfans : mais bien les maris, s'ils ne déposent pas leurs armes, parce qu'alors ce seront des rebelles. Un autre du roi de Hongrie, qui vous dira qu'il veut avaler tous les Jacobins du royaume pour avoir soutenu que sa bonne tante Marie-Antoinette s'entendoit avec lui pour nous casser la margoulette et nous dicter des lois. Un autre du roi de Prusse, qui vous dira qu'il n'appartient, foutre, pas à des sans-culottes de se croire des hommes et de discuter sur leurs droits ; qu'ils n'en ont point d'autres que celui d'obéir, et d'être les fidèles sujets à coups de bâton d'un Sire, c'est-à-dire les très humbles esclaves d'une majesté bonne ou mauvaise ; il vous dira qu'il n'en veut pas aux *honnêtes-gens* protégés par la Fayette, mais à tous les brigands qui font venir le pain ou qui le pétrissent à toute cette *canaille*, qui travaille et qui sue, qui paye et végète, et qui se croit quelque chose sur la terre ; il vous dira qu'il n'entend, foutre, pas, comme ses soldats sont sujets aux coups de trique et à la chlague, que les soldats Français qu'on menoit déja à la Prussienne avant la révolution, soient assez *impudens* pour se croire autant que des marquis ou des barons, quand ils auront du mérite ; et qu'il entend qu'ils soient menés, traités comme ci-devant. Que sais-je ? il vous dira bien d'autres choses.....

On espère prendre aussi Montmédi d'emblée, arriver tambour battant à Paris par Sédan, et faire

quitter les armes à tous les patriotes entêtés, qui voudront encore se rebiffer contre les ordres suprêmes des rois réunis, qui sont, foutre, des dieux aux genoux desquels il faut se prosterner.

Mais, raillerie cessante, nous allons être attaqués, et nos généraux voltigent de leurs camps à Paris, de Paris à leurs camps, le tout pour contenir les jacobins sans armes, quand ils ont en face 400 mille hommes avec des canons; et l'assemblée délibère, et le côté droit traîne tout en longueur; lui fait perdre du temps, et paralyse les bonnes mesures à prendre. Mais chacun se regarde, en disant nous sommes trahis; nous devrions bien ne pas souffrir plus long-temps les manœuvres ennemies, et personne ne quitte ses foyers. Et l'on fait des motions, et l'on s'agite, et l'on se querelle pendant qu'on enlève tout, argent, vivres, fourages, etc. pour qui, je vous le demande? Et l'on danse et on lit froidement les journaux, et pendant ce temps-là les aristocrates se foutent de nous, et commencent à lever bougrement la crête. Je vous demande si nous aurons la stupide patience d'attendre que la sonnette du président de l'assemblée nationale ait sonné le premier coup du tocsin général, et si nous ne devrions pas tous être déja debout. Armons-nous promptement avant tout, et quand nous serons prêts un bon décret nous AUTORISERA.

Je voudrois, comme je l'ai déja dit, que tous ceux qui ont servi composassent une armée et que chaque département fournisse son contingent en hommes et en argent sur le champ. Un jour de retard nous coûtera peut-être la prise de quelque place impor-

tante et beaucoup de sang. Vous aurez alors une phalange en état de foutre des balles dans les yeux des Autrichiens, au lieu que des recrues iront comme des troupeaux se faire foudroyer, sans savoir même charger leurs fusils. Cette armée, qui pourroit être levée en huit jours, auroit un point de ralliement, et se nommeroit un CHEF. Je voudrois qu'elle prit ce nom : LA PHALANGE DE LA LIBERTÉ.

Si cet avis paroît bon, j'invite tous les vrais patriotes à le faire promptement circuler.

On n'a, foutre, pas fait assez d'attention à ce décret, qui annonce que la *patrie est en danger*. Je ne vois pas qu'il ait fait l'impression que j'en attendois. Autrefois, quand un roi mouroit, les spectacles se fermoient pendant six semaines; on prenoit le deuil pour un an; et, double tonnerre de Dieu! je ne vois pas même l'inquiétude et la prévoyance s'emparer de tous les cœurs. Nous sommes trop forts, disent les uns pour être réduits! nous sommes armés, disent les autres!...

Eh! foutus nigauds, êtes-vous bien concertés? êtes-vous réunis? avez-vous des chefs sûrs? avez-vous vos arsénaux pourvus de poudre? avez-vous seulement des cartouches prêtes? avez-vous des magasins? ne redoutez-vous pas quelques grands coups, avant même que la plupart d'entre vous qui dorment dans leurs boutiques se réveillent? n'avez-vous pas une foule de gredins, d'*honnêtes gens* tout prêts à se joindre aux scélérats qui viennent vous égorger pour le *bon* roi? Armez-vous, enrôlez-vous, demandez où est le rendez-vous, prenez vos guêtres et votre sac, et partez sur le champ sans même

regarder derrière vous. Peuple mouton, est-ce ainsi que tu crois rester libre?

Et vous, bons députés, amis de la patrie, pressez vivement les grandes mesures à prendre; ne souffrez, foutre, pas qu'on perde un tems précieux. Bientôt il ne seroit plus temps de remédier à la foule de maux qu'on nous prépare. Criez au peuple qu'il y va de sa gloire, et que vous comptez sur son énergie; criez tous en même temps aux armes! aux armes!

Suite de l'adresse d'un citoyen à l'assemblée nationale.

Le peuple doit encore être prévenu que le motif de notre guerre est de ramener le prix des besoins substantiels au taux ou il étoit avant la révolution, nos ennemis n'ayant plus la faculté de faire sortir de l'empire et d'accaparer tous les objets de nécessité; qu'il se ressouvienne que la vente des biens des rebelles fera diminuer les impôts, et que le nouveau papier-monnoie qui va être mis en circulation, fera disparoître tous les bons de caisse patriotique, et et qu'alors les choses rentreront dans leur état primitif. Mais, pour parvenir à ce but, comme il faut un concours de force bien combiné pour chasser l'ennemi du dehors, et en imposer à ceux dedans, je prie l'auguste assemblée nationale d'ajouter à la sagesse qu'elle a eue de renouveler les état-majors de la garde nationale, un autre décret portant, 1°. que

tout citoyen de bonnes mœurs, non actif, mais domicilié, pourra être admis dans la compagnie de l'arrondissement de son domicile, pour y faire le service conformément à la loi ; 2°. que comme le salut de la patrie dépend des premiers efforts de tous les citoyens contre l'ennemi pendant un temps moral et fort court, on invite le Français incliné à faire la guerre de se faire enregistrer dans sa municipalité, pour entrer en compagnie si le besoin l'exige.

Parlez, augustes sénateurs, et tous les bons citoyens se leveront ; mettez au jour les perfidies qui environnent la Nation, le trône et nos armées ; désignez les points qu'il occupe pour détruire l'exagération de leur nombre ; entourez-vous de forces imposantes, contre les scélérats que des pervers riches des villes de la France viennent soudoyer lorsqu'ils apperçoivent de la rumeur dans la capitale ; faites purger les villes des intrus, des soudoyés et sans aveu qui parcourent les camps, les villes et villages, sans qu'on inspecte leur conduite ni leur passeport ; ordonnez que l'on distribue dans les lieux les plus importans du département du Nord des armes et des piques aux bons citoyens qui n'en ont pas, pour montrer, en dignes Français, de l'orgueil à l'ennemi.

Je supplie l'assemblée nationale d'être persuadée, 1°. que les Belges et les Liégeois nous tendent les bras ; mais qu'ils attendront la conquête d'une province, et non celle d'une ou plusieurs villes, pour réunir leurs armes aux nôtres ; 2°. que sur quarante mille Autrichiens répartis dans les Pays-

Bas, les régimens de Vierzet, Muray, Ligne, Wurtemberg, Clairfayt, et même des soldats de troupes allemandes, ne soupirent qu'après l'instant de se réunir sous nos drapeaux, pour changer leur esclavage en liberté; ces soldats étant des Français et des Flamands qui firent les guerres de Hollande, du Brabant et de Liége dans les armées patriotiques: 3°. que les Belges admis dans l'armée de M. de Luckner pour conquérir la liberté de leur patrie, et non pour défendre la souveraineté de petits tyrans qui les opprimèrent autrefois, passeront, s'il le faut, à la nâge avec notre armée, dans le sang de nos ennemis pour les poursuivre jusqu'aux enfers.

Lille, ce 13 Juillet 1792.

CHER FRÈRE,

Je ne sais si les mânes de Dillon sont vengées, néanmoins on vient de lui sacrifier un zélé patriote, un homme qui, avant la malheureuse journée du 29 avril, étoit connu pour un homme probe, bon mari, bon citoyen, maître tailleur aisé, faisant une bonne maison; il étoit sergent des grenadiers de la garde nationale de Lille, compagnie de Ménart: le nom de cet infortuné est Vasseur; il fut décapité ce matin à dix heures et demie; il ne fut point exposé aux regards du public. Il arriva sur la grand place, escorté par un détachement de cavalerie en avant, la gendarmerie nationale au centre, et un détachement de hussards faisoit l'ar-

rière-garde : différens détachemens de troupes de ligne entouroient l'échafaud ; dix hommes par compagnies de garde nationale avoient été convoqués pour cet effet, mais très-peu s'y sont trouvés ; enfin la malheureuse victime est montée à l'échafaud avec un courage sans égal ; il se préparoit de suite à s'étendre sur son lit de mort ; il fut retenu par les bourreaux et quelques assistans, les sangles et le casque qui devoit couvrir sa tête n'étant pas préparés : il s'y remit aussitôt, et le fil de ses jours fut tranché. Je ne sais si c'est lui qui porta le premier coup à M. Dillon, il y avoit alors trop de confusion et d'acharnement pour pouvoir s'y reconnoître ; et certainement ses propos indiscrets lui ont fait plus de tort que le délit qu'il a peut-être commis. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage, sinon que tout le monde le plaint. Tout est tranquille ici et dans les environs. Il nous arrive tous les jours des déserteurs Autrichiens : hier encore, à la porte ouvrante, deux hussards d'Esterhazy Autrichiens, venant de Courtray, sont arrivés avec chevaux, armes et bagages ; et vers dix heures, deux déserteurs de Clairfayt : je les ai vus.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 63. (Prix, 2 sous.) 19 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Reproches à l'assemblée nationale.

A QUEL dégré de honte et de déshonneur veut-on donc nous mener? Grands dieux! dans quelles mains est donc notre salut? Quel est donc cette indécision cruelle de l'assemblée nationale? Feroit elle comme ces médecins qui vous quittent et ne reviennent plus, quand une fois ils ont dit que le malade étoit en danger? Quelle sache que ce n'est pas le tout de décréter que nous aurons tant d'hommes pour compléter nos armées, tant pour les renforcer au besoin, etc. Ce ne sont, foutre, pas les hommes qui manqueront, mais ce sont certains chefs que nous avons, et sous lesquels il est impossible d'espérer autre chose que la trahison ou l'inaction. Il ne faut pas plus que nos soldats soient trahis que paralysés,

par conséquent il faut, foutre, chasser de nos armées tous ces intrigans suspects et assez connus, sans cela, je vous le prédis, vous serez battus. Ne diroit-on pas que l'assemblée nationale craindroit de porter sur cette bande malfaisante une main hardie? et n'est-il pas étonnant que ce La Fayette ait reçu des applaudissemens dans son sein? Se fait-il une demande juste et ferme; se propose t-il un moyen vigoureux pour sauver la patrie, on crie à l'ordre du jour, et tout est bâclé.

Vous me la foutez belle avec votre ordre du jour! Ou vous vous êtes foutus de nous en disant que la patrie étoit en danger, ou elle n'y est pas. Si la patrie est en danger, sauvez la donc, quand d'un seul mot vous pouvez foutre par les sabords du vaisseau tout ce qui vous gêne, et tout-à-coup être secondés par tant de bras pour le remettre à flot. Le grand mal est que la moitié d'entre vous, soit bêtise, soit orgueil, soit entêtement, soit peur, soit intérêt ou méchanceté, soutient tous ceux qui conspirent, et les soutient, d'autant plus visiblement, que des applaudissemens couvrent toujours les adresses impudemment scélérates de certains directoires achetés; et que, sûrs de leur fait, les ennemis de la patrie lèvent le front avec audace. Un perfide fait-il une motion contre le peuple, il est écouté, applaudi; il enlève un mauvais décret. Un patriote demande-t-il une mesure sage, mais terrible, il est hué; on crie à l'abbaye. Est-ce ainsi que vous sauverez la patrie? non, foutre, jamais. Je ne conçois pas même comment il reste encore au peuple des amis dans cette assemblée nationale à moitié gangrénée. Croit-elle donc se suffire à elle-même? et dans ce péril imminent, qui est autant causé par son inertie, sa mollesse et ses funestes complaisances, que par les intrigues diaboliques de la cour, croiroit-elle n'avoir pas besoin de s'entourer d'autres forces que des siennes; d'autres lumières que des siennes? Avouons que nous sommes de tristes jean-foutres d'être ainsi foutimassés sans nous roidir. Mais quand le mal

piquera au vif, ça fera son effet, je l'espére ; et, double zieux, nous verrons !.....

Mâcon, le 11 juillet 1792, l'an IVe.

LÉGISLATEURS,

Liberté, égalité : tel est le droit naturel et imprescriptible de tout homme vivant en société ; tel est le cri de ralliement de tous les Français ennemis de la tyrannie ; telle est aussi la base du pacte social que vous avez juré de maintenir.

Si quelque chose peut nous garantir la durée et la solidité de l'édifice élevé sur de tels fondemens, c'est la sainteté des sermens à l'ombre desquels il a été mis.

Malheur donc, malheur à quiconque voudroit y porter la moindre atteinte ; mais, au milieu des orages qui tourmentent ce glorieux monument de notre régénération, quel est, à son égard, le véritable parjure, de celui qui murmure de voir quelques-unes de ses parties servir d'asyle à des traîtres, ou de celui qui conduit hardiment, au nom de la loi, les trames dirigées contre son existence, et qui s'attache sur-tout à l'attaquer dans ses fondemens ; de celui qui demande que la sûreté de cet édifice cesse d'être abandonné à des mains ennemies, ou de celui qui, en étant le principal gardien, se déclare scandaleusement le protecteur, l'appui des pervers ou des furieux qui ne respirent que pour sa destruction ; de celui qui s'élève contre l'agent destructeur de cet édifice, parce que ses droits et sa liberté en dépendent, ou de celui qui, chargé spécialement de sa conservation, n'emploie les moyens qui lui sont confiés pour la défendre, qu'afin de rétablir un despotisme qui lui est échappé, et qu'il ne cesse de regretter ; de celui enfin, qui, sincèrement attaché aux droits du peuple, qui, content de l'asyle

qu'on leur a préparé, exprime son indignation contre les infidélités de l'homme à qui la principale garde en est confiée, ou de ce gardien lui-même qui ne profite de son élévation que pour dégrader cet asyle sacré?

Certes, il est bien loin d'être parjure envers sa Constitution, le Français qui frémit à la vue des méchancetés et des perfidies que Louis XVI met en usage pour la détruire.

Mais, nous dit-on, ce Louis XVI que vous attaquez, en est une portion essentielle. Non, non, le premier agent du pouvoir exécutif, n'est point le pouvoir exécutif lui-même, il n'en est que l'instrument; et cet instrument, infecté d'une corruption qui se déclare de plus en plus incurable, doit être changé. L'article VI de la 1re. section du chapitre II de la Charte constitutionnelle, vous prescrit, législateurs, d'effectuer ce changement, et le salut du peuple vous le demande de la manière la plus impérieuse.

Qu'il ne soit donc pas différé plus long-temps, qu'il soit accordé aux vœux de tous les Français, vrais amis de la liberté, qu'il soit accordé aux vœux déja exprimés d'un grand nombre de citoyens libres de Bordeaux, qu'il soit accordé enfin aux vœux que vous expriment aujourd'hui les soussignés citoyens libres de la ville de Mâcon.

Suit un grand nombre de signatures.

Le citoyen Français Tanard, *à son concitoyen* G. Deliau, *député à l'assemblée nationale, Salut.*

J'ai lu le discours que vous m'avez envoyé. Personne ici n'a voulu le lire, parce qu'il demande trop de patience pour aller jusqu'au bout; vos moyens ne sont que des répétitions usées. Ne vous donnez pas la peine une autrefois de me faire des cadeaux d'un aussi mauvais génie.

En effet, cet ouvrage est tout au plus un coup de canon tiré en l'air : c'est une diatribe contre les progrès de l'esprit public, que l'on voudroit anéantir s'il étoit possible, quoiqu'en apparence dirigée et vomie contre les sociétés populaires : c'est dans cette intention perfide que l'on affecte hautement de leur attribuer tous les maux que nous font éprouver *les citoyens sages et observateurs éclairés*.

Mais pourquoi *ces vrais amis de la Constitution, ces apôtres de l'ordre et de la paix* s'acharnent-ils avec tant de fureur contre les sociétés patriotiques, tandis qu'ils sont tout velours pour ceux qui conspirent ouvertement contre la patrie?

C'est que celles-ci, en éclairant le peuple sur la pureté des intentions que d'*honnêtes-gens* prêtent à de vrais protées, le mettent en garde contre les loups travestis en moutons. C'est que par leur correspondance, elles dévoilent et publient les complots de ces prétendus amateurs de l'ordre. C'est qu'en prêchant au peuple l'amour de la Constitution, elles lui inspirent une juste horreur pour les deux chambres, où les modérés voudroient l'amener sous le prestige d'un bonheur qui ne seroit que pour eux, et qui le replongeroit dans les horreurs de la servitude où de barbares liens l'assujettissoient.

Ces bons citoyens, disciples dociles et fidèles de leur généralissime Léopold, de très-aristocratico-despotique mémoire, ne rougissent pas de nous faire, même dans le sanctuaire national, les mêmes propositions que cet ennemi juré de la liberté des Nations a eu l'impudeur de nous présenter. Il nous menaçoit; ils nous menacent. Ils savent pourtant bien quel a été son succès : le leur sera le même.

Ils se sont démasqués eux-mêmes, et ils ne veulent pas, ces lâches et perfides intrigans, que nous parlions d'eux, que nous nous fassions passer réciproquement nos réflexions; que pour nous mettre à l'abri de leurs sourdes manœuvres, nous nous adressions à l'assemblée nationale, et que nous lui fassions part de nos inquiétudes. Nous dépassons

notre but, nous nous mêlons de tout, nous entravons leur marche liberticide, et cela ne convient pas. C'est inconstitutionnel; parce qu'apparemment leur Constitution veut que l'on obéisse aveuglément à des traîtres ou à des flagorneurs reconnus pour tels, la patrie dût-elle périr, n'importe.

L'infiniment petite partie du tout, doit être préférée au tout; et l'intérêt d'un seul à celui de tous. Ce n'est pas-là la doctrine des clubs, aussi c'est un monstre politique que ces sociétés populaires. « Hâtez-vous, législateurs, disent-ils, de les détruire, tout en ayant que l'air de n'en faire disparoître que ce qui, à notre sens, blesse *l'ordre que nous voulons rétablir*; la raison, *que nous voulons obscurcir*; et la Constitution, que nous voulons modifier. Ecoutez la voix du sage Léopold et de *tous les honnêtes-gens* qui veulent enfin arrêter la propagation des lumières. On n'asservira jamais le peuple qui marche à la lueur du flambeau de la vérité; éteignez ce flambeau si fatal à nos desseins pacifiques. Quand la partie du peuple, gênée dans ses moyens, n'aura plus ce foyer de lumières pour l'empêcher de se laisser surprendre, elle ne marchera plus qu'à tâton, et nous aurons la bonté de la prendre par la main pour la conduire où nous voudrons. Nous ne lui parlerons que Constitution, et nous aurons grand soin de ne jamais lui mettre sous les yeux les droits imprescriptibles de l'homme. Il y a long-temps que l'affaire seroit terminée sans ces maudites sociétés. Par le biais que nous espérons de vous faire prendre, nous parviendrons facilement à ce but désiré. C'est l'unique vœu des *vrais amis de l'ordre*, dont la fameuse société nous a si bien servi. Mais elle étoit si contrariée; elle avoit si mauvais jeu avec ces scélérats, ces factieux de Jacobins, qu'elle a été obligée de s'en séparer. Vilipendée par-tout, elle a fini par se dissoudre elle-même. Ce qui nous console de ce petit échec, c'est que ses membres épars en ont toujours conservé les sentimens; ils savent se rallier quand il

faut ; et, tant par eux-mêmes que par leurs (*vils*) émissaires, ils s'efforcent toujours d'instruire (c'est-à-dire d'égarer) les femmes, les idiots, les lâches et les ignorans par toutes sortes de moyens corrupteurs. Mais avec tout cela nous n'avançons pas comme nous le voudrions. Nous venons de vous en dire la cause funeste ».

Je vous suis, et je continue.

Les sociétés populaires n'ont point eu besoin de se démettre de leurs pouvoirs, elles n'en avoient point avant la création des autorités, elles n'en ont point non plus depuis ; elles ne s'en sont jamais connus. Ce sont des citoyens qui jouissent et qui jouiront toujours du droit de s'assembler paisiblement et publiquement, sans armes, pour discuter sur leurs vrais intérêts. Voilà ce que font les sociétés populaires. Vous leur donnez ce ridicule, qui est désavoué par le fait. Vous en faites une puissance étrangère ; et cette puissance n'est autre chose que le peuple Français qui jouit de son droit de parler, de lire, et d'écrire. Vous voulez restraindre cette liberté, nous l'avons comme vous, et aussi illimitée que vous, sans avoir le même pouvoir, que vous ne tenez que de nous. Nous ne sommes et nous ne nous sommes jamais crus autorités constituées, puisque c'est à elles, qu'en qualité de citoyens, libres d'emettre notre vœu, nous nous adressons toujours ; nous nous y sommes toujours soumis, comme nous en faisons un serment exprès et particulier. Vouloir nous gêner dans ce droit, c'est un attentat contre la liberté ; c'est aller contre les vues de l'assemblée nationale, qui, par la voie de l'impression, consulte l'opinion publique ; c'est vouloir ressusciter le despotisme et en investir le corps législatif, et par gradation les autorités constituées, qui seroient tout, et le peuple rien.

Et, certes, l'assemblée des élus du peuple n'ira jamais contre sa liberté. Il n'est dépendant que de la loi qu'il s'est donnée librement, et il ne souffrira jamais que l'on porte une sacrilége atteinte à ses droits sacrés, dont il est extrêmement jaloux.

Vous jugez d'une société par une motion hasardée, faite hypothétiquement par un de ses membres ; mais cette société l'a-t elle arrêtée? Non Hé bien ! que voulez-vous donc dire? C'est à-peu-près comme si nous jugions de l'assemblée nationale par le discours que je réfute ici. Vous avez entendu des intrigans et des traîtres, auteurs des désastres d'Avignon, d'Arles, etc. en rejeter l'odieux sur de bons citoyens qui en gémissent ; et vous répétez ces impostures ! Les braves Marseillois, qui ont empêché le fleau de la guerre civile dans le Midi, ont été traités de brigans quoiqu'ils aient marché au nom de la loi qui les a requis. Par qui? vous le savez ; par des pervers, et des directoires gangrenés : les beaux auteurs à citer ! A propos de Cannibales, vous en trouverez chez les moteurs de la guerre civile, et non chez de braves gens qui, se voyant lâchement trahis, ont, dans leurs premiers momens de colère, applaudi à la mort violente d'un homme qu'ils ont cru être cause de la déroute de l'armée ; tout citoyen en feroit autant sans approuver l'illégalité du fait. Sont-ce les clubs qui ont fait retirer nos armées du Brabant ? Est-ce par leurs ordres que les Brabançons vont être exposés à la hache des Autrichiens? Sont-ils cause du déshonneur qui rejaillit sur toute la Nation, et de la désolation épouvantable des malheureux Belges? Non ; ce n'est point aux clubs que l'on en veut, c'est à la liberté du peuple que l'on veut mener. Toutes ces déclamations contr'eux ne sont que des prétextes dont se couvrent astucieusement les faux amis de la constitution et de l'ordre (despotique) ; on les voit venir de loin. Croyez moi, le peuple n'est pas dupe ; il sait que sous ce tas de farine, *rominagrobis* est caché pour dévorer plus surement les imprudens et les sots.

A Nantes, ce 11 *juillet* 1792, l'an IVe.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COUSIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 64. (Prix, 2 sous.) 20 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Dernières mesures à prendre, ou avis aux fédérés.

Ce ne sont, foutre, plus des pétitions qu'il faut faire à l'assemblée nationale. En faire aux bons députés, c'est inutile; ils savent mieux encore ce qu'il nous faut que nous-mêmes : en faire aux mauvais, c'est inutile; ils crient comme des forcenés, et ne savent répondre que par des hurlemens et des injures.

Ces doubles hypocrites cachés derrière la Constitution vous feroient passer pour des factieux qui veulent bouleverser tout. Donc, je vous prouve que

des pétitions, que des adresses sont en ce moment inutiles.

Il faut seulement apostropher le côté des noirs quand vous irez à l'assemblée, parce que c'est-là qu'est le foyer de l'infamie; et leur dire : vous foutez-vous de nous, messieurs, et croyez-vous que notre patience n'est pas à bout? Si la patrie est en danger, vous en êtes la cause. Soit ignorance, soit malveillance, soit crainte, soit perfidie, votre acharnement contre les vrais patriotes, votre indifférence pour le bonheur public, vos vues secretes, vos intérêts particuliers détachés de l'intérêt général, enhardissent coupables. Les meneurs de la cour seroient moins audacieux s'ils n'étoient sûrs de l'impunité que vous leur procurez par vos hurlemens. Nous vous engageons à quitter le poste honorable dont vous n'êtes pas dignes; car vous n'êtes, foutre, pas les représentans du peuple, mais bien les représentans de la tyrannie. Foutez le camp; allez cacher loin d'ici votre honte : vous avez des suppléans qui vous remplaceront; quelques pitoyables qu'ils puissent être, ils ne le seront jamais tant que vous. Si vous restez nous vous dénonçons à tous les citoyens de l'empire que vous trompez, et qui vous payent pour faire le bien; tandis que, vils agens du pouvoir *persécutif*, vous semblez ne faire qu'un avec lui pour nous opprimer, car vous vous opposez à tous les moyens de remédier aux maux de la patrie, après avoir décreté qu'elle étoit en danger.

Mille millions de bombes crevées! n'est-il, foutre, pas étonnant que La Fayette ne soit pas encore garroté, conduit à l'échafaud pour y expier son hy-

pocrite audace et sa longue tyrannie, voilée par le civisme imposteur dont il se couvre encore?

N'est-il pas étonnant que vous n'ayez, foutre, pas décrété d'accusation le Jarry qui brûla comme un furieux les plus belles possessions, et nous expose non seulement à dépenser beaucoup d'or pour des indemnités; mais encore à être abhorrés par tous ceux qui se soulevoient déja pour notre cause?

N'est-il pas étonnant que les directoires séditieux de Paris, d'Amiens de Lyon, de Chartres, et tant d'autres, ne soient, foutre, pas encore à Orléans?

N'est-il pas étonnant que les gazetiers impurs qui pourrissent l'opinion publique, ne soient pas encore foutus dans la boue?

N'est-il pas étonnant que le décret qui défend au ministère de changer les administrateurs de toutes les parties de finance jusqu'à nouvel ordre, ne soit, foutre, pas encore sanctionné, et que ces ministres postiches soient encore eux-mêmes dépositaires des grands intérêts de la patrie? Ce ne sont pas eux qui sont ministres, c'est leur protecteur, c'est ce *Blondinet*, général bamboche, plus acharné contre les Jacobins, qui sont en ce moment les sauveurs de la liberté, que contre les Autrichiens qui veulent la détruire.

La patrie est en danger par votre faute et par celle du pouvoir *persécutif*. Encore une fois, foutez le camp, et nous le ferons bien marcher droit, car nous sommes décidés à tout, plutôt que de laisser périr la chose publique. Nous voulons un roi, mais pas un despote; NOUS NE VOULONS PAS DE RÉ-

PUBLIQUE (1), mais nous voulons un gouvernement qui marche rondement, quand il nous coûte des milions; sans quoi nous foutons tout par les fenêtres pour n'être pas égorgés par ceux que celui-ci soudoye et favorise.

Extrait d'une lettre écrite avant le décret qui dit que la patrie est en danger.

L'opinion publique se reconnoît par l'assentiment des 83 départemens, manifesté par les adresses les plus sensées et les plus énergiques : c'est de cette opinion que l'assemblée nationale tire toute sa force. Hé bien! à la voir agir, on diroit qu'elle croit se suffire à elle-même, puisque sans respecter son vœu qui n'est jamais sujet à l'erreur, elle décrète contradictoirement. C'est ainsi qu'elle a rejeté les avis salutaires qu'elle a reçus de toutes les parties de l'empire pour déclarer à Louis XVI, la Constitution à la main, qu'il a abdiqué aux termes de cette même Constitution. Ce ne peut-être qu'en se jouant de nous qu'il nous dit qu'il veut faire marcher cette Constitution qu'il aime. Oui, il l'aime dans la partie qui fait de lui le plus fier despote de l'Europe, en la faisant perfidement servir à ses projets liberticides.

C'est ainsi que la constituante s'est entêtée à re-

---

(1) Nos ennemis qui disent que nous voulons une *république*, sont de triples jean-foutres; nous voulons et nous avons juré une monarchie constitutionnelle, et ce n'est que pour indisposer le peuple contre les Jacobins qu'on vomit cette bêtise extravagante depuis long-temps. Nous sommes purs et nous ne violerons, foutre, pas le serment de maintenir la monarchie.

jeter le licentiement de l'état-major des troupes de ligne, et nous voyons par l'événement combien il étoit nécessaire. C'est à ce refus impolitique que nous devons les trahisons dont nous sommes les victimes.

L'assemblée a décrété la guerre offensive, et le cabinet Autrichien ne veut que la défensive, encore parce qu'il ne peut pas faire autrement. Aussi a-t-il fait retirer nos troupes du Brabant, parce que Luckner suivoit le plan qui seul pouvoit humilier les conspirateurs, et rendre la liberté à nos frères, les malheureux Belges.

Or, cette assemblée voit tout le contraire s'effectuer au mépris et au grand déshonneur de la Nation qu'elle a l'honneur de représenter; elle voit même sous ses yeux des conspirations qu'elle ne peut se dissimuler; elle souffre les manœuvres basses et perfides du directoire du département de Paris; elle ne lui en témoigne pas même son indignation; elle lui accorde, lorsqu'il se présente, les honneurs de la séance!....

Les ministres donnent des passeports de toute main; il n'ont pas ce droit par la Constitution. On dénonce cet abus à l'assemblée, et l'assemblée ne dit mot. Quelle insouciance!

On lui demande de toutes parts, et même dans son sein, qu'elle déclare que la patrie est en danger; elle se borne à décréter seulement les mesures à prendre lorsqu'elle aura la complaisance de déclarer ce que tous les vrais patriotes voient avec la certitude de l'évidence. On veut tuer la liberté; et la patrie n'est point en danger! On veut perpétuer une guerre

qui seroit bientôt décidée à notre avantage ; et la patrie n'est pas en danger ! On veut nous consumer en frais, nous prendre par la famine, nous ruiner par les faux assignats ; et la patrie n'est pas en danger ! Ceux qui ont nos forces à leur commandement s'entendent avec des ministres pervers qui ne connoissent d'autre souverain que l'idole royale ; d'autres intérêts que la ruine de la Nation ; et qui, par ce concert infernal, condamnent à l'inaction des troupes qui n'ont qu'à paroître pour vaincre.

Mais le moyen de les rendre victorieuses lorsque les plans seront communiqués, et qu'on aura la barbare férocité de ne les conduire au combat, que lorsque l'ennemi sera trois fois plus fort en nombre et en batterie ? Mais les traîtres ont fait mieux ; ils les ont fait retirer sous les murs de Lille. Ils inculpent Luckner ; et Luckner n'a fait que suivre leurs ordres. Ils publient qu'il n'avoit pas assez d'hommes ; et il pouvoit se défendre contre cinquante mille. L'assemblée suit toutes ces exécrables menées ; et, selon elle, la patrie n'est pas encore en danger ! La machine est arrêtée : le char constitutionnel ne va pas ; et la patrie n'est point en danger ! Le camp devoit être à Paris : la cour veut qu'il soit à Soissons ; et l'assemblée dit : *Amen*. On craint les soldats citoyens : l'assemblée décrète que les uns ne pourront être que trois jours ; les autres huit, à Paris. Quelle complaisance ! Croit-on que les fédérés laisseront Paris et la Nation entière dans l'ignominie ? Il faut que les choses changent de face, ou nous courons à une perte certaine.

Strophes chantées à la fédération.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfans d'Israël;
Dieu que le Guebre adore aux pieds de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel,
Tu vois se rassembler dans cette auguste enceinte
De l'empire Français les fils et les soutiens,
Chantant les droits du peuple et la liberté sainte,
Egaux à leurs yeux comme aux tiens.

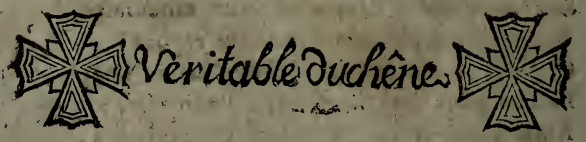
Soleil qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour et règle les saisons,
Qui, versant des torrens de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons :
Feu pur, œil éternel, ame et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur!
Puisses-tu ne rien voir dans ta course féconde,
Qui soit égal à leur grandeur!

Malheur au despotisme, et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs, engraissant ses sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire,
Qui dure autant que tes rayons!
Que des siècles trompés le long crime s'expie,
Le ciel pour être libre a fait l'humanité;
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la divinité.

Dithyrambe pour la fédération.

Vive à jamais, vive la liberté !
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie ;
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Pour nos lois, pour l'égalité :
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté !
Habitans des cités, habitans des campagnes,
Peuple vaillant, peuple vainqueur,
Accourez, amenez vos enfans, vos compagnes ;
Chantez la liberté, chantez votre bonheur.
Autrefois vous courbiez la tête
Sous le joug des grands et des rois ;
Ce jour vous a rendu vos droits ;
Conservez bien votre conquête.
Chérissez, célébrez vos lois....
Chantez, que les tyrans frémissent ;
Chantez, que vos voix retentissent,
Des bords de la Seine et du Rhin,
Aux bords de la Tamise, et du Tage, et du Tibre ;
Qu'en tout lieu le vrai souverain
Détruise les sceptres d'airain ;
Que l'univers entier soit libre !

Vive à jamais, vive la liberté !
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie,
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Pour nos lois, pour l'égalité :
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté !



A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 65. (Prix, 2 sous.) 21 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Grande désolation parmi les aristo-bêtes qui mangent des fromages grands comme des meules de moulin, à cause de la mort de leur bon ami Dusaillant.

N'est-ce pas bien contre-foutant pour ces pauvres bougres d'aristocrâtes, si contens de voir arriver les Prussiens et les Autrichiens réunis, de ce que le chef de leur bande contre-révolutionnaire, le turbulent *Dusaillant*, ait été pincé, vaincu et foutu *ad patres* sans miséricorde? Vous avez tous appris, mes camarades, comment ce traître vient d'expirer sous les coups des vengeurs de la patrie; vous saviez quels étoient ses projets, et comment ils vien-

nent d'avorter. Voilà un bougre bien avancé ! c'est pourtant ce même scélérat qui menaçoit, il y a huit jours, tous ceux qui, sur sa route, seroient rencontrés avec la cocarde nationale, et qui se disoit général du camp de Jalès, autorisé par les princes *du sang*, qui le soudoyoient pour défendre la cause du ciel et *du trône*. Il faut avouer qu'il y a bien de l'ingratitude de la part de ce ciel que cet *honnête* chevalier vouloit protéger avec sa noble épée, d'avoir permis qu'il fût ainsi foutu en capilotade. Mais, diront les dévots, c'est un martyr de la *bonne cause*, et son ame est allée dans le sein du Saint des Saints. Il me semble entendre Jérémie Dérosoi se lamenter comme un jocrisse, et vanter les vertus, la sublime valeur de ce méprisable conspirateur. Ce qu'il y a de meilleur dans cette capture, c'est tout ce qui s'est trouvé dans son porte-feuille ; ce sont tous les noms de ses complices ; c'est enfin la preuve non-équivoque que tous les traîtres altérés de notre sang, nous font la guerre au nom de notre pouvoir *persécutif* ; car tout annonce un accord parfait avec la cour et les princes ; et, malgré les désaveux auxquels nous devons nous attendre de la part du roi, pourrions-nous douter un instant qu'il s'entend avec ces chers frères et toute la clique de Coblentz ? Dira-t-on maintenant qu'il n'y avoit, foutre, pas de conspiration à Arles ? C'étoit pourtant une grande horreur, selon la *Gazette universelle* et tous les brigands qui la payent pour faire leur éloge et décrier les bons patriotes ; c'étoit pourtant, dis-je, une grande horreur que les Marseillois aient pris les armes pour aller réduire ces

triples rendoublés coquins d'hypocrites très-*amis de l'ordre* et grands adorateurs de la Constitution. Vous souvenez-vous de toutes les plaintes qu'osèrent porter à l'assemblée ces vrais brigands qui appeloient ainsi nos frères de Marseille ? Le porte-feuille de Dusaillant explique tout.

Dans une lettre écrite à ce rebelle, on lui marquoit que les nouvelles étoient bonnes à Paris ; que l'opinion y gagnoit ; que de tous côtés on offroit des secours au roi ; mais que le seul *département de la Somme* avoit promis des bataillons. On prioit aussi ce cher Comte de tempérer l'ardeur des *honnêtes-gens* d'Arles, et de leur promettre des secours jusqu'à ce qu'on ait reçu des nouvelles certaines du débarquement des troupes Espagnoles. Les princes disent aussi qu'ils feront valoir les bons services des confédérés AUPRÈS DU ROI.

En faut-il davantage pour démontrer, plus clair que le jour, que toutes les grimaces constitutionnelles de la cour sont des perfidies atroces? en faut-il davantage pour faire ouvrir les yeux aux gobes-mouches sur tous les plans de guerre civile qu'on nous préparoit dans l'intérieur, au moment de l'attaque de nos ennemis, et voudra-t-on se souvenir que ce foutu coquin de Dusaillant ne s'est annoncé fièrement qu'à l'instant de l'insurrection du 20 juin, et de l'incendie des faubourgs de Courtray ?

La mort de ce monstre et de ces complices, entre autres d'un scélérat d'abbé Labastide, un des héros du camp de Jalès, doit faire frémir tous ceux que le même sort attend. Il ne faut plus de quartier ; je te prends les armes à la main, je te

brûle l'ame. Envoyer des tigres pareils à Orléans, ce seroit les ménager pour être délivrés par les bourreaux qui s'avancent. Point de quartier ; maintenant LA MORT, LA MORT à tous ces infâmes, ou la liberté est foutue, ou ce sont eux qui nous égorgeront sans rémission ! Qu'ils tremblent ! un Dieu vengeur nous protège, et le foutrau va commencer roide. Garre les effets du désespoir ; il est à son comble.

Mais rien n'arrêtera ces furieux, malgré cette déconfiture. Ils renoueront leurs complots, et se foutront de vous. C'est aux braves citoyens de tous les cantons à les arrêter pour en purger la terre. Il faut avouer que ces pauvres honnêtes-gens, dont *Blondinet* est le protecteur, sont bien malheureux ; on leur met le camp de Jalès en déroute ; on les rosse au Palais-Royal ; on se fout d'eux à l'assemblée nationale ; on les berne dans les journaux : c'est égal, ils vont toujours. La liste civile les console.

Comme leur espoir se fonde sur les troupes étrangères prêtes à nous attaquer, citoyens, citoyens, notre premier devoir est de nous porter A L'INSTANT AUX FRONTIÈRES ! Partez sans hésiter, le temps presse ! Vos amis vous y tendent les bras. Allez, volez les secourir, et sur l'heure ! Un jour de perdu est un crime.

Paris. — Le brave PAUL JONES est mort à Paris. L'assemblée envoie une députation à son enterrement. Les catholiques, les idiots vont crier : Il étoit protestant ! Taisez-vous, gredins, il étoit bon soldat,

intrépide guerrier ; il valoit mieux, lui tout seul, que des légions de bigots.

On dit La Fayette tué d'un coup d'épée par Dumourier. C'est un conte pour tâter l'opinion, seule arme qui l'ait frappé sans doute à mort.

Extrait d'une Lettre de Lyon.

A Lyon, les administrations supérieures sont étrangères à la révolution ; elles habillent la Constitution avec l'ancien régime. Beaucoup de hauteur ; rarement à leur poste ; une morgue décidée contre les prêtres constitutionnels et contre les patriotes ; de grandes révérences aux ci-devant chanoines, riches bénéficiers, homme décorés dont nous sommes inondés dans Lyon, et devant lesquels nos fonctionnaires administrateurs tremblent. Sans notre Municipalité, qui est vraiment patriote, et qui a évité beaucoup de malheurs au bon peuple qui lui est confié, il y auroit eu bien du sang répandu. Notre maire, M. Vitet, est généralement estimé de tous les bons citoyens ; il conserve une présence d'esprit admirable au travers des invectives, des libelles et autres moyens foibles et méprisables qu'on lui lance chaque jour avec la plus grande injustice ; il est, en un mot, le Pétion de notre ville, et je doute qu'il pût être remplacé. On ne voit ici que des patriotes à la mode de la Gazette universelle et de la feuille de *Duplain*. Notre ville est noyée dans les

abominables feuilles de ces deux gredins. Les cafés, je crois, les reçoivent pour rien. Nous avons cependant encore d'excellens patriotes, et en grand nombre. Trente-quatre clubs nous en assurent l'existence ; car chaque section a son club, et aura bientôt son arbre de la liberté. Vous savez d'ailleurs que nous avons un club central composé de deux commissaires de chaque club partiel ; il en est quatre ou cinq, m'a-t-on dit, qui sont encore patriotes à la Lyonnaise ; ce sont des robins qui y dominent. Celui du concert, qui étoit Feuillant, et composé uniquement de fanfarons que nous nommons ici les Musladins, viennent de prendre de meilleurs principes. J'y ai entendu des lectures qui n'annoncent rien moins que des Feuillans, et ils admettent à la publicité de leurs séances les ouvriers et tous autres citoyens de quelque profession qu'ils soient, ce qui annonce qu'ils ne répugnent pas au système de l'égalité. On m'a même assuré que ce n'est que depuis qu'il y a eu division parmi eux, et que les amateurs du feuillantisme ont déserté leur salle pour aller tenir leur club dans certains cafés ; tel que le café Turc, et Bellecour, etc.

Extrait du courier de Strasbourg.

« Voici quel est, à ce que l'on prétend, le plan des puissances liguées contre la France. Dès que le duc de Brunswick aura rassemblé les forces nécessaires, il va, par le pays de Luxembourg et la ci-devant Champagne, en droiture à Paris. S'étant rendu maître de cette capitale, il convoque les états de jadis, et leur

propose la Constitution, telle qu'elle a été rédigée à Coblentz l'année dernière par les princes. On introduira deux chambres, rétablira la noblesse, le clergé ainsi que les droits seigneuriaux, les corvées, les dîmes etc. Un manifeste qui est déja tout prêt sera publié dans tout l'empire. Tous les citoyens seront invités à mettre bas les armes, sous peine d'être traités comme ennemis. Ce seront les Prussiens seuls qui pénétreront dans le pays; les troupes autrichiennes ne serviront qu'à soutenir leurs opérations. Vingt mille Autrichiens occuperont le Palatinat. L'empereur et le roi Guillaume auront une entrevue à Mayence, pour convenir des mesures définitives ».

Mais lisez ce qui suit dans la même feuille; et, double zieux ! rassurez-vous. Il faudroit bien peu connoître les forces immenses qui peuvent se foutre en mouvement, pour désespérer du salut de l'empire. La France a plus de bras qu'on ne pense, et j'attends qu'ils frappent.

Voila ce que dit un ami de la liberté :

« Quand des hommes veulent la liberté ou la mort, ils ne peuvent redouter l'esclavage; les tyrans conjurés contre la France apprendront que pour vaincre un peuple libre, il ne suffit pas de l'attaquer, et que les satellites du despotisme sont incapables de conquérir la terre de la liberté. La France a des soldats prêts à vaincre ou à périr; elle combattra, s'il le faut, contre toutes les puissances de l'Europe, et combattra bien. Mais les représentans de la nation française ont juré en son nom paix et fraternité à tous les peuples; ils n'ont déclaré la guerre qu'aux

tyrans et à leurs satellites armés, et nos soldats respecteront les personnes et les propriétés. Oui, citoyens, que vos craintes cessent en voyant approcher nos armées ; ce sont des frères qui viennent vous arracher des mains de l'esclavage ; joignez-vous à eux, frappez ensemble, votre cause est la même : vous, citoyens de Courtray, victimes de l'imprudence ou de la perfidie d'un de nos chefs, oubliez vos malheurs et ne nous haïssez pas ; la nation française sera juste, et déja les représentans vous ont assuré des indemnités. Ne vous séparez pas de la cause de la liberté : aimez les Français ; ils ne désirent que votre bonheur, et s'ils triomphent, vous êtes libres. Ah ! c'est envain que les despotes sont ligués contre vous. Aux armes, peuples opprimés ! aux armes, la victoire vous attend. Tremblez, ennemis de la liberté ! tous les peuples vont s'éveiller au bruit des foudres de la guerre ! L'ignorance seule enchaîne les bras ; mais un moment peut détruire le prestige ; mais un moment suffit pour inspirer à tout homme l'amour des droits que lui donna la nature ; un moment suffit pour armer l'univers contre les oppresseurs. Que les peuples s'unissent contre les rois qui les oppriment, comme les rois sont ligués contre eux, et la liberté universelle est assurée.

B.....

Veritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 66. (Prix, 2 sous.) 22 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Avis à tous les riches, à tous les propriétaires, capitalistes, rentiers, boutiquiers, etc.

Il est bien étonnant que ce soit la classe la plus pauvre qui tienne bon pour la liberté, malgré toutes les misères qui l'accablent. C'est qu'elle sait que c'est, foutre, pour elle que s'est faite la révolution, et que si elle n'en profite pas, ses enfans du moins seront heureux et libres. N'est-il pas cent fois plus étonnant encore que l'aveuglement soit si grand dans les hommes à argent, qu'ils désirent pour ainsi

dire la réussite des projets de l'Autriche et de la Prusse, parce qu'ils s'imaginent que ce ne sera pas sur eux que tombera la foudre de la guerre, et qu'on ne pendra que des Jacobins, comme le dit *l'Indicateur*, qui assure que c'est le projet du duc de Brunswick dans la première ville dont il s'emparera, parce qu'ils s'imaginent bêtement encore, avec les aristocrates auxquels ils se sont réunis après les avoir maudits pendant trois ans, que les armées étrangères feront cesser ce qu'ils appellent anarchie, et ce que je ne regarde, moi, que comme la fièvre de l'indignation provoquée par tous les brigands titrés, par tous les magistrats inéptes et mal intentionnés, par tous les vauriens payés qui s'entendent avec le pouvoir *persécutif* pour lasser et fatiguer, pour diviser et corrompre la moitié des Français et la soumettre par l'autre? Mais il faut que j'apprenne à tous ces foutus imbécilles qu'ils sont bougrement nigauds de donner ainsi dans le godant et que si des armées sont en marche contre la France, ce n'est pas pour y foutre la paix, mais bien pour la partager et profiter de nos dissentions pour nous escamoter quelques grandes provinces, sous prétexte de venir mettre chez nous le bon ordre. Il faut dire à ces pauvres balourds, que si l'ennemi entre, la banqueroute est la suite de ses victoires et qu'ils seront ruinés; et qu'en conséquence ils ont donc bien tort, non-seulement de le désirer, mais encore de ne pas réunir de grands moyens pour se mêler aux intrépides sans-culottes, et sauver ainsi leurs propriétés de la fureur du soldat étranger, leurs rentes, leurs marchandises et autres choses

précieuses, même leurs femmes, car c'est assez volontiers sur ces possessions que le vainqueur fait main basse. Il faut leur dire que leur insouciance est un crime odieux, que leur tranquillité est leur coup de grace, et que s'ils ne se remuent, foutre, pas, ils n'ont plus eux-mêmes à espérer que d'être réduits à n'avoir pas plus de culottes que le meilleur citoyen. Soutenons donc tous la Constitution et nos droits, et repoussons l'ennemi commun. Les riches y sont encore plus intéressés que les pauvres.

Ce qu'on lit dans la Chronique d'avant hier vient bien à l'appui de ce que j'avance aujourd'hui. Lisez ce qu'on écrit de l'Allemagne.

« Au reste, chacun dans notre Allemagne s'accorde à croire, et les cabinets le pensent ainsi, qu'aucune puissance n'est plus assez aveuglée pour songer sérieusement à vouloir renverser par la force une Constitution créée par la force irrésistible des circonstances et de l'opinion; le dessein de nos ennemis est de pêcher en eau trouble, de tâcher de vous arracher la Lorraine et l'Alsace. La première de ces provinces appartiendroit à l'Autriche; l'Alsace seroit donnée à l'électeur Palatin, en échange des duchés de Bergue et de Juliers, qui seroient cédés au roi de Prusse. On nous laisseroit ensuite tranquilles : pour les émigrans, on n'y songe pas; on s'en servira, si l'on peut, et on les abandonnera.

Il résulte de ces projets que la cour de Vienne joue son jeu assez habilement, et dupe à son ordinaire son allié de Berlin, qui le lui rendra s'il le peut, et même la préviendra.

Le cabinet de Berlin ne se conduit pas avec plus de sagesse envers la Pologne. Au lieu de soutenir les intérêts de ce royaume, son allié naturel, contre les cours impériales, il favorise les entreprises de Catherine, et il laisse cette princesse, son ennemie de tous les temps, augmenter ses forces et sa prépondérance.

Français soyez unis, aimez la dicipline, combattez avec courage, et bientôt l'Europe élèvera des autels aux bases immortelles de la Constitution ».

Etat de l'armée des émigrés.

Infanterie. Mirabeau, 1900 hommes; gardes de la porte, 400; Auvergne, 800; Normandie plus de 1000; gendarmerie à pied, 500.

Sous les ordres du prince de Condé, à Bingen, environ 1500 et plus.

Ajoutez les coalitions dans lesquelles sont incorporés les officiers des divers régimens d'infanterie; la totalité se monte à 15 mille hommes. Les régimens de Berwich et Dillon, les légions de Sinclair et de Witgenstein. L'avant-garde sera d'environ 4 mille hommes de cavalerie, et 6 à 7 mille d'infanterie; quelques pièces de canon. Elle avancera dans la principauté de Salm; elle a ordre de loger de force par-tout où on ne voudra pas la recevoir de gré. Les princes attendent ici le duc de Brunswick, pour conférer avec lui.

Cavalerie. Gardes du roi, 2000 hommes; légion de Mirabeau, 500; mousquetaires, 1200; chevaux-

légers, 500; gendarmerie, 500; coalition d'Auvergne, 700; dragons de la Couronne, 340; Périgord, 80; Coalitions de Bretagne, Berry, Dauphiné, etc, 2000 : en tout 7820. Tous les officiers de divers régimens de cavalerie le régiment de Saxe et de Royal Allemand.

Note bonne à mettre à la suite d'un arrêté de la section de la rue de Montreuil, à l'occasion des tracasseries qu'on a fait éprouver à M. Aubert, premier vicaire, pour s'être marié.

L'évêque Fauchet s'est rendu vendredi à la paroisse Ste. Marguerite, fête patronale de cette section. Après un discours très-insignifiant, il a fait des sorties très-vives contre le mariage des prêtres, afin d'exciter le peuple de cette paroisse contre le Sr. Aubert, premier vicaire, qui a eu le courage de fouler aux pieds les préjugés religieux, et de prendre une épouse vertueuse.

Il a dit qu'il falloit bien distinguer les lois civiles entre les lois ecclésiastiques. *Par exemple, les lois civiles ne défendent pas aux hommes de se faire Musulman, et les lois ecclésiastiques en font un crime. Les lois civiles ne défendent pas de manger de la viande le vendredi et le samedi, et l'église nous en fait un crime. Les lois ne défendent pas les vœux religieux, et les lois ecclésiastiques y obligent les prêtres sous peine de damnation éternelle.*

C'est avec de pareils sophismes que le saint évêque élude la Constitution, condamne le mariage des

prêtres, et se rend l'apôtre du concubinage ; mais on sait bien, quoi qu'il en dise, que son aversion pour le *mariage ecclésiastique* n'est pas si grande qu'il voudroit le faire croire, et qu'une morale qui n'est pas appuyée par l'exemple, ne sauroit faire de nombreux prosélytes dans un faubourg qui n'a plus ni préjugés ni Bastilles.

Extrait des chants du roi prophète David.

Premier chant. Heureux celui qui n'a pas donné dans le sens des impies, et qui ne s'est pas reposé sur une chaire où l'on enseigne une doctrine empestée. O Messieurs les Corès, les Dathans et les Abirons, que votre sort est à plaindre !

Second chant. Jusques à quand ces Pharisiens, ces faux docteurs, ces détracteurs de la véritable loi, ces hypocrites et ces Derosoi qui ont commis tant de crimes, s'épancheront-ils en de vains discours ? Ils ont humilié le peuple d'Israël ; ils ont détruit l'héritage du Seigneur.

Troisième chant. Le dieu des armées a fait par son bras tout puissant un prodige admirable ; il a dissipé ceux qui cachent leur orgueil dans le fond de leur cœur ; il a chassé les potentats de leurs trônes, et élèvera ceux qui sont abbaissés.

Quatrième chant. Il a renvoyé les riches sans les satisfaire, pour remplir de biens ceux qui sont dans la pauvreté.

Cinquième chant. Le souverain maître s'est sou-

venu de sa promesse ; il a pris Israël sous sa protection ; il est entré dans son royaume ; la justice, l'équité et la *Constitution* sont l'appui et le soutien de son trône ; le feu marchera devant lui et embrâsera ses ennemis de toutes parts.

Que les juges de la terre se lèvent ; qu'ils traitent les orgueilleux selon qu'ils le méritent : point de quartier aux ennemis de la Constitution, de la loi enfin la plus pure et la plus sainte ; l'indulgence devient un crime, quand elle multiplie les coupables ».

Extrait d'une Ode compo·ée en l'honneur de M. Pétion, par M. Rousseau.

Tes lâches ennemis, envieux de ta gloire,
Par un injuste arrêt pensent-ils te flétrir ?
En publiant sur toi leur infâme victoire,
Pensent-ils te faire rougir ?

Quels sont donc ces mortels, ces odieux despotes
Assez vils pour oser t'accuser d'un forfait,
Toi dont la vie entière, aux yeux des Patriotes,
N'offre qu'un éternel bienfait ?

Mais enfin les méchans te chargent d'un grand crime ;
Tu sais de leurs complots percer toute l'horreur :
Il faut bien que tu sois leur première victime,
Puisque tu n'es pas leur fauteur.

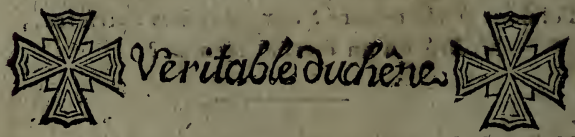
Gardons-nous d'en douter, leur projet exécrable,
Dans ce rassemblement par eux seuls suscité,
Fut de renouveler la scène abominable
Du Champ-de-Mars ensanglanté.

Du vigilant Pétion, grace à l'heureux génie,
Pour cette fois encore leur espoir est trompé :
Mais en parant le coup qu'on porte à la Patrie,
Il en est lui-même frappé.

On l'accuse ; et de quoi ? d'avoir, en Sage habile,
Ecarté de nos murs le plus grand des fléaux ;
D'avoir, entre nos mains, de la guerre civile
Eteint les terribles flambeaux.

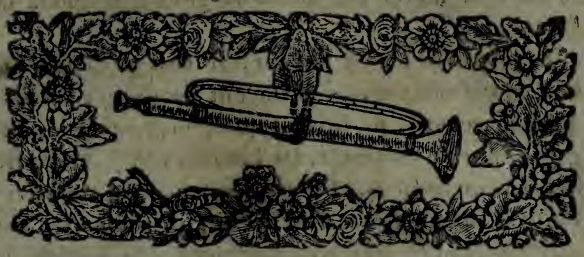
A V I S.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.



A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 67. (Prix, 2 sous.) 23 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Grande proclamation de la municipalité de Paris, sur les dangers de la Patrie.

On va donner à cette cérémonie tout l'éclat que les circonstances exigent. On a fait dresser des amphithéâtres dans les places publiques pour y proclamer la patrie en danger, et pour inviter, à grands cris, tous les citoyens en état de porter les armes à s'inscrire.

J'ai, foutre, grand peur qu'il n'y ait, comme je le prévois, que les plus zélés patriotes qui s'enrôlent pour aller sur les frontières, et, foutre, qu'on nous

laisse à la merci des *honnêtes-gens* à la mode de Blondinet.

Si la patrie est en danger, il faut aussi que nos bougres d'aristocrates partagent ce danger ; il faut qu'ils marchent, ne fussent que pour traîner les bagages, porter les tentes, les bidons, et piocher pour des retranchemens. En conséquence, j'aimerois, foutre, mieux *faire tirer au sort* et promettre aux pères de familles qui y tomberoient, un homme de bonne volonté à leur place. De cette manière nous ne verrions pas les seuls bons citoyens exposés au feu de l'ennemi. Il y a moyen de contenir les gens suspects dans un bataillon ; c'est de bien les recommander à leurs voisins.

Cette proclamation solemnelle produira sans doute un grand effet. Je parie qu'elle procure en un instant une armée de braves ; mais une fois enregistrés, il faut qu'ils aillent déclarer à l'assemblée nationale QU'ELLE PURGE L'ARMÉE DE SON ETAT NAJOR, parce qu'il est impossible d'espérer autre chose avec les intrigans qui le composent que la TRAHISON, le désordre ou la confusion. C'est foutu quand on n'a pas de confiance en ces chefs.

Hier les Blondinets jetoient les hauts cris, parce qu'on accusoit fortement leur idole, qu'on vouloit envoyer aux bals des prisons d'Orléans ; car on y danse, on y ribotte, on y f....ait bien d'autres parades, etc....

On nous parle toujours de ses *hauts* faits de l'Amérique ; et pas un de ses tristes avocats ne peut parler de ses victoires en France, excepté qu'ils ne veulent faire valoir le masacre du champ-de-Mars, sur le-

quel, moi-même, je me repens bougrement d'avoir été dupe.

Il n'a, foutre, pas brûlé encore une amorce sur les Autrichiens; mais il a en revanche usé dix-sept chapeaux en quinze jours à Metz à saluer le peuple. On dit qu'il sera ou qu'il est peut-être en ce moment rendu BLANC *comme son* CHEVAL. O le digne homme, que Blondinet !. . O les bons amis du peuple, que ses partisans ! On dit pourtant qu'il ne lui reste d'amis que les sots ou que les maquereaux qu'il a mis au bleu; c'est toujours beaucoup. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que tous ces *honnêtes-gens*, qui sont, comme on sait, les grands amis de l'égalité et de la Constitution, disent pis que pendre de ces estimables citoyens qui font deux cents lieues pour aller mourir ou vaincre pour la liberté. Ce ne sont, disent-ils, que des Jacobins, que des sans-culottes, que des clubistes. Eh, double jean-foutres ! que veulent-ils, ces Jacobins, ces clubistes, autre chose que verser leur sang pour la patrie, pour la liberté, dont vous n'êtes, foutre, que les défenseurs hypocrites, dont vous n'êtes pas dignes enfin? Pourquoi les méprisez-vous, quand vous allez faire la belle jambe à la cour du roi *veto*, et que vous en êtes les vils adulateurs? Taisez vous, race maudite, et cachiez-vous dans vos caves. La foudre gronde; vous ne méritez pas même d'avoir l'honneur d'être écrasés par elle. Périssez avec les crapauds de vos souterrains; c'est là que vous devez figurer.

Bordeaux, 17 *Juillet*, *l'an IV*.

Ami Duchêne,

Je n'eus le temps hier que de t'annoncer l'événement qui avoit eu lieu la veille ; aujourd'hui je vais entrer dans quelques détails.

Le lendemain de la fédération, qui eut tout le succès possible, la société des amis de la Constitution résolut de planter l'arbre de la liberté, qui depuis long-temps auroit dû l'être. En effet, elle invita les corps administratifs et judiciaires, qui y assistèrent : vers six heures la fête commença ; la foule étoit immense : on se promettoit de bien s'amuser, lorsque deux nouvelles bien affligeantes se répandirent ; l'une que la patrie étoit *déclarée en danger* ; l'autre que deux prêtres venoient d'être massacrés. La consternation s'empara de tous les esprits, et chacun se retira dans la douleur. Les corps administratifs se rendirent sur le champ à leur poste ; mais le crime étoit commis, et il n'y avoit plus qu'à prendre des moyens pour prévenir les désordres qui auroient pu se propager pendant la nuit. Les têtes de ces deux mauvais citoyens furent promenées dans la ville, et à huit heures tout étoit dans l'ordre : néanmoins la garde nationale fut sur pied pendant la nuit, mais elle n'eut rien à réprimer. Depuis ce moment les perturbateurs et les ennemis de la Constitution se cachent, et sans doute qu'ils ne reparoîtront pas de si tôt.

Voilà au juste tout ce qui s'est passé ici. On ne

manquera pas de calomnier le peuple, ainsi que les amis de la Constitution ; mais la calomnie tombera, lorsqu'on saura que le peuple a été outragé, poussé à bout par ces deux malheureux, et que la société n'a pu entendre sans la plus vive douleur, les détails qui lui ont été donnés, et que sur le champ elle a envoyé une députation aux corps administratifs, pour les assurer que les bons citoyens sont prêts à répandre leur sang, s'il le faut, pour l'exécution de la loi.

Fasse le ciel que nous ne soyons plus les témoins de pareils forfaits. Mais le désespoir du peuple nous annonce, d'une manière effrayante, de nouvelles victimes.

D..... *ton abonné* (1).

Huningue, 18 *Juillet*.

Je suis dans une ville un peu plus grande que le marché d'Aguesseau, extrêmement fortifiée et très-patriote. Les environs sont très-beaux. Nous avons Bâle, ville suisse à deux portées de fusil, grande,

---

(1) Sans doute c'est un grand malheur que ces scènes sanglantes ; mais, foutre, on perd patience quand on est trahi par tous les bouts. J'ai crié comme un beau diable jusqu'à présent qu'on ne fit aucune de ces justices cruelles, qui font frémir l'humanité révoltée ; mais, triple millions de boulets ramés ! quand on est entouré d'ennemis, ou, pour mieux dire, de bourreaux, je n'ai, foutre, plus rien à dire que *tant pis* pour ceux qui recevront le prix de leur incorrigible aristocratie. Ces monstres-là m'ont, foutre, tant lassé moi-même, que la pitié est étouffée dans mon cœur, et que le désespoir en a pris la place.

très-riche, dont la population s'élève à quinze mille ames. Nous y sommes respectés. Toutes les fois que j'y suis allé j'étois en uniforme ; on me portoit les armes comme en France. Il y a en garnison à Bâle deux mille hommes de tous les cantons, pour observer la neutralité ; les deux tiers de Bâle sont pour notre révolution.

La fédération du camp de Haesinguenn, sous Huningue, a été magnifique ; on n'a point dit de messe, mais seulement un *Te Deum*, le *louons Dieu* étant de toutes les religions. Plus de trois mille patriotes Suisses étoient à la fête : on a porté des santés sans nombre ; pas un homme n'a manqué à l'appel, n'y n'étoit sou. Je n'ai jamais vu rien de si imposant. On a tiré, au commencement du *Te Deum*, 36 coups de canon. On a entonné, et la musique répétoit les strophes. A la fin, on a tiré environ 60 coups de canon en file. Les régimens ont usé 40 cartouches par chaque homme ; on est allé dîner après cela, et la musique de chaque régiment jouoit pendant le dîner le chant de guerre que je t'envoie.

Le 14, la garnison de Rheinfelden, ville impériale de l'autre côté, en face d'Huningue, s'est révoltée : on a voulu exercer des supplices ; on a jeté de l'huile sur du feu. Dans ce moment-ci les soldats sont encore en pleine insurrection. Cette nouvelle n'est point apocriphe, tu peux m'en croire.

P.....

P. S. La discipline la plus sévère est exercée au camp de Haesinguenn.

Chant de guerre pour l'armée du Rhin, dédié au maréchal Luckner (1).

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendart sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent, jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes!.....
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons :
Marchez..... qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-temps préparés?
Français! pour nous. Ah, quel outrage!
Quels transports il doit exciter?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage!.....
Aux armes, etc.

Quoi! des cohortes étrangères
Feroient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseroient nos fiers guerriers!
Grand Dieu!.... Par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploieroient!

(1) Comme il n'est pas possible de donner ici l'air en musique, je me suis contenté d'en donner les paroles.

De vils despotes deviendroient
Les maîtres de nos destinées!
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez!.... vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, etc.

Français! en guerriers magnanimes
Portez ou retenez vos coups.
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous.
Mais le despote sanguinaire!
Mais les complices de Bouillé!
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchire le sein de leur mère.
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté! liberté chérie!
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens:
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.....
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons:
Marchez..... qu'un sang impur abreuve nos sillons.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 68. (Prix, 2 sous.) 24 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Variétés et nouvelles.

Lille. Un citoyen de Lille vous ayant prévenu que le 13 de ce mois on avoit décapité dans cette ville un de ceux qui porta le coup mortel à M. Dillon, je vois qu'il doute si cette exécution vengera les mânes de ce général. Je réponds que loin d'être vengées, les perfides intrigans qui échauffèrent, sous le masque du patriotisme, les têtes de certains

citoyens pour les porter aux crimes énormes qui se commirent dans la ville de Lille le 29 avril, jouissent d'une paix tranquille au milieu de la société. M. Dillon ne fut pas le seul désigné pour être livré au massacre, puisqu'un officier du génie, qui n'avoit nullement agi dans l'affaire entre Lille et Tournay, fut massacré ainsi que trois soldats Autrichiens, dont deux avoient déserté pour se ranger sous nos drapeaux. La preuve évidente que le massacre de divers patriotes zélés étoit projeté et indiqué avant cette affaire, par ceux qui étoient prévenus des suites funestes qui devoient en résulter, ce sont les écrits répandus la veille par des scélérats réunis à Douai dans le corps de Charost-Béthune, pour faire massacrer les chefs des Belges qui marchent sous nos drapeaux, sous prétexte qu'ils étoient des espions de la maison d'Autriche; tandis que ces scélérats, dont un, *le Père Eternel*, dirigeoit ses crimes contre M. de Rozière, général des Belges, qui échappa à la lanterne par le secours de la garde nationale, ainsi que contre les sieurs Vandersteenn, Colinet, Montmères et plusieurs autres Belges qui échappèrent au massacre suscité par ces monstres, dont un nommé Lelarge, ancien chevau-léger, qui a depuis émigré à Bruxelles, avoit tenté de séduire des chefs de la garde nationale.

Ces citoyens qui furent poignardés ou qui échappèrent à la mort, n'étoient sûrement pas plus coupables de trahison que M. Dillon. Tous les membres de la municipalité, du district, de la société des amis de la Constitution, le garde magasin de l'Ar-

senal et les officiers chargés des détails de ce dépôt précieux, étoient tous taxés de trahison par des conspirateurs qui n'avoient en vue que de les faire pendre pour faire tomber le peuple dans l'anarchie. Il est bien certain que ces corps ne trempoient dans aucune trahison.

François, défiez-vous de ces rassemblemens d'étrangers non armés, qui s'assemblent dans des cabarets pour se concerter sur les moyens de vous faire égorger. Et vous, braves Lillois, ne gardez pas dans vos murs un certain traître des Belges, ci-devant grand prevôt de leur armée, aussi faux qu'un certain père Eternel.

Rappelez-vous la trame ourdie dans le Midi, qui vient d'être découverte à l'assemblée, et craignez que dans le Nord, on n'éguise le fer pour vous poignarder. Veillez à votre sûreté et à celle de tous vos concitoyens; mais renvoyez les gens sans aveu de vos frontières.

Extrait de la gazette de Paris, par le singe Derosoi.

«Les Houlans Autrichiens ne sont pas pénétrés d'un certain respect pour les *patriotes constitutionnels* se disant Français : les autels, dits de la patrie, élevés par les factieux, leur livrée tricolore, leurs *arbres de la liberté*, morts avant d'être plantés, morts comme leur courage et leur honneur, tous leurs sermens équivalent à des parjures, n'inspirent que de

la pitié aux vainqueurs de Belgrade. Le 14, jour de la *fédération*, les tambours avoient annoncé un grand mouvement dans la ville d'Orchies : les Autrichiens crurent qu'un accès de valeur tourmentoit ce jour-là les *patriotes* : ils s'avancent, entrent dans la ville, trouvent des municipes diaprés de leur décoration aux trois couleurs : — un autel, deux canons auprès, des gardes nationaux parés comme en un jour de fête ; gardes, autel, canons, écharpes municipales, municipes eux-mêmes, les Autrichiens font de tous ces hochets du peuple autant d'objets de capture. On veut faire résistance : des femmes lancent des pavés du haut des maisons, et blessent quelques Houlans : ceux-ci tuent à peu-près vingt-cinq gardes nationaux, qui veulent faire les mutins ; 150 soldats de troupes de ligne sont emmenés avec les canons et les ridicules municipes enrubanés, frisés comme le *Grand-Cousin* dans le *Déserteur*. Quand les Autrichiens se furent bien amusés des nasardes qu'ils avoient données aux patriotes, ils se retirèrent : ceux-ci se hâtèrent de revenir dans la ville, lorsqu'il n'y eut plus un seul ennemi à combattre ; voilà ce qu'ils appellent *la reprendre*. Ces gens-là sont braves comme ceux qui les envoyent à la guerre ; tels chefs, tels soldats. On voit au reste que de la part des Autrichiens, ce n'étoit pas un combat : ce n'étoit qu'une épigramme assez gaie, mais dans le genre qui peut plaire à des Houlans ».

Il faut que ces doubles coquins soient bien sûrs de l'impunité, pour oser ainsi faire de mauvaises charges, et ridiculiser nos malheurs directement

au milieu de nous ; il faut, ou qu'on ne connoisse pas ses détestables vauriens, qui depuis si long-temps insultent le peuple dans ses revers, ou qu'on ait bougrement de patience. Je ne citerai plus rien des abominables productions de ces scélérats vendus à la cour ; et puisqu'on n'a pas encore su leur foutre la récompense de leurs forfaits journaliers, c'est qu'apparamment on est dans une insouciance criminelle, qui n'est pas loin de la servitude. Cependant pour détruire les calomnies de ce vil et méprisable libelliste, dont l'imprimeur devroit expirer sous le bâton ; puisque les lois se taisent, et qu'on n'a plus que le désespoir pour sauver la patrie, je vais citer un passage d'une lettre écrite par M. Dumouriez à l'assemblée nationale. Il semble que ce général veuille se raccommoder avec le père Duchêne.

Du camp de Maulde. — « A mon arrivée dans cette armée, dit M. Dumourier, M. le maréchal Luckner m'a donné le commandement de son aîle gauche, et par conséquent du camp de Maulde et de tous les postes intermédiaires entre Lille et le camp de Famars ; j'ai représenté plusieurs fois, et dernièrement aux deux généraux réunis, que cette gauche étoit trop foible ; que le poste d'Orchies ne pourroit pas tenir contre un coup de main ; que Saint-Amant étoit dans le même cas ; que le camp de Maulde étoit très-bien choisi pour un camp de 7 à 8 mille hommes, mais qu'il étoit très-imprudent de l'occuper avec deux ou trois mille, que cela pou-

voit être supportable tant qu'on occupoit le camp de Famars avec 12 ou 15 mille hommes; mais on devoit s'attendre que dès que ce camp seroit levé, réduit à 3 mille hommes, insuffisant pour soutenir même cette position, éloigné de 4 lieues du camp de Maulde, l'un de ces camps, peut-être tous les deux, seroient attaqués et repliés, de même que les foibles postes d'Orchies et de Saint-Amant; ce que j'avois prévu et prédit m'arrive. Le maréchal étant parti le 12, le 14, jour de la fédération, les Autrichiens ont fait une petite insulte en avant du camp de Famars pour attirer mon attention sur ce foible camp; mais en même temps ils ont porté leur principale force sur Orchies. J'avois visité cette petite ville trois jours avant d'être appelé à Valenciennes; j'y avois mené un ingénieur, et j'avois donné des ordres pour la mettre à l'abri d'insulte : sa garnison étoit composée d'un détachement de 60 hommes, du régiment ci-devant Beaujolois, commandé par M. Desmarais; un bataillon de la Somme, de 500 hommes, de 30 dragons et de deux pièces de canon. Cette ville est assez grande; elle a des murs crenelés, un double fossé et de longs faubourgs. Comme on n'avoit pas eu le temps de la mettre en état de défense, les Autrichiens, au nombre de plus de 6 mille hommes, avec plusieurs pièces de canon et des obusiers, se sont avancés à la faveur des bleds, et l'ont attaqué brusquement à deux heures du matin. Nos braves soldats ont soutenu une attaque de deux heures à trois postes différents, avec un courage, un sang froid admirables; ils se sont battus de même

en rues, et ont fait une retraite très-honorable sur Saint-Amant, n'ayant perdu que 8 hommes; ils ont 4 volontaires de la Somme et 4 citoyens massacrés dans leurs maisons; ils ont été forcés d'abandonner une pièce de canon : les Autrichiens ont laissé 21 morts, et ont emmené 11 chariots de blessés ».

Eh bien, vous verrez que les intrigans qui commandent nos armées parviendront à perdre cet homme qui paroît les vouloir contrarier, et qu'on lui foutra de la pelle-au-cul comme à M. Montesquiou, que la cour vient de rappeler. Il est en ce moment à Paris. Il étoit imposible qu'après la défaite de ce coquin de Saillant, M. Montesquiou, brave, intrépide et, qui plus est, patriote, pût rester à la tête d'une armée dans le Midi. Comme il est en partie la cause de la déroute du camp de Jalès, cet homme ne vaut rien pour une contre-révolution. N'ayez pas peur que l'on rappelle ainsi les La Fayette, les Berthier, les Lameth, et autres. Ils vont, foutre, trop bien pour la cause des *honnêtes-gens*. Il en est de même du ministre Chambonas, qui reste en place dans la partie des affaires étrangères, après avoir fait semblant de donner sa démission. Quelle comédie, grand Dieu! et nous souffrons qu'elle se joue à nos dépends!

Custines, qui n'avoit pas voulu s'emparer des bouches de Porentrui, vient de s'emparer d'une bonne chaise de poste et de foutre le camp chez les émigrés, avec d'autres *honnêtes-gens*. Encore ici pour un autre.

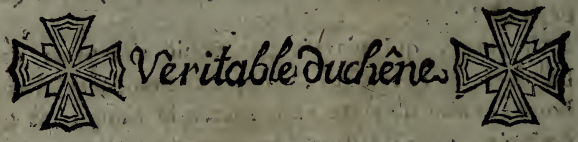
Quand sanctionnera-t-on donc le renvoi de l'état-

major de la garde parisienne. Il est encore en fonctions, et fait la nique aux fédérés. Pauvres badauds, vous méritez bien de recevoir les étrivières. On ne seroit, foutre, pas si long à sanctionner le décret d'accusation contre mon bon ami Manuel. Mais, foutre de tonnerre de mille Dieux ! nous verrons dans peu si le diable est le maître.

AVIS AUX LECTEURS.

Nous avons annoncé dans le Numéro 53 *que nous nous occupions de la réimpression de beaucoup de numéros épuisés, pour compléter la collection des quatre cents* Lettres bougrement patriotiques. *Cette réimpression sera finie dans quelques jours, les personnes qui voudront se procurer les numéros qui leur manquent, sont priées de faire leurs demandes par écrit et franches de port.*

On pourra aussi se procurer la collection entière en huit volumes brochés, moyennant la somme de 32 *liv. francs de port pour tout le royaume ; et les volumes suivans, composés de* 50 *numéros, à raison de* 4 *liv.*



A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et GOURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 69. (Prix, 2 sous.) 25 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

A l'armée du Nord, le 20 juillet 1792.

Cher Concitoyen,

Le plan des puissances ennemies les plus acharnées de notre Constitution, étant uniquement d'employer la terreur; je préviens mes chers frères d'armes et amis, que les vils libellistes soudoyés par les monstres infernaux pour inspirer des craintes, et nous faire peur de l'ombre de ces généraux Autrichiens et Prussiens destinés à commander en

France les forces ennemies, que ces mercenaires écrivains ont exagéré de la manière la plus outrageante pour les rendre redoutables aux Français. Jugez de leurs actions dans les guerres que je fis contre le général autrichien Beaulieu sous les ordres du prussien Schœnfeld. Je vais prouver que s'ils doivent être en exécration aux Français, c'est moins par leurs talens et leurs vertus guerrières, que par l'exemple qu'ils donnèrent autrefois de crimes, de trahison et de perfidie à certains officiers supérieurs de l'armée française qui, par leur conduite, viennent de suivre leurs principes atroces pour plonger la nation dans le danger le plus imminent.

Français, qui doutez de la trahison des perfides qui abusent de votre confiance, lisez sans partialité mes réflexions sur la conduite du général prussien, qui fit rentrer les Belges dans le gouvernement qu'ils avoient proscrit par des ruses infernales. Vous reconnoîtrez que les infâmes manœuvres de nos ennemis du dedans sont puisées dans les principes de ce scélérat, que des sots qualifient de héros redoutable; mais avant de nous entretenir de ce Schœnfeld, prouvons le mensonge de nos journalistes au sujet de Beaulieu, général autrichien, qui doit marcher sur le corps de tous les Français, pour faire disparoître à jamais, dit-on, la démocratie de la surface de la terre.

Il étoit dit dans la Gazette Universelle et dans plusieurs autres rapsodies que Beaulieu, général autrichien « destiné à commander en France les » forces impériales, tint avec sept mille hommes,

» contre cent mille Brabançons qu'il battit quel-
» quefois. » J'ai prouvé que ni Beaulieu, qui étoit alors colonel, ni l'armée autrichienne, n'avoit jamais attaqué les Belges, dont les forces, n'ont point excédé 15 mille hommes, et que cette foible armée attaqua pendant cinq mois 24 fois les Autrichiens au nombre de 9 mille, où périrent deux généraux de l'empereur, Bleckem et Tancrède, par les armes des Belges, et que lors de la dissolution de l'armée belgique, son effectif étoit de 12 mille hommes, et les Autrichiens 28.

Cette vérité que qui que ce soit ne peut révoquer en doute, prouve une fourberie avancée à dessein de nous intimider. Je n'en parle que pour confirmer plus loin des faits essentiels à publier, afin de dessiller les yeux sur la manière dont les Belges succombèrent, et mettre en parallèle celle qu'on emploie pour nous faire éprouver le même sort.

Puisqu'il faut dire la vérité pour le maintien de mes sermens, le la dirai, dûssai-je être déchiré par ses factieux qui portent le masque du patriotisme.

La suite à demain.

Hommages rendus à la vertu et au civisme, par les Parisiens.

FRÈRES ET CONCITOYENS.

La justice a prévalu, les suggestions de la haine et de la perfidie sont anéantis, Pétion nous est rendu. Déja vous avez témoigné à ce digne magistrat

combien, en méprisant ses ennemis, il vous étoit cher. Ce n'est pas seulement par des paroles qu'il faut persuader à votre ami tout ce qu'il vous fait éprouver ; il est nécessaire de lui donner un gage de votre amour, en conservant cependant la dignité d'un peuple libre.

La section des Quatre-Nations et celle des Quinze-vingt réunies, vous offrent le moyen de perpétuer à jamais le souvenir d'une conduite qui a mérité vos éloges, votre reconnoissance et celle de la patrie.

C'est une fête dont la simplicité sera imposante et dont la fraternité fera le charme.

Un citoyen (1) fait hommage aux 48 sections de la Capitale, d'un modèle de vaisseau de 7 pieds de proportion, lequel représente la ville de Paris. Ce vaisseau sera donné à Pétion au nom des sections qui enverront des commissaires *ad hoc*.

Pour l'exécution de ce projet, la section des Quatre-Nations s'est réunie avec celle des Quinze-vingt, dont un membre (2) contribue particulièrement à la perfection du vaisseau.

D'après cette réunion la section des Quatre-Nations désirant faire participer à cette fête le plus de citoyens qu'il sera possible, et parcourir un grand espace dans la Capitale, elle a fait transporter le vaisseau chez ses braves frères les habitans du faubourg Saint-Antoine ; c'est de la place de la Bastille qu'il partira.

---

(1) Le sieur Mahé Santerre, armurier, rue de Bussi.

(2) Le sieur Santerre, brasseur, rue du faubourg Saint-Antoine.

CAMARADES ET FRÈRES D'ARMES FÉDÉRÉS.

Les citoyens des deux sections réunies, jaloux de partager avec vous l'avantage précieux d'être auprès de Pétion, l'organe des habitans de cette ville, espèrent que vous unissant à eux, vous vous empresserez de vous joindre à vos frères de Paris : cette réunion nous sera chère, puisqu'elle cimentera davantage les nœuds qui nous lient avec tous nos frères des départemens.

Varsovie, le 25 juillet.

« L'enthousiasme des Polonois pour leur nouvelle Constitution, va toujours en croissant. Le pauvre comme le riche, la vieillesse comme la jeunesse, tout s'empresse à offrir son argent ou ses bras pour la soutenir. Un gentilhomme, nommé Wierzbinsky, vint ces jours derniers avec 75 hommes a pied et un canon pour se faire inscrire sur la liste des soldats de la patrie. La déclaration insérée dans le protocole est remarquable. « Il faut, dit-il, que notre liberté et notre nouvelle Constitution vivent ; et nous sommes résolus, mes camarades et moi, de mourir, s'il le faut, pour elle ».

Un cordonnier qui a une fort jolie et jeune femme, a proposé de la vendre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Russes. Ce qui nous fait espérer des succès, c'est que nous sommes unis. Si d'autres puissances ne se joignent aux Russes, nous ne voyons aucune raison de crainte devant nous. Le prince Adam Czartorisky, qui a été très bien reçu du

prince Kaunitz, nous mande de Vienne, que le roi François, est non-seulement décidé à rester neutre, mais qu'il employera ses bons offices pour inspirer des sentimens pacifiques à l'impératrice de Russie. En attendant nous nous battons *pro aris* et *focis*, comme si nous n'avions aucun secours à attendre que de notre seul courage ».

Vous voyez comment vont bien les Polonois, et quelle différence il y a entre eux et nous. Eh! foutre, pourquoi? c'est que leur roi est vraiment leur ami, et que le nôtre se fout de nous. Oui, triple nom d'un moutardier! quand on n'a pas un chef de bonne foi, tout va à la foutre. Je me demande enfin, pourquoi nous fait-on la guerre, si c'est autrement qu'AU NOM DU ROI? Il a beau faire de belles proclamations, et se dire *tout fier d'être le roi d'un peuple libre.*

C'est en vérité une bien grande ironie que de parler ainsi, quand ce peuple fatigué, ruiné, vilipendé par tous les agens de ce roi, et prêt à être mis aux fers par ces monstres de frères, n'a plus de ressources que dans la rage et le désespoir.

C'est bien une insulte atroce que de s'exprimer ainsi, quand on se renferme comme un tyran dans sa caverne.

C'est bien une dérision sanglante, et, foutre, bien andacieuse, que de lui tenir un pareil langage, lorsqu'on est presque sûr, dans ce château maudit par le ciel et la terre, que la mort et l'esclavage vont se répandre sur des milliers de têtes proscrites par tous les bourreaux payés à nos dé-

pends par ce roi même, *si fier d'être le roi d'un peuple libre.*

Tu ferois bien mieux de te taire, que d'insulter ainsi nos misères; tu ferois bien mieux de mourir de honte et de remords, que d'ajouter le fiel de l'ironie au délire de la cruauté la plus manifeste et la mieux combinée. Mais un Dieu vengeur, qui juge les rois comme les gougeats, t'attend. Tremble, il a déja froncé son éternel soucil! Sa foudre est prête à frapper sur ta couronne à jamais déshonorée.

Avant hier soir, M. Manuel a été réintégré dans sa place. C'est en vérité une chose bien inconcevable que l'acharnement de ces double millions de jean-foutres de *modérés* ou d'honnêtes-gens, contre les magistrats du peuple, parce qu'ils n'ont pas fait tirer sur le peuple. C'est une chose bien plus que risible que leur indulgence pour ce *Blondinet*, général Poucet, qui vint leur foutre des leçons qu'ils écoutèrent comme de petits écoliers qui tremblent devant le fouet du maître, et qui, foutre, le carressent de peur d'être fouaillés trop fort.

Avez-vous entendu ces tristes et pitoyables orateurs, qui n'ont fait qu'ajouter à l'innocence de Manuel en le voulant noircir. O comme il m'a fait rire, ce sublime Delfaut, qui s'est enfoncé si creux dans le bourbier de sa crasse ignorance, qu'on s'est amplement foutu de lui! Et ce gros Virchon, si lourd, si mâchoire, si pesamment bête, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il vomi, sinon des balourdises si ridi-

cules, que des huées sont tombées sur lui comme des corbeaux sur une charogne? Pauvres imbécilles, c'est bien le cas de dire que vous avez montré toute la noirceur de vos perfidies, toute l'incapacité de vos moyens, toute l'hypocrisie de vos ames perverses, toute l'ignorance dont vous êtes encroutés. Qu'avez-vous pu produire autre chose que la pitié, quand on a couvert d'applaudissemens mérités notre ami Guadet, cet homme éloquent et fier qui vous a réduits au silence, et que le bon patriote Lecointre Puiraveaux a démontré que vous étiez un tas de stupides animaux, plus bêtes que méchans, plus méprisables que dangereux. O comme j'ai ri! J'étois à cette séance; et, certes, ces tristes *honnêtes gens*, du côté gangrené de turpitude et d'ignominie, m'ont bougrement amusé.

A V I S.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 70. (Prix, 2 sous.) 26 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Le cri du désespoir.

Ce qu'il y a d'extraordinaire en ce moment, c'est que les députés qui ont annoncé que la patrie étoit en danger, n'aient pas encore dit quelle étoit la cause de ce danger. Mais sans qu'ils l'aient précisément dit, nous le savons, foutre, bien. Ceux du coté des *honnêtes gens*, quand il faudra s'expliquer, diront sans doute, comme je m'y attends, que ce sont les sociétés patriotiques, et que ce sont elles

qui sont la cause des malheurs publics. Un tas de gobe-mouches diront ensemble que ce sont les sociétés patriotiques, mais le peuple, qui n'a besoin que de son instinct pour la liberté, verra bien que ce sont de foutus imposteurs, et que c'est précisément le pouvoir exécutif, qui est en ce moment le principe de tous les maux que nous avons à craindre.

Qui ne sait pas que c'est, foutre, lui qui a favorisé l'anarchie et le fanatisme dans l'intérieur, en accordant à tous les brigands contre-révolutionaire une protection marquée à la cour? Qui ne sait pas que c'est lui qui, après nous avoir trompés par de belles phrases et des lampions, s'est déclaré le partisan, le soutien des émigrés et des traîtres? Qui ne sait pas que c'est lui qui a laissé dans les mains des plus vils intrigans le commandement de nos armées et de nos premières places? Qui ne sait pas que c'est lui qui paye tous ces cuistres d'écrivassiers que nous allons dauber d'importance au premier jour, et qui ont royalisé la moitié des bénêts du royaume après en avoir égaré l'autre? Qui ne sait pas que c'est lui qui a accaparé les sommes immenses qui servent à nourrir les bougres d'émigrés, parmi lesquels il existe une *Maison du Roi*, comme elle étoit ci-devant à Versailles? Qui ne sait pas que c'est lui qui divise, aigrit, trompe, ruine et désespère les pauvres Français prêts à s'égorger pour son bon plaisir.

Oui, mille Dieux! dussai-je être lu par ce roi lui-même, il faut que je le dise. C'est lui qui nous trompe; c'est lui qui nous désole et nous soulève;

c'est lui qui nous affame ; c'est lui qui n'attend que le moment de nous voir égorger par ses bons amis les *honnêtes-gens* de Coblentz, pour être tout puissant et despote ; c'est lui qui change de ministres quand ils sont pour le peuple et qui ne se conduit que par le conseil d'un tas de foutus calotins réfractaires qui seront la cause de sa propre chûte ; c'est lui qui voit de sang-froid la mort et le ravage prêts à fondre sur nous, sans qu'il se soit nullement opposé à tant d'horreurs ; c'est lui qui, recevant des sommes immenses des mains du peuple, paye à peine ses valets, et dépense tout, oui, tout à récompenser des forfaits, à favoriser la contre-révolution.

Et, double Dieux ! je vois un tas d'hommes vils et bassement idolâtres aller encore encenser cette idole sinistre au milieu de ce palais innacessible, entouré de bayonnettes de jean-foutres et de grilles de fer. Se peut-il qu'on ait songé qu'on pouvoit être libres en ayant dans son sein tant de stupides adulateurs ? Non, non, foutre de tonnerre ! il nous faut un coup de vigueur ; et puisque cette assemblée ne peut plus trouver le moyen de sauver l'Empire, que tardons-nous à former promptement des armées innombrables et dont nous nommerons les chefs ? Attendrons-nous qu'il ne soit plus temps ? Attendrons-nous que le carnage et la désolation disperse nos dernières ressources ? Attendrons-nous que les brigans du dehors, réunis à ceux du dedans, nous aient réduits par la force et qu'ils aient établi l'Empire du plus abominable despote sur des tas d'ossemens

amoncelés. Non, la patrie est en danger ; tous les pouvoirs cessent, et la force seule doit agir. Quel est donc le pouvoir suprême qui met en mouvement tant de bourreaux contre la France? Quel est donc celui qui pourroit arrêter le torrent des hommes libres, et les fleuves de feu qu'ils peuvent vomir sur les exécrables pertubateurs de notre repos, sur les antropophages qui viennent se repaître de nos cadavres sanglants. Amis, aux armes! Périssons tous ou soyons tous libres! Que le drapeau ROUGE soit notre enseigne! Rassemblons-nous autour de lui, et que des torrents de sang ennemi coulent sous nos coups vengeurs.

Quoi! le Français seroit esclave! Non, non, cette idée soulève mon ame et me rend féroce. Que tout ennemi de la liberté, s'il bouge, périsse à l'heure même. Que la mort nous venge ou qu'elle nous délivre de l'ignominie d'être aux fers. Sauvez vous tyrans, notre rage est extrême ; nous avons dans nos mains nerveuses le fer qui doit vous punir. Vos têtes coupables vont rouler dans la fange dont vous voudriez nous couvrir ; le tocsin va sonner et remuer nos ames. L'indignation sera seule notre guide, rangez-vous bêtes féroces! La fureur nous dévore. Nous voulions rendre heureux le monde, vous nous forcez à l'ensanglanter ; nous voulions faire régner les lois éternelles de la justice et de l'humanité, vous nous avez changés en lions furieux, qui ne soupirent qu'après le moment de lacérer vos flancs. Je suis humain ; je suis sensible ; mais vous avez aigri mon caractère de bonacité, au

point que je voudrois vous voir tous engloutis du même coup dans le précipice effroyable que vous avez creusé. Oui, foutre, j'en mourrois de plaisir si je ne pouvois avoir le bonheur d'y tomber avec vous.

Suite de la lettre de l'armée du Nord, du 20 juillet (1).

Pour concevoir comment Schoenfeld parvint à être le général des troupes belgiques, il faut savoir pourquoi Vander-Mersch, qui soutenoit avec ardeur et bravoure les systêmes qui détruisoient l'autorité des tyrans, fut mis en état d'arrestation.

Plus de 200 despotes, nobles, ecclésiastiques et fanatiques, voulurent remplacer le soudan d'Autriche pour tyranniser les Belges avec plus d'acharnement que les Joseph II, les d'Alton et le gouvernement de Bruxelles. Les états belgiques n'auroient pas souffert un gouvernement démocratique, dont le systême les faisoit trembler plus que le despotisme de l'Autriche. La cour du Stathouder de Hollande étoit intéressée à empêcher une révolution dont l'affermissement ne pouvoit manquer de détruire son usurpation et sa souveraineté. La Prusse voyoit dans cette insurrection le moyen de forcer

(1) Les détails de cette lettre, qui au premier coup d'œil pourroient prroître étrangers aux circonstances, sont les développemens indispensables pour amener à la juste comparaison du vaste plan de trahisons concerté contre nous depuis la déclaration de guerre.

l'empereur à faire la paix avec le Turc ; ou d'affoiblir les dominations d'un voisin dont les forces et les possessions contrarioient sans cesse ses projets ambitieux.

Les agens révolutionnaires et Vander-Mersch, qui ne mettoient le peuple en insurrection que pour défendre sa cause, et non celle de l'aristocratie, firent prendre des mesures à la maison d'Orange, au cabinet de Berlin et aux états-belgiques, pour déjouer ce système de liberté. Dès-lors la Statouder fit espérer aux agens du souverain congrès, les Vander-Noot et Van-Eupen, que la Prusse donneroit aux états des forces pour chasser les Autrichiens, si Schoenfeld prenoit le commandement général de l'armée patriotique, au lieu et place de Vander-Mersch, dont le but détruisoit les vues ambitieuses des nobles et des moines des Pays-bas.

Pendant ces négociations entre les états, la maison d'Orange et le cabinet de Berlin, la mort de Joseph II survint, et Léopold entama aussitôt la paix avec la Porte Ottomanne, ce qui changea toute la politique de ses souverains. Mais comme ils voyoient la nécessité de déjouer les vues des agens révolutionnaires qui défendoient la cause du peuple à dessein d'établir une république aristocratique dans le Brabant, en cas de résistance de Léopold à faire la paix avec le Turc ; les états sacrifièrent Vander-Mersch et tous les partisans de son système populaire.

Pour parvenir à cette trahison, Schoenfeld, général sous les ordres de Vander-Mersch, différa jus-

qu'à la reddition du château d'Anvers pour s'entourer d'une artillerie imposante à Vander-Mersch et à son armée ; il employa à ce moyen de vigueur les forces Prussiennes, qu'il fit avancer de Liége sur Namur le 6 avril 1790, pour surprendre et envelopper Vander-Mersch et ses partisans à l'improviste. Il fallut ce mouvement des Prussiens, qui n'approchèrent qu'à quatre lieues de Namur, pour éviter que les chefs des deux armées s'opposassent à la chûte injuste de Vander-Mersch. Ce petit coup de trahison pourroit servir d'exemple aux ennemis des François de l'intérieur ; mais aucune force ne peut les faire reculer, puisqu'ils veulent vaincre ou mourir, ce projet deviendroit nul.

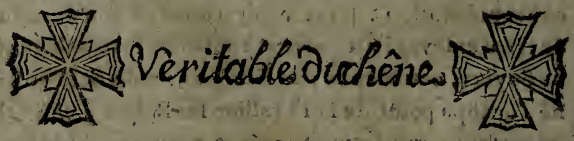
Cette opération achevée, Schoenfeld fit de grands préparatifs pour attaquer les Autrichiens. Les dispositions de ses colonnes à divers points à Rochefort, Miroir et Hautfay, furent dirigées de manière à être battus à plat de couture. Ses trois petites armées commandées par Serret, Duchâtel et de Lierneux, furent mises en déroute, et l'on ne s'occupa nullement de rallier la troupe, qui fut obligée de rétrograder jusques sur les rives de la Meuse. Dans cette attaque générale du 24 mars 1790, Schoenfeld eut la précaution, pour venir à bout de son dessein, de faire enlever l'artillerie et toutes les forces du poste de Soyère, commandé par Dumont, mais Schoenfeld ne s'occupa point de faire rallier les Belges à ce poste important, qui fermoit, par sa position, le passage aux Autrichiens ; il l'avoit au contraire laissé avec trois cents hommes, que l'armée autrichienne auroit

attaqué le même jour, si elle n'eût pas craint une force plus considérable sur les derrières de cette hauteur par les dispositions du sieur Dumont.

Les désordres dans les attaques du 29 avril dernier pour les armées françaises, n'offrent pas de tableau plus imitable que ceux des Belges, ou le colonel Serret avoit fuit et fait crier sauve qui peut! Schoenfeld ne parut point après la défaite; Duchatel étoit prêt à abandonner sa troupe, et l'ordre de la retraite aux divers corps d'observations ne fut point donné, ni même le mot de l'ordre. Il ne manquoit ni provision de bouche ni équipement; mais ils furent tous pris par l'ennemi. Voici une seconde trahison aussi marquée que celle de la première attaque des Français contre les Autrichiens

AVIS AUX LECTEURS.

Nous avons annoncé dans le Numéro 53 que nous nous occupions de la réimpression de beaucoup de numéros épuisés, pour compléter la collection des quatre cents Lettres bougrement patriotiques. *Cette réimpression sera finie dans quelques jours, les personnes qui voudront se procurer les numéros qui leur manquent, sont priées de faire leurs demandes par écrit et franches de port.*



A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 6, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 71. (Prix, 2 sous.) 27 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Suite et fin de la lettre essentielle et comparative des trahisons ourdies contre la liberté, et calquées sur celles qui réduisirent à l'esclavage les malheureux Brabançons.

Il est temps de détourner nos regards de ses scènes allarmantes dont les relations données jusqu'à présent furent si contradictoires, que je ne me suis arrêté qu'à ne citer ce que j'ai vu d'infamie et d'immoralité dans la révolution Belgique. Ces trahisons à demi développées m'ayant obligé de fuir les bayonnettes de Léopold, pour avoir voulu pro-

pager la liberté chez les Belges, je rentrai dans le sein de ma patrie, qui avoit à craindre alors et les projets hostiles et les cabales intestines. Je vis qu'on nous laissoit dormir dans la plus grande sécurité, lorsque nos frontières n'étoient pas dans un état de défense assez respectable pour en imposer à l'ennemi. Je remarquai que c'est à la vigilance seule du soldat et des citoyens que nos places sont hérissées de canons, qu'eux seuls dénoncèrent les perfides de l'armée qui émigrèrent, et que la surveillance et la sûreté des villes étoit dirigée par les citoyens. La coalition des tyrans couronnés n'étant plus un mistère depuis long-temps, je ne vis pas former de corps frans des troupes légères et des légions que le temps auroit permis de lever, discipliner et exercer. Que dire et penser des plans d'attaques d'une tactique insignifiante pour être exécutée par des militaires sans expérience ni fermeté. Vouloit-on attendre que des flots de sang coulent des quatre extrémités de la France, pour porter les forces de nos armées au complet? Que devroit-on augurer d'avoir attendu jusqu'au moment de l'arrivée des renforts de l'ennemi pour demander des hommes, des armes et des munitions? Quand je songe qu'on vouloit gagner une partie des soldats par des écrits séditieux, que l'armée fit une retraite honteuse après avoir incendié les propriétés de nos ennemis et dans nos places; que rentrant dans la France, elle laissoit les frontières les plus à la proximité de la capitale sans force, pour se porter, je ne sais à quelque point; quand je songe, dis-je, à ce défaut d'ensemble, à ses ruses et aux factions qu'on devoit étouffer, je

serois porté à croire que la marche tenue par Schoenfeld pour faire rentrer le Belge sous le joug de l'Autriche, est celle que suivent les ames corrompues pour plonger par leurs ruses le Français dans l'abîme que creuse sous ses pas le despotisme.

Nous devons être levés, dignes Français, depuis la proclamation que la patrie est en danger. Sachons que l'Europe se ligue contre nous, que l'horizon va être embrâsé, et que notre existence ne nous appartient plus, lorsqu'il s'agit de défendre la cause de notre mère commune. Jurons donc d'être plutôt massacrés par les scélérats que de perdre notre liberté (1).

Suite de la Lettre de l'Armée du Nord, du 20 Juillet.

Cette première attaque dirigée par la perfidie de Schoenfeld, qui vouloit, ou mettre l'armée à la débandade, ou la faire rétrograder jusqu'au bord de la Meuse, pour s'y tenir sur la défensive. Le général Koclher ne pouvant rester dans cette inaction assommante, ni résister aux sollicitations de ses soldats, qui ne cessoient d'offrir leurs bras, et d'ex-

---

(1) J'ai cru devoir donner cette lettre, malgré sa longueur, parce qu'elle doit faire ouvrir les yeux sur les moyens d'oppression employés contre nous, ainsi que contre les Belges au moment de leur révolution. Je suis sûr du patriote ardent et bon citoyen, qui m'a prié de l'insérer dans ma feuille, et je suis persuadé qu'elle produira son effet, tant je suis convaincu qu'elle sera sentie par tous ceux à qui elle fera naître de bonnes réflexions.

poser leur vie pour combattre les Autrichiens, ce guerrier intrépide les fit passer 24 fois la Meuse, pour attaquer l'ennemi. Ces combats partiels, les chocs et les escarmouches répétées à chaque instant, apprirent à guerroyer les chasseurs, les canaries, et les troupes de ligne, qui devinrent, après quatre mois, de courageux et d'infatigable guerriers. C'est cette manière de harceler, poursuivre et affronter l'ennemi dans ses retranchemens, qui donne l'expérience de la guerre et l'habitude des combats.

Ces attaques arrosèrent, à la vérité, inutilement les terres du sang de braves citoyens, parce que dans ces chocs, la colonne de Schoenfeld ne les seconda pas, même dans les opérations les plus avantageuses. Ce Prussien, dont la conduite mérita toute l'indignation, se reposoit avec sûreté, 1°. sur les secours que l'empereur avoit promis; 2°. sur la corruption des souverains, qui devoit faire rentrer dans le gouvernement despotique, le peuple qui ne pouvoit plus avoir de vertu, leurs chargés d'affaires n'en n'ayant pas: 3°. d'affoiblir, comme il y réussit, son armée par des découragemens, des injustices et des congés. Il plaçoit, pour mieux parvenir à son but, des hommes instruits dans les postes nuls; et dans ceux importans, il y envoyoit des traîtres, des ignorans ou des lâches.

Le projet d'envoyer à l'armée 25 mille citoyens volontaires ayant été adopté, ils arrivèrent la surveille de l'attaque générale, chaque compagnie précédée d'un prêtre et d'un crucifix. L'affaire s'engagea le 22 septemb.; mais ces citoyens à demi ivres, et armés de fusils, dont ils n'en connoissoient pas l'usage, prirent la fuite au premier coup de canon. Quelques-uns tuèrent leurs frères d'armes. La colonne de Kœlher combattit avec une opiniâtreté qui eût été couronnée d'un heureux succès, si Schoenfeld avoit serré l'ennemi. La gauche de la colonne de ce Prussien avoit battu la droite de la colonne des Autrichiens, pendant que celle de droite des

Belges faisoit un feu bruyant. Le centre de la seconde ligne resta immobile lorsque la première, qui fut mise en déroute, pouvoit envelopper le corps d'armée des Autrichiens. L'ordre donné que le centre n'attaqueroit pas, l'ennemi fonça sur la première ligne, qu'il mit en déroute. Le lendemain, Schoenfeld arriva seul à l'armée sans aide-de-camp, et couvert d'un menteau pareil à ceux des officiers Autrichiens, et il donna l'ordre de reprendre les anciens postes.

Cette retraite honteuse découragea l'armée, qui garda les postes jusqu'à la publication du diplôme de l'empereur, dans lequel il étoit dit que le 20 du même mois, ses troupes entreroient conquérantes, si l'armée Belgique faisoit résistance; qu'alors il n'accorderoit aucune grace. Schoenfeld se décida à demander des forces pour résister à dix-huit mille hommes de renfort; mais secrètement il engagea tous les colonels à faire signer par leurs officiers l'impossibilité où ils étoient de soutenir contre les forces de l'ennemi, à l'approche de l'hyver. Le conseil de guerre s'assembla au quartier général, pour aviser au moyen de renforcer l'armée; mais il étoit trop tard. Le général ordonna de sa propre autorité à sa colonne, de passer la Meuse, qu'il dispersa ensuite dans l'intérieur, sans en prévenir Koclher, et en laissant à la fureur des Autrichiens les troupes de plusieurs avant-postes. Le désir qu'avoit ce Prussien de ne donner aucune consistance dans l'armée, lui fit dire, lors de l'organisation militaire, que les soldats étant libres, il falloit payer les cinq jours de prêt d'avance, et le laisser faire ordinaire ou bon lui sembleroit.

Telles sont les actions héroïques de ce général Schoenfeld sur le théâtre de la Belgique, où il fit incendier, par un espion nommé Dumonceau, l'arsenal de Namur, pour intimider, par la mort de 500 victimes qui furent réduites en cendres, les citoyens qui lui donnèrent leur confiance.

Très-gracieuse lettre d'un bon ami *du général Blondinet au père* Duchêne.

Indigne sac... mille bougre. Il ne convient qu'à une sac... infernal bougre de jean foutre de ton espece et triple bougre d'envoyer dans le le cours de la France des gazettes qui inculpe le general la Fayette. Demontre nous ses *tots*. Et nous verrons. Mais nous citoyens nous n'en connoissons aucun nous regardons comme un brave general tel il est. Cependant *toit* maudit gazettier *toit* mille bougre tu le meprise. Dans ton numero du 20 juillet dont dont 64, de ta sac... mille garce de gazette. Tu meprise ce GRAND HOMME, cet homme qui est le l'appui de la patrie le secours des François. Tu le meprise bougre. C'est toy et tes écrirs qu'il faut mepriser. Tus voudrois nous *ottes* le soutien le vray pillier de la constitution, *may* je veux que cent millions de diables *armée d'albardes* de piques et de sabres à la main m'entre dans le ventre. Sy jamais aucun citoyen de Sedan *ay* fois a tous tes bougres décrits que tu construits aves tous tes *sac*... bougres d'aristocrate.

Bougre encore du a l'audace de dire que la verité se trouve dans le vin, sac... mille bougre nous ne buvons que de la *birre* mais aussy nous n'avons qu'un estomasce et le reste *et* tout cœur chaque deux hommes en vallent quatre. Nous sacrifirons tout pour la constitution, tout les cy devant seigneurs et prince ont crû nous faire mourir de faim mais la foudre la tempette. Le tonnerre de Dieu que je crois bons et tous les rendoublé bougre démigré sortis du royaume se *mettrois* contre nous, nous les confondrons tous, je suis en attendant la reponse. Le plus grand ennemis de la gazette nommée la Trompette du perre Duchenne à Sedan.

JUILLIOT, *Casseur de fourneaux.*

La réponse à ce beau Julliot est dans l'honneur que je lui ai fait d'imprimer sa sublime et divertissante épître. Je savois bien qu'on faisoit de beaux draps à Sédan, mais je ne savois pas qu'on y fit aussi des torche-culs. Je conseille à ce palfrenier du *cheval blanc* d'apprendre à parler français, et à écrire du moins l'ortographe pour défendre *noblement* son GRAND HOMME, qui se rapetissera bougrement davantage à mes yeux, quand il n'aura que des tas d'ordures, comme la lettre du pauvre Julliot. Je suis fâché pour ce triste imbécille, qu'il n'ait que de la bierre à boire ! On diroit cependant, à le lire, qu'il ne désaltère son dégoûtant individu qu'avec du jus de fumier. Pour moi, qui le crois le cerveau démonté et qui suis bonne personne, je vais boire à sa santé une bouteille de mon bon vin d'Arbois, envoyé à moi, Duchêne *aristocrate*, par des patriotes pas si bêtes que lui. Dieu lui fasse paix et miséricorde.

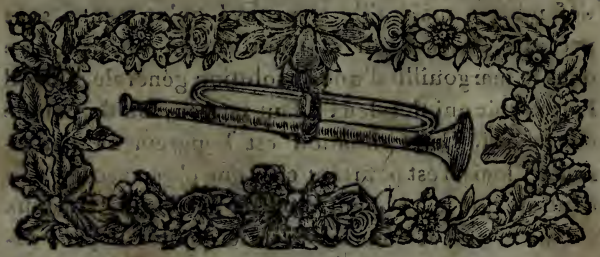
Réflexions d'un bon bougre.

Père Duchêne, tu as parlé comme un ange sur le compte de La Fayette ; tu as démasqué, dénoncé au peuple Français cette infame faction des La Fayette, Lameth, la Rochefoucauld, etc. qui veulent ravir à la Nation une portion de sa souveraineté, pour la concentrer dans leur caste ci-devant noble, et leur *chambre haute*. Aujourd'hui, père Duchêne, je t'invite à parler au roi, là, lui donner un conseil bougrement patriotique. Dis-lui que lui, Louis XVI, est foutu *in æternam*, s'il a la bêtise de se livrer à cette faction La Fayette, à cette faction des *chambriers Blondinet* ou *Feuillant* ou aristocrates du haut parage. Dis à Louis XVI que La Fayette est le vrai *républicain*, le Cromwel que lui, Louis XVI, doit craindre ; s'il fait la sottise d'aller se jeter dans le camp de *ce La Fayette*, il y sera le prisonnier de cet ambitieux. Le Blondin commencera par se servir de la force que peut encore avoir le parti roya-

liste, pour essayer de culbuter l'assemblée nationale et la Constitution actuelle : il n'y réussira, foutre pas ; et, s'il ose tenter ce coup, j'espère bien que le Blondin tombera sous la guillotine de la loi et de la Nation, comme un fabricateur de *fausse Constitution* ; mais enfin, s'il y réussissoit, quel seroit le sort de Louis XVI ? Dis à ce roi, qui se laisse éternellement berner par tous les coquins de toutes les couleurs ; dis-lui que La Fayette ne se sera servi de lui que pour le perdre, qu'aussitôt qu'à l'aide de son nom ; de son crédit royal (si toutes fois le talisman de ce nom royal a encore quelque force) ; qu'aussitôt, dis-je, que l'assemblée nationale et la constitution actuelle seront culbutées : et la Constitution en deux chambres, bâtie sur leur ruine, alors Blondinet dira au gros Louis son prisonnier : Bon soir, compère tyran, j'avois besoin de toi pour arriver à mon but ; j'ai combattu, j'ai vaincu en ton nom ; mais ce n'est, foutre, pas pour tes beaux yeux. Mes deux chambres sont faites, je suis coalisé avec tous les grands propriétaires et les grandes familles, qui ne demandoient qu'à être séparés de cette canaille de peuple. Il se foutent de toi et moi aussi. Nous n'avons plus besoin de trône ; c'est une république en deux castes, en deux chambres que nous voulions ; nous la tenons, ainsi fous le camp mon pauvre benêt ; ou plutôt tu es mon prisonnier, je te garde comme tel, tant et si long-temps que ma chambre haute et moi le jugerons convenable : ta place de roi étoit bonne, je la garde pour moi, et je n'y changerai rien que le nom : je m'appellerai, *protecteur*, entends-tu, mon ami. Si ça te fâche, je te dirai pour te consoler, qu'il n'y a rien de fixe sous le soleil, que chacun à son tour brille dans ce monde ; ton rôle est joué, je joue le mien, tu me regarderas faire.

A Paris, de l'imprimerie de Gaillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N° 72. (Prix, 2 sous.) 28 *Juillet* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

L'opinion du Pere Duchêne sur la situation présente.

Pourquoi auroit-on donc fait la révolution, seroit-ce simplement pour un roi? Non, on l'a faite pour la Nation entière. Cependant beaucoup de faux amis de la liberté, se disant les défenseurs de la Constitution, ne s'irritent et n'éclatent que lorsqu'il s'agit des articles qui regardent le roi; ils passeroient volontiers par-dessus tout ce qui est favorable au peuple, mais est-il question de ce roi, ces bougres-là sont comme de vrais démons. Sans doute il faut que les droits constitutionnels du roi soient

défendus ; mais s'il est prouvé qu'on peut, sous prétexte de soutenir la Constitution, nous foutre dans le margouillis d'une dissolution générale, alors il faut savoir qui des deux il faut sauver, ou du peuple ou du roi. Cette situation est bougrement dangereuse ; mais il est pourtant clair que c'est avec la Constitution que le roi peut étouffer la liberté. Il a deux choses constitutionnelles avec lesquelles il peut remuer tout à son gré. Dans une main il a l'OR de trente millions ; dans l'autre il a le VETO : quand il ne peut corrompre, il paralyse. Or, de quelque manière que vous vous y preniez, je défie que votre Constitution, telle qu'elle est, et pour laquelle vous avez juré de vous faire casser la mâchoire, plutôt que de souffrir qu'on y portât atteinte, puisse marcher long-temps sans vous renverser tous. Et la preuve que c'est avec elle qu'on peut nous monter sur le ventre et se foutre de nous constitutionnellement, c'est que la patrie est en danger. Il falloit donc absolument qu'en déclarant que la patrie étoit en danger, l'assemblée nationale dise d'où venoit ce danger ; alors, il auroit été impossible qu'on ne vous dise pas qu'il vient des VICES de la Constitution, qui, attribuant au roi trop de moyens d'entraver la machine, lui donne le droit de vous écraser, sans que vous ayez même celui de vous plaindre. Car il peut dire : Vous êtes de foutus rebelles qui m'avez comme des benêts remis une massue dans les mains, avec permission de m'en servir, je vais vous assommer tous avec, et je vous ordonne de vous taire. Un roi bien conseillé, bien intentionné, s'en seroit servi pour écraser les

ennemis de la patrie ; mais devoit-on supposer que, tous fumans de rage, les bons amis du despotisme ne lui feroient pas tourner son immense autorité *légale* contre ceux même qui l'avoient créée, afin de renverser par le vice de la Constitution ce qu'il y a de bon dans la Constitution. Ce n'est donc pas précisément dans l'intention du roi ni de ses agens qu'est le mal, c'est donc, encore une fois, dans les VICES de NOTRE CONSTITUTION. Si la Constitution n'étoit, foutre, pas vicieuse, vous auriez un Néron pour roi, qu'il faudroit qu'il fût malgré lui l'homme du peuple. Ce n'est donc pas le roi qu'il faut destituer, mais bien la Constitution qu'il faut retoucher. Faut-il quand il y a une mauvaise corde au violon d'un aveugle qu'on paye pour vous faire danser, ou foutre malheur au musicien, ou casser le violon pour cela ? Non, il faut remettre une autre corde. La Constitution est ce violon ; et si elle étoit bien montée, et qu'aucune de ses parties ne fût dissonnantes, le roi pourroit en jouer les yeux fermés. Alors, vous n'auriez, foutre, pas sans cesse les oreilles déchirées par tous les sons aigus de l'instrument mal foutu que vous lui avez remis pour votre bon plaisir, et non pour vous écorcher les oreilles.

L'indignation, le désespoir, l'état affreux où se trouve la France, aigrit si souvent l'ame, l'esprit et le cœur, que souvent on déraisonne, et que ne sachant, foutre, à qui s'en prendre, on s'élance souvent comme un chien conduit par la rage. Mais une fois cette aigreur assouvie, il est pourtant bon de se creuser la cabocha et de raisonner un tantinet.

Je dis donc que ce n'est pas le roi qu'il faut destituer, mais la Constitution qu'il faut retoucher ; et comme le salut du peuple marche avant tout, il faut, et le temps presse, une convention nationale. Le salut du peuple commande impérieusement cette mesure ; et, pour repousser l'ennemi, prêt à fondre nous, je n'en vois pas d'autre que de suspendre pour son propre avantage, le pouvoir exécutif, auquel ses conseillers perfides peuvent vraiment, dans ce moment de crise, faire commettre encore, et toujours *constitutionnellement*, de grandes fautes qui peuvent perdre et bouleverser l'empire. Si vous le destituez, il peut vous dire : « Je n'étois pas mal intentionné (et déja vous savez qu'il vous l'a dit) ; vous m'avez donné un *veto*, j'ai cru que vous alliez trop loin, j'ai mis mon *veto* sur vos lois ; mais en conscience ce n'étoit, foutre, pas pour vous nuire. Vous m'avez donné trente millions, j'ait fait de cet argent ce que j'ai voulu, je n'ai pas de compte à vous rendre. On m'a assuré qu'il y avoit des factions, je me suis dit étouffons-les pour le bonheur public, avec l'or qu'on m'a donné ; c'est pourquoi je paye des journaux qui vous déplaisent ; mais moi, pouvoir exécutif, je les crois dans le bon chemin. Si vous me destituez, je proteste contre ma destitution ; je m'entoure de mes amis, et nous nous foutrons un coup de peigne, parce que je prétends être roi constitutionnel. Est-ce ma faute à moi, si vous m'avez donné des pouvoirs que vous dites vous nuire, quand je suis de bonne foi en en faisant usage? Je ne me trompe que dans l'application ; mais on me corne sans cesse aux

oreilles que c'est bon, qu'il faut que je me tienne ferme, et je l'ai fait, qu'avez-vous à dire» ?

La suspension de ce pouvoir est donc la seule chose qu'il est nécessaire de déclarer; et qu'on ne vienne pas me chanter que c'est inconstitutionnel, je répondrai qu'il l'est bien plus de se laisser égorger. Pour remédier aux vices de la Constitution, il faut suspendre le roi de ses fonctions, parce que nous sommes dans un danger qui finiroit par être la mort du corps politique, s'il gardoit ses *vicieux* pouvoirs pendant ce danger.

Alors, non-seulement nous combattrons avec confiance au dehors, et nous raccommoderons au dedans la Constitution sans trouble, sans secousse, sans guerre civile, dont le nom seul fait frémir. Car ce n'est, foutre, pas une petite affaire que d'enlever la couronne d'un roi. Il ne faut pas plus la lui ôter qu'il ne faut souffrir qu'il nous enlève le bonnet de la liberté.

On vous fait peur de l'armée, mais c'est insulter l'armée, c'est la croire royaliste; et l'armée est composée du peuple, est formée de bons patriotes, à cela près de quelques mauvais sujets ou de quelques intrigans, dont il faut se foutre. Il y a cependant un grand, un bon moyen de s'assurer solidement de ce côté-là. Décrétez à l'instant, avant la suspension du pouvoir exécutif, que tous les soldats sont gardes nationales, et qu'ils peuvent SE NOMMER LEURS CHEFS, vous verrez disparoître en quatre matins la lie de l'armée; c'est alors que vous verrez voler aux frontières des milliers de citoyens qui ne se soucient, foutre, pas d'aller combattre sous des traîtres.

Désarmez aussi tous les citoyens suspects et les aristocrates connus. Les sections sont permanentes, et les surveillans peuvent à l'instant faire, non pas des listes de proscriptions, mais des listes de désarmement. Changez promptement une multitude de mauvais administrateurs, et déclarez ensuite au peuple Français que, voulant aviser à son salut, vous agissez en souverains, et que vous espérez n'être désaprouvés par qui que ce soit, dans le péril imminent où vous vous trouvez. Vous lui direz que vous allez non pas GATER, non pas DETRUIRE sa Constitution; MAIS, FOUTRE, LA RENDRE MEILLEURE et plus favorable au peuple. Vous lui direz que le trésor de l'état suffisant à peine pour faire la guerre terrible que nous avons à soutenir, vous allez vous servir pendant la suspension du roi de ses trente milions de revenu, et nourrir avec vos soldats, à qui vous ferez foutre double ration de bran-de-vin.

Vous lui direz qu'une fois tout cela fait, vous espérez vaincre tous vos ennemis, et remettre promptement sur le trône, non pas un soliveau, non pas un despote, mais un roi qui ne pourra ni vous nuire, ni vous tyraniser; mais qui sera forcé, bon gré mal gré, de faire aller la loi, de vous rendre heureux et de l'être lui-même.

Adieu, mes amis, voilà les idées du père Duchêne; je les crois bonnes en ce moment, c'est à vous d'en profiter et d'y ajouter les vôtres. Il est nécessaire plus que jamais de ne pas nous irriter les uns contre les autres, de ne pas seulement consulter le désespoir qui nous enflamme, mais bien la raison calme, sans laquelle nous sommes foutus. Les brouil-

lons sont intéressés à nous aigrir, à nous diviser, à nous faire détester les hommes sages qui feront un instant parler la justice, en imposant silence aux passions; mais il faut nous contenir et ne pas nous diviser. Je me suis peut-être moi-même abandonné à l'excès de la douleur qui dévoroit mon ame, je crois que le sang froid nous sauvera plus que toutes les convulsions qui nous tourmentent et qui finiroient par nous anéantir.

A la suite de ces réflexions que j'engage mes concitoyens à bien peser, avant que de crier et contre les *Brissot* et contre les *Guadet*, qui n'ont fait qu'user du droit que nous leur avons donné d'énoncer *même des opinions fausses*, et que je ne peux me résoudre à regarder comme des traîtres, parce qu'ils ne peuvent être heureux que par notre bonheur commun, et que la gloire est pour eux la véritable liste civile, je place des idées que j'ai trouvées dans le Courrier de Strasbourg, et qui peuvent s'adapter aux miennes, ou du moins faire voir que je pense à-peu-près comme le bon citoyen qui les a mises au jour.

Ce qu'il faut faire pour sauver la patrie.

1°. Fermeté, justice et persévérance de l'assemblée nationale.

2°. Un ministère patriote.

3°. De l'activité dans la haute cour nationale.

4°. Moins d'intrigans à la tête des armées.

5°. Protection entière de l'assemblée nationale aux soldats patriotes qui ont déja bien souffert, et que l'on cherche à dégoûter.

6°. Cent mille gardes nationaux de plus aux frontières.

7°. Renouvellement des corps administratifs et des tribunaux.

8°. Retrancher vingt millions de la liste civile.

9°. Embarquer tous les prêtres réfractaires pour le *Scioto*.

10°. Etablir des sociétés populaires dans toutes les villes où il y a deux mille ames et au-dessus.

Quand on aura exécuté les articles ci-dessus, on pourra encore donner des conseils en cas de besoin.

Avant-hier le ministre de l'Intérieur, M. Champion, allant espionner lui-même le peuple, qui régaloit les fédérés à la Bastille, a été régalé de quelques mornifles bien appliquées sur sa face ministérielle.

ERRATA. On s'est trompé dans le N°. d'hier en séparant en deux articles la suite de la lettre de l'armee du Nord; il faut placer au commencement du N°. le second article de la page 3, et mettre à sa fin celui de la page premiere.

Veritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 73. (Prix, 2 sous.) 29 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Découverte contre le grand La Fayette.

Je trouve dans un journal qui n'aime pas les Jacobins les preuves de l'intérêt qui guide La Fayette. Elles viennent bougrement à l'appui de la lettre écrite contre lui dans mon No. d'hier. On y verra combien est coupable ce parti de *Moitié* l'un *Moitié* l'autre.

Je prie mes lecteurs de lire ce qui suit avec beaucoup d'attention ; ils auront à-peu-près la clef de toutes les intrigues et de toutes les abominations que font mouvoir tous ces indignes conspirateurs pour parvenir à leur but ; et profiter adroitement

de tous les événemens. Ils verront quelles sont enfin les *bonnes* intentions de *ce grand* homme à la tête de nos armées, qui se plaint de ce qu'on cherche à détruire la confiance qu'il mérite à tant de titres, pour toutes les victoires qu'il a remportées, pour tout le bien qu'il a fait. Lisez.

Extrait du Journal général par M. Fontenay.
Du dimanche 22 Juillet.

« Ce que nous avons annoncé dans nos précédens n^os^, sur les menées des intrigans pour déjouer les plans des royalistes et terrasser les Jacobins, acquiert tous les jours un degré de vérité qui exige qu'on dévoile de plus en plus ces perfides ambitieux. Nous sommes assurés, aujourd'hui, de toucher à l'évidence et de pouvoir en faire jouir nos lecteurs. Le crime trouvera toujours assez de plumes pour en décrire la noirceur, assez de bras pour en réprimer l'audace; attachons-nous donc à démasquer l'hypocrisie, qui se sert indifféremment du crime et de la vertu, et qui veut moissonner exclusivement dans le champ de l'un et de l'autre, en portant alternativement les couleurs de tous les deux.

Nous ne savons pas si l'on aura remarqué, depuis cinq à six jours, avec quelle fureur l'on a débité les plus grandes horreurs sur le compte des Jacobins. Sans doute l'on ne trouvera pas ici la justification des maximes, qui, chez ces fanatiques de la liberté, peuvent porter aux derniers excès, mais nous pensons qu'il est de l'intérêt de l'humanité de ne pas supposer gratuitement le crime. Et nous osons croire que, sous les yeux des Français, même du dix-

huitième siècle, on ne trouvera pas les régicides aussi communément qu'on veut nous le faire imaginer. Non ; nous ne nous persuaderons pas que les forfaits que l'on prétend projetés par les Jacobins, puissent être aussi réellement conçus et exécutés qu'on nous le dit. Par-là on veut vraisemblablement attirer toute l'attention contre les Jacobins, et la détourner de dessus les monarchiens : on veut nous faire croire que les royalistes n'ont qu'un ennemi à combattre en France. Aussi avec quelle affectation ne nous dit-on pas depuis quelques jours que les monarchiens sont perdus, qu'ils n'osent plus se montrer au château, que le roi et la reine les connoissent et ont pénétré, non sans frémir, leurs desseins affreux.

Mais toutes ces fausses marches ne peuvent tromper que les sots, les lâches, les gens de mauvaise foi, et les crédules royalistes qui craindroient de troubler leurs espérances, en ouvrant les yeux sur ce qui les éloigne du but où ils tendent sans réflexion. Quant aux Jacobins, ils sont bien loin de se laisser dérouter par ces déviations mensongères. Ils en tirent un nouveau motif de calomnier le roi et son auguste famille, qu'ils regardent toujours comme chefs du système monarchien ».

Le journaliste cite ensuite un discours tenu à la séance des Jacobins par M. Beaumier, qui se plaignit de La Fayette, et qui l'arrangea comme un foutu traître qu'il est ; et il continue en disant : « Mais de ces conjectures des Jacobins qui supposent qu'on les trahit, rapprochons quelques traits du rapport de M. Dumouriez, lu avant-hier à l'as-

semblée nationale, daté du camp de Maulde, le 15 juillet. On y lit :

« Monsieur le président, comme j'ignore s'il existe un ministre de la guerre ; comme de deux généraux d'armée, l'un est en route pour la Mozelle, ou à Paris ; l'autre est peut-être sur la même route ; comme, me trouvant commandant par *interim*, il est de mon devoir de vous rendre compte, ainsi qu'au pouvoir exécutif, des faits qu'on peut ou grossir ou diminuer ; comme on a l'air de regarder les frontières des Pays-Bas comme indifférentes, parce que, du système offensif, on est tombé dans un système défensif absolu, sous le prétexte que toutes les forces de nos ennemis sont passées sur les bords du Rhin, de la Meuse et de la Mozelle ; comme enfin il se trouve qu'avec deux armées redoutables et se croisant à une vingtaine de lieues d'ici, il n'y a pas même sur la frontière de quoi exercer une défensive honorable, je crois devoir rendre à l'assemblée Nationale le même compte que j'envoie à M. La Fayette, qu'on m'a annoncé pour être le général en chef, depuis la mer jusqu'à la Meuse....

Il est impossible d'assurer ses transports, parce qu'on doit pour les charrois plus de 110,000 livres aux habitans, et que l'armée est partie sans qu'on ait laissé les moindres ordres, ce qui nous rend odieux à nos propres compatriotes ».

M. Dumouriez a donc eu raison de dire à un de ses amis :

« On craint ma présence ici, lui disoit-il, on veut me sacrifier, je le sais : mais je suis à mon poste. On m'a donné trois bataillons, deux escadrons ;

je n'ai pas de grenadiers, je n'ai pas de troupes légères : j'ai accepté, quoique ce fût le poste d'un maréchal-de-camp : j'ai accepté ; mais je vous prédis que je serai sacrifié : j'ai devant moi le général Beaulieu avec 15,000 hommes : on veut que je sois pris ou tué ; mais je ferai mon devoir. Dans peu de jours on me donnera ordre d'attaquer : le général Beaulieu sera plutôt instruit que moi de ce que je dois faire ; il connoîtra le plan d'attaque ; mais je suis résolu à tout ».

Il y a donc une intrigue menée par M. La Fayette pour éloigner de son armée tous ceux connus par ce qu'on appelle le *patriotisme*. M. La Fayette a donc quelque intelligence secrète avec les Autrichiens ; il forme donc avec eux le complot de leur livrer les Jacobins. Et les dispositions pour effectuer ce projet ne percent-elles pas évidemment dans le quatrième paragraphe de l'extrait de la *Gazette du Bas-Rhin*, inséré dans notre N° d'hier ? ne les retrouvent-on pas avec toutes leurs suites dans l'article suivant, qui se lit dans la *Gazette du département du Nord*, du 17 Juillet.

« M. Foissac, qui a été envoyé à Mons par le généralissime pour traiter de l'échange des prisonniers, a été reçu avec beaucoup de distinction par les généraux de l'armée Autrichienne. Ils paroissent fort courroussés contre les émigrés, et le peuple de Mons ne peut les souffrir. Les Jacobins ne sont pas non plus en vénération parmi eux ; ils accusent cette société d'être censée auteur de cette guerre. Ce n'est point une contre-révolution qu'ils désirent opérer. Moyennant quelques changemens qu'ils in-

diquent, ils souhaiteroient que la Constitution fût adoptée.... »

Terminons cet amas de preuves par le développement du plan de ces perfides intrigans *mitoyennistes*. Le voici très-authentique, et tel que nous l'adresse un de nos correspondans d'Allemagne : nous l'avons reçu par le dernier courrier.

Allemagne, 9 *Juillet*. « La Fayette a agit plus tôt que le roi de Hongrie ne le vouloit..... Mais il a promis d'être le 5 à Paris avec son armée ; et dès le moment où il apprendra sa marche à Clairfait, une partie des Autrichiens se mettra en mouvement pour le soutenir..... ; car il est convenu que si tout peut se faire par les généraux Français constitutionnels, tout se fera par eux. Non-seulement La Fayette obtiendra l'amnistie, mais il l'a toute signée dans sa poche..... La Fayette sera duc, maréchal de France et ambassadeur à Vienne, pour lui donner, pendant deux ans un asyle honorable qui laisse effacer le souvenir du passé. Les titres seront conservées à Luckner, avec ordre de retourner dans son pays. L..... T..... M..... sera ambassadeur à Berlin..... Quant à la Constitution, les Prussiens garantiroient celle que proposeroit le roi du sein de l'armée de La Fayette. Si l'armistice est déja publié, vous aurez dû voir qu'il est daté du premier juillet, et quels éloges on donne aux monarchiens. On publie bien que c'est pour les tromper ; mais n'en croyez rien. Les parlemens et le clergé seront les deux premiers corps anéantis et la noblesse paralysée. Un Irlandois, ami de L... Tol.... en a reçu une lettre de Paris, du 24 juin. Il lui apprend les événemens du

20, et il lui dit : « C'est la fin. Assez et trop cruellement ont régné les Jacobins. Entre des royalistes exagérés et des républicains effrénés, il faut un *tertium quid*. La France en a besoin. Avant trois semaines La Fayette sera le plus grand homme de l'univers ».

Cette lettre toute tronquée qu'elle est, explique parfaitement le but des marches et contre-marches de nos généraux; le motif du silence d'une foule de patriotes Jacobins qui, gagnés par les Monarchiens, ont bouche close depuis quelque temps, et les motions incendiaires des groupes contre le château, plus souvent payées par le monarchianisme qu'excitées par le jacobinisme.

Mais des intrigues si basses, des moyens corrupteurs si vils ne pourront jamais donner de nouveaux maîtres à la France, et y faire jouir en paix les monarchiens du fruit de leur trahison : déja la majeure partie des complots exposés dans cette lettre, sont avortés, et nous assurons nos lecteurs, que toutes les mesures sont prises pour déjouer le reste. Que ces monarchiens sachent donc une fois qu'ils ont affaire à des hommes qu'ils ne peuvent mesurer avec eux-mêmes, et dont ils sont incapables de calculer les efforts. Voici comme s'exprimoit ces jours derniers dans un groupe, un franc royaliste, en entendant un Jacobin décrire toutes les ruses et toutes les menées monarchiennes. « Croyez moi, si Dieu ne les assiste, les Jacobins sont f...., les monarchiens triompheront, et les royalistes seront dans la boue, exposés à la persécution la plus violente. Ce dernier parti est au fond le seul qui ait raison. Il triomphera après 50 ans de guerre civile.

Mais cette extrémité est préférable au règne de La Fayette. Dussé-je être écartelé par ce Gilles-César, renaître de mon supplice pour endurer le supplice plus horrible encore de voir ces *gueusasses* triomphans et impunis ; quand tel seroit mon sort, je resterois à la brèche, résolu de voir notre antique Constitution, ou d'y périr, préférant la ruine et l'anéantissement de la monarchie à son opprobre. Je suis royaliste jusqu'à la mort, et si la démocratie régnoit dans le ciel, j'appellerois l'enfer à mon aide pour y faire la guerre civile ».

Ces propos ont été entendus sans frémir, tant les lâchetés et les crimes secrets du *mitoyennisme* inspirent d'horreur et disposent les esprits aux excès. Qu'on ne se le dissimule pas, le plus grand nombre se jette aujourd'hui dans les extrêmes ; et, comme le disoit fort bien l'autre jour un *sans-culotte* : « Ce n'est pas une *opinion* qu'il s'agit de se former à présent, c'est un *parti* qu'il faut prendre ». Et voilà comme, pour écraser les monarchiens, la majorité se partage entre les Jacobins et les royalistes.

Avant-hier M. Duval d'Espréménil s'étant allé fourer parmi des groupes à la terrasse des Feuillans ; et provoquant, à ce qu'on dit, le peuple à franchir les barrières pour sauter dans le jardin, a été maltraité bougrement roide. Qu'alloit-il faire dans cette maudite galère ? Sans ces fédérés qui l'ont garanti d'une grêle de coups de sabres, on l'auroit tué ; il n'en vaut pas mieux. Je reviendrai sur cet événement.

Veritable Duchêne

A Paris, de l'imprimerie de Cailliot et Courcier, rue Poupée ; n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 74. (Prix, 2 sous.) 30 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

ON ne cesse de répéter ces mots : *la patrie est en danger*, et je vois à peine prendre à la fois de grandes, de terribles résolutions. Qui vois-je s'agiter et prendre chaudement part aux dangers de la patrie ? une foule d'honnêtes ouvriers, de pauvres sans-culottes, de jeunes gens intrépides, de citoyens passifs, et de braves gens plus riches en courage qu'en moyens. L'indifférence froide est presque sur toutes les figures des hommes opulens, et peu se déterminent, par un sentiment de dévouement su-

blime, à se mêler aux défenseurs de la liberté. Cependant, foutre, ceux-là seuls offriroient de grandes ressources, si tout-à-coup le cri de la patrie remuoit leur ame de glace. Ceux-là peuvent s'armer promptement, ou le sont tous; car il n'est pas un homme aisé qui n'ait une paire de pistolets, ou une épée, ou un sabre, ou une canne à dard, ou un fusil simple et quelquefois à deux coups, au lieu que cette multitude d'ouvriers déterminés à vaincre ou à périr, n'ont vraiment pas, ou presque point d'autres armes que les instrumens de leurs travaux, ou que quelques piques incapables de résister à l'artillerie, et bonnes seulement contre la cavalerie. Ceux qui partent seront même lentement armés, et c'est ce que je crains; car ce n'est, foutre, pas assez d'être un grand nombre, il faut plus que des bâtons et des pierres pour se défendre contre un ennemi bien exercé; il faut aussi des armes, il en faut, sans quoi on vole à la boucherie plutôt qu'à la victoire. Encore une réflexion vraiment affligeante, c'est que c'est dans la classe des particuliers riches que sont presque tous les ennemis de l'égalité, de la Constitution, et par conséquent de la liberté. Le plus grand bonheur pour nous seroit peut-être qu'ils restent neutres; car la moitié sont, foutre, disposés à se joindre à l'ennemi s'il obtient des succès, et notez bien que c'est-là que sont des armes et de l'argent, des moyens et de la trahison. A Dieu ne plaise cependant que je veuille confondre dans ce reproche bien fondé tous les riches propriétaires, car il en est qui sont encore plus riches en vertus qu'en biens, et je me donnerois bien garde de dire

qu'il suffit d'être riche pour être ennemi de la patrie. Il seroit bougrement dangereux en ce moment d'exciter ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose, cette guerre seroit aussi cruelle qu'injuste; et, sous prétexte qu'un homme est riche, on ne doit pas le soupçonner pour cela d'être un mauvais citoyen. LE RESPECT POUR LES PROPRIÉTÉS est une des premières et des plus sages lois auxquelles nous devons tous nous soumettre; sans cela la confusion, le brigandage, tous les fléaux ensemble seroient contre nous. J'ai donc seulement voulu faire entendre que malheureusement le zèle étoit plus marqué chez le pauvre, et qu'il y avoit moins d'ennemis de la chose publique que chez le riche. J'ai voulu me plaindre de l'indifférence marquée par la majorité des riches, afin de remuer du moins leur intérêt propre, et leur faire prendre ainsi par-là le parti de la liberté, puisqu'il seroit presque impossible de les y décider par du patriotisme; car ils en ont ou très-peu ou point du tout.

La suite demain.

Au camp de Wissembourg, le 6 Juillet, l'an IV.

Notre petite armée est arrivée le 14, matin, à ce camp, où nous couvrons la gauche des fameuses lignes de Vauban: nous y avons célébré, avec un saint respect pour la Constitution, l'anniversaire de la fédération; l'armée sous les armes, devant l'autel de la patrie, le directoire du district, les municipaux et gardes nationaux de ce district, ont défilé

en grande pompe devant l'armée, portant beaucoup de bonnets de la liberté.

Le général Kellermann, y a fait un discours que vous trouverez ci-joint. Nous attendons vingt bataillons ; le régiment ci-devant Enguien, est arrivé ce matin : on nous annonce cinq autres régimens.

J'ai omis de vous observer que les deux tiers et demi des citoyens de la campagne sont sans armes ; j'ai entendu les mêmes plaintes dans la route, ce qui désole ces malheureux.

Je crois devoir vous faire passer l'ordre d'hier, 15 juillet.

« L'intention du général Kellermann est, monsieur, que vous fassiez connoître le prix qu'il attache au bonnet de la liberté, et que vous fassiez lire à chaque compagnie les quatre articles suivans, qui y sont relatifs.

Art. 1. Le bonnet de la liberté restera constamment placé au centre de l'armée.

2. Il sera gardé comme le symbole précieux de la liberté françoise.

3. Dans les marches il sera porté par le plus ancien sous-officier de l'armée.

4. Destinée à l'avenir à être la récompense des belles actions, les corps ou les individus qui auront eu le bonheur d'être à portée d'en faire, acquierront le droit de le porter, comme le signe éclatant de la vertu guerrière et civique.

Le général Kellermann me charge, monsieur, de vous annoncer qu'il défend à qui que ce soit de porter le bonnet de la liberté.

Etoit signé, l'adjudant-général de l'armée, y faisant les fonctions de chef de l'état-major, LOMBARDIER. »

Discours prononcé sur l'autel de la patrie de l'armée, par le général Kellermann, *qui la commande, le* 14 *juillet* 1292.

Frères d'armes, ce jour mémorable doit vous rappeler les principes sacrés qui nous attachent à la Constitution.

Ce chef-d'œuvre de nos législateurs, en nous inspirant les mêmes vertus, nous impose les mêmes devoirs; ils nous sont tous retracés par cette auguste cérémonie, et ce signe précieux de la liberté française lui donne un nouvel éclat; il est embelli par la réunion de ces administrateurs et officiers municipaux, qui partagent notre civisme et notre allégresse.

Ralliés autour de ce saint étendard, je viens vous exprimer de nouveau l'ardeur de mon patriotisme.

En vous commandant au nom et pour la défense de la patrie, je sens que c'est la récompense la plus honorable de mes longs services; mon devoir est de vous conduire à la gloire, le vôtre est de m'obéir.

Je ne vous donnerai, vous le savez, soldats, que l'exemple du respect et de la soumission aux lois.

C'est avec de tels principes qu'ont été jetés les fondemens inébranlables de notre sublime Constitution.

C'est en les observant jusqu'à la mort, que nous réussirons à la faire triompher contre les entreprises d'une aristocratie despotique.

Comme citoyens, comme soldats patriotes, jurons donc d'être fidèles à la Nation, à la loi et au roi, de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution du royaume, et de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la défendre et la soutenir contre les vains efforts des oppresseurs les despotes.

Extrait d'une adresse de la ville de Grenoble.

Je donne cet extrait pour servir de contre-poison, au discours servile du crapoucin Dumolard, en faveur du *fils aîné de la liberté.*

« Législateurs, la patrie vous demande des efforts plus sublimes que celui de mourir : elle attend de vous le triomphe de la Constitution, dont vous êtes dépositaires. Laissez aux esclaves ces détours flatteurs, ces ménagemens insidieux, qui adoucissent et déshonorent la vérité. Délivrez-nous, par une prompte et franche déclaration, des soupçons dévorans, de l'incertitude mortelle où nous sommes plongés, et apprenez enfin à la Nation s'il lui reste un roi, ou si elle n'a plus qu'un tyran.

La patrie en pleurs vous demande encore vengeance, et contre le soldat factieux qui a avili la majesté nationale dans le sanctuaire même de la loi, et contre le soldat incendiaire qui a souillé et compromis la loyauté française aux yeux de tout l'univers, et contre le despote piémontois qui, plus lâche que l'âne de la fable, s'apprête, si nous sommes terrassés, à nous donner le dernier coup de pied.

La force militaire est essentiellement obéissante. Toute délibération prise sous les armes est un crime de lèse-nation. Il n'y a plus de liberté là où cette loi peut être impunément violée : et cependant vous avez souffert que le général La Fayette ait eu l'audace de vous intimer ses volontés particulières, au nom de l'armée qui étoit à ses ordres. Vous avez souffert qu'il ait prêté à des soldats citoyens le langage insolent qui est dans la bouche de tous les parjures. Frappez le coupable d'un décret d'accusation, et soudain vous verrez ces braves guerriers justifier, par leur respect et leur soumission à la loi, leur patriotisme indignement outragé ».

Adresse prononcée à la barre de l'assemblée nationale, par Pierre Lalande, citoyen actif du département de la Vienne, le 25 Juillet, à la séance du soir.

LÉGISLATEURS,

Le vaisseau de l'état est engravé ; resterez-vous toujours immobiles, quand vous pouvez lui don-

ner la secousse qui le fera surnâger ? Aujourd'hui que vous voyez la patrie en péril, vous devez faire impérieusement le bien de vos semblables. Frappez les traîtres, les conspirateurs qui vous sont dénoncés par l'opinion, car votre indulgence seroit un crime et une véritable apostasie nationale. Décrétez le salut public ; ou décrétez votre impuissance. Que les ames vénales, couvertes sans cesse du masque de la Constitution, qu'elles n'aiment qu'à cause de la liste civile, cessent enfin leurs basses calomnies ; car le peuple est là..... et, quoiqu'on vous ait dit à votre tribune que *le peuple, par son ignorance, étoit très-facile à conduire*, ne vous abusez point, législateurs, ce peuple vous écoute ; il saisit vos mouvemens, et toujours vous devine. Il vous juge..... Représentans !..... songez que les Français vous ont rendus les dépositaires et les gardiens de leur liberté, en vous confiant le soin de faire leurs lois ; pensez que les générations futures vous demanderont compte de ce que vous n'aurez point fait pour elles ; et concevez enfin que votre responsabilité fera taire votre inviolabilité.

Le pétionnaire a déposé sur le bureau, au nom des citoyens libres, composant la société des amis de la Constitution de *Civray*, département de la Vienne, une somme de 80 liv. en argent, 70 liv. en assignats et une épaulette, pour subvenir aux frais de la guerre.

Fait qui a été dénoncé à l'assemblée nationale.

Le 14e régiment des chasseurs de Paris, allant à sa destination, et passant par Lizées près S. Denis, M. Butté, bon citoyen de ce canton, ayant été reconnu par le nommé Raimond Dutailli, officier de nouvelle fabrique de ce corps, et qui le salua, le sieur Butté l'invita avec ses camarades à accepter des rafraîchissemens ; mais il fut bien mal payé de ces honnêtetés, car ces bougres d'officiers de bricolle, à qui cet honnête citoyen offroit à boire, lui cherchèrent une querelle d'Allemand sur ce que,

disoient-ils, il étoit jacobin. Il se mirent tellement contre lui, qu'il fut trop heureux d'échapper à leur fureur. Ils insultèrent ses filles et se portèrent chez lui à des excès les plus indécens. Les soldats bons patriotes en furent indignés au point qu'ils firent éclater leur mécontentement. J'ai tiré cette note du procès-verbal des plaintes du citoyen si cruellement insulté. Voilà les beaux exploits de ces braves, qui mériteroient qu'on leur foutit un bon décret au cul, pour leur apprendre à violer ainsi l'asyle d'un patriote. De tels hommes sont-ils faits pour commander de braves soldats, quand la plus puante aristocratie les dirige. Fi, les vilains !....

Désaveu.

Je nie l'affiche mise hier par-tout sous le nom du père Duchêne. Mes bons amis ne me l'auront sans doute pas attribuée. Il n'y a qu'un lâche qui puisse se servir du nom d'un brave homme connu par son énergie, pour chercher à répandre le poison d'une *modération* maintenant regardée comme un crime, puisque c'est cette funeste maxime qui nous tuera. Il est, foutre, bien temps de prêcher la modération quand on est bloqué par trois cents mille assasins ! Tais toi, chenapan ; et si tu veux faire des affiches ; au moins ne déshonore pas mon nom.

On s'attendoit à voir le peuple se regimber contre la loi, et franchir les limittes du jardin des tuileries ; mais UN SIMPLE RUBAN sert de barrière à la foule. Les bayonnettes d'un tyran sont respectées. La loi seule arrête la multitude ; et malgré qu'on soit bien convaincu que ce jardin est public et n'appartient pas au Sire, personne n'y passera. On n'y respire pas un air assez pur, depuis que les traîtres s'y promènent seuls comme les loups dans les bois, pour qu'on s'ingère d'y passer même avec invitation.

A *Paris*, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 75. (Prix, 2 sous.) 31 *Juillet* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Suite de l'article d'hier.

Après avoir proposé quelques moyens fort simples, je ferai voir à ces ames froides et cruellement assoupies sur les bords de l'abîme, ce qu'ils ont eux-mêmes à craindre.

Je propose un camp près Paris, et je prétends qu'il est de toute nécessité. J'engage mes bons amis

les députés patriotes à le faire décréter, parce qu'au moins ils auront sous la main de l'assemblée une armée vraiment civique, puisqu'elle ne sera soumise qu'aux ordres de la municipalité. Il faut ce rempart à la capitale; il le faut! Tout bon citoyen doit le desirer et s'honorer de contribuer à le former.

Nous avons beaucoup de fédérés à Paris qui ne demanderont pas mieux de s'y joindre, et qui aimeroient davantage qu'on les armât promptement, et qu'on les fit manœuvrer, que de rester les bras balants dans la capitale, sans presque savoir quel parti prendre, quand ils s'y sont rendus cependant avec les plus pures intentions (1).

Je les entends tous dire: Mais donnez-nous donc

---

(1) Ce n'est, toutefois, pas ce que dit pourtant un infâme coquin, dans une exécrable feuille qui a pour titre les *Annales monarchiques*, fabriquée rue Serpente, hôtel Serpente, dans son N°. du 26 juillet, où, après avoir beaucoup vanté un certain *Aclocque* (ce nom rime avec baroque), COMMANDANT de la garde nationale, qui fut à la commune porter ses soupçons injurieux, dit en propres termes ce qui suit:

« A la suite de l'exposé des sentimens du vertueux Aclocque, et de ses craintes trop bien fondées, nous ne pouvons pas mieux les justifier que par l'exécrable serment que les brigands, qui se disent fédérés, ont prêté entre les mains d'un juge de paix de leur département; *soldats*, leur a-t-il dit, *jurez que vous allez à Paris pour exterminer le tyran, et que sa tête sera le prix de ses forfaits et votre récompense. Nous le jurons! ont-ils répondu.* Français! et vous Parisiens, sur-tout! empêchez les

des armes ! Sera-t-il temps de les armer quand l'ennemi sera à nos portes ? Non, foutre ; il faut donc sur le champ décréter que tout particulier qui aura des armes de trop sera invité à ne garder que ce qui lui faut pour sa défense, et porter à la maisson commune celles qui ne lui seroient pas utiles, et qu'on lui payera s'il l'exige. Il seroit beau de voir offrir en dons patriotiques des milliers d'armes de toute espèce, et de n'exiger d'autre récompense que de se trouver sur la liste des offrants.

Mais, double zieux ! le fera-t-on ? Et quand on est témoin chaque jour que, bien loin de voir de grandes sommes apportées par les riches sur l'autel de la patrie, ils attendent patiemment et de sang-

---

crimes qu'on prépare, vous en seriez les premières victimes, et votre ville en cendres pourroit à peine expier le forfait que vous auriez laissé commettre ».

Ah ! triple vingt-cinq nom de jean-foutres ! peut-on lire, sans être dévoré d'indignation, cette atroce calomnie, à côté des éloges donnés, par un scélérat aussi méprisable, à un commandant de la garde parisienne ? Et ce sont là des défenseurs de la liberté, qui osent accuser ainsi de braves gens ? oui, presque tous ces farfadets à doubles épaulettes sont des loups couverts de l'habit du berger. Si j'étois fédéré, j'irois foutre boucan à un sacripan d'écrivassier pareil, ou au pied plat vanté par lui.

J'aurois deux paires d'oreilles, ou le diable m'exterminegroit. Mais patience, patience.

Je m'offre à déposer cette feuille à ma section. Le lâche qui la fait n'ose plus mettre le nom de son gîté et de son imprimeur. Pauvres badauds, quand vous vengerez-vous ?

froid qu'on vienne nous ravir le plus précieux des biens, la LIBERTÉ, ne doit-on pas s'indigner? Oui c'est une pitié de voir tant de léthargie d'un côté, avec tous les moyens; et de l'autre tant d'énergie, sans ressources.

Des centaines de pauvres citoyens s'épuisent pour faire de misérables dons de quelques mille livres, tandis que quelquefois un seul homme, un riche négociant, un avide banquier pourroit à lui seul, sans s'exposer à la détresse, offrir plus que tout un district. Il faut pourtant qu'ils appréhendent le funeste moment où, livrés seulement au désespoir, ceux qui respectent aujourd'hui leurs superbes asyles ne connoîtroient, pour se sauver, plus d'autres lois que la force et la contrainte; alors qu'ils jugent ce qu'ils auroient à redouter.

Le camp que je propose est d'autant plus utile, que nous allons perdre beaucoup de monde par les enrôlemens, et que les jean-foutres abonderont dans la capitale.

Rien n'égale l'aveuglement d'un tas de bougres de mâchoires qui croient voir le crime où est la vertu, et la vertu où est le crime. Vous en entendez dire des horreurs de *Pétion*, à qui je défie de pouvoir reprocher un *iota*, relativement aux événemens du 20 Juin, pas plus que dans toute sa conduite, à moins qu'on ne soit aveugle ou stupide, méchant ou vendu. D'autres élèvent aux nues le foutu général *Mignon*, tandis qu'il est encroûté d'une triple couche de crime plus prouvés les uns que les autres. Mais sans m'arrêter à ce qu'on dit

de ces deux hommes si différens sous tous les rapports, et sans chercher à prouver que l'ambition du *fils aîné de la liberté*, ne tend à rien moins qu'A ÉTOUFFER SA MÈRE, tandis que le magistrat du peuple ne peut être guidé que par le désir ardent DE LA DÉFENDRE, je veux dire à ces *honnêtes-gens* ce qu'ils ont à craindre, si bientôt ils ne se décident à prendre le parti des hommes libres et déterminés à tout.

Non-seulement je regarde comme un crime leur indifférence à l'approche des brigands Autrichiens et Prussiens excités contre la France par les foutus émigrés; mais je regarde comme le comble de la demence le désir que quelques-uns montrent du succès des armes ennemies, parce que, disent-ils, ils feront du moins la guerre aux Jacobins.

D'abord il faut leur avouer que le désespoir ne connoissant plus de bornes quand il est suscité par tant de forfaits, il faut qu'ils aient à redouter d'un côté le sort de d'Espréménil, de l'autre la farouche barbarie des Pandours, des Tyrolliens, des Houlans, des Morlaques, des Cosaques et autres bêtes féroces du même poil. Tous ces mâtins-là verront des Jacobins dans tous les beaux hôtels bons à piller, dans toutes les belles boutiques bonnes à ravager, et des Jacobins dans toutes les jolies femmes, fussent-elles comtesses ou marquises. Ce ne sera jamais de pareils brigands qui viendront protéger les propriétés des imbécilles animaux qui soupirent après eux, et qui les attendent à bras ouverts.

C'est, foutre, une chose bien étrange que tous

les archibêtes qui ne veulent point d'égaux, parce qu'ils sont riches, ou qu'ils étoient titrés ! Ils veulent d'autres maîtres ; c'est-à-dire pour chefs les plus insatiables tyrans, les plus cruels bourreaux.

Oh, triple foutre ! voudroit-on ne pas se rappeler les horreurs qu'ils ont déja commises à Orchies, à Bavay et dans tous nos villages ? voudroit-on oublier qu'ils ont fait clouer la langue des gardes villageoises sur le crâne ? voudroit-on ne pas se ressouvenir des horreurs exercées sur nos frères dans les dernières guerres ? Demandez aux habitans de Saverne, de Wissembourg, de Kochersberg et autres lieux, où ces tigres ont porté le ravage et la désolation, vous frémirez au récit des pauvres vieux bougres échappés à leurs fureurs. Soyez sûrs qu'ils ne ménageront personne. Le Feuillant et le Jacobin, l'aristocrate et le fanatique, l'indifférent et le brave, la belle et la laide, le sot et le savant, le partisan de La Fayette et l'ennemi de Pétion, tout sera la proie de ces infâmes ; personne ne sera épargné ; Tout sera pillé, dévasté, incendié, si, de quelqu'opinion que vous soyez, vous n'opposez pas une masse unie, une force imposante à tant de brigandages. Voilà cependant les libérateurs que vous attendez ; voilà les foutus sauveurs que vous désirez.

Un mot sur les Belges.

Me voilà bougrement satisfait de voir ouvrir le trésor public pour avancer aux valeureux Belges

victimes de la tyrannie d'Autriche, une somme de cinq cents mille livres pour recouvrer la liberté de leur patrie. Voilà, million d'un éclair ! une générosité de l'assemblée nationale, que tout citoyen Français doit applaudir avec autant de chaleur, que les Belges mettent d'ardeur, de zèle et de valeur pour foutre à l'ombre les triples millions d'Impériaux qui osent se mesurer avec eux : tandis que les bougres tremblent, frissonnent et fuyent à la vue seule des légions belgiques, qui foutirent en déroute les Autrichiens aux portes de Menin et Courtray.

Ce n'est, foutre, pas là un emploi de fonds, comme celui que les triples mâtins de gueusasses font sortir du coffre nationale, de la liste civile et des tonneaux enfouis par les moines dans des caveaux pour envoyer aux émigrés, qui doivent fouler aux pieds nos drapeaux. Ce don aux Belges aura un emploi si contraire à celui de la liste civile, qu'une telle somme dans les mains de ces frères d'armes, sera convertie en boulets, mortiers et bombes pour soumettre les places impérieuses qui feront résistance à l'armée française, si l'on veut suivre leur manière de se battre à la sans quartier.

Si l'on veut les laisser manœuvrer à leur gré, ils auront bientôt foutu les Autrichiens en déroute par des moyens simples, mais qui tiennent à la fermeté. Ils désirent être placés aux avant-postes en nombre assez considérable pour occuper une ligne de douze lieues ; sur cette ligne ils lèveront

leur armée, et en moins de quatre mois leurs recrues seront des guerriers redoutables. Chaque semaine sera signalée par de fausses attaques et des escarmouches qui feront déserter ou rendre prisonniers les Autrichiens surpris dans les avant-postes et cantonnemens, par des ruses inconcevables qu'on ne peut leur disputer pour être d'un genre neuf et hardi. Là, ils feront circuler les avis qui promettent des récompenses aux déserteurs, en les parsemant sur les routes où les Autrichiens font patrouilles, où les collant aux arbres et sur les murs et les maisons. Ensuite, lorsqu'une place de guerre fera de la résistance, la bombe et le boulet seront aussitôt lancés pour contraindre leurs concitoyens renfermés dans ses murs à s'armer de tuiles, pavés et autres ustensiles pour forcer les Autrichiens à capituler ou évacuer. C'est ainsi qu'avec peu d'hommes et de la fermeté, ils auroient bientôt chassé les infernaux Autrichiens.

Véritable duchêne

Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 76. (Prix, 2 sous.) 1er Août 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

On veut exciter la guerre civile.

Depuis quelque temps il est très-possible de remarquer qu'on veut exciter les citoyens les uns contre les autres, en doublant l'indignation des uns et des autres ; et c'est au sein de Paris même qu'on demande des scènes de malheur, afin de réussir à jeter par-tout en même-temps l'allarme et la consternation. Depuis quelque temps on a l'infame dessein d'agiter tellement les esprits et d'aigrir les citoyens, qu'on veut ou les lasser ou les désespérer. On sait qu'on a voulu déja faire un carillon

de mille bougres en sonnant le tocsin pour rien à S. Roch. Dernièrement on bat la générale et le tocsin dans le faubourg Saint-Antoine à quatre heures du matin, sans qu'on sache qui en avoit donné l'ordre. Ajoutez à cela les libelles qu'on répand à foison, qui échauffent les têtes et nous amènent aux malheureux événemens, comme ceux de lundi (1). Il ne faut pas oublier non plus l'affectation maligne que certains gardes nationaux d'un bataillon déjà mal noté fait parade de montrer, en se déclarant pour ainsi dire ouvertement les soldats du despotisme, plutôt que ceux de la liberté. Je ne dirai rien non plus de l'espèce de mépris ou d'indifférence qu'on a eu pour les fédérés, chose qu'assurément ils ne méritoient pas; puis, foutre, on connoît le motif qui les dirige vers l'ennemi pour y vaincre ou périr. Oui, je le dis avec une colère de bougre, on ne les a pas reçus à Paris comme je m'y attendois; car, excepté quelques bons citoyens, qui n'ont, foutre pas varié, ils ont

---

(1) Lundi un des grenadiers du bataillon des *Filles Saint-Thomas* a été tué. On assure que des enfans les provoquèrent en passant devant une guinguette où dînoient tranquillement des fédérés, et que ceux-ci ayant entendu crier : Fi ! les aristocrates qui crient vive le roi ! vive la reine ! quittèrent leur table pour savoir à qui on en vouloit : qu'alors on en vint aux propos ; que les grenadiers tirèrent leurs sabres, et que les fédérés appelèrent à leur secours ceux qui étoient restés à table, et qu'à l'instant on se foutit malheur si roide, qu'un nommé Duhamel a eu le ventre ouvert d'un coup de sabre.

peu rencontré cette fraternité à laquelle ils auroient dû s'attendre, et sans doute c'est à cette froideur qu'il faut un peu attribuer la juste indignation qui s'est déja manifestée. Comment veut-on que des hommes qui vont se sacrifier ne soient pas étonnés de rencontrer si peu d'admirateurs, et qu'au contraire on leur prête des intentions différentes que celles qui les anime? Je leur avouerai de même avec franchise que je suis bougrement fâché qu'ils se soient mêlés de faire la police des cocardes, car plusieurs bons citoyens ne s'attendoient pas à passer pour aristocrates avec une cocarde de rubans. Je sais bien que les foutus royalistes portoient de grosses cocardes très-amples; mais ne pouvoit-il pas se faire que beaucoup de braves gens eussent très-innocemment une cocarde de rubans? alors la contrainte n'étoit-elle pas dans le cas d'aigrir les meilleurs gens du monde en se voyant dépouillés de leur cocarde? Je sais bien que c'est par excès de patriotisme, et que le principe de cette haine pour les cocardes de rubans est pure; mais, encore une fois, il faut éviter, dans une grande ville comme Paris sur-tout, ce qui peut causer une fermentation dangereuse. D'ailleurs je dirai, avec ma franchise ordinaire, que tout ce bacchanal est refoutant dans un moment où de grandes mesures doivent être prises. Je sais bien qu'il faut tâcher de reconnoître tout citoyen douteux; mais le nombre en est si grand, que je vous défie de les reconnoître à une cocarde qui sera pareille sur la tête de tout le monde. D'ailleurs les manufactures de rubans, qui font vivre de braves patriotes, ne souf-

friront-elles pas bougrement de cet acharnement nouveau contre les cocardes?

Pour donner une idée des intentions scélérates des monstres qui veulent, à quelque prix, exciter du boucan, et par suite les plus grands malheurs, lisez la dénonciation suivante, que des pendarts distribuoient le jour de la querelle entre des fédérés et des gardes nationaux. Peut-on rien voir de plus abominable? Ils voudroient faire égorger les amis de la Constitution, en leur prêtant l'horrible dessein de vouloir commettre un grand crime. En vérité, l'enfer conduit les gueux qui s'occupent à mâchiner tant de forfaits. Lisez.

Dénonciation à la garde nationale, du plan des Jacobins contre le roi, la reine et la famille royale.

« On observe à la garde nationale qu'on est sûr que le plan qu'on va lui mettre sous les yeux, a été pris et arrêté pour être exécuté.

Comme elle se trouve la seule force publique qui puisse déjouer ou arrêter ce plan, puisque la garde nationale est, dans ce moment, la seule garde du roi et de la famille royale, on la charge expressément d'en arrêter les effets; et on lui déclare que s'il faut qu'il s'exécute, c'est elle qui en répondra à la postérité, et plus efficacement encore aux puissances coalisées.

PLAN.

1o. Soulèvement et crise violente pour favoriser l'assassinat de la reine, qui entre essentiellement dans les projets de la faction.

2°. Ce crime commis, les factieux espèrent que la peur jetera le roi dans leurs bras, et qu'ils seront les maîtres de l'emmener, si les républicains ne parviennent pas à faire prononcer sa déchéance.

3°. L'arrivée des Marseillois sera le sujet d'une grande fête, qui aura l'air d'être consacrée à célébrer le civisme de M. Pétion.

4°. Le mode de cette fête doit être calqué exactement sur la journée du 20 juin. On y verra les gens à piques, les fédérés et les gardes nationaux dévoués à la faction.

5°. Le Champ-de-Mars où les Champs-Elisées, doivent être le point du rendez-vous.

6°. C'est au retour de cette orgie qu'on doit se porter au château pour consommer le crime des crimes.

7°. Cette explosion subite menacera en passant l'assemblée, qui alors effrayée, se rendra dans l'appartement de Sa Majesté, pour lui faire part de ses allarmes et de sa non-liberté, et le déterminer à quitter la capitale, pour se transporter avec elle dans une autre ville.

8°. Le roi et l'assemblée une fois hors de Paris,

les chefs des conjurés se chargent du complément des forfaits, en exécutant toutes les proscriptions.

Voilà ce qu'on dénonce à la garde nationale, et des suites de laquelle dénonciation on la rend responsable ».

Quel est l'homme raisonnable qui pourra ne pas être effrayé qu'on répande ainsi sur les patriotes les plus purs et les moins cachés, le poison de la haine et de l'infamie. S'il y avoit ici un nommé Etienne, mouchard, et qui pis est aide-de-camp de Lafayette, je dirois que ce libelle est, foutre, son ouvrage; car il n'y a pas d'horreurs que ce gredin-là n'ait vomi contre les Jacobins; mais il est auprès de Blondinet.

Stenay, 24 *juillet*.

« Je reviens encore de Sedan, où mes affaires me forcent d'aller presque toutes les semaines; je vous ai promis des nouvelles : voici le résultat de mes observations et des renseignemens qu'on m'a donnés :

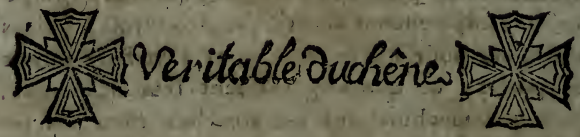
1°. Il n'y a point de club depuis la dernière assemblée des électeurs. Ceux qui étoient de la société, n'avoient d'autre objet que de se faire valoir par leurs belles motions, leurs beaux habits, leurs beaux bas de soie et leur belle frisure, pour aller

ensuite digérer dans le sein du corps législatif. Quoiqu'on ait quelquefois imprimé les harangues niaises de ces MM., ils n'en meublent pas moins *le comité de silence* de l'assemblée. Lorsque M. Dumouriez est entré au ministère, il écrivit à Sedan pour faire ressusciter le club que l'assemblée électorale avoit mis à bas ; mais le *district sédanois*, à qui cela ne pouvoit et ne devoit pas plaire, a répondu : *comme nous sommes tranquilles, il faut nous y laisser....* 2°. Le service ne se fait point avec zèle ; on monte la garde sans cartouches ; quantité de citoyens n'ont pas encore de fusils ; les habitans des campagnes en sont totalement dépourvus. 3°. Il y a sur la place du château une douzaine de gros canons couchés par terre depuis deux ans ; on ne pense pas plus à les monter sur affûts, que si les Prussiens étoient sur les bords du Scioto. 4°. Les étrangers entrent et sortent librement sans qu'on s'informe de leurs noms, de leurs démarches, de leurs passe-ports, etc. etc..... 5°. Le camp retranché, qui est fort mal situé, d'après les plans du petit Noailles, est tout-à-fait désert, de manière que l'ennemi pourroit fort bien venir par Orval, Virton, Muraut, s'emparer du camp pendant la nuit. Deux ou trois hommes suffiroient pour battre la ville et s'en faire ouvrir les portes, ce qui s'opéreroient très facilement, grace aux machinations secrètes des Feuillans sédanois. 6°. La garnison de la place est très-foible ; il n'y a aucun détachement dans les villages voisins ; on dégarnit même le château de Bouillon ; il n'y a presque point de gargousses de faites dans celui de

Sedan. 7°. Tout ce qui appartient à l'épauletterie est putréfié d'aristocratie. 8°. Quand les Prussiens se présenteront, on dira : *venez, messieurs, entrez, s'il vous plaît, je sons de bonnes gens; je ne sons ni factieux ni incendiaires, et j'aimons le repos.* 9°. Quoique le décret sur le sequestre des biens des émigrés soit sanctionné, on ne pense point à le mettre à exécution. Les administrateurs ont peur des Prussiens, et la ville est parfaitement disposée.... à se laisser prendre. L'assemblée devroit bien se faire rendre compte de l'état de défense moral et physique de cette place importante. — Adieu; si j'en sais davantage une autre fois, je vous le manderai ».

AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.



A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 78. (Prix, 2 sous.) 3 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Grande réponse à la grande Déclaration de la grande altesse sérénissime le grand duc régnant de Brunswick, commandant les grandes armées combinées de leurs majestés le grand empereur et le grand roi de Prusse (1).

QUAND j'étois petit garçon on me faisoit une peur de bougre, en me menaçant de l'ours à la fureur

(1) Avant-hier tous les députés reçurent cette belle adresse par la poste, les paquets étoient timbrés de *Bruxelles*. Les espions de la cour et des majestés menaçantes s'attendoient à voir pâlir toute l'assemblée nationale, et même à la voir foirer dans ses chausses

duquel échappa le petit *Pouget*. Maintenant on va faire peur à nos petits enfans, en les menaçant du duc de Brunswick. Ne diroit-on pas, en entendant ces bougres-là parler, qu'ils seroient entrés déja dans la France comme dans un pâté? Ces majestés qui croient déja que les stupides aristocrates qui les attendent à Paris, vont graisser leurs bottes de leur bave, et les recevoir comme des dieux, ne s'attendent, foutre, pas aux lavemens que nous espérons leur donner avec nos piques de dix pieds, pour leur faire évacuer leur insolente audace. Comme il fait le rodomont ce duc, et comme il est drôle de dicter des lois avant d'être vainqueur! Il a cependant peur de la guerre des pots-de-chambre; et le bougre, en parlant aux Parisiens, qui peuvent dans un seul jour en foutre plus de dix millions par les fenêtres, du haut des septièmes étages sur les intrépides Prussiens, et les noyer dans un déluge d'urine de pucelles, pour leur apprendre à venir les violer; le bougre, dis-je, s'exprime ainsi dans son furieux manifeste. « Les habitans qui

---

à la vue de cette pièce foudroyante. Ils vont, disoient-ils, avoir une peur de jean-foutres, et tous froutront le camp. Eh bien, pas du tout, ce jour-là même, ces diables de députés plus effrontés que l'enfer, ont décrété qu'on armeroit de piques tous les citoyens du royaume, et qu'on se balayeroit le derrière avec la sublime déclaration des altesses. En vérité, ces gens-là veulent faire brûler tout le royaume. On dit précisément que ce duc si terrible est un malin drôle, et qu'il a même l'intention de se faire nommer roi des Français quand tout sera brûlé, et que nous serons tous déconfits. Bon Dieu! où en sommes-nous?....

seroient se défendre contre les troupes de leurs majestés impériale et royale, et tirer sur elles, soit en rase campagne, soit par les fenêtres, portes et ouvertures de leurs maisons seront punis sur le champ, suivant la rigueur du droit de la guerre, et leurs maisons démolies ou brûlées ». Ainsi donc, laissez, laissez passer ces messieurs proprement, et ne leur foutez pas sur la tête ce qui gâta la veste à Jeannot, car il vous rôtiroient comme des poulets-d'inde.

« La ville de Paris, continue le grand juge de police Prussien, et tous ces habitans sans distinction seront tenus de se soumettre sur le champ et sans délai au roi; de mettre ce prince en pleine et entière liberté, et de lui assurer, ainsi qu'à toutes les personnes royales, l'inviolabilité et le respect auxquels le droit de la nature et des gens oblige les sujets envers les souverains. Leurs majestés impériales et royales rendant personnellement responsables de tous les événemens, sur leurs têtes, pour être jugés militairement sans espoir de pardon, tous les membres de l'assemblée nationale, du département, du district, de la municipalité et de la garde nationale de Paris, juges de paix et tous autres qu'il appartiendra. Déclarant en outre leursdites majestés, sur leur foi et parole d'empereur et de roi, que si le château des Thuileries est forcé ou insulté, que s'il est fait la moindre violence, le moindre outrage à leurs majestés le roi et la reine et à la famille royale, s'il n'est pas pourvu immé-

diatement à leur sûreté, à leur conservation et à leur liberté, elles en tireront une vengeance exemplaire et à jamais mémorable, en livrant la ville de Paris à une exécution militaire et à une subversion totale, et les révoltés coupables d'attentats, aux supplices qu'ils auront mérités ».

Voilà donc encore ce pauvre Paris culbuté comme un château de cartes, si nous osons bouger quand la belle armée viendra nous foutre à la raison. Mais, disent les capons, nous ne leur jeterons rien par les fenêtres, au contraire nous leur descendront bien poliment des poulardes et du bon vin avec des ficelles, de peur qu'ils n'amassent une pleurésie en venant protéger notre *bon* roi; et nos maisons ne seront point brûlées; et nos filles ne seront point violentées, et nous nous soumettrons en bons et fidèles sujets, et nous nous prosternerons humblement devant ces divinités tutélaires qui n'arrivent, en vérité, qu'avec les meilleures intentions du monde pour nous délivrer des *sans-culottes*.

Mais il n'y a qu'un petit inconvénient dans tout cela, c'est, foutre, que les sans-culottes qui, demeurent ordinairement sous les toits, auront toutes les tuiles à leur disposition, et que comme il en demeure dans presque toutes les maisons où logent des riches au premier étage, ils s'embarasseront très-peu qu'on foute le feu à des maisons qui ne leur appartiennent pas, et feront pleuvoir une grêle de briques et d'immondices sur leurs majestés triomphantes, qui brûleront sans doute les maisons d'où

partiront ces nuées de pots cassés, de pierres, et même de coups de fusils. Je conseille donc d'avance à tous ces *honnêtes-gens* de foutre à la porte les sans-culottes, sans cela point de rémission. Ils auront beau crier : mais vous ferez brûler ma maison ; les autres leur diront du haut du grenier : tant pis, foutre ; si vous avez des maisons à brûler, nous avons nous une LIBERTÉ précieuse à conserver. Comme vous voyez c'est fort embarassant.

Les propriétaires feront donc encore mieux de se foutre en humeur de caramboler les Autrichiens et de coëffer les majestés avec des pots-de-chambre, que de les laisser triompher ; c'est je crois le plus sûr parti.

Mais après tout, n'est-ce pas trop s'occuper de ces triples millions de foutus bêtes ? et cette adresse n'est-elle pas le comble de la démence ? Croient-ils nous intimider par leurs bravades, et s'imaginent-ils que s'il étoit des hommes assez lâches, assez infâmes pour leur ouvrir les portes de quelques places, et se ranger sous les drapeaux des brigands de Coblentz, qu'ils nous feront jamais foutre les pouces devant eux pour leur bon roi ? S'ils l'aiment tant, qu'ils sachent que nous ne serons jamais assez vils pour obéir aux lois qui ne seroient dictées que par la volonté des intrigans méprisables qui forment sa cour perverse et maudite, et que nous avons juré de n'obéir qu'à celles consenties par tous. Malheur au premier jean-foutre qui laisseroit le

passage libre à ces bourreaux, qui ne font les rodomonts que parce qu'ils ont peur. Malheur aux traîtres qui livreroient, soi-disant pour avoir la paix, quelque place importante. Jurons tous que les Prussiens et compagnie n'arriveroient aux hommes libres qu'après avoir passé sur les cadavres des abominables capons qui céderoient à leurs menaces. Apprenons-leur que notre serment de *vivre libre ou mourir* n'est pas un serment de roi.

Lettre écrite à M. Bellegarde, député à l'assemblée nationale.

Camp retranché de Maubeuge le 28 juillet l'an quatrième de la liberté. Armée du Nord, division aux ordres du lieutenant-général Lanoue.

L'apparition de l'ennemi, mon cher Bellegarde, sur notre terrain, nous a valu une grande et très-grande victoire. Pendant le court séjour qu'il y a fait, il nous est venu au moins sept cents déserteurs; nous lui avons tué dans diverses escarmouches plus de soixante-dix hommes : il y a eu outre cela une insurrection violente; ils se sont battus les uns contre les autres : plusieurs ont été tués. Les der-

piers déserteurs qui nous sont arrivés au point du jour ce matin, étoient la majeure partie blessés, et ils nous ont assurés qu'ils avoient vu beaucoup des leurs restés sur le champ de bataille. Même commotion s'est fait sentir à Mons. Enfin ils ont levé le camp à Bavay cette nuit à minuit, et sont rentrés chez eux, après avoir beaucoup travaillé à défaire les retranchemens qu'ils y avoient établis. Jamais les Romains n'eurent une armée meilleure, plus brave et plus subordonnée que celle de la Nation, à son service en ce moment. Elle ne respire qu'après le combat; elle prouve la certitude de la victoire dans son courage. Quand la fera-t-on donc agir?

Le Lieutenant-Colonel commandant en second le premier bataillon tout nud *de la Charente.*

ROCHETTE.

Arrivez, mes camarades, arrivez en foule, et ne vous faites, foutre, plus égorger pour le bon plaisir des rois, par des Français qui voudroient ne voir en vous que des frères et des amis! Arrivez, et soyez tranquilles; car au lieu de vous pendre, comme on cherche à vous le

faire croire, nous vous promettons sûreté, amitié, bon vin, bonne chaire et *liberté* !

J'engage les écrivains patriotes des frontières à faire passer, par tous les moyens possibles, des invitations en allemand et en prussien dans le camp des troupes ennemies. Je réponds qu'elles seront bientôt toutes françaises.

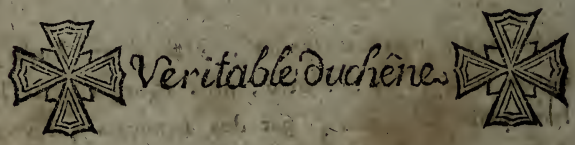
ERRATA.

Feuille d'hier, page 8, ligne 6, qui croyez tout faire ; *lisez* tout fait.

Dans un de mes N^os^. j'ai nommé un M. *Virchon* ; c'est *Tronchon*.

AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.



A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 79. (Prix, 2 sous.) 4 Août 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.

Dans le vin la vérité.

La patience a son terme, ainsi que le malheur.

Non content d'avoir à sa solde des écrivains iniques pour empestiférer l'opinion, le parti qui veut nous ravir la liberté, s'y prend d'une manière tout-à-fait neuve pour empoisonner nos soldats. Quel est donc le scélérat qui ose mettre du verre pilé dans le pain des volontaires de Soissons? ce crime odieux n'a, foutre, pas de nom. Il a pourtant été dénoncé par le ministre de la guerre à l'assemblée nationale. Cette horreur ne peut être que l'ouvrage d'un seul monstre, car il est impossible que plusieurs en soient les auteurs. C'est ce que nous prouvera-

le temps, et je ne me permettrai pas d'en dire davantage à cette occasion ; car si je n'écoutois que l'indignation que cette atrocité vient de tripler dans mon âme, je me mettrois dans une fureur d'enfer. S'il est cependant bien prouvé qu'on ait tout exprès voulu déchirer les entrailles de tous ces pauvres bougres arrivés couverts de sueur et de boue pour aller se sacrifier pour la patrie, alors je dirai : ce n'est plus entre les mains de qui que ce soit qu'il faut laisser notre sort ; c'est à nous-mêmes à nous sauver, c'est à nous mêmes à ne plus suivre d'autre loi que celle du salut du peuple. Alors nous verrons si on cherche à nous tuer avant de combattre, et si de lâches assassins machineront à chaque instant des forfaits pour en combler la mesure et nous perdre tous. Je pourrai bien revenir sur cet article. Mais que mes bons amis qui s'enrôlent ne soient, foutre, pas étonnés de ce crime ; de plus, l'assemblée vient d'envoyer au camp de braves commissaires, et sûrement on découvrira les coupables.

(*Au moment de mettre sous presse j'apprends que ce fait est un accident*).

L'article que vous allez lire est tiré des infâmes *Annales Monarchiques*. Vous allez voir si l'arrêté d'une des meilleures sections de Paris mérite que le fabricateur de ce libelle journalier en dise tant de mal. C'est ainsi que le bougre s'exprime :

« Quel triste spectacle pour les Parisiens, et surtout pour la garde nationale ! S'ils s'endorment sur les dangers pressans qui les menacent de toute part et principalement dans le sein de cette cité malheu-

reuse, le même sort les attend. Tout concourt à nous affermir dans cette affreuse idée. Les agitateurs du peuple sont plus que jamais en activité, pour opérer les plus violentes secousses. Ils ameutent et irritent continuellement les brigands dont Paris abonde. Leur trône n'est pas seulement dans les grouppes, ils règnent encore dans la plupart des sections; et c'est là qu'ils se font un manteau de la loi pour légaliser tous les forfaits de leur ame, et les transfuser dans celle des malheureux ou des sots, dont ils dirigent à volonté les consciences. Nous citerons à ce sujet la *déclaration politique* que la section *du Théatre-Français* vient de mettre au grand jour. Elle est une preuve complette de ce que nous avons dit tant de fois dans ces Annales, de la stupidité du vulgaire, et des moyens perfides qu'employent ses meneurs pour le conduire ou le fortifier dans le crime de la révolte. Voici cet acte de *souveraineté* si digne d'être connu:

Arrêté de la section du Théâtre-Français.

Les citoyens dits actifs du Théâtre-Français, considérant que tous les hommes qui sont nés, ou qui ont leur domicile en France, sont Français;

Que l'assemblée nationale constituante a remis le dépôt et la garde de la liberté et de la Constitution *au courage de tous les Français*;

Que le courage des Français ne peut s'exercer efficacement que sous les armes, et dans les grands débats politiques;

Que conséquemment tous les Français sont admis par la Constitution elle-même à porter les armes pour leur patrie, et à délibérer sur tous les objets qui l'intéressent ;

Considérant que jamais le courage et les lumières des citoyens ne sont aussi nécessaires que dans les dangers publics ;

Considérant que les dangers publics sont tels que le corps des représentans du peuple a cru devoir en faire la déclaration solemnelle ;

Considérant qu'après que la patrie a été déclarée en danger par les représentans du peuple, le peuple se trouve tout naturellement ressaisi de l'exercice de la souveraine surveillance ;

Que le décret qui déclare les sections permanentes n'est qu'une conséquence nécessaire de ce principe éternel ;

Considérant qu'une classe particulière de citoyens n'a pas même la faculté de s'arroger le droit exclusif de sauver la patrie ;

Déclare que, la patrie étant en danger, tous les hommes Français sont de fait appelés à la défendre, que les citoyens, vulgairement et aristocratiquement connus sous le nom de citoyens passifs, sont des *hommes Français ;* partant, qu'ils doivent être et qu'ils sont appelés, tant dans le service de la garde nationale pour y porter les armes, que dans les sections et dans les assemblées primaires pour y délibérer : en conséquence, les citoyens, qui ci-devant composoient exclusivement la section du Théâtre-Français, déclarent hautement leur répugnance pour leur ancien privilège, appellent à eux tous les hommes

Français qui ont un domicile quelconque dans l'étendue de la section, leur promettent de partager avec eux l'exercice de la portion de la souveraineté qui appartient à la section, de les regarder comme frères, concitoyens, co-intéressés à la même cause, et co-défenseurs nécessaires de la Constitution, de la déclaration des droits, de la liberté, de l'égalité, et de tous les droits imprescriptibles du peuple, et de chaque individu en particulier ».

DANTON, *président*. ANAXAGORAS CHAUMET *et* MOMORO, *secrétaires*.

Questions.

Pourquoi le roi, qui fait maintenant afficher de belles *proclamations* qu'on répand par-tout avec plus de promptitude que les décrets de l'assemblée, dont le ministère se contrefout à la barbe du genre-humain, n'a-t-il pas de même fait afficher une *proclamation* le lendemain de l'affaire des chevaliers du poignard, contre lesquels Lafayette fit semblant de se mettre si fort en colère ? et pourquoi n'en fit-il pas afficher une aussi le lendemain de l'affaire de la Chapelle, où l'on massacra plusieurs citoyens paisibles pour attirer la force de Paris dans cet endroit, et lui donner le temps de foutre le camp ?

Pourquoi le ministre de l'intérieur ne dénonce-t-il pas tous les ci-devant qui ont l'audace d'étaler aux yeux de tout le monde de superbes *livrées* de toute couleur sur les siéges de leurs co-

chers. Je prie mes lecteurs de répondre à la première de ces questions. J'invite aussi ceux qui voudront que je mette quelque chose dans ma feuille à ne pas me faire payer le port, quand ce sera sur-tout de leur composition.

Chanson pour la fête civique de la plantation de l'arbre de la liberté, dans la ville de Loches, *le dimanche 24 juin* 1792, l'an IVe *de la liberté.*

AIR : *Vous, qui d'amoureuse aventure*, etc.

Citoyens, célébrons la fête,
La fête de la Liberté;
Nous en avons fait la conquête,
Oublions ce qu'elle a coûté.
Liberté! Liberté!
Reçois de nous le plus pur hommage;
Vieillards, enfans,
Nous sommes tous soumis à tes lois:
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Lochois.

Liberté, nous voulons qu'un arbre
En ton honneur soit élevé;
Et que notre cœur soit le marbre
Où ce beau refrain soit gravé :
Liberté! etc.

Vieillards et mères de famille,
Jeunes filles, adolescens,
Vous, par qui cette fête brille,
Chantez, répétez ces accens :
Liberté! etc.

De nos lois organes fidèles,
O vous, que nous avons choisis!
Surveillez de près les rebelles
Qui voudroient nous voir désunis.

Union ! Liberté !
Recevez notre plus pur hommage ;
Veillards, enfans,
Nous sommes tous soumis à vos lois :
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Lochois.

Si l'aristocrate colère,
Veut appaiser notre courroux ;
Qu'il quitte un parti téméraire,
Et vienne chanter avec nous ;
Liberté ! Liberté !
Reçois de nous le plus pur hommage ;
Vieillards, enfans,
Nous sommes tous soumis à tes lois :
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Lochois.

Nota. Ceux qui voudroient chanter cette jolie chanson faite par un ami du père Duchêne, pourroient, pour qu'elle ne servît pas seulement aux *Lochois*, mettre à la place de ce vers :

Nous sommes tous soumis à tes lois ;

Celui-ci :

Nous admirons tes rares bienfaits.

Et au lieu du dernier :

C'est la devise des Lochois ;

Dire :

C'est la devise des Français.

De cette manière, on pourroit chanter par-tout cette chanson : elle seroit faite pour tous les pays.

Sedan, 30 *Juillet* 1792.

Mon cher ami Duchêne, c'est un citoyen, un abonné qui a l'honneur de vous écrire, qui, sans d'autre philosophie que celle que la nature lui a procurée, se permet au nom de la société, de vous

faire une observation, comme étant le seul écrivain à qui nous avons eu le plus de confiance; en effet, depuis la première de vos lettres qui a paru, chacun de nous s'est toujours empressé de les lire et de se les communiquer; et, à la vérité, votre style, votre naïveté à vous exprimer, les font admirer comme seules capables de nous informer et nous éclairer sur les moyens de consolider notre bonheur, et vous ont mérité, à juste titre, l'estime de vos concitoyens. Mais depuis que vous accusez de trahison le *général Lafayette*, ceux qui vous étoient le plus attachés se sont retirés de plusieurs sociétés; cependant nous attendions de votre part une preuve convaincante à son sujet; mais comme cette accusation est jusqu'alors sans fondement, nous croyons actuellement être trompés par vous ou par le faux Duchêne, et généralement personne en cette ville n'ose plus s'entretenir de vous, parce que la plupart maintenant vous regardent pour un écrivain perfide, si vous n'apportez promptement des preuves certaines de ce que vous avancez. D'après cet exposé, vous voyez combien il est urgent de vous justifier à votre tour, lorsqu'on vous blâme d'être aussi acharné contre le général, pour s'être permis, avec l'*agrément* de son armée, de venir comme simple particulier à l'assemblée nationale, faire sa pétition, et non pour dicter des lois. Ainsi vous jugez bien l'indignation qu'on a conçue contre vous, de ce que vous cherchez à retirer la confiance que nous avons en nos officiers-généraux commandant l'armée. Quoi qu'il en soit, cher ami Duchêne, je vous prie de recevoir mes salutations, et de me croire avec estime et l'amitié la plus étroite, celui qui désormais veut vivre libre ou mourir, en qualité de grenadier garde national de Sedan, etc.

Demain réponse.

A Paris, de l'imprimerie de Gaillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 80. (Prix, 2 sous.) 5 *Août* 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Réponse au grenadier de Sedan.

Je suis bien fâché pour vous, mon camarade, que vous et vos amis ayez la berlue, et que la poudre de perlimpinpin de Lafayette ait produit un tel effet sur vos yeux, que vous ne vouliez pas le voir pour ce qu'il est. Si vous m'interrogez pour ce que j'ai cru de mon devoir de dire, parce que la vérité, la justice, la liberté sont plus grandes à mes yeux qu'un homme ambitieux et fourbe, je vous demande, à mon tour, qu'a-t-il fait pour mériter que vous l'estimiez tant ?

Retenez bien que Duchêne aime trop sa patrie pour la trahir. Retenez bien qu'il n'a, foutre, pas d'autre INTÉRÊT, ni d'autre ambition depuis qu'il écrit, que de la servir en démasquant les traîtres, et que vous ne tarderez pas à lui rendre votre estime qu'il ne devoit pas perdre, quand il a fait l'aveu que, pendant trois ans, la poudre de Blondinet l'avoit aveuglé, parce qu'il le croyoit l'ami, le defenseur de la liberté. Retenez bien encore que si jamais vous la perdez, ce que je crois impossible si vous ouvrez les yeux, c'est lui, oui lui LAFAYETTE qui vous l'ôtera, pour qui? pour lui, pour être ou *connétable* en rétablissant dans son autorité première et illégitime *le roi*, *qu'il sert* PLUS QUE LE PEUPLE, ou *protecteur* en créant *les deux chambres*. Souvenez-vous que c'est son but, et que c'est-là le crime que je lui reproche, ainsi qu'à tous les chenapans dont il s'est entouré. Car moi, qui vous parle, je connois, j'AI VU plusieurs *mouchards*, bien *mouchards*, qui sont ses acolytes; et quand un homme est pur il ne s'entoure, foutre, pas de ce qu'il y a de plus vils gredins. Souvenez-vous que ce n'est qu'à force de convictions que je me suis déterminé à parler de lui en homme libre, et qui se foutroit du tonnerre même, s'il devoit l'écraser pour une vérité qui sauveroit sa patrie.

Peu m'importe à présent qu'un perfide dont j'ai hésité jusqu'alors de dévoiler la turpitude, n'ait plus la confiance de ses soldats; un traître ne la mérite plus. Il s'agit de sauver la patrie : les ménagemens sont de trop, et c'est cela qui nous a jusqu'alors perdus. Il est temps de révéler tout; et,

comme il est moins dangereux de dire hautement les grandes vérités qui m'ont échappées, que de les taire, je les ai mises au jour.

Si vous m'aviez bien lu, bien apprécié; si vous connoissiez bien mon cœur et sa droiture, vous m'auriez mieux compris, et vous ne me demanderiez pas aujourd'hui que vous êtes encore dupes de ce PETIT *grand* homme, des preuves. Malheureux, des preuves!..... Lisez donc tous les journaux des *vrais* patriotes, de ceux mêmes qui avoient été constamment les défenseurs de ce marquis au faux toupet, au cœur pervers; lisez cet écrit signé d'une quantité de citoyens purs, ayant pour titre: *Les crimes de Lafayette;* voyez de tous côtés les adresses tomber en foule sur le cheval blanc, qu'elles étoufferont bientôt; voyez des milliers de volontaires refuser d'aller servir sous ses ordres; calculez ses *triomphes depuis qu'il commande.* Voyez ceux qui vouloient sa place et qui ne valent, foutre, pas mieux que lui, maintenant ses confidens, ses amis, et vous n'écrirez plus de sottises à celui qui a eu le courage de s'accrocher fortement à lui. Vous auriez trop de monde à mépriser, si tous ceux qui ne caressent plus votre bougre d'idole étoient méprisables.

Pour moi j'attends, foutre, bien avec assurance que, loin de perdre l'estime de mes bons amis, ils me la rendront bientôt encore plus grande que celle que jusqu'alors j'ai eu le bonheur de mériter, quand le temps qui démasque le crime, comme il fait triompher la vertu, aura fait voir l'un et l'autre au grand jour; et ce temps ne sera pas long. Adieu,

mon camarade, souvenez-vous que pour être vraiment libre, il ne faut qu'idolâtrer la liberté, c'est-à-dire les lois.

Extrait d'une Lettre de Lille.

Pourquoi, brave Duchêne, lorsque ta Trompette a sonné l'allarme, et qu'elle appelle tous les soldats de la liberté aux frontières, pourquoi le monstrueux *pouvoir persécutif* laisse-t-il la majeure partie de nos troupes de ligne dans l'intérieur du royaume, au lieu de les faire marcher aussi à l'ennemi? Voilà ce qui contrefout ici nos gardes nationaux, qui voient dans cette abominable manœuvre une trahison bien prononcée. Nous avons, disent-ils, 200 mille hommes de troupes réglées, et plus de 100 mille volontaires soldés par la Nation. Où sont-elles ces troupes? elles ne sont certainement pas toutes dans nos armées, ni dans les villes frontières; et pourquoi l'assemblée nationale, d'après l'impudente et astucieuse proclamation du roi sur les dangers de la patrie, ne décrète-t-elle pas que le pouvoir persécutif renforcera sans délai nos armées de toutes les troupes de ligne qui se trouvent dans le centre du royaume, et même d'une partie de celles des villes frontières susceptibles d'être remplacées par les gardes nationaux, à qui il est bien plus naturel de laisser défendre leurs foyers, leurs femmes, leurs enfans? Voilà, M. Duchêne, ce que plusieurs citoyens d'ici m'ont observé, et ce que je me suis chargé de vous mettre sous les yeux, afin que puisqu'aucun député n'en a encore parlé à l'assemblée, vous tonniez assez

fort pour obliger quelqu'un d'eux à le faire de suite ; car, en vérité, n'est-il pas odieux que vingt-quatre millions d'hommes soient impunément le jouet d'un seul ? Voilà, brave homme, ce que les Anglois ne conçoivent pas ; car en buvant avec eux à la santé du père Duchêne à la taverne d'Hercule, passage à côté du café anti-gallican, ils m'ont assuré que si Louis XVI, qu'ils appellent le roi de Coblentz, avoit affaire à eux, puisque la Constitution l'avoit déclaré inviolable, ils l'auroient mis dans l'impossibilité de nuire, car la Nation est inviolable aussi.

Si vous connoissez quelque brave député, veuillez lui rappeler l'observation ci-dessus. Le 28, il est encore passé par cette ville un superbe bataillon de gardes nationales soldées pour aller renforcer le camp de Maulde.

Extrait d'une Lettre de Valenciennes.

Le nombre des troupes sur cette frontière étant devenu plus considérable que lors du départ de MM. Luckner et Lafayette, les ennemis retranchés dans les environs de Bavay se sont repliés d'eux-mêmes, et nos troupes se sont emparées de leur camp il y a deux jours. Nous y avons je crois actuellement 3500 hommes. Le grand art des Autrichiens est de savoir tous nos projets long-temps avant leur exécution, et d'en imposer à notre ignorance sur le nombre de leurs troupes. A cet effet, il n'y a pas de ruses qu'ils n'emploient. Non-seulement ils ont des tentes en bien plus grande quantité

qu'il n'en faut pour couvrir leurs soldats ; mais encore ils répandent (à ce qu'on prétend) de la poussière de chaux dans beaucoup de champs en jachères, ce qui de loin présente le blanc des tentes et l'aspect d'un camp. Les gens qui prétendent être bien instruits assurent qu'il n'y a jamais eu dans les Pays-Bas plus de 22 mille hommes ; que les Autrichiens ont eu l'art de multiplier dans vingt endroits à la fois. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les affaires particulières ont été jusqu'à présent à notre avantage, et toujours en nombre inférieurs. Les soldats ont la meilleure volonté, et brûlent de réparer la honte des journées de Mons et de Tournay ; mais les officiers en général sont ou suspects ou mauvais. Suspects pour ceux de l'ancien régime qui tiennent encore dans les régimens de ligne ; mauvais pour ceux qui les ont remplacés, ainsi que pour ceux de la garde nationale. Je pense que ma manière de m'exprimer vous prouvera que je me suis dégagé de tout préjugé, et que c'est ainsi que je me suis dit qu'il falloit être avant de raisonner. Quant à moi j'ai une troupe excellente ; mais on ne veut pas la compléter, quoique la loi l'ordonne. Je n'ai pas parlé aux soldats de Constitution ; ils savent cependant que j'aime la révolution, et que je périrai à mon poste plutôt que de trahir la cause du peuple. J'ai toute leur confiance, et n'en abuserai certainement pas. Je prépare ici des mines propres à dégoûter l'ennemi, s'il tentoit jamais une attaque sur Valenciennes, que je crois même sans cela bien à l'abri de toute espèce de crainte. Le courier m'a rendu compte des événe-

mens relatifs au ruban bleu de la terrasse des Feuillans. J'ai admiré le respect du peuple, ou plutôt son mépris pour la terre de Coblentz. Grande et utile leçon pour celui qui en voudroit profiter; mais je ne raisonne plus, je vais exécuter.

Nanterre, ce premier août.

« Oui, cher et admirable papa Duchêne, vous êtes trop honnête pour refuser de dénoncer à la patrie les serpents qu'elle nourrit dans son sein, puisque c'est le devoir d'un citoyen.

Dans la paroisse de Ruel près Nanterre en Parisis, est un couvent de vieilles sorcières, se disant Sœurs de la Croix. Cette maison est un véritable repaire de l'aristocratie et de toutes sortes d'abominations; car c'est dans ce gouffre où ces malheureuses pervertissent 30 à 40 jeunes pensionnaires dignes de tous nos repects par-tout ailleurs. Un ex-jésuite, qui seroit le plus exécrable des hommes (si le curé de Ruel et le premier vicaire du Gros-Caillou, dignes associés de la même compagnie de Jésus mourant, n'existoient plus comme ils le méritent à juste titre), ce monstre est le très-cher père de ces dégoûtantes beguines, pour ne rien dire de plus.

Sœur Thérèse de Jésus, car c'est le nom qu'elle portoit il y a long-temps dans la rue Maubué, est aujourd'hui l'économe de cet antre infernal. Dimanche 22 juillet, allant semer la discorde dans la paroisse, suivant ses us et coutumes, perdit son porte feuille, qui contenoit, entr'autres choses, un état fort détaillé d'une petite somme de *cent quarante huit mille livres*, que ces PAUVRES filles, qui ne pouvoient pas payer 200 liv. de don patriotique, avoient fait passer aux émigrés depuis le mois de janvier 92. Messieurs les officiers-municipaux munis de cette pièce, firent leurs devoirs en vrais patriotes.

Le conseil embéguiné où présidoient le très-cher

père en Dieu et le sieur Cousin, curé dudit Ruel (aristocrate s'il en fût jamais), condamnèrent les épaules de la chère Sœur Thérèse de Jésus à payer son imprudence par une violente discipline de trois mois, et son estomac sucré à un jeûne très-rigoureux.

Daignez, cher papa Duchêne, donner place à ce fait certain et assuré, dans un de vos plus prochains Nos. Coupez, retranchez, émondez tout ce qu'il vous plaira; mais au nom de mille et millions de bombes, faites connoître à la patrie entière combien elle renferme de monstres dans son sein qui la dévorent. Vous obligerez infiniment une société de vos abonnés, qui vous lisent tous les jours avec la plus grande satisfaction ».

Ces pauvres filles en Dieu, qui se plaignent qu'on les réduit à l'aumône, et qui trouvent le secret d'alimenter les émigrés, méritent bien, comme on voit, d'exciter notre pitié. O la bonne race que toute cette foutu race!

Couplet à ajouter dans la chanson insérée dans le No. 77, qu'on avoit oublié.

Sortis des murs de Marseille,
Cinq cents jeunes Phocéens
Pleins d'une ardeur sans pareille
Vont s'unir aux Parisiens;
Avec ceux de nos provinces
Mille braves délégués
Jureront la mort des princes
Qui contre nous sont ligués.

Nota. Je parlerai demain de la pétition des 48 sections de Paris, qui ont demandé la déchéance du roi.

A *Paris*, de l'imprimerie de Cailleot et Couchéry, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 81. (Prix, 2 sous.) 6 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Premier article sur la déchéance du roi.

Tandis qu'à Paris les vrais persécuteurs des amis de la liberté font semblant de la défendre, et se foutent du qu'en-dira-t-on en écrivant sans cesse, avec autant d'audace que d'impunité, de foutus mensonges révoltans, dont ils inondent les départemens; tandis qu'*Adrien Duport*, ce lâche constituant, vante aujourd'hui dans son pitoyable *Indicateur*, le pitoyable Lafayette, qu'il méprisoit, et que sa plume empoisonnée peint comme des brigands ceux qui viennent de deux cents lieues dé-

fendre la liberté dont il est l'insolent ennemi ; tandis qu'un Duplain (1), dont j'avois promis de ne plus parler, de peur de salir mon papier et ma pensée, trompe, embête, séduit et gangrène l'opinion publique en se faisant écrire, par des lâches comme lui, les phrases ridicules et plates où l'on répète jusqu'au dégoût : *courage, M. Duplain, courage !*..... et qu'il s'extasie comme un vil jean-foutre sur les malheurs de son roi, quand il parle à peine de ceux de la patrie ; tandis qu'un Cerisier fait toujours sa plate Gazette universelle ; un Renaud de Saint-Jean d'Angely, son journal insipide et puant ; les sections permanentes et pures viennent de prendre un arrêté vigoureux, et présenter leurs vœux à l'assemblée nationale, par l'organe du maire de Paris, *pour la déchéance du roi.* Ces écrivassiers achetés par le parti qui nous divise, vont jeter feux et flammes contre cette mesure, que j'avois moi-même trouvée trop rigoureuse, en ne demandant que la suspension provisoire, mais que tout annonce *être la seule* et la dernière à prendre, si on ne veut, foutre, pas sacrifier une Nation toute entière aux caprices d'une cour exécrable, à son avidité, à son désir infernal de nous soumettre ou de nous faire égorger en détail. Mais ces brigands payés auront beau larder à coups de plume la liberté, je leur annonce d'avance qu'ils ne réussiront pas, et que

(1) Il compte depuis peu les *Lameth* au nombre de ses souscripteurs. Si ce sont-là les *honnêtes-gens* que ce grimaud littéraire compte parmi ses lecteurs, il faut avouer qu'il est bien digne d'eux.

la grande majorité, lassée de tout le mal qu'on nous fait, prononcera bougrement roide cette sentence terrible de la déchéance, parce qu'il ne faut plus que les hommes soient dévorés par des Gargantuas couronnés, qui font caca dans des pots-de-chambre d'or, quand le pauvre n'a souvent pas même de pain. J'annonce encore à ces tristes bougres une expédition trop long-temps retardée, et que depuis deux ans sollicite l'indignation publique. Ils auront dans quelques jours l'honneur de se promener *gravement sur des ânes* dans toutes les rues de Paris, et même jusque sous les fenêtres du *veto*. Quatre des plus beaux peccata *sont prêts*. Des patriotes en ont fait l'acquisition. Je les préviens d'avance, afin qu'ils prennent des leçons d'équitation, de peur de tomber dans la boue ; car il se pourroit bien que quelques ruades fissent dégringoler ces messieurs.

La déchéance est la question la plus grave qui ait encore occupé les François depuis l'établissement de la monarchie ; c'est pourquoi j'engage tous les patriotes à attendre dans le calme que l'assemblée prononce, car cette mesure bien prise, doit, foutre, nous sauver, et si on la brusquoit sans y préparer fortement l'opinion, je soutiens qu'il y auroit un grand danger. Un pareil jugement, qui doit faire époque dans notre histoire, ne doit pas être précipité ; c'est la raison qui doit le porter, et non la passion. Il faut que l'assemblée nationale démontre clair comme le jour, à l'univers entier, qu'elle y a été forcée ; il faut que les modérés soient convaincus, et que tous les benêts aient les yeux ouverts. Alors la bombe nationale éclatera sans

écraser qui que ce soit que les coupables ; et, par tous les diables, *ça ira.*

Je m'engage à commencer dès demain à donner les raisons les plus fortes pour démontrer la nécessité de ce grand acte de vigueur, plus constitutionnel que la suspension. Beaucoup de patriotes éclairés m'ont fait voir que j'avois eu tort en parlant de mesure provisoire, et m'ont remis à l'ordre, j'en profiterai. Il faut sauver la patrie ; c'est-là le *hic.* Quelque violent que soit le remède, il faut l'administrer. A demain donc.

J'ai cru que je pouvois, dans cette circonstance, donner à mes lecteurs le discours antique du prophète Samuël, que j'ai trouvé à l'article des rois, dans une très-vieille bible que m'a donnée mon vieux bougre d'oncle le curé. Les Israélites demandoient un roi ; voilà ce que Samuël leur dit : Lisez son discours, et pesez-en bien les grandes vérités, quoiqu'écrites dans un style antique, gothique et clair ; quoiqu'en apparence bougrement amphigourique, elles n'en seront que plus frappantes.

1. *Les fils de Samuel constituez juges.* 3. *Leur avarice.* 5. 18. *Israel demandant un Roy, Samuel leur expose le droit du Roy.*

1. Et il avint, que quand Samuel fut devenu vieil, il constitua ses fils juges sur Israel.

2. Le nom de son premier né étoit Joel, et le nom du second, Abia, juge en Bersabée.

3. Et ne cheminèrent pas ses fils selon ses voyes, mais déclinérent après l'avarice, prirent les dons, et pervertirent le jugement.

4. Pourquoy tous les plus anciens d'Israel étant assemblez vinrent à Samuel en Ramatha.

5. Et luy dirent : Voicy, tu és devenu ancien, et tes fils ne cheminent pas selon tes voyes : (*Osée* 13. 10. *Act.* 31. 1.) Ordonne sur nous un Roy, pour nous juger, comme toutes les nations.

6. Et la parole déplût aux yeux de Samuel, pour ce qu'ils avoient dit, Donne nous un Roy, afin qu'il nous juge. Et Samuel pria le Seigneur.

7. Et le Seigneur dit à Samuel : Ecoute la voix du peuple en toutes les choses qu'ils te disent. Car ils ne t'ont pas méprisé, mais moy, afin que je ne regne pas sur eux.

8. Selon toutes les œuvres d'iceux, qu'ils ont faites depuis le jour que je les tiray hors d'Egypte, jusques à ce jour : comme ils m'ont délaissé, et ont servy aux dieux étrangers, ainsi aussi to font-ils.

9. Maintenant donc écoute leur voix. Mais toutefois témoigne leur, et leur prédis le droit du Roy, qui doit regner sur eux.

10. Et ainsi Samuel dit toutes les paroles du Seigneur au peuple, qui lui avoit demandé un Roy, et dit :

11. Tel sera le droit du Roy, qui dominera sur vous. Il prendra vos fils, et les mettra à ses chariots. Et en fera des chevaucheurs pour luy, et courreurs devant ses chariots.

12. Et en ordonnera aucuns pour être ses Capi-

taines et Centeniers, et pour labourer ses champs, et pour moissonner ses bleds, et pour forger ses armures, et ses chariots.

13. Et aussi prendra de vos filles, pour faire ses oignemens et être cuisinieres, et boulengeres.

14. Et prendra aussi vos champs, et les vignes, et les meilleurs lieux des olives, et les donnera à ses serviteurs.

15. Mais aussi dismera vos bleds, et les revenus des vignes, pour en donner à ses eunuques, et à ses serviteurs.

16. Et aussi prendra vos serviteurs, et vos chambrieres, et les meilleurs jouvenceaux, et les ânes, et les appliquera à son service.

17. Aussi il dismera vos troupeaux, et luy serez serfs.

18. En ce jour-là, vous crierez devant la face de votre Roy, que vous vous aurez élû, et le Seigneur ne vous exaucera point en ce jour-là, pour ce que vous avez demandé un Roy pour vous.

19. Or le peuple ne voulut point oüir la voix de Samuel, mais ils dirent, Non: Mais un sera sur nous,

20. Et nous serons aussi comme toutes les gens, nôtre Roy nous jugera, et ira devant nous, et conduira nos batailles pour nous.

21. Et Samuel oüit toutes les paroles du peuple, et les dit aux oreilles du Seigneur.

22. Et le Seigneur dit à Samuel: Ecoute leur voix, et ordonne un Roy sur eux. Et Samuel dit aux hommes d'Israel: Qu'un chacun s'en aille en sa cité.

Les Jacobins de Strasbourg a tous les patriotes du royaume et sur-tout à ceux des départemens voisins.

Les départemens du Rhin sont entiérement investis ; nous ne voyons par-tout, qu'Autrichiens, Prussiens et émigrés. Landau est au moment d'être attaqué, Bitsch environné, et nous entourés ; déja nôtre pont fait la seule séparation de nos soldats avec les Autrichiens. Nous manquons de troupes, nous sommes obsédés de fanatiques, royalistes, fayettistes et traîtres ; enfin nous sommes au moment d'être conquis ou vendus : on en veut aux patriotes, aux hommes éclairés, et sur-tout aux Jacobins, défenseurs intrépides du peuple et de la liberté. Nos généraux, le brave Biron, Kellermann et Ferrière, nous donnent quelques espérances ; mais ils sont sans des forces proportionnées à la masse considérable de nos ennemis : le général a requis votre département à engager les bons citoyens à venir à notre secours. Par la présente nous vous invitons à seconder de toute votre influence cette urgente mesure ; tâchez que l'on vienne au plus vîte s'unir avec nous pour faire tête à cette horrible invasion.

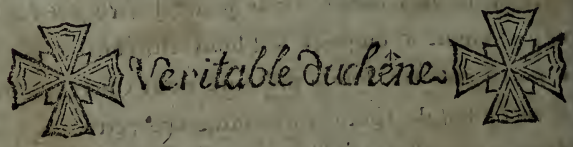
Il s'agit de défendre l'entrée du royaume, et par conséquent nos propriétés et les vôtres.

Nous voudrions être en force pour repousser seuls nos ennemis communs, mais nous suffisons à peine pour contenir les malveillans du dedans; sans vous, nous serions indubitablement écrasés. Arrivez donc, frères et amis, le plus tôt possible; l'heure est là pour faire connoître à toutes les Nations que nous sommes dignes de la liberté! Elles n'attendent que bonne contenance de notre part pour se déclarer pour nous; et devenir libres à leur tour. Nous comptons sur votre civisme, nous vous tendons les bras et sommes fraternellement,

Les membres, etc.

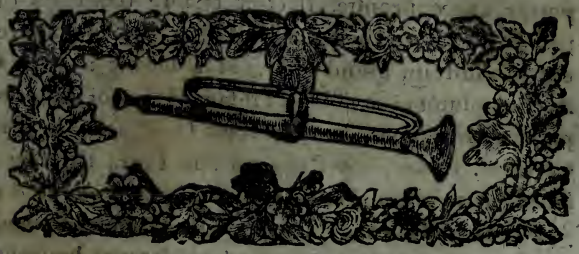
AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement est fini ou près de finir, sont priés de renouveler, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans le service, qui se fera maintenant avec la plus grande exactitude.



Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 82. (Prix, 2 sous.) 7 *Août* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Second article sur la déchéance.

Dans le No. 201 de la Chronique du 19 juillet, il y avoit un article intitulé : *Si j'étois roi, voilà ce que je dirois à l'assemblée nationale.* L'auteur, M. Millin, y donnoit au roi d'excellens conseils qu'il auroit dû suivre plutôt que ceux des foutus viédazes qui se sont tellement emparés de lui, qu'ils lui ont fait perdre la tête ; et vous jugez bien que lorsqu'on n'a, foutre, plus de tête, il n'est pas possible de

porter une couronne. Il étoit encore temps au 19 juillet de suivre l'avis de M. Millin, qui peut-être eût produit un grand effet. Mais bernic : on lit à la cour plutôt avec délices l'infame Derosoi, le crapuleux Montjoye, le dégoûtant Gauthier, le plat Cérisier, l'impudent Regnaud, le lourd Duplain, l'insolent mercure, le pitoyable Pelletier, que les généreux patriotes, qui depuis le commencement auroient voulu voir le roi véritablement heureux du bonheur du peuple, mais qui, maintenant indignés de n'avoir pu rien obtenir, et toujours eux-mêmes impitoyablement menacés, sont devenus irréconciliables et furieux.

Je me souviens, foutre, bien d'avoir dit cent fois que les écrivains payés pour parler en faveur du roi, aigriroient tellement les esprits, qu'il se repentiroit un jour, mais trop tard, d'avoir de pareils défenseurs, qui, bien loin de le conduire au bien, ne faisoient que l'irriter lui-même, en lui présentant journellement les poisons de leurs conseils, en le détachant du peuple et de ses représentans, en faisant prendre à tous les aristocrates qui lui sont bêtement dévoués, des mensonges pour des vérités, et en les menant eux-mêmes à leur perte.

Elle est maintenant inévitable, et rien au monde ne pourroit arrêter la chûte de ceux qui, si longuement, se sont joués du peuple, de ses ressources et de son sang. Si l'assemblée nationale balançoit à prononcer l'arrêt qui va les foutre en débris, les maux qui en résulteroient sont incalculables. On verroit des départemens entiers, ceux sur-tout que

le midi réchauffe, prendre de terribles, mais de grandes résolutions.

La chûte du roi, qui dans toute autre circonstance auroit été regardée comme une calamité publique, cessé d'en être une, quand on songe que celui que voulut bien conserver le peuple Français dans les plus grands momens de sa fureur, est le point de ralliement de tous les rebelles à la loi, et qu'il a, foutre, oublié qu'on auroit pu le comprendre dans la débâcle de 89, pour tous les actes révoltans qui précédèrent la chûte de l'affreuse Bastille.

En effet, la patrie est déclarée en danger; ce danger vient de l'inexécution des lois; cette inexécution des lois vient de la haine ancrée dans les ames damnées de la cour et des ministres que choisit le roi: donc, c'est, foutre, bien là qu'est le principe du mal; donc, c'est lui qu'il faut déraciner pour le faire cesser.

C'est malheureux pour Louis XVI, que ses anciennes connoissances, que tous les loups-garoux de l'ancien régime l'aient entouré depuis la révolution; mais il seroit plus malheureux pour une Nation toute entière de tomber non-seulement dans l'esclavage, après avoir été trop généreuse envers lui, mais encore de se voir inonder de flots de sang le plus pur. J'aime, foutre, mieux la chûte de la couronne d'un homme mal conseillé, mal intentionné, que la chûte du bonnet de la liberté.

Ah, double nom d'un escadron! si la cour avoit pu faire chasser l'assemblée nationale, elle l'eût

fait sans rémission. Mais ses soldats joints au peuple qui les nourrit et les aime se tournèrent contre elle ; alors elle fut obligée de foutre les pouces, et de nous endormir par de belles promesses. Elle auroit bien voulu exciter l'armée contre ce même peuple, mais elle ne l'a pas pu. Qu'a-t-elle fait, voyant qu'au dedans les amis de la liberté s'entendoient et formoient une imposante majorité ? Elle a fait soulever les autres puissances contre nous par ses solliciteurs ardens, et pendant ce temps-là rien ne va, que le mal et que la division fomentée par tous ses agens.

Si ce foyer de malédictions subsistoit encore trois mois, je n'en donne pas six à la liberté. C'est lui qu'il faut éteindre.

Eh, double dieux ! serions-nous tous armés de piques et de bayonnettes pour enfiler des perles ? Non, non, cent fois non ; nous n'avons fait qu'une demi-révolution en 89 ; faisons-en promptement une entière en 92. Nous le pouvons avec un mot de l'assemblée nationale, sans verser une seule goutte de sang.

Nos ennemis de l'intérieur déroutés, et n'ayant plus que la plainte à la place des moyens, n'ayant plus un centre commun pour se rallier et s'unir, la liberté triomphera, et, foutre, nous pouvons profiter des bévues mêmes de la cour, pour établir le plus beau et le plus parfait des gouvernemens. Si nous rattons l'occasion, c'est foutu, la France est éternellement avilie ; nos ennemis triomphent et nous

désarment ; et jamais, jamais le mot liberté ne pourra être prononcé, sans que ce soit un crime qui seroit puni sur-le-champ.

L'opinion s'éclaire et se prononce bougrement depuis quelques jours ; elle est tellement fortifiée, que l'on n'a rien à redouter des menaces des ridicules royalistes qui nous font craindre la guerre civile, et, qui plus est, le mécontentement des armées. Et, triple nom d'une carabine ! le soldat sait, foutre, combien il étoit malheureux sous l'ancien régime, et jamais il n'aura la stupidité de combattre contre ses propres intérêts, ni contre la liberté. Le soldat sait bien que lorsqu'un pouvoir *persécutif*, qui nomme encore à toutes les premières places de l'armée, n'aura plus ce droit, il pourra se voir enfin porté aux premiers grades par le courage et la vertu.

Le temps est venu où le peuple et le soldat, qui l'aime parce qu'il est lui-même peuple, ne peuvent plus être dupes, et ne se laisseront, foutre, plus leurrer par les endormeurs. Il ne faut plus de petits remèdes, il en faut un grand ; et garre à ceux qui voudroient s'y opposer !

Le peuple connoît, foutre, bien tous les faux amis de la Constitution, qui ne l'invoquent que pour la foutre en pièces, et n'en aiment que la liste civile, qui les enrichit ; que le *veto*, qui les caresse, pour leur donner les moyens et le temps de se révolter en force, et rétablir le règne de tous les jean-foutres qui veulent être les *maîtres* et les tyrans de la multitude. Mais enfin qu'ayons-

nous à craindre ? Le mal peut-il être plus grand, et ne faudroit-il pas plutôt périr que d'être ainsi livrés à toutes les convulsions de la rage ennemie de la liberté ?

Nous sommes 15 sans-culottes contre un bravache du parti des honnêtes-gens. La guerre civile est impossible ; ou si la témérité de ces bougres là leur fait entreprendre de la déclarer, je leur annonce qu'elle ne durera qu'un jour, et que ce sera le temps de fumer trois pipes de tabac, de nous débarrasser de toutes les pourritures qui nous infectent,

La majorité des Parisiens est décidée : les capons se sacheront dans leurs caves, et n'oseront se roidir contre tant de forces et tant de lumières réunies. Cette majorité forcera le reste à vomir un despote qui fouleroit à ses pieds la statue de la liberté, s'il étoit le plus fort. Cette majorité décidera la majorité de toutes les sections de l'empire, et, comme un torrent, balayera tous les grimauds insolens qui voudroient se regimber contre elle au moment de la déchéance nécessitée par tous les maux qu'elle peut prévenir, et non pas augmenter. Cette mesure est d'ailleurs prévue par la Constitution ; nous en avons tous besoin, nous la réclamons tous à grands cris. Il n'y a que des lâches, des sots ou des brigands qui puissent s'y opposer. Paris sait foutre, bien que si le despotisme relevoit sa foutue tête hideuse, il verroit compromis ses plus chers intérêts. Paris voit bien que s'il est du contraire écrasé, dans quatre ans cette ville immense

et superbe jouira des bienfaits innombrables de la révolution, et sera la cité par excellence.

La suite demain.

Landau, le 28 *Juillet* 1792, l'an IVe *de la liberté.*

PATRIOTES DES 83 DÉPARTEMENS,

Le voilà enfin arrivé ce jour terrible auquel nous devions nous attendre!.. La France n'a plus d'autres ressources que l'énergie de son courage, la justice de sa cause... Oui, la Constitution court le plus grand péril, si le peuple refuse de se lever tout entier! Déterminés à vaincre ou à mourir avec Beauvoisis et Saintonge, infanterie; Royal et Dauphin, cavalerie; les soldats d'artillerie détachés de Strasbourg, et les bataillons des Vosges et du Jura, nous nous ensevelirons, nous, nos femmes et nos enfans, sous les ruines de Landau, ce chef-d'œuvre d'architecture militaire, où dix mille hommes seulement de garnison, et nous ne les avons pas, pourroient se jouer de toutes les forces des tyrans coalisés contre la liberté. Il nous seroit si doux de périr les premiers pour elle!

Mais, juste ciel! eh, que deviendront les départemens du Haut et Bas-Rhin, des Vosges, de la Meurthe, de la Mozelle et de la Marne, si les esclaves stipendiés de François et de Frédéric-Guillaume sont en assez grand nombre pour nous écraser?... Trahis au dedans, surpris par le dehors, les

patriotes auront-ils alors le temps, la possibilité d'opposer des masses capables de repousser des ennemis, dont le nombre s'accroîtra en raison de nos revers?....

Nos augustes représentans ont annoncé que la patrie étoit en danger... que tardez-vous donc pour voler aux frontières? Craignez-vous de manquer d'habiles généraux? Luckner, Biron, Dumouriez, Kellermann, Labourdonnaye et mille autres que les circonstances feront connoître, n'attendent que votre présence pour vous tracer le chemin de la victoire, et lire à votre tête le décret sacré des droits de l'homme à toute l'Europe....

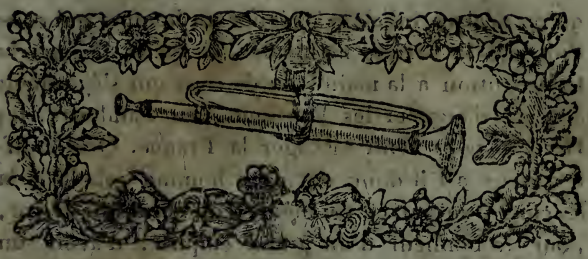
Aux armes, Parisiens!.. aux armes, patriotes de tous les départemens!... Levez-vous à-la-fois... Portez-vous le plus tôt possible aux frontières, et prouvez par-là, à l'univers étonné, qu'il est impossible de vaincre vingt cinq millions d'hommes assez grands pour s'être donné une Constitution qui a pour base la sainte égalité, et assez généreux pour se refuser à l'idée seule d'attenter à la propriété territoriale de ses voisins, lors même que ceux-ci, malgré les traités les plus solennels, ont l'imprudence de fournir un asyle à des fanatiques, à des rebelles, à des ambitieux couronnés!... Volez, patriotes, volez vers Landau! Nos vies, nos maisons sont à vous et à tous les amis de la liberté.

Vos frères de la société des amis de la Constitution de Landau.

Département du Bas-Rhin.

A Paris, de l'imprimerie de Cailliot et Couacier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 83. (Prix, 2 sous.) 8 *Août* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.

Dans le vin la vérité.

Troisième article sur la déchéance du roi.

Les écrivains vendus aux Autrichiens voudroient bien qu'il ne fût permis qu'à eux d'appeler à grands cris nos ennemis au nom du roi, et de les solliciter de venir tout bonnement nous égorger; mais ils ne voudroient, foutre, pas que les bons citoyens, qu'ils appellent des conjurés, fissent entendre leurs plaintes sur les forfaits qu'on médite. Mais enfin, lequel des deux partis doit être appelé celui des conjurés, des factieux, des brigands, ou de ceux qui veulent

qu'on déclare inhabile à régner un homme qui conduit mal la barque nationale, et qu'on le juge la Constitution à la main, ou de ceux qui s'égosillent à force d'appeler les Prussiens, les Pandours, les Houlans pour venir saccager la France. Quelle différence y a-t-il donc entre un homme rebelle à la loi consentie par ce roi même, ou celui qui désire, pour le bonheur d'un grand empire, d'avoir un chef moins facile, moins attaché par tous les rapports, aux vrais ennemis de la patrie? Est-ce être un foutu rebelle, que de demander la destitution de celui qui fait marcher la loi comme une écrevisse, et la contre-révolution comme une bombe?

C'est un malheur sans doute, que l'extrémité dans laquelle nous nous trouvons; mais de deux choses l'une, ou la nation doit se laisser écraser pour conserver encore sur le trône celui qui a perdu sa confiance, et qu'on avoit comblé de tant de bienfaits, qu'il auroit été le plus malheureux et le plus puissant des rois s'il eût voulu, ou elle doit se montrer digne d'être libre. La générosité qui mène à l'esclavage tout un grand peuple et sa postérité, est un crime inoui. La sévérité la plus imposante devient en cet instant la vertu la plus nécessaire.

S'il étoit encore temps d'espérer du retour de la part de Louis XVI, je l'avoue, mon cœur, où ne sait pas se placer la haine, éprouveroit la plus grande satisfaction; mais le retour est impossible, ou s'il pouvoit être sincère, ce seroit quand il n'auroit plus autour de lui tous ceux qui l'obcèdent et le guident à la foutre. Une chose impossible encore, c'est le retour du peuple à la confiance; il est trahi

depuis trois ans d'une manière trop attroce pour oublier le mal qu'on lui a fait, et tout celui qu'on veut lui faire.

Mais à quoi bon parler du retour du roi, au nom duquel on nous menace de brûler, de piller, de foutre en compotes toutes les cervelles patriotiques qui s'exalteront ? A quoi bon parler du retour du peuple, qui, quand même il le voudroit, ne le pourroit, foutre, pas, tant il est pressé par des armées innombrables qui le menacent, et décidé par le funeste état de la patrie en danger, à la sauver par lui-même, si dans les lois il ne trouve pas un moyen. Je vois dans ces deux choses une impossibilité réelle. Les amis du roi qui le font agir tous pour leur cause, seront toujours les amis du roi, mais non ceux du peuple. On se raccommode bien une ou deux fois, quand on s'est brouillé ; mais à la troisième on se sépare sérieusement, et de part et d'autre on ne peut plus faire les avances d'une réconciliation. Mais, me direz-vous, si le roi est déchu, toute l'Europe sera contre nous. Eh, triple milliards de démons ! n'y est-elle pas, parce qu'il passe pour être détrôné ? N'est-ce pas pour le remettre sur le trône, que ses frères, que Condé, que toute la bougre de clique ont soulevé les puissances ? En feront-elles plus quand il le sera vraiment ? Aurons-nous plus de forces sur les bras à repousser ? Que les ennemis s'avancent, nous sommes capables de les repousser ; qu'ils entrent, ils n'en sortiront pas plus que des rats qui se fourent aisément dans la ratière, mais qui sont forcés d'y rester ; car,

encore une fois, pourquoi marchent-ils ? c'est pour replacer le roi sur le trône.

Ils ne le croient donc pas roi ? De quoi se plaindroient donc les royalistes, s'il cessoit effectivement de l'être ? S'ils jettent les hauts cris, ils sont donc en contradiction avec eux-mêmes, ils ne le croient donc pas détrôné ? par conséquent, pourquoi se sont-ils armés ?

Maintenant, toutes les réflexions sont je crois superflues ; le torrent va déborder, et je défie à aucune puissance humaine de l'arrêter. Il faut que Louis XVI soit suspendu de ses fonctions, pour être jugé et déchu par le jugement, ou rendu blanc comme le cheval de Blondinet. On dit que le fromage est renchéri, parce que les aristo-bêtes en mangent beaucoup. Je crois que le savon renchérira de même, si toutes les taches du *veto* sont enlevées. Il en faudra plus d'un quintal ; car, que de faits parlent plus haut que tout ce qu'on pourroit dire ! que de sang versé ! que de malheurs causés par l'obstination des courtisans perfides que nous n'avons fait que changer de place, et quel parti reste-t-il à prendre dans ce chaos de misères ? Et quand les ministres déplacés tous les huit jours, démontrent clairement qu'ils marchent entre la trahison et la stupidité ; quand le vaisseau de la patrie vogue entre ces deux écueils, l'ignorance ou la méchanceté ; quand la voix des citoyens qui crient : *sauvez-nous*, est regardée comme les hurlemens de la sédition ; quand les conseils des gens de bien parviennent à peine aux marches du trône ; ou ne peuvent, foutre, plus s'y faire entendre ; quand

la bougre de contre-révolution est prêchée par tous les scribes payés par les agens de ce monstrueux pouvoir ; quand l'audace des complots et les crimes marchent la tête levée dans une cour qui s'est entièrement, ouvertement séparée des *sans-culottes*, dont elle ne rougit cependant pas de recevoir les tributs, tout en les méprisant ; quand enfin, un empire immense, qui n'est, foutre, pas une petite colonie de sauvages, mais la patrie de tout ce qu'il y a de plus savant et de plus intéressant dans l'univers, et qui est riche en ressources, voit ses forces paralysées par la non-chalance, la mauvaise foi, la bonacité, la constante et cruelle opiniâtreté de tous ceux qui s'entendent pour l'avilir et le ruiner, en ne faisant point exécuter les lois ; voit ses moyens arrêtés par la défiance qu'enfantent les trahisons ; par une connivence des jean-foutres du dedans avec ceux du dehors, et qu'il a une assemblée législative, seule ressource de ce pauvre peuple, divisée au dedans, et comprimée par la Constitution même qu'elle doit défendre, que doit-on donc penser de tout cela, je le demande au plus fin ? Que doivent être les événemens qui nous remettront sur nos pieds, car nous nous sommes bêtement laissés traîner dans la boue, quand nous devrions rouler dans l'or, et jouir des avantages qu'aucun peuple ne pourroit se vanter d'avoir.

Lille, 31 *Juillet* 1792.

LÉGISLATEURS,

Les citoyens de Lille, soussignés, pleins de reconnoissance pour M. Dumouriez, qui seul n'a pas

abandonné nos frontières à la merci de l'armée ennemie, et qui, par une conduite ferme et prudente, a préservé le département du Nord d'une invasion projetée, vous prient de déclarer que ce général a bien mérité de la patrie, et qu'il a la confiance de la Nation.

Représentans, lorsque l'intrigue veut nous priver du camp de Maulde et du brave militaire qui le commande; lorsqu'on cherche à diriger les forces de la Nation contre la Nation même, et à n'employer une armée brûlante de patriotisme et de valeur, qu'à faire la guerre aux défenseurs de la patrie et de la liberté, c'est à vous d'arrêter cet excès d'audace et de perfidie.

Législateurs, le despotisme enhardi par une trop longue impunité, semble relever aujourd'hui sa tête hideuse; il menace les citoyens vertueux qui ont le courage de lutter contre ses efforts liberticides; il traite de factieux les amis des lois et de la liberté; il transforme en crimes des actions dignes de la reconnoissance publique. C'est ainsi que le sage maire de Paris et l'intrépide procureur de la commune ont été suspendus de leurs honorables fonctions, pour n'avoir pas fait couler le sang du Peuple; c'est ainsi qu'on veut sacrifier le patriote Dumouriez, parce qu'il a refusé d'obéir à des ordres qui compromettoient la sûreté de nos frontières, et qui ouvroient un libre passage à nos ennemis.

Bientôt, législateurs, si vous ne vous hâtez de réprimer la perversité de la cour, nos armées ne seront plus commandées que par de vils intrigans; nos braves et fidèles soldats ne verront plus à leur

tête, les Luckner, les Biron, les *Montesquiou*, les Kellermann, les Dumouriez, les Labourdonnaye. Privés de ces chefs respectables, ils se livreront à la méfiance, peut-être même au découragement, si toutefois des Français libres peuvent être découragés.

Législateurs, en déclarant le danger de la patrie, vous avez contracté l'obligation de la sauver. Déployez de grandes mesures, il en est temps; le peuple Français, élevé à la hauteur des circonstances, attend de vous sa destinée; assurez son salut, il répond du vôtre. On ne peut plus se dissimuler que la cour et le pouvoir exécutif soient la cause des maux qui déchirent la France. Quand on connoit le remède aux maux de la Patrie, on devient criminel en ne l'employant pas. Otez les rênes du gouvernement à des mains indignes et incapables de les tenir, et la France sauvée vous comblera de bénédictions.

Suivent dix pages de signatures.

— Les nouvelles de Landau sont toujours les mêmes. Les ennemis en approchent à force; les citoyens font tout ce qui dépend d'eux pour mettre la place en état de défense, et par là réparer les perfidies du pouvoir exécutif; mais il leur manque des bras et des outils. Les réquisitions et soins paternels du brave général Biron, vont leur en procurer sous peu. Nous avons des nouvelles certaines que l'on marche à notre secours. Quelle obligation ne doivent pas les patriotes des départemens du Rhin

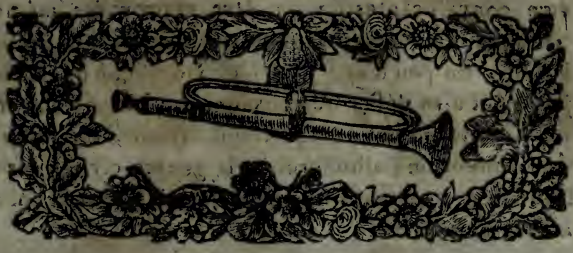
à ce chef respectable ! Depuis son arrivée tout va, l'esprit public se monte, on remarque de l'énergie, on voit de la vigueur : nous étions perdus en Alsace si ce général ne nous étoit pas arrivé. Il ne s'amuse pas, lui, à faire faire des pétitions à l'armée, à prêcher l'obéissance aveugle au roi, à persécuter les patriotes et à favoriser les projets perfides des biscameristes ; il travaille sans relâche à la formation de son camp ; il rassure et anime les soldats, leur inspire de la confiance : aussi à la première occasion cette armée fera des prodiges.

Il nous paroît qu'on cherche à pallier les fautes de M. Lafayette, jugées cependant très-graves par toute la France. Si ce général avoit agi et secondé M. Luckner, au lieu de le berner, et peut-être pis que cela, nous serions sur terre ennemie, et nous n'aurions pas sur les bras les Autrichiens et les Prussiens ; et au lieu d'être sur nos frontières, ils auroient eu à défendre les leurs. Nous aurions eu le temps de nous préparer ; mais la cour qui voyoit ses projets perfides s'anéantir, a su gagner ce général anti-populaire, et celui-ci d'autres, et tous ensemble nous ont mis au bord du précipice. Mais les hommes libres, les patriotes de la France entière sont en route pour nous en tirer et punir les scélérats.

Veritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 84. (Prix, 2 sous.) 9 *Août* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Avis à ceux à qui l'indignation n'a pas encore fait tourner la tête.

C'est aujourd'hui que va commencer la grande question de la déchéance. Cette importante affaire demande autant le calme du peuple, que le sang-froid des législateurs ; et comme il est impossible que ce grand jugement soit bâclé dans quatre heures, et qu'il faut que la France entière entoure de son opinion (et) qui plus est, de son adhésion l'assemblée nationale, après l'exposé de ses raisons, qui doivent

être convaincantes, pour être approuvées même par les plus modérés, j'invite mes chers concitoyens à foutre un peu d'eau dans leur vin d'ici à quelques jours; et à se défier de ceux qui veulent qu'on en finisse aujourd'hui, et qui, soit erreur, soit mauvaise intention, allumeroient la guerre civile, sans laquelle nos ennemis n'oseront jamais nous attaquer à forces ouvertes.

Pétition à l'assemblée nationale, par Vasseur Dumont, *citoyen de Lille* (1).

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La patrie étant en danger, je vous supplie, dignes sénateurs, de souffrir qu'un citoyen qui vous chérit pour le bien que vous pouvez faire, vous indique ce qu'une seule loi de votre volonté peut opérer aux maux présens.

Je ne prétends pas calomnier le zèle et la bonne volonté de mes concitoyens; mais je dirai que la plupart s'éloignent des assemblées électorales, ce qui laisse à des factieux, à des hommes qui portent le masque du patriotisme, et à tout ce qu'il y a de plus corrompu, le choix qui se règle à la pluralité des écus, bien plus qu'à celle des voix.

---

(1) C'est le nom d'un patriote estimable, connu par plusieurs ouvrages, pour être l'ami sincère du peuple, et qui combattit en brave dans la première révolution du Brabant, à laquelle il avoit fortement contribué.

Mille bouches empoisonnées vomissent contre la Constitution dans ces assemblées ; des ames imimorales emploient toutes sortes de ruses pour volcaniser les esprits dans ces élections ; par les dissentions, le tumulte et le trafic infâme des suffrages ; qui feroit dire à l'univers entier que la Nation est corrompue.

Des citoyens exclus du droit de vôter, composent souvent ces assemblées, pour vendre leurs voix à ceux qui accaparent les suffrages en faveur de vils intrigans qui favorisent le despotisme et la tyrannie, et qui tiennent à tous les préjugés de l'ancien mode barbare.

Que deviendrons-nous, si le courage des citoyens se lasse et se fatigue, par un découragement qui fait triompher les ennemis de la révolution, auxquels nous laissons prendre les rênes de tous les pouvoirs constitués et des administrations? Une infinité de ces corps ne cherchent à rappeler le peuple à la raison; l'insouciance, l'impéritie et la perfidie des factieux pourvus d'emplois importans, sont prouvées par la caligineuse administration des corps constitués de divers lieux, dont les uns ne font point exécuter les lois, dans la vue de faire tomber le peuple dans l'anarchie, et d'autres poursuivent avec acharnement les chauds patriotes à la faveur des lois de l'ancien régime, lorsque ces victimes sont timides et sans appui.

Le danger de voir les lois cesser d'être exécutés dans un gouvernement populaire comme le nôtre, par le mauvais choix que l'absence du citoyen facilite dans les assemblées électorales, impose à l'au-

guste assemblée nationale de déployer les moyens de le prévenir et de l'arrêter.

Il est urgent de rappeler à tous les citoyens le devoir sacré que lui impose l'obligation d'être présens aux assemblées d'élections, pour donner leurs voix au mérite, à l'intégrité, aux talens et aux lumières, lorsque ces qualités tiennent à un civisme pur.

Comme il est de la volonté générale de la Nation, par l'organe de nos législateurs, de rappeler par une loi les citoyens à leurs devoirs; et attendu que ceux qui s'en écartent pour des causes aussi capitales, commettent un crime de lèze-nation en abandonnant les intérêts des citoyens à des pervers, je propose à l'assemblée nationale de décréter :

1°. Que toutes les fois que les municipalités convoqueront les citoyens actifs pour se rendre aux assemblées d'élections générales, elles exigeront que cette convocation soit réitérée par les capitaines de garde nationale non-soldée, aux volontaires de leurs compagnies respectives, à l'effet de les rallier dans les lieux et à l'heure qui seront indiqués, pour se rendre ensuite aux assemblées électives.

2°. Que chaque capitaine sera tenu de remettre à l'officier-municipal présent aux élections, la liste de ses volontaires absens, duement émargée des motifs qui les auront éloignés s'ils en ont connoissance; à son défaut, le volontaire absent sera interrogé à son retour.

3°. Qu'il soit prononcé une peine, portant privation du droit de citoyen actif, ou tout autre,

selon la nature du motif qui aura fait éloigner le citoyen des assemblées.

Cette grande mesure devant détruire tout esprit de faction et de parti, elle éloignera des hommes nuisibles au progrès de la Constitution, en attirant l'influence de citoyens qui ont besoin d'être enseignés, pour ne pas se tromper dans les candidats qu'ils éliront. Si l'auguste assemblée nationale n'improuve cette pétition, dictée par le civisme le plus pur, et par une suite de travaux que j'ai consacrés à ma patrie, au moment où je vais voler sous les drapeaux tricolores, pour périr, ou revenir vainqueur.

Je suis très-respectueusement, etc.

Nantes, 2 août 1792, l'an IV de la liberté.

Sur une motion tendante à purger la terre de liberté de toutes ces statues, tant équestres que pédestres, qui représentent à nos yeux indignés les spectres hideux des despotes sous lesquels nos ancêtres avilis gémissoient dans les fers, l'assemblée nationale a passé à l'ordre du jour, en voulant, dit-elle, conserver ces chef-d'œuvres de l'art. Je ne suis pas député, je me garde bien d'avoir la présomption d'être plus éclairé que nos législateurs; mais ni la Nation ni moi ne nous payons de ce subterfuge où prétend se tapir un respect humain qui nous déshonnore.

Quoi! dans un temps où nous jurons tous une haine éternelle aux tyrans, des représentans d'un

peuple libre et souverain s'entêteront contre le vœu de cette même Nation, à laisser subsister au milieu d'elle des vestiges exécrés, qui consacrent à la postérité le souvenir affreux de ses démophages!....

Les miracles opérés depuis la révolution, et les prodiges de valeur que vont nous donner les intrépides défenseurs de la liberté, fourniront une vaste carrière aux artistes qui seront destinés à représenter les sauveurs de la patrie et les attributs honnorables de leur vertu et de leur héroïsme. Le crime est-il fait pour être sur la même ligne que la vertu? ou veut-on nous faire adorer à-la-fois deux divinités? Mais la Nation n'y consentira jamais, et saura, pour cet objet comme pour d'autres qui sont encore plus pressans, faire tonner sa volonté souveraine, si ses représentans affectent toujours de passer à l'ordre du jour sur des objets extrêmement urgens. On diroit à voir gérer nos affaires, que nous sommes comme un propriétaire qui a perdu tout l'ascendant qu'il doit avoir sur son fermier, lorsque celui ci n exécute pas les conditions du bail. Il est une fois son fermier, en voilà assez pour qu'il ne veuille plus l'entendre.

Mais cependant ce propriétaire est bien foible de souffrir une pareille insolence? Il répond : Je ne puis l'empêcher, il faut qu'il finisse son temps; et moi, je dis qu'il ne doit pas le finir, car s'il tient malgré sa mauvaise conduite, le propriétaire est son esclave.....

Que l'on se hâte de faire couler toutes ces énormes statues de bronze qui choqueront toujours la vue d'un patriote qui a le sentiment de sa liberté; qu'on

en fasse des pièces d'artillerie à plusieurs tubes de la grosseur d'un canon de fusil : ces tuyaux chargés font simultanément de demi-minute en demi-minute des décharges de 60 coups. Honneur à cette brave ville qui, l'an dernier a fait justice!

On traîne l'affaire du général Mignon de l'Autriche, si fort en longueur, que je crains bien qu'on indispose tout-à-fait et la Nation et ses armées, en blanchissant le criminel, comme on a fait Duport. Je remarque qu'on a pris la même tournure. Croit-on que la Nation n'a pas les yeux ouverts?

On demande de tous les coins de l'Empire un décret de déchéance contre Louis XVI : l'assemblée met en question, s'il a encouru cette punition. Aux affaires les plus claires on cherche des difficultés. Pourquoi? C'est que nos bourreaux ont grand nombre d'amis dans le sein de l'assemblée. Elus du peuple, ils le trahissent ; et imitant leur divinité parjure, cet idole plébicide, ils foulent aux pieds leur serment, et ne rougissent point d'avoir la bassesse de l'enfumer d'encens, en calomniant un peuple trop confiant, qui a eu la mal-adresse de se livrer à des loups déguisés en bergers.

Attend-on l'invasion dont nous sommes menacés, pour se décider à recomposer le pouvoir exécutif, en commençant par en réformer le chef?

Veut-on laisser à la tête de nos armées des généraux et officiers-généraux reconnus pour des traîtres? ou plutôt, est-on d'intelligence avec nos ennemis pour nous dégoûter par des défaites, et nous amener à une lâche composition?

Insensés que sont tous ces honnêtes-gens valets de cour, bas ambitieux ! Ils se trompent lourdement ; ils sauront bientôt que s'ils nous poussent à bout, nous leur feront voir ce que peut une grande nation qui a juré d'être libre, qui veut être libre, et qui le sera quand l'univers entier ; je veux dire quand tous les despotes de l'univers se réuniroient contre elle.

Le reste demain.

Si Carra avoit été mieux informé de l'affaire qui s'est passé à Etrée, lorsque la troupe légère de dragons partis de Paris, s'y arrêta, et que des officiers se comportèrent si mal envers le citoyen Bailé, il n'auroit, foutre, pas nommé le brave la Crépinière, lieutenant-colonel, commandant en chef le treizième bataillon d'infanterie légère. Cet officier a été aussi surpris qu'indigné, de ce que, par une méprise vraiment diabolique, il ait reçu les sottises que d'autres méritoient. M. la Crépinière est estimé de ses camarades et des soldats qu'il commande, et n'a, foutre, pas envie de se faire remarquer par des abominations, quand il a le plus ardent désir de s'illustrer dans la défense de sa patrie. Je rappelle bougrement à l'ordre Carra ; pour être tombé comme une bombe sur cet officier recommandable, et qui lui demande une rétractation aussi authentique que l'injure.

Veritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 3, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 85. (Prix, 2 sous.) 10 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Sur le blanchissage de Lafayette.

A présent que te voilà blanc comme ton cheval, et fort de deux cents voix de plus du côté de tes *estimables* partisans, viens Blondinet, viens chasser les factieux à coups de fouet, tu le peux; te voilà déclaré l'homme par excellence, le modérateur, le protecteur, le tuteur, le soûteneur, le dictateur, le conservateur, le libérateur de ton pays; enfin le petit César de la France, le triomphateur des Jacobins, le précepteur des législateurs, qui n'a, foutre, PAS PEUR, et qui est en faveur

A présent que tu es bougrement savonné, c'est-à-dire, sans tache comme un agneau paschal, comme un chérubin. O dam! comme tu vas te montrer! que de merveilles tu vas faire! que de victoires tu vas gagner! que de lauriers dont tu vas te couvrir! Avoue que nous sommes trop bonnaces pour nous duper; et que ce seroit conscience. Aussi je m'attends bien que tu seras le général de la Constitution, et que tu vas enfin brûler la moustache à l'ennemi d'une fière force. Je m'attends bien que tu n'intrigueras plus avec les Lameth, qui te méprisoient quand ils vouloient avoir ta place; que tu ne feras plus de pétitions à l'assemblée pour détruire des factieux qui, disois-tu, la mènent, ce qui est pourtant prouvé faux par le fait de ton absolution. Je m'attends bien que pour soutenir ta réputation d'homme pur et de *héros des deux mondes*, tu ne seras, foutre, pas assez bête pour être à présent le *héros des deux chambres*; et que tu chasseras par les épaules une vingtaine de mouchards qui ne te quittent pas plus que si ton cheval blanc les eût couvés.

Un homme comme toi doit profiter du moment pour raccommoder magnifiquement la plus haute réputation.

J'ai pourtant bien peur que le discours de Brissot, bien examiné, bien pesé, bien réfléchi, te laisse une tache de goudron que n'a, foutre, pas ôté le savonage du très-ennuyeux Vaublanc, que je m'attendois à voir pleurer; mais qui, n'a, foutre, pas osé, quand il a su que le père Duchêne étoit à l'entendre.

Je te l'avoue de bonne foi, le bougre m'a fait diablement bâiller pendant deux heures en défen-

dant ta cause. Quel foutu capucin choisisois-tu donc là pour te faire briller ! car, comme tu sais, toute la Nation n'est pas dans l'assemblée nationale, pas même dans la majorité qui t'a blanchi ; et si ton jugement t'a été favorable là, tu dois en craindre un autre qui n'est pas peu de chose, c'est celui de la majorité nationale.

C'est dommage pour toi, que ce diable de Brissot ait tant d'esprit, et qu'il ait montré, clair comme le jour, à Dumolard, ton avocat ; à Vaublanc, ton dégraisseur, qu'ils n'étoient que de foutu bêtes, et toi un charlatan, un empoisonneur politique. On voudra lire par-tout les discours de l'un et de l'autre ; et, ma foi, je doute fort que la balance de l'opinion penche en ta faveur, quand on aura vu que c'est toi qui a vraiment un parti dans l'assemblée nationale ; que c'est toi qui tient dans tes mains tous les fils des conspirateurs, sous le masque de la probité ; que c'est toi qui vouloit jouer le petit Cromwel, et qui, fier du succès que tu viens d'obtenir, n'en sera pas moins noir comme taupe, aux yeux de ceux qui voudront voir.

Non, mon pauvre Blondinet, ta cause n'est pas gagnée au tribunal suprême du peuple. Brissot a foutu une entorse diabolique à ta célébrité, je défie qu'un homme de bonne foi soit de ton parti, à moins que tu ne l'es ensorcelé, quand il aura comparé les fastidieuses et assommantes déclamations de ton Vaublanc, avec les raisons fortes, solides, pressées et concluantes de son adversaire. Le cas est embarrassant, car je te vois blanc d'un côté de l'assemblée, et bougrement noir de l'autre dans presque

tout l'empire. Je prétends que s'il étoit possible d'aller aux voix, maintenant que la majorité est levée, personne n'oseroit s'asseoir. Consoles-toi cependant de ce revers, il en est bien d'autres encore qui t'attendent. Oh ! mais tu n'est, foutre, pas embarrassé, tu t'en tireras.

Suite de la Lettre de Nantes.

De trois adresses dont l'envoi aux 83 départemens a été successivement décrété, aucune n'est parvenue ici officiellement, ou du moins il ne s'en est fait aucune affiche. L'organisation de la partie du peuple armé est décrétée, mais quand cette organisation s'effectuera-t-elle ?

Que de retard ou il ne faudroit que la plus active célérité ! Les grands enfans amateurs de distinctions puériles, prétendent trouver leur compte dans ces impolitiques délais. Quelle platitude dans des hommes sur-tout qui se disent les amis de la Constitution ! C'est à-peu-près aussi sensé que les jeunes freluquets de Nantes, qui n'ont voulu se composer en compagnies franches, que pour se distinguer de leurs concitoyens qui s'enrôloient par bataillon ; et c'est la cause qui a paralysé la formation de ce dernier genre d'enrôlement. Il n'y a pas d'apparence de voir revenir ici nos canons à la paix, et nous devons ce déshonneur aux *bas de soie*, c'est le nom que l'on donne ici à ces compagnies franches : celles-ci et les bataillons, lorsqu'ils seront formés, ne monteront pas à 600 hommes. Quelle pitié !

On nous mène donc encore, on méprise nos

adresses et nos pétitions ; des flots de sang vont couler, et ceux que le devoir le plus sacré oblige aux plus grandes et aux plus promptes mesures, veulent que nous soyons comme eux tranquilles sur le sort de notre patrie, comme s'ils avoient tout fait en la déclarant en danger. Ils veulent que des soldats citoyens obéissent à des gens sans honneur, à de lâches conspirateurs. Oui, ils le veulent, puisqu'au mépris de notre salut et de notre gloire, ils les maintiennent à leur poste, pour entretenir les plus perfides correspondances avec nos ennemis, et pour nourrir leurs espérances liberticides. Non, ils ne les abandonneront jamais, tant que Louis XVI, ce *sincère ami* de la Constitution, qui les soutient de tout son pouvoir, espérera en eux, et eux en lui; tant qu'il ne sera à son poste que pour les favoriser et pour miner notre liberté, en attirant sur nous tous les fléaux à-la-fois.

Il faut donc commencer par le suspendre, pour procéder ensuite à la déchéance, que toute la Nation sait qu'il a encourue, aux termes de la Constitution.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de voir que le corps législatif soit le seul qui ait l'air de douter s'il est dans le cas d'être déchu. Passons ce doute pour un instant, et demandons à l'assemblée nationale, s'il n'est pas de toute justice de suspendre le chef du pouvoir *persécutif*, qui seul a mis la patrie en danger? Si l'on eût eu le louable et nécessaire dessein de remédier promptement aux maux dont nous sommes assaillis de toute part, n'est-il pas tout naturel d'ajouter à ces mots : *la patrie est*

en danger, celui-ci : et *trahie*? Mais comme on veut toujours, contre le salut du peuple, ménager les grands coupables, et les laisser, ces prétendus *grands personnages*, derrière la tapisserie, on s'est bien donné de garde d'ajouter ce mot essentiel, qui auroit nécessité une prompte recherche des conspirateurs et de leur chef dénaturé, en les faisant tomber sous le coup de la loi.

Nota. J'ai toujours oublié de vous manifester le désir que j'ai que tous les bons citoyens abandonnassent le terme insignifiant de *monsieur*, diminutif de *seigneur*, pour lui substituer celui de citoyen, qui est le seul titre honorable dans un pays libre. Nos corps administratifs sont tout en noir dans les cérémonies. Je regarde cela comme une singerie de cour ; des hommes libres doivent mépriser l'étiquette.

Lettre au père Duchêne.

MONSIEUR,

Comment est-il possible qu'il y ait tant de royalistes, feuillantins et modérés? On passeroit volontiers ces principes aux valets de la cour, qui n'ont que leur place pour vivre, encore feroient-ils mieux de se taire que de mettre au jour leur opinion, parce qu'on n'en doute pas ; qu'ils disent et qu'ils pensent entr'eux tout ce qu'ils voudront ; mais dire aux patriotes que le roi est le maître, pendant qu'à l'a-

venir cela ne peut pas être, c'est les prendre pour des idiots et des imbécilles.

Les marchands font les modérés; ils veulent la Constitution, toute la Constitution, rien que la Constitution, parce qu'ils éprouvent un temps mort pour eux; parce qu'ils ne vendent pas autant, ils croient que si les émigrés rentroient dans le royaume, qu'ils vendroient tout ce qu'ils voudroient; ils ne voient pas, les imbécilles, que les émigrés ne rentreront jamais en France, qu'ils ne soient sûrs de la contre-révolution; et alors, la cour fera faire banqueroute à l'état, la fera elle-même; les émigrés la feront aussi, parce qu'ils diront qu'ils se sont ruinés pour le soutien de l'état; qu'ils ne peuvent pas payer, l'état ne payant plus les rentes. Qui est-ce qui ira acheter les marchandises aux marchands? A-coup-sûr ils pourront fermer leurs boutiques. Ceux qui auront des maisons croient-ils que leurs locataires leurs payeront leurs loyers, si l'état ne leur paye pas les rentes?

Quant à la banque, qui est d'une aristocratie puante, une bonne partie fera la banqueroute par force, s'ils ne la font pas tous. Ils sont soupçonnés d'avoir prêté leur argent et leur crédit au pouvoir exécutif et aux émigrés; ils ont accaparé toutes les marchandises de toute espèce; de telle manière qu'ils se retournent, ils la danseront. On a consigné dans les journaux, il y a quelque temps, qu'un négociant de Hollande avoit dit, qu'ils étoient plusieurs qui avoient projeté de ruiner la France; ils pourront bien se trouver dedans, malgré la tontine que les banquiers de Paris ont imaginé de créer pour

faire ressource. Il ne peut y avoir que des imbécilles qui puissent donner dans le piége.

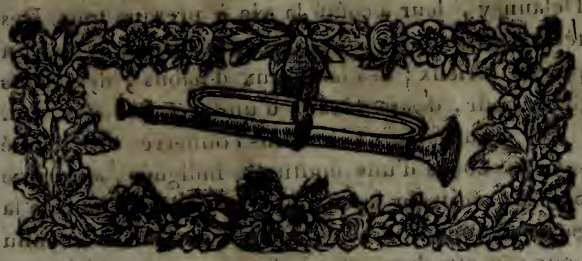
Il semble que tous les partisans du despotisme croient de bonne foi que si la cour parvient à la contre-révolution, elle les placera aux premières places par reconnoissance. Ils se trompent bien, il n'y aura qu'un petit nombre de roués, haut hupés, qui auront les premières places; et puis un autre nombre un peu plus grand, qui ne vaudra pas mieux, pour rassembler le tout sous l'oppression: tout le reste sera confondu et fricassé dans le même vase; ils ne veulent pas voir que la cour voudroit voir Paris cent pieds sous terre avec tous ses habitans; et la preuve que la cour craignoit Paris avant la révolution, c'est qu'un de nos ministres, dans une cour étrangère, disoit, en parlant de Paris, je ne verrai donc jamais passer la charrue au milieu de cette grande ville: il peut y avoir environ 15 à 18 ans de cette époque.

Si la contre-révolution a lieu, il en résultera à-coup-sûr, que 4 à 500 mille individus seront forcés d'aller demander du pain aux campagnes à main armée; parce qu'ils n'auront pas le sou pour le payer.

Que de désordres, que de pillages, que de malheurs, que de suicides, que d'assassins il y aura! L'orfèvre qui aura une belle boutique d'argenterie bien garnie, aura beau dire qu'il est aristocrate, etc. on lui dira: non, monsieur, non; vous avez un magasin trop bien garni pour être aristocrate, vous êtes Jacobin; et il sera pillé, s'il n'a rien de pis. En un mot, ceux qui n'auront rien, pilleront par-tout où ils pourront. C'est alors qu'ils connoîtront leur erreur de ne pas s'être réunis aux patriotes pour anéantir le despotisme et maintenir la Constitution; mais il ne sera plus temps.

A Paris, de l'imprimerie de Garnot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 86. (Prix, 2 sous.) 12 Août 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.

Dans le vin la vérité.

Précis succinct de l'événement du 10 août.

J'ARRIVE des Tuileries (le 10, à 4 heures du soir); elles sont remplies de cadavres. Les suisses gagnés par leurs officiers, et à qui on a trouvé de l'argent, ont eu l'indignité de faire semblant de se réunir au peuple, en jetant des cartouches par les fenêtres en signe de réconciliation, et l'ont inhumainement fusillé à l'heure même que le roi et toute sa famille avoit été se jeter dans les bras de l'assemblée nationale. Cette trahison, qui ressemble à celle de

Delaunay, leur a coûté la vie à presque tous. Des têtes d'aristocrates sont portées en triomphe par un peuple furieux ; des lambeaux d'habits, des valets de la cour, des morceaux d'uniformes brodés, etc.

On assure que Clermont-Tonnerre est tombé sous les coups d'une multitude indignée, ainsi que Suleau, écrivain aristocrate. Le commandant de la garde nationale, nommé Mandat, et Carles, connu pour son attachement à Lafayette, ont subi le sort réservé à des traîtres. Voilà, voilà le résultat funeste de l'obstination d'un roi mal dirigé ; voilà la fin qu'on prépare à ses esclaves du despotisme, ennemis nés d'un peuple trop long-temps généreux, et pour qui la liberté est plus chère que la vie.

On a trouvé dans les Tuileries des caisses de biscayens ; j'en ai vu et manié. Toutes les casernes des suisses sont en cendres.

Départemens soyez tranquilles ! Au nom de la patrie, ne versez point le sang ! La liberté triomphe en ce jour : il est horrible et beau tout à-la-fois. Horrible, parce que des hommes achetés, trompés, enivrés, ont été victimes, et que l'humanité verse encore des pleurs sur leurs restes entassés. Il est beau, parce que le règne des conspirateurs et des brigands est foutu pour long-temps. Sur-tout, ne croyez pas les récits mensongers de plusieurs coquins qui ont encore l'audace de vous tromper, de vous séduire. Défiez-vous de la feuille d'un Duplain, toujours royaliste, malgré la trahison bien prouvée de la cour, contre un peuple dont elle a, depuis trois ans, lassé la patience et la générosité. La journée du 10 nous a foutu tous en déroute, ainsi ne

soyez pas surpris si vous n'avez pas reçu de No. hier, et si je ne vous donne pas un récit bien détaillé des faits. J'ai peur de me tromper, et je les rassemblerai successivement pour vous bien instruire.

Une chose admirable, c'est la réunion des citoyens depuis long-temps divisés. Faites de même par-tout, et nous serons invincibles.

L'assemblée nationale n'a jamais été plus imposante ; toute la famille du roi étoit en sûreté dans son sein. Elle est au Luxembourg, où elle n'a, foutre, rien à craindre. Elle a couché dans des chambres préparées aux Feuillans.

Tous les députés, excepté quelques foutus grimauds du côté des faux patriotes, au moment de la canonade, au moment où des balles sifflotent même autour d'eux, firent le serment de *maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à leur poste* ; ils le jurèrent *au nom de la Nation*, avec ce saint enthousiasme, qui élève l'ame au-dessus de tous les dangers.

Je vais citer ce qu'elle a fait de plus essentiel dans cette séance à jamais mémorable ; et je reviendrai, je vous le promets, à commencer des demain, sur les plus grands détails. Amis, réunissons-nous, et foutons-nous de tous les tyrans réunis. VIVE LA LIBERTÉ !

« Pour commencer à remplir le serment qu'elle venoit de prêter, l'assemblée adopte le projet de décret suivant, que lui présente M. Vergniaud, au nom de la commission extraordinaire.

L'assemblée nationale considérant que les mé-

fiances contre le pouvoir exécutif, sont la source de tous nos maux ; que ces méfiances ont provoqué de toutes les parties du royaume le vœu de révoquer l'autorité donnée à Louis XVI par la Constitution ; que le seul moyen de concilier ce qu'elle doit au salut du peuple et à son serment de ne pas agrandir son autorité, est de se rapporter à l'autorité souveraine de la nation, décrète ce qui suit :

Art. 1er. Le peuple françois est invité à former une convention nationale. Le comité proposera demain un projet pour indiquer le mode et l'époque de cette convention.

2. Le pouvoir exécutif est provisoirement suspendu de ses fonctions jusqu'au moment où la convention nationale aura décrété les mesures nécessaires à prendre pour maintenir l'indépendance nationale. La liste civile est suspendue, et le comité indiquera la somme que doit fixer le corps législatif pour la subsistance du roi et de sa famille.

3. Les six ministres actuellement en activité exerceront le pouvoir exécutif. La commission extraordinaire présentera dans le jour un projet d'organisation du ministère.

4. La commission extraordinaire présentera un projet de décret pour la nomination d'un gouverneur du prince royal.

5. Le roi et la famille royale demeureront dans l'enceinte du corps législatif ; le département fera préparer dans le jour un logement au Luxembourg, pour y recevoir le roi et sa famille.

6. Le roi et sa famille sont placés sous la sauve-

garde de la loi, et leur garde confiée à la garde nationale de Paris.

7. Tous fonctionaires publics, officiers ou soldats qui quitteront leur poste, seront déclarés infâmes et traîtres envers la patrie.

8. Le département de Paris fera proclamer dans le jour le présent décret.

9. Le présent décret sera envoyé, dans le jour, aux quatre-vingt-trois départemens par des couriers extraordinaires.

Sur la motion de M. Brissot, l'assemblée déclare que les ministres actuels n'ont pas la confiance de la nation ; elle décrète qu'elle en nommera six autres, hors de son sein ; elle décrète qu'elle choisira, dans son sein, trois commissaires pour chacune des quatre armées ; elle les nomme : ce sont MM. Lacombe-Saint-Michel, Carnot aîné, Gasparin, Delmas, Dubois-Dubais, Dubois-Bellegarde, Antonelle, Kersaint, Péraldi, Coustard, Prieur et Rouyer.

Elle nomme ensuite, par assis et levé, et à l'unanimité, les trois ministres qui avoient mérité les regrets de la nation, MM. Roland, Servan et Clavière.

On a procédé, par appel nominal, à l'élection des trois autres : MM. Danton, Monge et Lebrun ont réuni tous les suffrages ; le premier est ministre de la justice ; le second, ministre de la marine ; et le troisième, ministre des affaires étrangères. M. Grouvelle a été nommé secrétaire du conseil.

Le décret d'accusation a été porté contre M. Dabancourt, ci-devant ministre de la guerre, qui, en n'exécutant pas le décret qui ordonnoit le départ des Suisses, a été l'auteur d'un combat sanglant.

Extrait d'une ode prononcée à la fête civique de la plantation de l'arbre de la liberté, à Tours, le 17 Juin, l'an IVe.

Silence à vous, voix mensongères,
Qui flattiez l'orgueil des tyrans;
Cessez, dans vos chants éphémères,
De diviniser des brigands :
Ce n'est plus le temps du mensonge;
La raison dissipe le songe
Où sommeilla l'humanité;
L'univers, enfin, se réveille;
Les peuples vont prêter l'oreille
Aux accens de la liberté.

Ame de la Grèce et de Rome,
Source de prodiges divins,
Liberté, c'est par toi que l'homme
S'élève à de plus grands destins!
Amour sacré de la patrie,
Constance, mépris de la vie,
Tu les inspires à nos cœurs:
Ces tyrans les plus détestables,
Des forces les plus redoutables,
Tu nous rendras toujours vainqueurs.

Peuples, rejetez la mémoire
Des siècles de captivité;
Je n'apperçois rien pour la gloire,
Si je ne vois la liberté.
Dans les rochers de l'Helvétie,
Las du joug, l'homme s'apprécie;
Du malheur il apprend ses droits;
La lâche insolence qu'affiche
Un monstre digne de l'Autriche,
Rend les cantons sourds à sa voix.

Je te salue heureuse terre,
Qui n'as point pour maîtres tes rois;
Montres nous, ô sage Angleterre!
Qu'on est libre en servant les lois.

Mais quoi, d'une chambre vénale,
Peux-tu tolérer le scandale,
Sans redouter des fers nouveaux?
La France en toi vit son modèle;
Mais apprends à connoître d'elle;
L'unité d'un peuple d'égaux.

Forte de ces crimes infâmes,
Tyran du roi qu'elle a surpris,
Par la faim, le fer et les flammes,
La cour veut immoler Paris.
Mirabeau tonne à la tribune,
La France se lève, elle est une,
Et les Bastilles ne sont plus.
Du sein de ces bruyans orages,
Naissent des lois justes et sages,
Et nos droits enfin sont connus.

Voyez-vous où se précipitent
Ces Catilina factieux?
Voyez-vous les torches qu'agitent
Ces fourbes superstitieux?
Sous le nom d'un roi qu'ils trahissent,
Et d'un culte qu'ils avilissent,
Quel forfait n'ont-ils pas tenté?
Chaque jour nous dévoile un traître,
Chaque jour au jour qui va naître
Annonce leur atrocité.

France, ils creusent un précipice;
Mais il s'ouvrira sous leurs pas.
N'as-tu pas pour toi la justice,
Dieu, tes sermens et tes soldats?
Ta cocarde, en succès féconde,
Doit faire un jour le tour du monde;
Les tyrans seront abbatus,
Si tu retiens ce grand exemple:
Qu'un Pays libre est le vrai temple
Des lois, des mœurs et des vertus.

Fille heureuse de l'innocence ;
Compagne de l'égalité,
Ce n'est point avec l'opulence
Que peut vivre la liberté.
Heureux ces peuples pleins de gloire,
Si le luxe, après la victoire,
N'eût pas étouffé leurs vertus !
Rome, ta liberté chancelle,
Quand tu dédaignes pour modèle
Le soc que tint Cincinnatus.

O toi ! qui de tout es le père ;
Adoré sous cent noms divers,
Etre éternel et nécessaire
Qui seul animes l'Univers !
De la Liberté, notre idole ;
Cet arbre est pour nous le symbole ;
Protège-le contre les ans ;
De sa tige éloigne la foudre ;
Que ton bras ne réduise en poudre
Que les fourbes et les tyrans !

Et nous ; que la loi seule enchaîne ;
Concitoyens, frères, égaux,
Soyons, à l'ombre de ce chêne,
Non moins unis que ses rameaux ;
Que sa force un jour soit l'image
De notre inflexible courage
A maintenir la Liberté :
Que souvent son feuillage donne
Aux vertus l'auguste couronne
Des héros de l'humanité.

Par M. Delaunay.

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COUCHERY, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 87. (Prix, 2 sous.) 13 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE;

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Détails sur l'affaire du 10.

QUAND le cœur est en mouvement, tout le corps s'en ressent. Paris s'est remué; toute la France va se lever. La scélératesse de nos ennemis étoit à son comble, ainsi que l'indignation du peuple. Celui de Paris sur-tout, qu'on dit sans cesse agité par des factieux (1), mais qui ne l'est si fortement quelque-

(1) Quand on a vu que les accusations contre les Jacobins n'avoient, foutre, plus le sens commun, on a fait afficher que c'étoit les anglois qui remuoient les esprits. Ah, mes bougres! comme vous êtes bêtes depuis le commencement! Je vous l'ai pourtant dit tant de fois, que vous auriez bien dû vous corriger.

fois, que parce qu'il est, foutre, plus près du foyer d'abominations que celui des autres villes. Le peuple de Paris, dis-je, a perdu patience, quand il s'est vu menacé par les armées ennemies d'un Brunswick insolent; quand il a vu que la moitié de l'assemblée nationale, soit foiblesse, soit trahison (1), n'employoit au lieu de moyens de sauver la patrie déclarée en danger, que les moyens de la perdre en défendant toujours les ministres pervers et le pouvoir persécutif, depuis si long-temps en insurrection manifeste contre la Nation toute entière; prête à s'abîmer dans un précipice de maux incal-

(1) Voilà ce qu'on trouve dans la Chronique du 10, à l'occasion du décret contre Blondinet. « La gazette de Leyde assure que le jour où il a été question, pour la première fois, de rejeter le décret d'accusation contre M. Lafayette, il étoit sûr de 420 voix; hier, il en a eu 406 dans l'appel nominal: cette coïncidence singulière prouve que M. T.... qui doit au général la place honorable d'intendant réel de la liste civile, a un tarif exact des voix de l'assemblée.

Parmi ceux qui se sont déclarés pour M. Layette, il est cependant des hommes dont la probité est au-dessus de tout soupçon; mais ils ont la foiblesse de vivre avec des frippons qui gardent l'argent ».

Mais, foutre, pour mon compte, je prétends qu'un homme sur le compte duquel il y a tant d'accusations graves, ne fut-il pas coupable, ne doit pas rester chef d'une armée, quand le soupçon d'une trahison peut nuire si fortement à la chose publique; mais patience, on va voir clair, et le bougre ne sera pas long-temps encore sur son cheval blanc, quand les chevaux de bronze sont tous culbutés.

coupables. Le peuple de Paris, pour la seconde fois, a sauvé la patrie ; mais, foutre, il a juré cette fois de ne plus se rasseoir qu'elle soit libre et victorieuse. Le décret *contre* la Fayette étoit attendu avec impatience. Les Parisiens trompés si longtemps par cet infâme conspirateur, et si souvent ses victimes ; les parisiens, témoins de toutes ses courbettes hypocrites et de ses bassesses constitutionnelles, s'attendoient, foutre, bien à ne pas le voir décrété d'accusation. Alors, comment pouvoit-on s'attendre, avec une majorité si coupable, à voir la France sauvée ? Comment pouvoit on s'attendre à voir ceux qui venoient de blanchir le héros fils aîné de la liberté, accabler de la foudre nationale le pouvoir persécutif ? Il étoit impossible de rien espérer, quand on étoit témoin de tant de mollesse et de corruption. C'auroit été perdre un temps précieux, que de discuter ; il falloit des fusils, l'événement le prouve. D'ailleurs le roi, dans une de ses proclamations, ne le disoit-il pas : *Ce ne sont plus des discussions qu'il faut, ce sont des actions éclatantes.* J'ai tenté pour mon compte de calmer les esprits et de les faire encore patienter sur la discussion de la déchéance ; mais c'étoit inutile et même dangereux, car plusieurs de mes amis, patriotes, ont, foutre, manqué de me dauber pour avoir dit qu'il falloit ne pas brusquer une chose aussi importante.

Le jour des vengeances étoit donc arrivé ; on savoit que le projet des aristo-bêtes du côté des noirs, étoit de faire une promenade à Rouen, où sont des milliers de jean-foutres, et d'y emmener le

roi. Mais, mille zieux ! comment faire pour emmener tout ce bataclan royal. Paris étoit là, et le foutreau avoit allumé toutes les têtes, de manière à faire craindre l'impossibilité d'exécuter le projet d'enlèvement. On s'attendoit bien à une résistance, mais on se disoit bath ! la garde nationale n'en sera, foutre, pas ; nous n'aurons qu'à repousser à coups de canon les sans-culottes avec leurs piques, et les autres auront peur. Alors nous foutrons le camp à Rouen, où le roi sera conduit par ses bons amis, et tous ceux qui se déclareront alors pour lui. De là, s'il se peut, il ira à Ostende, et puis, paf, chez les émigrés à Coblentz. Pour cela, il falloit des bras ; et tous les fanfarons du palais royal, qui font bien les braves dans un café, n'étoient, foutre, pas trop faciles à rassembler pour soutenir un siége. On se décida donc à gagner les Suisses et à les faire donner dans le plus affreux piége. Hélas ! ceux qui ont payé et fait boire ces malheureux sont bien coupables. Ils sont comptables de tout le sang qui vient de couler. Il auroit été épargné si ces soldats étrangers, parmi lesquels il y en avoit de patriotes, et au milieu desquels il s'est formé de faux Suisses, avoient tenu parole aux gardes nationales à qui ils avoient promis d'être pour le peuple.

Mais la trahison devoit éclater (1) : on vouloit du

(1) Le matin une fausse patrouille, composée de courtisans, de gardes du roi, fut arrêtée ; elle se rendoit au château. Le libelliste Sulleau en étoit ; il avoit l'habit de grenadier, quoiqu'il ne fût pas enrolé ; presque tous ont été massacrés. Clermont-Tonnerre, qui a été exterminé, n'étoit pas de cette patrouille.

sang ; et la preuve, c'est que les Suisses qui avoient la main des gardes nationaux commencèrent les premiers à les fusiller. On ne dira pas que c'étoit en défendant le roi, puisqu'il étoit à l'assemblée avec toute sa famille, et que le matin le *brave* homme avoit passé en revue cette troupe et tous les postes (1).

Les deux partis étoient en présence. Les Suisses et beaucoup de valets de la cour occupoient le château ; différens pelotons de la garde nationale réunis avec les porte-piques, les fédérés, les Marseillois, étoient rangés en bataille dans la place du Carousel. Ils savoient qu'il y avoit beaucoup de troupes au château, et c'étoit vraiment pour protéger l'assemblée nationale contre les attaques du château, qu'on s'étoit armé ; car c'étoit une vraie place de guerre que cet arsenal de crimes. On craignoit que ce fût un point de ralliement pour tous les aristo-jean-foutres, et que la guerre civile fût la suite de leurs projets ; ils voulurent s'en emparer ; mais on refusa de laisser prendre les postes, et les bougres étoient préparés à une défense terrible. Cependant les portes s'ouvrent ; les premiers rangs des Suisses avoient mis bas les armes ; les autres faisoient tourner leurs chapeaux sur leurs bayonnettes ; des gardes nationaux vont pour se jeter dans leurs bras, on leur fout des coups de fusil.

C'est alors que le carnage commence. Cette perfidie irrite le courage des patriotes : le fer brille, le

(1) Comment peut-on accorder cette revue, qui montre bien des intentions, avec l'aveu qu'il a fait à l'assemblée nationale, qu'il avoit défendu aux Suisses de tirer.

canon vomit la mort, les Suisses font un feu de mille tonnerres, les patriotes avancent à travers les cadavres; c'est un volcan qui crève et qui détruit tout. Les Marseillois sont des lions; le courage et la bonne cause restent maîtres du champ de bataille.

(1) ———

Les citoyens de Paris à l'armée française.

SOLDATS DE LA PATRIE, NOS AMIS ET NOS FRÈRES,

Quoiqu'éloignés de vous, un attachement fraternel, réciproque et sacré, nous tient rapprochés. Nous soutenons la même cause; nous sommes tous dans les mêmes rangs; ensemble nous faisons la guerre aux tyrans. Tous compagnons d'armes et de fortune, nous nous aimons; nous sommes prêts à mourir les uns pour les autres. Voilà nos sentimens, voilà ce que nous, citoyens de Paris, sommes impatiens de vous déclarer. C'est en resserrant ces doux liens de la fraternité, que nous déjouerons les complots de nos ennemis; car leur espoir fut de nous diviser: ils triompheroient aisément, s'ils pouvoient nous rendre mécontens les uns des autres; mais ils n'y réussiront pas.

Ils ont d'abord voulu vous calomnier auprès de nous; vous le savez. Des officiers de tout grade, leur démission à la main, sont venus à Paris: il falloit, disoient ils, des supplices pour vous faire aimer la gloire; des grands-prévôts pour vous apprendre à bien servir la patrie. Ils disoient, ces lâches, que vous ne sauriez jamais combattre, que vous ne pourriez jamais vaincre; nous les avons repoussés avec indignation; nous avons dévoué à l'infamie ces chefs peu faits pour vous commander. Votre gloire est restée pure, braves soldats, elle nous est chère, et toujours nous la défendrons.

Ces vils calomniateurs, ainsi confondus, voyant notre confiance en vous toujours entière, toujours

inébranlable, ont pensé que la contre-marche seroit plus aisée, qu'ils abuseroient plus facilement de votre crédulité sur ce qui se passe dans la ville de Paris. Ils ont dépêché vers vous leurs trompettes, pour débiter dans vos camps les plus odieux mensonges; ils ont sollicité vos signatures, pour des adresses scandaleuses, inconstitutionnelles, injurieuses à l'assemb. nationale. Ces artisans de discorde vouloient vous soulever contre le peuple de Paris, c'est-à-dire, contre vos meilleurs amis, contre les plus attachés de vos frères. Sans doute, vous les avez aussi repoussés; car sous la tente, comme dans nos foyers, le cœur d'un homme de bien ne se laisse jamais aller facilement aux séductions des traîtres.

Comme la journée du 20 juin dernier a sur-tout servi de prétexte à de nombreuses calomnies, nous allons vous retracer fidèlement, et en peu de mots, les événemens de cette journée.

Plusieurs des bataillons de Paris avoient obtenu de défiler en armes dans le sein de l'assemblée nationale; les habitans de nos faubourgs, armés de piques, les hommes du 14 juillet, crurent, avec raison, qu'on ne pouvoit leur refuser le même honneur. Ils choisirent pour cela le vingt juin, parce que c'est le jour anniversaire de la séance du jeu paume. Leurs attentions étoient pures; ils les avoient annoncées publiquement.

Dans cette occasion les contre révolutionnaires, dont la foule grossit à Paris tous les jours, apperçurent un moyen sûr d'allumer la guerre civile, qui leur tient fort à cœur; et ils s'en occupèrent sans relâche.

Ils se disent *les amis du roi*; ce qui leur obtient sa confiance: ils lui conseillèrent dans ces circonstances critiques d'appliquer deux *vetos* à la fois, sur de bons décrets. Le peuple, armé de piques, disoient-ils, voudra naturellement traverser les Tuileries, en sortant de l'assemblée nationale; il sera irrité de ces *vetos* redoublés, il se portera à quelques excès, on le fera massacrer, au nom de la loi mar-

tiale ; nous ferons partir le roi, et la guerre civile est certaine. Ils s'en réjouissoient d'avance !

La suite demain.

Un patriote connu a donné au comité militaire le projet de faire fabriquer promptement deux à trois cents milles *chaussés-trapes*, qu'on feroit distribuer dans les cantons par où la cavalerie ennemie pourroit pénétrer en France.

Cet instrument meurtrier pour le pied du cheval, semé à propos, détruiroit plus tôt, et plus aisément, un tiers de nos ennemis, qu'une bataille où nous courrions des risques égaux.

J'invite tous les forgerons du royaume à fabriquer de ces chaussés-trapes. Ce sont des étoiles de fer à plusieurs pointes, qui, de telle manière qu'on les jette, il reste toujours une pointe en l'air.

AVIS.

Le patriotisme qui a toujours distingué cette feuille de beaucoup d'autres, l'ayant mise du petit nombre des journaux qu'on laisse librement circuler en ce moment, nous engage à y insérer les séances de l'assemblée nationale. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, qui probablement sont privés de voir le résultat des séances, depuis qu'il est expressément défendu à beaucoup de Journaux de circuler par la poste. Nous continuerons à donner des nouvelles sûres des frontières et de la capitale avec la plus grande exactitude. Le prix de l'abonnement sera toujours le même.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Cournien, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyés franche de port.

No. 88. (Prix, 2 sous.) 14 Août 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Relation très-exacte de la situation de l'assemblée nationale au moment de la canonade.

Pour ceux qui ne connoissent pas le local occupé par l'assemblée, il est bon de leur dire que la salle est placée sur un des côtés du jardin des Tuileries; comme une grange est ordinairement près du château. La comparaison ne paroîtra pas ridicule; car c'est dans cette enceinte que les ouvriers patriotes ont battu les préjugés, afin d'en faire sortir la raison grain à grain, pour en nourrir les esprits, et faire prospérer la liberté.

Mais revenons à ce que nous voulions raconter. Les patriotes purs, les incorruptibles habitans de la montagne (1) ne dormoient point à l'approche du réveil du peuple ; ces fidèles mandataires restèrent toute la nuit à leur poste ; et après avoir rendu au vœu de la commune un maire chéri, que les assassins de la cour tenoient en ôtage au château pour le poignarder, ils se préparoient dans le calme aux grands événemens qui alloient arriver.

La cour furieuse d'avoir été forcée de lâcher sa proie eut recours à une autre perfidie. Deux ministres accourent essoufflés, ils supplient l'assemblée d'envoyer une députation au roi.

Le côté gauche déjà très-peu nombreux par la désertion de tous les *Fayettistes*, sentit le piége, et MM. Thuriot et Duhem s'opposèrent avec force à cette démarche, qui ne tendoit qu'à dissoudre l'assemblée, et à faire massacrer au château les meilleurs membres.

M. Cambon, après une discussion calme et ferme, engagea l'assemblée à recevoir le roi dans son sein, s'il croyoit courrir des dangers.

L'instant arrive, le roi se présente, escorté et entouré de tous les traîtres titrés et décorés ; ils vouloient entrer pêle-mêle : les suisses suivoient : la reine et la famille royale étoient à six pas du roi ; les patriotes de la Montagne descendent : Thuriot, Montaut, Duhem, Reynaud, député de la Haute-

(1) On appelle ainsi le côté des meilleurs patriotes, ce précis m'a été donné par un brave député.

Loire, à leur tête, repoussent les Coblenciers, dégagent le roi et la famille royale des monstres qui ne vouloient pas le quitter, et empêchent que le massacre très-probable de ces traîtres n'eût lieu dans son sein.

Le roi, après avoir dit deux mots qui étoient une calomnie contre le peuple, restoit auprès du président; les femmes étoient à la barre des ministres. L'assemblée incertaine dans ce passage subit entre l'état de constitution et celui de toute-puissance, restoit sans délibérer.

Les uns vouloient placer la famille à la barre des pétitionnaires, d'autres dans une tribune; mais M. Duhem démontra que le roi étant dans l'intérieur de la salle, l'on ne pouvoit délibérer; il conclut à ce qu'on les plaçât dans les tribunes grillées du logotachigraphe (1). Adopté.

Le canon ronfle, la mousqueterie frappe toutes les oreilles, les boulets, les mitrailles passent au-dessus de la salle, des balles tombent dans le jardin des Feuillans, les tribunes se troublent, quelques membres, en très-petit nombre, que les remords et la crainte faisoient pâlir, s'agitent et cherchent où se mettre à l'abri de la mort.

Dans cet instant tous les estimables amis du peuple s'élèvent tous en criant: vive à jamais la liberté! vive la Nation! On ignoroit cependant si ce feu venoit des amis ou des ennemis de la liberté, et l'on étoit encore incertain à qui resteroit la victoire.

(1) C'est une tribune de journaliste.

M. *Guadet*, président, en l'absence du fayettiste *Merlet*, qui n'avoit point paru, se couvre; tout rentre dans l'ordre, et la délibération se continue avec un sang-froid calme, et une majesté dont l'histoire ne présente aucun exemple.

Les Suisses poursuivis dans le jardin par le feu des patriotes, fuyent vers la salle: on se presse en foule dans son intérieur. Les mêmes membres qui avoient chassé les courtisans, s'élancent sur les bayonnettes, rappellent aux gardes nationaux l'exécution du serment de vivre libres ou mourir à son poste. Les citoyens retournent en arrière, vont se battre, et les travaux se continuent: le nouveau serment se prête avec enthousiasme, et les bases du salut de l'empire sont affermies pour toujours.

Rois de bronze à bas.

Les rois de bronze, aussi durs que ceux qu'ils représentoient, sont en capilotade. C'est en vérité la chose la plus risible, que de voir certaines figures alongées regarder tristement ces débris des statues des tyrans, objets de leur culte imbécille. On diroit à les voir que ce sont des dieux qu'ils regrettent, quand au fait ce n'étoit que l'effigie révoltante de bourreaux couronnés.

Qu'on lise l'histoire, et l'on verra si tous ces bougres-là n'ont, foutre, pas fait répandre plus de sang humain, que de bon vin n'a été bu par tous les biberons du monde, depuis qu'on boit. La tyrannie étoit abattue; les effigies des tyrans choquoient

encore par-tout les regards des hommes libres ; elles sont foutues, grâce aux coups de plume d'acier des écrivains patriotes, qui les ont plus culbutées, que les pinces et les cabestons des ouvriers. Le cheval d'Henry IV a les quatre fers en l'air, et le bonhomme est rasé. C'étoit un fier payard, ou, pour mieux dire, un fameux débauché que ce Sire, appelé bon, parce qu'il couvroit d'un air de bonhommie ses vices. On lui doit, comme on sait, les lois sur la chasse, et qui sont fort douces ; j'y renvoie mes lecteurs.

M. Louis XIII a fait aussi la cabriole. Oh ! qu'auroit dit son cher ministre Richelieu ? Pour moi, j'en ai ri comme un fou, quand je l'ai vu la tête en bas ; car c'étoit un fier imbécille, un dévot, un parricide, et dont la statue devoit dégringoler sous les coups de la liberté, qui veut des vertus. Les deux Louis XIV, celui qui étoit à cheval, et celui qui étoit à pied, ont couru tous deux aussi fort vers le néant. Que diroit ce maréchal flagorneur, le stupide la *Feuillade*, qui vouloit faire creuser son tombeau sous la statue de son maître, s'il la voyoit aujourd'hui dans la boue avec sa belle massue d'Hercule ? Que diroit le vieux puant de Richelieu, maquereau de louis XV, cet ignorant Sardanapale, s'il voyoit brisés en mille pièces et le cheval et le despote ? Ces images infâmes ne souilleront plus le sol de la liberté. On en fera des canons et des gros sols. Il y avoit sous l'un des fers du cheval de Louis XIV le quantième de son élévation ; il y avoit jour pour jour cent ans qu'il étoit sur pied.

Qu'on ne vienne, foutre, pas me dire que

les arts perdent ici des chef-d'œuvres. Eh, mille-zieux ! n'aurons-nous pas le pouvoir d'en fondre d'autres plus dignes d'un peuple libre, à qui désormais il ne faut, foutre, plus d'autres idoles que les lois et la liberté. A bas pour toujours ces restes odieux d'un culte d'idiots et d'esclaves ! nous élèverons par-tout des monumens à la liberté, qui vaudront, foutre, bien tous ces chevaux et tous ces Nérons montés dessus, et qui de dessus leurs pieds-d'estaux élevés à grands frais par des adorateurs rampans, sembloient insulter à la misère d'une grande nation avilie, ruinée, trompée, embâtée par tous ces exécrables monstres.

Tous les apôtres royaux qui empoisonnoient l'opinion publique depuis si long-temps, sont en fuite. Leurs ordures littéraires sont maintenant en cendres ; leurs presses, leurs papiers, tout est foutu. Nous verrons maintenant qui osera prêcher la guerre civile impunément. Je le répète encore, mêlons le sang humain, et faisons *légalement* juger maintenant les coupables que nous attrapperons. Ne nous déshonorons pas par des excès ni par des cruautés, après nous être couverts d'une gloire éternelle.

Hier, un Marseillois, dans une pétition présentée à l'assemblée nationale pour accuser un député traître à sa patrie, dit : On accuse les Marseillois d'être venus pour assassiner le roi. Ils n'aiment point les rois ; mais, s'ils veulent sans défaire, ce ne sera jamais par un crime, mais bien par la volonté souveraine de la Nation. Louis XVI a creusé le tombeau de la royauté, et c'est le plus grand service qu'il ait rendu à la patrie.

Le roi étoit présent, je l'ai vu.

Suite de l'adresse des citoyens de Paris à l'armée française.

Mais nos dignes officiers municipaux; mais le sage Pétion, l'énergique Manuel surveilloient : ils ont averti le peuple des piéges tendus par la cour. Nos concitoyens des faubourgs ont mérité le vingt juin l'approbation de l'assemblée nationale, tant qu'ils furent sous ses yeux. Déja ils délibéroient pour n'envoyer au château qu'une députation, lorsque, pour les attirer, les portes de toutes les cours furent ouvertes, sur un ordre donné de l'intérieur. Mais, par une singulière contradiction, les portes des appartemens étant fermées, elles durent céder à l'effort d'une multitude immense qui se précipitoit comme un torrent, et qu'aucun pouvoir humain ne pouvoit faire tourner en arrière. Le roi vint alors accueillir le peuple; il affecta cette franchise, cette popularité, dont les bons effets sont toujours efficaces sur le cœur des Français : aussi toutes ses fautes parurent oubliées. Il se couvrit, avec joie, du bonnet de la liberté; il bût à plusieurs reprises à la santé de la Nation : il répéta, maintes fois, aux différentes députations de l'assemblée nationale qui vinrent auprès de lui, que jamais il n'avoit été plus tranquille, plus en sureté, plus content. Le pourrez-vous croire? tout cela n'étoit que dissimulation. Ce fut le seul piége dont les magistrats du peuple, trop confians, n'avoient pu le préserver.

Dès le lendemain, le roi démentit par une proclamation, tout ce qu'il avoit fait, tout ce qu'il avoit dit la veille. Il annonça aux citoyens de Paris qu'il ne leur falloit commettre qu'un crime de plus, comme s'ils avoient commis tous les autres! Un tribunal illégal, vexatoire, composé d'indignes juges de paix, (car la cour a tout corrompu, jusqu'a cette belle institution de juges de paix) a lancé, sous la forme de mandats, de véritables lettres-de-cachet contre les meilleurs citoyens. Le roi a fait hausser

ses ponts-levis ; il s'est entouré de canons et de grilles. On a publié que le peuple avoit voulu détruire la maison royale toute entière, parce que les panneaux d'une porte et quelques carreaux de vitres avoient été brisés. Louis XVI, le roi des Français, n'a pas rougi d'accuser vingt mille artisans laborieux, estimables, d'avoir voulu piller ses propriétés, parce qu'un meuble de garde-robe, égaré sous la main de quelque valet, manquoit ce jour-là aux besoins d'une femme de la cour. C'est pour n'avoir pas empêché ces graves délits que le directoire du département de Paris a suspendu de leurs fonctions les deux magistrats pour lesquels nous avons le plus de vénération et d'amour! Ah! le crime qui jamais ne leur sera pardonné, c'est d'avoir trouvé plus de force dans la confiance qu'inspirent leurs vertus, que dans les munitions de guerre qu'ils réservent pour de meilleures occasions! Braves soldats! telle est la vérité.

AVIS.

Le patriotisme qui a toujours distingué cette feuille de beaucoup d'autres, l'ayant mise du petit nombre des journaux qu'on laisse librement circuler en ce moment, nous engage à y insérer les séances de l'assemblée nationale. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, qui probablement sont privés de voir le résultat des séances, depuis qu'il est expressément défendu à beaucoup de Journaux de circuler par la poste. Nous continuerons à donner des nouvelles sûres des frontières et de la capitale avec la plus grande exactitude. Le prix de l'abonnement sera toujours le même.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 89. (Prix, 2 sous.) 15 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Réflexions sur notre situation.

Les circonstances exigent un travail plus suivi, et comme j'ai juré de défendre ma patrie et la cause du peuple jusqu'à ce qu'on m'ait foutu les quatre fers en l'air comme au cheval de bronze, j'ai entrepris, conjointement avec un compagnon de travail, de faire un nouveau journal, intitulé : le Courier de l'égalité, qui commencera le 27 de ce mois, époque fixée pour la convention nationale. Comme il paroîtra un nouveau prospectus pour l'annoncer, je me bornerai à cet avis. Je tâcherai d'y donner tous mes soins pour

le rendre aussi intéressant que piquant, et j'espère par ce moyen satisfaire mes lecteurs. J'en attends beaucoup, en les assurant d'avance que la franchise et la loyauté qui jusqu'alors m'ont toujours animé, ne cesseront d'être mes guides. Il faut dire un mot à mes concitoyens, qu'il est bon d'entretenir sérieusement sur la situation où nous sommes. Les créateurs de la constitution et, qui pis est, les réviseurs y avoient laissé des germes destructeurs qui se sont bougrement développés depuis quelque tems. Les uns avoient laissé gâter la Constitution par indépendance ou par foiblesse; les autres par corruption ou par scélératesse. Tout le mal que cette révision a causé a été funeste; mais j'espère bien que les suites en seront heureuses. Qui n'a pas vu, depuis trois ans, combien un pouvoir exécutif héréditairement corrupteur, malveillant et conjuré contre le peuple, étoit dangereux, armé surtout d'une effrayante autorité et d'une bougre de liste civile qui a empoisonné tous les départemens? Qui n'a pas vu qu'il étoit impossible à la Constitution de marcher accablée sous l'or de trente à quarante millions, et que la liberté ne pouvoit être long-tems debout, tant que le despote constitutionnel lui chercheroit noise à chaque instant, pour trouver l'occasion de lui tordre le col. Les bons amis de la cour se persuadèrent bien qu'il étoit possible de détruire la Constitution par elle-même, aussi les plus futés se firent patriotes enragés et s'emparèrent de tous les pouvoirs, soit à l'armée, soit dans les directoires, soit enfin dans les tribunaux. Les bons citoyens attendoient une occasion pour sauver les bases de la Constitution. Les crimes des aristocrates et des courtisans, les manœuvres des prêtres

ont amené cette occasion ; une convention nationale est convoquée. Ainsi je vous invite cher concitoyens, si vous ne voulez pas voir s'écrouler la liberté et la banqueroute et la désorganisation de la machine politique, de vous réunir tous et de faire de bons choix. Il y va de votre intérêt et du salut de la patrie.

Rappelons-nous que le jour où le roi partit, tous les citoyens ne firent qu'un, souvenons-nous que depuis nous avons été malheureux en nous désunissant, et profitons sagement de nos fautes et de toutes les jean-foutreries des modérés.

Comment diable auroit-on pu croire au succès de la révolution, en voyant que chaque jour un tas de vauriens la dénigroient, et que par-tout on déclamoit avec audace les plus ardens patriotes, qu'on appeloit des factieux ; en voyant qu'une foule de misérables payés, enhardis par une coupable indulgence, faisoient marcher les loix à la foutre ? Ne souffrons donc plus que ces excès nous replongent encore dans l'abîme où le sang de nos freres a coulé. J'avois bien prévu ce choc terrible de l'indignation. J'aurois bien voulu que le roi eût profité des bons avis que je lui ai donné si souvent, et qu'il ne fût pas aujourd'hui malheureux par sa faute et celle de ses exécrables conseillers, qui ont préparé sa chûte en voulant l'élever trop haut. Il a été sourd aux avis des braves gens, c'est à lui qu'il faut qu'il s'en prenne. Maintenant c'est à la nation à se montrer grande et à profiter de ses succès. Elle avoit un pied déjà dans la vase de l'ignominie, c'est à elle à se couvrir de gloire. Il ne faut pas de grace aux rebelles ; mais qu'ils soient punis par les loix, sans cela je me fâche comme un tonnerre de

dieu. Il faut respecter les propriétés ; il faut de l'union, de la fraternité pour éviter la guerre civile, et faire triompher un déluge de malédictions sur les foutus monstres armés pour nous asservir ; ce doit être le vœu et le devoir de tout homme de bien, ami de l'humanité, ami de la patrie et de la liberté.

Du lundi 13 août 1792. — Des lettres de Rouen annoncent que M. Liancourt avoit préparé le 10 août la même scène que la cour des Tuileries a jouée à Paris. M. Liancourt a assemblé les Suisses de Salis et les autres troupes de ligne, leur a fait prêter de nouveau le serment, et crier *vive le roi.* Les gardes nationales présentes n'ont pas voulu répéter ce cri, et ont crié *vive la nation.* M. Liancourt a fait mettre aux arrêts M. Lefèvre, capitaine, qui avoit paru le plus opiniâtre pour crier *vive la nation.*

D'autres bruits annonçoient qu'il y avoit eu un combat entre les patriotes et les aristocrates, et que l'avantage étoit resté aux patriotes.

Cependant on doit être rassuré sur ce point, car une lettre datée d'aujourd'hui même, envoyée par un courier extraordinaire, d'un officier-général, ne parle aucunement de combats.

On a fait afficher à Genève, qui est rempli de bons patriotes, un libelle qui n'a pas excité d'autre sentiment que celui du mépris. Le voici.

THÉATRE DU GRAND MANÉGE.

Le roi, la loi et la nation.

On fait savoir au public que la clôture de ce spec-

tacle se fera du 15 au 20 août 1792, par la France sauvée, tragédie en cinq actes, de Monsieur et de messeigneurs comte d'Artois, prince de Condé et compagnie ; cette pièce sera suivie des Emigrés, opéra comique en un acte, paroles de M. le vicomte de Mirabeau, musique de M. le marquis de Bouillé. Le spectacle sera terminé par un ballet de la composition de monseigneur le duc de Brunswik et du maréchal de Bender, dans lequel les célèbres Bazire, Isnard, Chabot, Fauchet, Merlin, Lecointre, Condorcet, Brissot, Robespierre, Pétion, Manuel, d'Orléans, et quelques autres danseurs de la même force, doivent exécuter les pas les plus difficiles. Plusieurs puissances étrangères honoreront de leur présence ce spectacle ; il commencera par l'air des trembleurs, et sera terminé par celui des pendus. Ah ça ira, ça ira, les démocrates à la lanterne ; ah ça ira, ça ira, les démocrates on les pendra.

Note parvenue de l'Allemagne.

Dans les environs de Landau, l'armée autrichienne est forte de dix-huit mille hommes, composée la plus grande partie de cavalerie. Ils ont avec eux des pontons et tous les attirails nécessaires pour faire campagne. Ceux qui vont les visiter sont indignés de leurs bravades et rodomontades contre les Français, qui les attendent au premier jour pour leur faire réponse, non pas avec des paroles, mais avec des faits.

Le duc de Brunswick, non-content d'avoir fait publier son manifeste qui ne fera aucune sensation sur nos braves guerriers, vient de faire publier les mesures à prendre pour remettre la France sous l'ancien

joug; il entend laisser en France pour garnison perpétuelle six régimens Autrichiens et six Prussiens, deux Sardes, trois Espagnols et tous les régimens allemands des princes qui en avoient déja en France, avec quelques nouveaux que l'on demandera aux électeurs. On formera en outre au roi une maison militaire composée de quinze mille hommes en corps, sous différentes dénominations. Toutes ces belles dispositions vont sans doute s'exécuter au plus tôt, d'après le compte de M. le duc de Brunswick, qui pense fermement être à Paris sous quinze jours. Mais nous, qui connoissons mieux que lui la situation de la France et l'esprit public, nous sommes d'un autre avis. A moins que M. le duc n'ait un moyen de se transporter à Paris avec toute sa troupe d'une manière invisible (encore y seroit-il qu'il ne seroit pas plus avancé que dans les environs de Coblence), il ne trouvera certainement pas en France MM. les Hollandois, qui l'ont laissé faire tout ce qu'il a voulu. Il trouvera des hommes libres et des Français aussi courageux et clairvoyans que lui, et qui lui disputeront le terrain pouce pour pouce.

Suite de l'adresse des citoyens de Paris à l'armée française.

Il falloit cependant trouver de nouveaux moyens pour assurer au contre-révolutionnaires un triomphe prêt à leur échapper. C'est alors que Lafayette a proposé à Luckner d'abandonner les frontières et de faire marcher les armées sur Paris. Luckner n'a pas nié cette proposition odieuse, en présence de l'assemblée nationale, ni de ces comités. Lafayette quitte son poste pour venir déclarer la guerre aux Parisiens, eux, à qui l'on n'a d'autres reproches à faire que d'avoir prodigué à ce général perfide des récompenses prématurées! Il falloit une telle démarche pour le bien faire connoître. Cet ambitieux s'est cru supérieur à toutes les autorités; il s'est cru plus fort, lui seul, que les représentans du peuple réunis

Il est démasqué ; Lafayette n'est plus à nos yeux qu'un vil intrigant, un soldat rebelle, un général inhabile, un fonctionnaire infidèle : Lafayette s'est déshonoré.

Nous ne craignons pas, chers et dignes amis, que ce langage tenu à des hommes tels que vous, puisse avoir aucune fâcheuse conséquence pour la discipline militaire : ce que nous avons admiré le plus particulièrement dans votre conduite, ce qui nous a le plus touché, ce qui vous met au dessus de tout éloge, c'est la résignation, vraiment admirable, qui vous a fait obéir souvent à des chefs que vous n'estimiez pas ! Peut-être encore de rudes épreuves, en ce genre, vous sont réservées, mais la patrie vous regarde et vous tient compte de ces vertueux sacrifices.

Eh ! nous savons bien que ce n'est pas votre faute si nos ennemis ne sont pas tous réduits, si leur territoire n'est pas à votre disposition, si toutes les palmes de la victoire ne sont pas cueillies. Si la cour des Tuileries l'avoit voulu, la guerre seroit déjà terminée ; nous le savons bien ; mais cette cour est plus ardente à faire proclamer la loi martiale, qu'à seconder votre courage. Ce n'est pas contre les Autrichiens que Lafayette voudroit vous conduire : c'est contre nous : c'est du sang des meilleurs citoyens qu'il voudroit arroser le pavé du château royal, afin de réjouir les yeux de cette cour insatiable et corrompue.

N'est-ce donc pas assez d'avoir à pleurer tant de nos frères morts à vos côtés, dans les combats ? Ne reste-t-il pas assez de bons patriotes étendus sur les champs de bataille, sans que nous nous égorgions les uns les autres dans nos cités ? Non, nous ne nous égorgerons pas. Les coups que nous portons ne doivent tomber que sur nos ennemis. Les plus cruels, peut-être, nous entourent. Nous les surveillons, et nous sommes assez forts. Soyez sans crainte ; ne tournez plus vers Paris des regards d'inquiétude. Il n'y a pas un poste aujourd'hui, soit dans les camps, soit dans les villes, qui ne soit périlleux pour un véritable ami de la liberté, de l'égalité ; mais leur courage est éprouvé. Aucun de

ces postes importans ne sera dégarni ; et la cause du genre humain contre les tyrans ne manquera pas de défenseurs.

Le reste demain.

Avis des Editeurs.

Nous avons annoncé dans nos deux derniers N°. que ce journal contiendroit à l'avenir les séances de l'assemblée nationale. Notre but étoit alors de ne rien changer ni au titre, ni au format ; mais il seroit résulté de là, qu'on auroit été obligé de retrancher une partie des réflexions et des nouvelles politiques, ce qui n'eût peut-être pas satisfait nos lecteurs, et qui auroit empêché le bon papa Duchêne de développer ses réflexions utiles, principalement dans un moment où il va s'opérer un nouvel ordre de choses. Nous n'avons en vue que de satisfaire tous nos lecteurs, en réunissant l'utile à l'agréable.

Considérant donc plutôt le bien général que notre intérêt particulier, nous avons décidé de donner à cette feuille beaucoup plus d'étendue, en mettant un papier plus grand, et en aggrandissant les pages de manière qu'elles puissent contenir le double. Nous continuerons cependant jusqu'au N°. 100, pour donner aux personnes qui font des collections, la faculté de faire relier ces cent N°s. en un gros volume, ou en deux petits : cette époque sera d'ailleurs favorable, étant celle fixée pour la convention nationale.

Il n'y aura aucune interruption. Nous quitterons le 26 de ce mois le titre de Trompette, etc. et nous reprendrons le 27 celui de COURIER DE L'ÉGALITÉ, qui contiendra les réflexions du Père Duchêne, la situation de Paris, les événemens du jour, les nouvelles sûres des frontières et de la capitale, et les séances de l'assemblée nationale, etc. etc.

Nous ne croyons pas devoir parler des talens et du civisme de l'auteur ; il a fait ses preuves.

MM. nos abonnés recevront *gratis*, à commencer demain jusqu'au 26, les séances de l'assemblée nationale, dans quatre pages in-8o., format pareil à celui que nous donnerons au *Courier de l'Egalité*.

Malgré cette augmentation, le prix sera toujours le même.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 90. (Prix, 2 sous.) 16 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Veillez, car ce n'est pas tout.

Je voudrois bien que la secousse que nous avons eu dernièrement, fut le terme de nos divisions partout, comme elle paroît l'être à Paris. On ne se fait foutre, pas d'idée de la réunion que la trahison du parti des aristocrates a complettement opéré. Puisse-t-elle être la même dans tous les départemens, depuis si long-tems trompés par tous ces écrivains mercenaires, que j'ai dénoncés tant de fois, et dont on vient de faire enfin bonne justice. Tous les citoyens sentent maintenant qu'il n'y a plus d'alternative qu'en-

tre le succès ou la mort, qu'entre l'esclavage ou la liberté. Si l'esprit public dégénère, et si nous ne contribuons pas tous, par des mesures sages, à parer de grands maux, nous sommes foutus. Autour de qui faut-il nous rallier? Autour de l'assemblée nationale. Sans cela que nous resteroit-il? Les mal intentionnés qui restent, vont employer toutes les ruses à faire circuler le mensonge; mais la vérité doit enfin triompher. Les grands distributeurs en chef de fourberies, sont réduits au silence, et la terreur enchaîne leur audace; mais le mal qu'ils ont fait est incalculable. Ils ont tellement disposé les têtes des bonnes gens et des sots, des modérés et des foutus nigaudouilles, qu'il est urgent que tout bon citoyen qui écrit dans les départemens, détruise l'erreur et s'empresse à fortifier, par des récits véritables, le parti qui triomphe aujourd'hui, de la scélératesse la plus opiniâtre et la plus exécrable.

Par-tout on fout la chasse aux aristocrates, mais aux aristocrates connus pour nuire ou pour avoir des connivences avec nos ennemis. Mais, foutre, il en est de paisibles, sur lesquels il ne faut point exercer une vengeance cruelle, qui déshonoreroit notre cause. La force seule, par sa présence, doit leur en imposer, et sans s'en douter, les bougres deviendront citoyens.

Il ne faut pas s'amuser à la moutarde, et se mettre en état de défense plus que jamais. C'est alors que, pour éviter la confusion, il faut former promptement d'abord le camp près Paris, que je demande depuis si long-tems. Il faut que les citoyens qui n'ont

que des piques, ne se mêlent pas à ceux qui ont des fusils, et se forment à la manœuvre de leurs armes. Il faut que tous ceux qui savent l'exercice, fassent un corps à part de ceux qui ne sont pas bien instruits, et que, s'il arrivoit une action, les combattans expérimentés marchent les premiers. Tout français doit rougir d'être nul, et foutre, le malheur commun doit les réunir tous. S'ils savent mettre de la prudence, de l'ordre, de l'ensemble dans leur marche, il est impossible qu'ils soient vaincus. Quelque chose qu'il arrive, c'est avec intelligence et courage qu'il faut nous conduire. Le trouble, la confusion est plus à craindre que les forces ennemies. J'attends, avec impatience, des nouvelles de l'armée.

Pour moi qui connoît mes braves camarades, je suis SUR D'EUX, et je ne croirai jamais que nous ayons à redouter ces forces patriotiques, qui sont les nôtres. On leur dira peut-être qu'on *attaque la Constitution*. Il n'y a que deux mots à répondre. On attaquoit votre liberté, et l'on ne trouve point dans la Constitution les moyens de la sauver elle-même. Il est plus facile de retoucher la Constitution, si les dangers de la patrie en montrent les vices, qu'il ne seroit facile de reconquérir la liberté, si une fois elle étoit foutue en bringues.

Encore une fois, quand on veut sauver un vaisseau qui périt, on jette à la mer les plus précieux effets. Il en est de même de la chose publique, quand il s'agit de la tirer d'un naufrage bougrement inévitable, où l'ont plongé tous les orages suscités par le pouvoir inactif ou persécutif.

Les soldats de la patrie sont et doivent être sans doute les amis de la Constitution ; mais avant tout, ils doivent être LES SAUVEURS DE LA LIBERTÉ, qui est la mère de la Constitution.

J'attends tout de leurs courageux efforts, et je ne croirai jamais que, sous prétexte de ne pas souffrir qu'on touche aux lois faites par des *réviseurs perfides*, et que l'expérience funeste a démontré ne pouvoir pas aller long-tems ainsi fabriquées, les soldats, nos frères, veulent s'élever contre les circonstances et repousser les demandes aussi justes qu'utiles, qui viennent de toutes parts, pour changer enfin ce qu'il y a de défectueux dans la Constitution, et conserver ses bases éternelles qui, a bien le prendre, sont véritablement ce que nous avons juré de défendre tous. Non, non, les soldats français ne sont pas faits pour une trahison ; le soupçonner seulement, c'est leur faire une injure.

Paris. — Cette ville immense jouit maintenant du plus grand calme ; et, comme je le disois tout-à-l'heure, nous sommes tous un peuple de frères. Les aristo-bêtes sont cachés, et l'on ne voit plus dans les sections que des bons citoyens. Ceux qui étoient égarés, divisés, sont revenus de bonne foi, en avouant leurs torts.

Louis XVI est au Temple avec toute sa famille. C'est un palais fort beau, appartenant au ci-devant Comte d'Artois. Comme il passoit dans sa voiture à la place Vendôme, où Louis XIV est renversé, lui et son cheval, la voiture, pressée par la foule, s'arrêta.

Le colosse de bronze avoit un bras en l'air, et sembloit lui crier relèves-moi; c'est toi qui m'a fait tomber.

On a arrêté le sieur Laporte, qui se démenoit comme un beau diable quand on a voulu saisir ses papiers. Cet intendant de la fameuse liste civile a sans doute eu peur qu'on ne trouva chez lui la liste des très-chers pensionnaires payés par lui pour semer le trouble. Maintenant que ce bougre-là est en cage, vous verrez si vous n'avez pas la paix, troublée par tous les libelles qu'il payoit.

Anecdote.

Un témoin sûr a assuré que Louis XVI, après avoir passé la revue des Suisses et des différens postes avec sa femme et son fils, avoit rentré chez lui, et qu'il avoit été environné de trois à quatre cents chevaliers et officiers principaux de sa maison, qui tous, l'épée nue, firent le serment de terminer dans cette journée une querelle trop scandaleuse entre *le prince et ses sujets*.

M. Duchâtelet fut choisi pour chef de ces illustres vauriens, et delà les tirailleurs au fait de l'artillerie se réunirent aux canons. Il y avoit MM. Puységur, ancien ministre; le vieux maréchal de Mailly, de Viomenil, le prince de Poix, d'Avarey père et fils, de Melfort, d'Osonville, Dupuget, Tourzel, Champceney, mauvais auteur; un Clermont Tonnerre, Pont-l'Abbé, d'Hermigny, Fleurieu, Salvere, Adrien Duport, etc. Enfin une grande partie des gardes du roi. O la belle cohue!

Suite de l'adresse des citoyens de Paris à l'armée française.

Vous en seriez bien assurés, chers et braves amis, si vous aviez pu voir avec quelle ardeur notre jeunesse s'est élancée ces jours-ci vers les bureaux d'enrôlemens ouverts depuis que la Patrie est proclamée en danger. Il tarde à cette recrue, toute patriotique, d'aller vous joindre et de partager vos dangers. Les bons exemples que vous avez donnés, comme vous le voyez, ne sont pas perdus; et quand tous vos frères s'empressent à les imiter, c'est pour vous une douce récompense.

Les nouveaux soldats inscrits depuis quelques jours à Paris, pour aller aux frontières, sont au nombre de plus de dix mille. Ils vont vous joindre; ils vous diront avec quel attendrissement nous parlons de vos belles actions. Ils vous diront avec quelle sollicitude nos regards se sont tournés vers vos femmes et vos enfans; ils vous diront avec quel mépris nous traitons vos calomniateurs. Dites-leur que vous nous rendez justice aussi, et nos cœurs, qui s'entendent facilement, se trouveront satisfaits les uns des autres.

Ce qui vous fera plaisir encore, c'est d'apprendre que le vertueux Pétion et le courageux Manuel sont rendus à nos vœux. La cour vouloit perdre les magistrats par le peuple, et le peuple par les magistrats. Mais, en dépit de la cour, les magistrats ont sauvé le peuple, et l'assemblée nationale a vengé les magistrats. Leur conduite a été déclarée irréprochable, par deux décrets rendus après un mur exa-

mien. Vous voyez bien, chers camarades, que nous vous avons dit la vérité?

Ici, nous préservons la liberté des atteintes de ses plus cruels ennemis; vous feriez de même à notre place. Vous la défendez avec l'appareil formidable de toutes les forces nationales. Votre sang est prêt à couler à chaque instant pour elle; nous ferions de même à la vôtre.

Oui, nos destinées sont communes; et bientôt un grand triomphe sera partagé entre tous les enfans de la patrie qui auront fait leur devoir. Ceux qui sont morts glorieusement en auront aussi leur part, car la destinée des hommes libres est immortelle. Nous ne craignons que les traîtres, et nous saurons les réduire à l'impuissance. Mais si leurs vœux impies étoient exaucés, si la victoire des lâches pouvoit réjouir un instant les mauvais citoyens, leur succès seroit court. Soldats de la patrie! hommes vraiment libres! si jamais l'ennemi s'approche de nos murs, nous serons certains que vous n'existez plus. Eh bien! alors, ce sera notre tour; et nous vous jurons qu'au moment où les traîtres croiront pouvoir livrer nos cités; au moment où l'ennemi croira les envahir, elles auront disparu; il n'y aura plus que des ruines, sous lesquelles nous serons ensévelis. C'est-là notre dernier serment, c'est celui qui doit nous doit survivre.

Questions importantes.

Depuis que nous sommes menacés d'avoir incessamment sur les bras deux cents cinquante mille hommes des meilleures troupes de l'Europe, qui ne dissimulent pas leur dessein de se porter rapidement

sur Paris, on peut se faire les questions suivantes :

La commune de Paris, qui possède cent cinquante pièces de canon, et à-peu-près deux cents mille fusils, a-t-elle des munitions proportionnées ? les boulets sont-ils de calibre ?

Le département et les départemens ses voisins, font-ils fabriquer en abondance de bonnes piques pour armer la multitude de citoyens qui n'auront pas de mousquets ?

Pourquoi les commandans militaires, dans la division desquels se trouve Paris, ne mettent-ils pas en réquisition une partie des gardes nationales des départemens adjacens, comme un décret les y autorise, et ne forment-ils pas de forts cantonnemens à Saint-Germain, Saint-Denis, Charenton, etc. ? Sera-ce lorsque les colonnes ennemies avanceront à pas de loup, qu'il sera temps de les rassembler ?

Pourquoi ne fortifie-t-on pas les hauteurs de Montmartre, Belleville, et une infinité d'éminences, de passages et de postes importans des environs de Paris ? Il s'offriroit autant de travailleurs que lorsqu'il fallut faire le champ de la fédération, et un simple retranchement nous rendroit peut-être un service prodigieux ?

Pourquoi n'indique-t-on pas un lieu de rassemblement proche de Paris, et dans une situation favorable, pour qu'au premier signal, et lorsque Paris seroit sérieusement menacé, les gardes nationales de plusieurs départemens et les citoyens à piques, pussent s'y porter, et fussent assurés de trouver là des magasins de vivres, et des chefs pour diriger le plan de défense ?

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Cailliot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois à moyen, ant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 91. (Prix, 2 sous.) 17 Août 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Grande, très-grande découverte faite chez M. de la Porte, intendant de la liste civile.

Enfin citoyens, le gouffre des iniquités vient de s'ouvrir. J'AI VU, J'AI ENTENDU, J'AI TOUCHÉ les faits. Je vais dire comme un bon faiseur de vers :

Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise et m'écoute parler.
Le bon vin me pénètre, m'échauffe ; il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

J'arrive de l'assemblée nationale (mercredi 15

onze heures du soir). Encore tout ébobi de ce que j'y viens d'entendre. Vous savez que ce pauvre bouvre bougre de père Duchêne n'est pas foutu pour vous tromper, et que toujours franc, il aima plus le peuple que lui-même ; ainsi parlons sans déguisement, comme vous allez lire sans défiance. Tous les maux qui vous accabloient étoient l'ouvrage de la cour. Tous les libelles qui se faisoient, étoient aux dépends de la cour ; tous les troubles qui nous agitoient, étoient suscités par la cour; tous les crimes qui nous effrayoient, étoient commis par la cour ; toute la liberté dont nous allons jouir, nous la devrons même aux complots de la cour.

Beaucoup de bonnes gens, bonaces jusqu'à la bêtise, incrédules jusqu'à l'entêtement, et qui, jusqu'à présent n'avoient pu se faire l'idée de toutes les horreurs qui se commettoient sans en accuser, à tort et à travers ceux qui les dévoiloient, me diront, mais comment nous prouveras-tu cela, père Duchêne? Ah ! comment..... et comment va-t-on le prouver à l'univers entier?

Voilà en deux mots de quoi il retourne. On a, comme vous le savez, transféré M. la Porte à l'abbaye ; mais ce n'est pas le tout : on a saisi tous, oui, tous ses papiers. Ce n'est pas manque qu'il faisoit grandement son petit revêche ; mais le monsieur est à couvert, et j'ai entendu lire hier des lettres écrites à lui, maître Laporte, en comparaison desquelles les feuilles de cochon Derosoi n'é-

toient rien. On disoit dans plusieurs, où l'on donnoit au roi les plus *sages* conseils pour écraser l'assemblée nationale, qu'il falloit qu'il se montrât ferme, afin de pulvériser cette canaille par sa présence.

Dans d'autres, on disoit précisément ces mots, que j'ai bien retenu, et qu'il faut vraiment avoir entendu pour les croire. *Tâchons de remuer cette foule de désœuvrés, de petits clercs de procureurs, de causeurs de cafés, tous bons pour une* CONJURATION, *et faisons ensorte de les faire soulever contre leur propre cause*, SANS QU'ILS SANS DOUTENT. Dans une autre, en parlant d'une émeute projetée, on finissoit par ces mots : *mais faisons bien ensorte que cette explosion n'ait pas l'air d'avoir été provoquée.* Dans un autre, le jean-foutre qui écrit remercie le cher intendant *de lui avoir payé* SON MOIS, *dont il avoit le plus grand besoin.* Oh ! mais ce n'est, foutre, pas le tout. Imaginez que ces lettres étoient du mois de janvier dernier et du mois de février, et que plus on ira; plus on découvrira de forfaits. On a lu de même le mémoire des dépenses faites par une foule d'affiches dont le rapporteur avoit de chacune un échantillon; il y en avoit de rouges, de bleues, de blanches, etc. On lisoit : tant pour L'AFFICHE DU COQ; pour *la feuille à deux liards* ONZE MILLE FRANCS, ainsi que *pour la feuille gratuite.* Tant pour telle autre, etc. etc. Le catalogue de ces rapsodies avec lesquelles on empoisonnoit l'esprit public, avec lesquelles les scélérats de cette caverne qui mériteroit d'avoir été cent fois écrasée par la foudre du ciel,

cherchoient à gagner des *suffrages pour leur* BON *maître*, et à faire chaque jour commettre de nouveaux attentats, soit pour irriter les esprits contre les représentans du peuple, soit, foutre pour lasser les malheureux citoyens qui ne savoient de quel côté sortoient les multitudes de monstres et d'antechrists dont ils étoient entourés.

Non, mille-zieux ! non, on ne voudra jamais croire à tant d'horreurs ; mais elles vont être imprimées ; mais elles vont désigner tous les traîtres qui cherchoient la ruine du plus bel empire ; mais elles vont être des monumens d'abominations *autenthiques*, ENTENDEZ-VOUS, qui déposeront contre les bourreaux couronnés qui se jouent de la vie et du sang des hommes, comme moi de la fumée de ma pipe et d'une bouteille de rogôme.

Je ne peux vous donner qu'en apperçu le tableau de tant de scélératesses sans cesse renaissantes, sans cesse combinées, sans cesse infectes et révoltantes. On ne croira jamais combien cet amas empestiféré renferme de preuves, combien il existoit de complices cachés, combien d'avides coquins étoient pendus aux mamelles de cette énorme vache à lait, appelée liste civile, combien cette source de corruption s'étendoit au loin, combien de soulevemens qu'on croyoit l'ouvrage des pauvres diables de jacobins dénigrés bougrement dans toutes ces ordures, effrayoient, minoient, désespéroient les citoyens qui chérissoient encore ce pouvoir d'iniquités, parce

qu'ils le croyoient attaché à la constitution, par toutes les belles proclamations qu'il faisoit faire à grands frais, pour gagner du temps et propager l'erreur.

Eh, foutre, qu'on ne croie pas que c'est parce que ce pouvoir est tombé dans l'opprobre dont il mérite éternellement d'être couvert, que j'ai la lâcheté de le peindre aussi noir. J'annonce encore que tout ce que j'en dis, est bien au-dessous de ce que j'aurois à en dire. Mais on sait les grandes et fortes vérités que je lui ai foutues par le nez, même avant de savoir qu'on fouilleroit dans ce cloaque d'immondices. Je n'écoutois alors qu'un secret pressentiment ; à présent j'ai la plus forte conviction, que c'est de là que partoient tous nos maux, et dès lors un reste de sensibilité, qui m'animoit pour les auteurs de tant d'exécrations, vient de s'échapper de mon ame, pour n'y faire place qu'à la plus profonde indignation et qu'au mépris.

Il n'est, foutre, pas un seul citoyen qui, lorsqu'il aura vu et connu, par la publication, ce que c'étoit que cet antre où se forgeoient toutes les foudres de l'enfer, où se pétrissoient tous les fléaux, qui n'admire l'instant heureux où la colère du peuple, image de celle de Dieu même, confondit, en un clin-d'œil, tous les conjurés réunis. Oui, cent mille fois oui, nous aurons dix millions de fois plus d'obligation à l'assemblée actuelle, qu'à l'autre. Elle a mis à nud la royale perversité des ennemis nés du peuple et de son repos ; elle a montré, dans toute sa lai-

deur et sa turpitude, la sanguinaire et détestable ambition de régner sur des cadavres, et par des crimes, sur le plus intéressant, sur le plus sensible des peuples; elle a mérité d'être à jamais bénie, louée, exaltée par tout ce qu'il y a d'honnête et de pur sur la terre.

Après tant de découvertes, où la main puissante de celui qui fait tourner le soleil comme un moulinet, se montre dans toute sa protection, je ne crois pas qu'il puisse exister maintenant un seul homme qui puisse ne pas être patriote, sans être indigné de lui-même, sans mourir de honte, en se croyant, en quelque sorte, par son opinion, le complice involontaire de tant d'illustres Mandrins.

Oui, tous les Français vont s'unir, il leur falloit ce grand coup, cette explosion nécessaire, qui ne s'est reculée que parce que les suites en étoient incalculables, et pouvoient devenir funestes. Mais il est porté. Le sang de nos frères a coulé pour le plus beau triomphe. Mêlons nos larmes et nos hommages à leurs cendres heureuses, puisqu'elles reposent pour la liberté.

Maintenant, mes chers concitoyens, si vous saviez comme il est touchant de voir nos représentans confondus et pleurer de joie dans les bras les uns des autres. Si vous saviez combien ceux qui, comme M. Vaublanc, étoient, sans doute, honnêtes, mais dupes des grimaces de la cour et de ses perfidies, combien

ceux, dis-je, qui croyoient voir, dans leurs collègues, des factieux et des forcénés, se repentent aujourd'hui de leurs erreurs, vous seriez attendris, touchés aux larmes. La France sera libre, elle aura la paix; elle l'aura. Non, vous ne devez plus craindre, chers amis, d'autres efforts que les convulsions de l'agonie des tyrans; unissons tous contr'eux, ils seront archi-foutus dans quatre matins. Nous allons marcher au bonheur à grands pas, il nous le faut à tout prix, puisque nous devons nous dire qu'en le cimentant pour nous, nous le préparons même à tous les peuples de la terre. Union; fraternité, égalité, nous serons vainqueurs.

Nota. J'avois oublié de dire que, dans le catalogue impur du Sieur Laporte, il y avoit aussi des tabatières de toutes les formes, et que J'AI VUES; on distribuoit ces tabatières à des coquins achetés pour troubler l'ordre, et avoir un signe de ralliement.

Extrait d'une lettre très-sûre de Coblence, le 7 août.

Si les émigrés ont souffert de toutes les manières dans leur exil, ils n'ont pas moins de tourment dans la carrière qu'ils parcourent maintenant. Il n'est

point d'humiliation qu'ils n'éprouvent de la part des Prussiens, qui ne conçoivent pas que des Français se soient armés et aient appelé des armées étrangères contre leur propre patrie, et qui témoignent hautement leur façon de penser à ce sujet. Les Prussiens ont divisé les émigrés en trois corps pour les mieux dominer, et se proposent de leur faire essuyer les premiers coups.

Ce sera une guerre atroce et terrible, si la cour des Tuileries n'en vient à une conciliation, que la marche des troupes semble rendre impossible; car il en coûte déja cher. Si les Français étoient unis, je ne doute pas qu'ils ne détruisent leurs ennemis contre lesquels ils ont des auxiliaires formidables aux Prussiens, la désertion, la faim et l'opinion du soldat

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 92. (Prix, 2 sous.) 18 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Nouvelles et anecdocte sur les Suisses.

C'est une bien triste chose que le sacrifice que la cour a fait de ces pauvres bougres de Suisses, qu'on a travaillés dans tous les sens, afin d'en tirer le parti qu'on en espéroit. Je sais une anecdocte sur leur compte, qui fera voir ce que c'est que la politique des scélérats qui ont mis en avant ces machines ; pour completter leurs forfaits. Beaucoup de ces victimes n'étoient, foutre, pas Suisses ; il y avoit, depuis six mois, une quantité d'Alsaciens. Un d'entr'eux qu'on questionnoit l'autre jour ; et qui ne savoit pas

même parler le français, disoit dans son mauvais patois : « On est venu chercher nous dans les campagnes, on a dit à nous, bien contens venir à Paris, et quand nous être venus, on disoit beaucoup mal jacobins. Tous avoir piques de fer, tous tuir jacobins maudits ».

On voit, par ce simple récit, que j'assure véritable, que ces pauvres diables, à qui on avoit donné de l'argent, et qu'on avoit empaffés, étoient endoctrinés depuis long-temps, et qu'on leur avoit fait entendre que tous ceux qui avoient des piques, étoient des jacobins. Oh ! qu'ils sont coupables ceux qui ont exposé tant de malheureux à devenir des assassins ou à être massacrés.

On arrête tout ce qui paroît suspect, autant pour se parer des mal intentionnés, que pour mettre à l'abri de la vengeance des citoyens, ceux qui méritent si long-temps d'en être abhorrés. On prend, en les payant, tous les chevaux qui paroissent bons à former une cavalerie légère. On a raison, les propriétaires de ces chevaux, vont crier ; mais on peut leur répondre : ce seroit bien pis, si les armées ennemies pénétroient chez nous ; vous verriez, s'ils vous foutoient des indemnités pour tout ce qu'ils vous prendroient, même pour vos femmes.

On a découvert une fabrication de faux assignats de cinq liv. fort bien imités. J'en ai vu un qui m'a paru bien soigné. On en a saisi pour environ 7000 liv. ; tous préparés. On est à la piste d'autres. Peut-être enfin, qu'en donnant la chasse à tous les scélérats, nous aurons enfin le pouvoir de respirer.

La cateau du Nord est dans une colère dont on

n'a pas d'idée, la bonne dame en est toute rouge ; elle a bien le front de nous déclarer la guerre du fond de ses glaces ; mais nous nous foutons d'elle, et avant qu'elle ait envoyé de quoi rétablir, dans tous ses droits, le roi très-chrétien, nous aurons le tems de nous préparer à recevoir ses coquins, ses flottes et ses armées.

Plus on avance dans la découverte des trahisons les plus manifestes, plus les citoyens se réunissent. Beaucoup de bons citoyens qui étoient dans l'erreur, sont maintenant détrompés ; ils ne plaidoient la cause de Louis XVI, que parce qu'ils le croyoient de bonne foi attaché à la Constitution ; mais tous les yeux s'ouvrent. On voit maintenant qu'il n'employoit le mot Constitution, que pour tromper le peuple, que pour renverser les lois. Il n'est pas un bon citoyen, qui ne se livre maintenant, avec confiance, à l'assemblée nationale, et qui n'adopte tous les sentimens qu'elle professe.

Le nombre des détenus pour la conjuration, est de cent trente-quatre. On a arrêté encore M. Thierry Wisgenstein et Vitenckoff.

On a mis les scélés à l'hôtel Massillac, où se réunissoient tous les drôles qui sont la cause de la perte de nos colonies.

Louis XVI qui avoit fait fondre toute son argenterie, afin qu'on ne s'en doutât pas, avoit de la vaisselle argentée ; ainsi ce pot-de-chambre tant réclamé, n'étoit peut-être que de cuivre.

Le bon roi faisoit, non-seulement passer notre argent à ses frères, mais encore à son cher cousin, le roi de Prusse, et à son cher neveu, l'empereur. Je

ne m'étonne pas si l'argent étoit si rare, et si j'étois foutre, obligé de faire rapiécer mes souliers.

A Lille, tous mes amis, tous mes camarades sont comme les Parisiens, c'est-à-dire, au niveau des grandes circonstances. O les bons enfans, que les Lillois ! A propos, je parlerai, dans quelque tems, du *père Eternel*, qui m'a fait l'honneur de m'écrire; je prends, pour lui répondre, quelques renseignemens sur ses plaintes dans mes articles sur les Belges, qui m'ont été envoyés de Lille. Je le prie d'attendre.

Adresse simple, mais énergique, aux Soldats de la patrie.

L'opinion qui fit la révolution peut seule la soutenir, mais elle doit planer sur les puissances de l'Europe.

Laissons venir les Autrichiens s'ils veulent. Proposons-le leur même, et portons-nous à Bruxelles, nous verrons lesquelles seront les mieux reçus ; nous n'en voulons qu'aux tyrans, et non pas aux esclaves. Sauvons la patrie.

L. Morin.

Beaucoup de capitalistes et de banquiers qui ont été assez dupes ou assez frippons pour avoir prêté des sommes immenses n'en seront jamais payées par la nation trahie avec tout cet or. Ce diable de

pouvoir persécutif avoit une avaloire diabolique, car il a dans le ventre deux années de sa liste si...vile. Ce qui fait bien QUATRE-VINGTS MILLIONS.

Extrait d'une lettre d'Alexandre Lameth à M. Dabancourt, du 9 août.

« Dillon vient ici après demain, je lui parlerai pour refroidir sa tête, qui chemine un peu à la Dumouriez. Il est bonhomme et très-bon officier, mais il n'a pas la consistance, le maintien et la discrétion qu'il faut pour commander en chef, sur-tout dans une frontière aussi étendue.

Si vous trouviez un moyen d'ôter Dumouriez d'où il est, cela seroit bien important, car il est coalisé avec Lille, avec le département, les clubs, et il vous jouera quelque mauvais tour ».

Avois-je bien raison de dire que c'étoit de foutus gredins aussi méprisables qu'atroces, aussi perfides qu'intrigans. Ce Dabancourt est à Orléans. Il étoit neveu du frippon Calonne : ce n'étoit, foutre, pas un titre de gloire. On a changé le nom de la rue Lafayette, qui d'abord s'étoit appelée rue de Calonne, ensuite rue Necker, puis enfin Lafayette : elle a changé pour toujours de nom, et s'appelle la rue des trois frippons.

Comme il est nécessaire de faire voir à tous les yeux combien étoient odieuses les trames de la cour,

je vais citer un passage très-curieux du courier de Gorsas. Il est bon de répandre le plus grand jour sur la conduite des conspirateurs qui avoient eux-mêmes l'audace d'accuser de tous les crimes qu'ils commettoient, ceux qui les accusoient chaque jour au tribunal de l'opinion publique.

L'article suivant avoit été envoyé anonyme le 6 août, au patriote que je cite. Le voici.

« Deux généraux vendus à la cour.... aussi corrompus que Lafayette; le château devenu une place d'armes avec un commandant (Viomenil alors); un conseil privé, dont les chefs sont Montmorin, l'abbé de Montesquiou, Adrien Duport, etc.; un état major; une garnison. — On a pratiqué beaucoup de monde; les Suisses doivent donner le signal, et dès-lors les gens pratiqués s'élèveront; on se croit sûr de 200 mille hommes. — Le tout va à souhait. Après avoir couché sur le carreau plus ou moins de milliers de citoyens, on a des agens tous prêts pour faire la motion de tomber sur les patriotes de l'A. N. et autres, car on veut n'avoir l'air de céder qu'à un mouvement d'indignation. — Le nouveau ministre des affaires étrangères, Bigot de Sainte-Croix, est dans l'intimité de la vieille aristocratie des bureaux; il complote avec ses suppôts; il consulte Henin; il ne trouve pas même les créatures de *** assez viles pour son usage; il hait jusqu'au masque du patriotisme; il lui faut des feuillans éhontés.

Et tout cela va se faire, et tout cela se fait.

La gendarmerie est bonne, mais on espère la séduire.

Les canoniers sont incorruptibles, mais l'or de la liste civile fait tous les jours de nouveaux progrès; il opére dans l'assemblée nationale des conversions inattendues; les plus étonnantes sont déjà faites.

Les Boyer, les Cerisier sont en grande conférence avec le vil Bonne-Carrere, qu'on récompense de toutes ses perfidies, en lui donnant la place de ministre plénipotentiaire auprès des Etats-Unis; et c'est un peuple libre qu'on méprise assez, pour envoyer auprès de lui le plus sot des espions, le plus infâme des proxenetes et des escrocs.

On trouve Chauvelin trop patriote pour rester en Angleterre. C'est l'aristocrate Rayneval, ami et confident des Montmorin, des Bertrand, des Delessart, qu'on se dispose à y envoyer. Il y sera doublé par l'agioteur évêque d'Autun, initié à la coalition autrichienne, pour se laver de la tache d'avoir sacré les évêques constitutionnels ».

HYMNE A LA LIBERTÉ ET A L'ÉGALITÉ.

La liberté soumise aux lois,
Aujourd'hui règne sur la France.
Des biens reconquis à sa voix,
Amis, embrassons l'espérance.
Réunis par l'égalité
Sous les étendards de la gloire,
Marchons, volons à la victoire;
Aux accens de la liberté.

Français, de vos fers délivrés,
Craignez un nouvel esclavage.
Contre vos tyrans conjurés,
Armez vos bras; votre courage.
Réunis; etc.

Vos cœurs ne sont plus abattus ;
La loi souveraine commande ;
Seule, elle impose vos tributs,
Sa justice en règle l'offrande.
Réunis, etc.

O liberté ! rends-nous la paix,
La paix ramène l'abondance ;
Elle embellit de ses bienfaits
Les beaux jours de l'indépendance.
Réunis, etc.

Avec de plus rigides mœurs,
Rends-nous la foi du premier âge ;
Et renouvelle dans nos cœurs
Tes vertus, ta fierté sauvage,
Réunis, etc.

Fais-nous triompher des Germains ;
De ces phalanges meurtrières,
Que des despotes inhumains
Mènent ravager nos frontières.
Réunis, etc.

En amour de nos saintes lois
Change leur rage mercenaire.
Ou que nos glorieux exploits
Enchaînent leur bras sanguinaire.
Réunis, etc.

Conduis ton char aux bords du Rhin,
Enflamme notre ardeur guerrière,
Etends ton pouvoir souverain,
Et règne sur l'Europe entière.
Réunis ; etc.

A Paris, de l'imprimerie de Cailleau et Compagnie, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant ; et pour six mois ; moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 93. (Prix, 2 sous.) 19 *Août* 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

PARIS.

La nouvelle de l'arrestation des commissaires de l'assemblée nationale à Sédan, avoit irrité tellement les esprits, qu'on ne parloit de rien moins que d'aller les délivrer. Mais les citoyens, justement irrités, se calmèrent quand ils apprirent que trois autres commissaires venoient de partir pour faire élargir les premiers. On concevra facilement cet excès d'audace, quand on se fera une idée juste de l'homme qui commande une armée auprès de Sédan. Les autres commissaires sont passés sans ob-

taoles, et il faut directement que ceux qui vont à l'armée de Lafayette, soient arrêtés. Je l'avois prévu. Depuis long-temps cet homme, qui n'a d'autre bouclier que la *Constitution*, voudroit une guerre civile constitutionnelle. Mais il la fera, foutre, TOUT SEUL; car *ses* soldats, quand ils apprendront les scélératesses et les lâches fourberies du pouvoir exécutif, avec des preuves aussi claires que le soleil, laisseront-là le *héros* des deux mondes, et combattront pour la liberté; mais jamais contr'elle.

La guerre civile!... Non, non jamais les soldats Français, instruits, comme ils le sont maintenant, ne reprendront cet horrible fléau dans le sein de leur patrie. Hélas! il y a déja trop long-temps que la cour la fait au peuple au dépend du peuple. Le soldat est son ami, le soldat fait son espoir. Le soldat, puisqu'on lui parle tant de Constitution, sera ESSENTIELLEMENT OBÉISSANT; et quand l'assemblée souveraine des représentans d'une grande nation parlera, le brave soldat saura se soumettre à ses décrets, plutôt qu'aux doucereuses flagorneries de quelques trop fameux intrigans, qui voudroient faire servir ses armes à faire triompher leur audace et leur infernale ambition.

Que le soldat se dise, si jamais il étoit tenté d'écouter d'autres ordres que ceux de l'assemblée nationale; mais, où nous conduit-on? où marchons-nous? et quel ennemi devons-nous combattre de préférence, ou d'un ennemi qui vient porter le ravage dans nos foyers, ou d'un peuple de frères, de parens et d'amis, soulevés par trois ans de trahisons, de misères et d'indignation? Balanceroit-il à

rester en face de l'Autrichien, qui, sans doute, profiteroit, avec avantage, d'une démarche illégale de l'armée, s'il étoit possible de la séduire.

Sans doute la Constitution, comme le disent les administrateurs pervers qui ont effrontément retenu les envoyés du peuple ; sans doute la Constitution ne parle point de la suspension du roi. Mais cette Constitution à laquelle le croient attaché beaucoup d'honnêtes citoyens dupes de leur bonne foi, l'observoit-il lui-même, ce roi, qui employoit les deniers du peuple à faire faire des affiches abominables pour *discréditer les assignats*? et ses trahisons toutes découvertes, toutes prouvées, et que les monstres, seuls ennemis du peuple, de l'honneur et des lois, peuvent nier, ne suffisent-elles en ce moment pas pour prouver la légitimité de la suspension d'un traître? Faut il plus long-temps livrer constitutionnellement le sort de l'Empire aux mains des perfides qui s'entendoient avec Louis XVI; et nos constituans si fameux, avoient-ils prétendu nous enchaîner tellement qu'il fallût nous laisser jeter vivans et garrotés, dans un précipice que nous pouvions combler? Ce n'est point attenter à la Constitution, que de sauver un grand peuple sans elle ; et je vais prouver par l'article 2 de la déclaration des droits, que nous avons cependant opéré le salut du peuple avec la Constitution, puisqu'elle prescrit la résistance à l'oppression ; puisque le moyen de résister à un oppresseur, est de le désarmer, et qu'on l'a fait en *suspendant* le roi de ses fonctions, pour empêcher la ruine de l'Empire. Le roi aussi nous disoit dans sa dernière proclamation sur les dangers de la patrie, de nous armer tous contre un en-

nemi puissant qui nous menaçoit, et le roi alimentoit et payoit ces mêmes ennemis.

On se récrioit fortement contre la lenteur de l'organisation du tribunal qui doit juger les grands coupables. Dans une pareille circonstance, on doit sentir combien il faut être sévères, mais aussi combien il faut être justes. Le sang d'un innocent qui couleroit, seroit une calamité publique. Le peuple doit être surveillant, mais il doit être sage, et la loi le vengera sans qu'on puisse l'accuser lui même, d'en avoir précipité les coups redoutables.

On entendit avant-hier soir, des plaintes sous les voûtes des appartemens des Tuileries. On a promptement crevé ces voûtes. Quand j'aurai appris le résultat des recherches, j'en avertirai mes lecteurs.

Valenciennes le 15 *août.*

Les trois commissaires de l'assemblée nationale, MM. Delmas, Dubois-Dubais et Belgarde, se sont transportés, à l'instant de leur arrivée en cette ville, au commandement général; et comme leur mission principale est de s'entendre avec les généraux pour tout ce qui est relatif à l'armée, ils ont cru devoir inviter MM. Dillon et Dumouriez, qui se trouvoient à leurs camps respectifs de Pont-sur-Sambre et de Maulde, à venir l'un et l'autre, dans le jour, à

Valenciennes, si les circonstances le permettoient; et à cet effet ils ont adressé la lettre suivante aux deux généraux.

« Nous vous instruisons, monsieur, que les grands événemens qui ont eu lieu à Paris le 10 de ce mois, ont déterminé l'assemblée nationale à envoyer des commissaires, pris dans son sein, aux départemens frontières et aux différentes armées, avec des pouvoirs tels que la nécessité des circonstances exige; nous croyons donc, monsieur, qu'il est important que vous vous rendiez aujourd'hui, 14 du présent mois, à Valenciennes, et que vous soyez réunis à M. le général Dillon, auquel nous donnons le même avis, afin que vous preniez connoissance des instructions que nous avons à vous communiquer, et que nous délibérions ensemble sur les mesures ultérieures que nous croyons nécessaires à l'intérêt public et à la situation de vos armées. Nous laissons à votre prudence le soin de juger si vous pouvez quitter votre camp sans inconvénient; et dans le cas où vous en trouveriez, vous nous indiqueriez vous-même les moyens sûrs de nous réunir, en quelque lieu que ce puisse être, afin de nous mettre à même de satisfaire aux grands intérêts qui nous sont confiés.

Vous pouvez d'avance, monsieur, tranquilliser l'armée que vous commandez, sur les événemens de Paris: assurez-là qu'elle peut avoir la plus grande confiance en l'assemblée nationale; qu'elle a pris les mesures les plus sages et les plus efficaces pour calmer le peuple et rétablir l'ordre; dites lui que le seul ennemi qu'elle a à combattre est devant elle; que nous attendons de son union et de son courage

combinés, tout ce qui peut assurer le succès de nos opérations et le salut de la patrie.

Les commissaires de l'assemblée nationale.

Signé DELMAS, DUBOIS-DUBAIS et BELLECARDE.

Extrait du courier de Strasbourg. Copie d'une lettre écrite d'un émigré de l'armée de Condé à M. de Custines, lieutenant-général, commandant en chef de la ville de Landau.

Le 7 août.

« La voix d'un ancien ami peut-elle encore aller jusqu'à vous, mon cher Custines? Si cela est, elle doit avoir son effet sur un homme que je connois depuis long-tems, et qu'on a peut-être engagé malgré lui plus loin qu'il ne croyoit aller. Pensez au tort, pensez à la forme, pensez à la conséquence; le premier est injuste, poussé hors des bornes, la horde est horrible et cannibale, les autres seront funestes à vous, et à tous ceux qui auront conduit à des désordres. Dans un mois ce parti d'iniquité n'existera plus. Vous, vous loyal gentilhomme, vous serez obligé de fuir votre patrie, de vivre en pays étranger et peu regardé : *Vendez Landau aux princes et aux Français qui représentent ici le roi.* Vous serez admiré des honnêtes gens par un action qui peut même coûter, vous resterez lieutenant-général, employé, décoré, comme vous l'avez désiré, et vos affaires, si elles ont besoin de se rétablir, en auront les moyens. Ceci est de moi seul;

le prince que je sers et que je suis, ne me pardonnera pas d'avoir écrit, je le fais à son insçu ; mais vous le connoissez ; jugez ce qu'il vous devra de rétablir le roi, et la tranquillité dans votre pauvre patrie?....

Si j'ai de vos nouvelles aujourd'hui avant dix heures du soir, je parlerai ; sinon, je me tairai ; je vous plaindrai, vous regretterai, et chacun de nous suivra son sort ; le mien ne peut être celui du regret, ni du mésuccès : adieu, pensez y bien et répondez.

Signé *le B. de F...*

A Neustadt, le 7 août 1792 à midi.

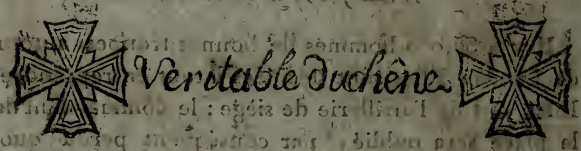
P. S. Vous devez connoître mon nom par les lettres ci-dessus, s'il vous faut une notion de plus, vous m'avez vu à Versailles et à Paris chez une femme que vous appelliez ma sœur, et je suis ici auprès de mon prince, ce que j'y étois au camp de de St. Omer en 1788.

Billet joint à la lettre.

Il y a 35;000 hommes de bonnes troupes autour de Landau. Elles sont décidées à tout entreprendre. Elles ont de l'artillerie de siège : le commandant de la place sera oublié ; par conséquent perdu quoi qu'il puisse arriver. Cette position exacte des choses doit le décider à tout faire pour la livrer ; il doit bien penser que l'ami qui lui a écrit la lettre ci-jointe, ne lui feroit pas des offres aussi brillantes pour sa fortune, s'il n'étoit pas certain qu'elles seront réalisées : il doit y avoir toute confiance. Comme

l'on ne peut trouver de moyen clandestin de faire arriver cette lettre à M. le comte de Custines, il se croira peut-être obligé de la montrer ou d'en parler à la municipalité ; il sera toujours à même de supprimer ce billet, et il peut avoir l'air de ne faire aucun cas du contenu de cette lettre. Mais on le prie d'y répondre à l'adresse de M. Freibach à l'auberge de la fleur-de-lys à Edesheim, de manière que la réponse y soit entre 8 et 9 heures du soir aujourd'hui ».

Cette lettre et le billet ci-joint ont été imprimés par les ordres exprès du général Custines, pour être distribués parmi les troupes et par-tout ailleurs. C'est la réponse qu'il y a faite.



A Paris, de l'imprimerie de Cailleau et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

No. 94. (Prix, 2 sous.) 22 Août 1792.

LA TROMPETTE
DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Je profite de la place que me laisse pour les nouvelles le *Courier de l'Egalité*, que je fais conjointement avec ces derniers nos. de la Trompette, pour y placer quelques morceaux qu'il est bon d'y publier. On trouvera dans ce *Courier* de quoi satisfaire assez pour l'ordre du jour. Je vais donner aujourd'hui une lettre que j'ai reçu il y a dix-huit-mois d'un député de l'assemblée constituante, qui voyoit clair dans l'avenir. Je reçus cette singulière, mais intéressante lettre dans un temps où tous ceux qui se sont démasqués depuis, étoient les idoles du jour. Moi-même j'étois engoué de leurs talens, et je n'avois

pu pénétrer comme le député qui m'écrivoit, ce que seroient un jour ces messieurs. Comme l'effet a suivi la prédiction, cette lettre est vraiment curieuse, parce qu'elle montre jusqu'à quel point déja ces intrigans s'étoient dévoilés dans le sein de l'assemblée constituante. J'ai gardé long-temps cette pièce piquante sans penser à la faire imprimer ; mais tout m'y décide aujourd'hui. Je la fis lire dans le temps aux Lameth eux-mêmes, qui firent semblant d'en rire ; mais je vis bien que c'étoit, foutre, du bout des lèvres. Lisez et pesez bien tout ce qu'annonçoit cette lettre. Elle est authentique.

Paris, 24 *janvier* 1792.

Je suis ton ami, père Duchêne ; mais, foutre, ce qui me fâche c'est que, quoique nos principes soient les mêmes et que nous demeurions bien près l'un de l'autre, notre manière de voir est à cent lieues d'intervalle. Une troupe de foutues têtes sur beaucoup desquelles on apperçoit à peine le poil folet, d'autres à figures de tigres, d'autres décharnées, d'autres creuses, toutes têtes qui auroient besoin d'être refondues dans ton fourneau ; toutes ces bougres de têtes, dis-je, sont les idôles que tu encense. Ce n'est pas à un vieux routier comme le père Duchêne, à être dupe des viédases : un ancien marin comme toi est franc de colier ; et si comme moi, tu étois obligé de prendre place tantôt à côté de la tribune oratoire, tantôt dans le voisinage des Lameth, des Noailles, des Cottin, des Duport, des d'Eguillon et autres bougres d'enragés, tu verrois, foutre, qu'ils ne jouent pas franc jeu ; et qu'ils ne

sont tous que des foutus cabalistes. Est-ce que notre constitution a besoin des escamoteurs pour aller se nicher sous les gobelets ? Est-ce qu'on a besoin de faire cabale pour déjouer cent cinquante pourris aristocrates. Ces foutus orgueilleux croient donc que les cinq à six cents patriotes qui forment le noyau de l'assemblée ne sont que des perruques de laine. Qu arrive-t-il, si une motion ne leur plaît pas ? Les uns entourent le fauteuil du président, les autres la tribune oratoire, les autres se dispersent çà et là ; un du côté droit paroît-il l'appuyer, vîte ils sement des soupçons, tout est perdu pour la liberté ; ils se distribuent la parole, ils ont soin de parler les derniers, et de mêler quelques phrases pour être applaudits par les tribunes ; sur-le-champ la discussion est fermée, question préalable sur les amendemens, et c'est ainsi que souvent ont passé de très-foutus, décrets notamment sur l'ordre judiciaire.

Arrivés chez soi, le charme cesse, et nos bons patriotes sont fâchés d'avoir levé le cul ; mais foutre, il n'est plus temps. Au bout de toutes ces manigances, c'est que quoique le fond de notre Constitution soit excellent, cependant à force d'être embarbouillées philosophiquement, je crains fort que lor que nous décréterons qu'il faut qu'elle aille son chemin pendant un demi-siècle avant qu'on y touche, la nation ne réponde : cela vous plaît à dire, et si notre Constitution est revisée par la prochaine législature, je ne donnerois pas un foutre de tout ce que nous avons fait ; jamais débâcle n'aura été plus complette. Tiens, père Duchêne, crois-moi, je suis autant ami de la Constitution que

tu peux l'être, mais je connois mieux que toi l'esprit de la province, et si tu veux que je te parle à cœur ouvert, tes foutus engagés que tu prône tant, ou feront faire eux-mêmes LA CULBUTE A LA CONSTITUTION, ou au moins seront cause *qu'elle ne se consolidera qu'après avoir été* CIMENTÉE *par le* SANG *des citoyens*. J'ai encore bien des choses à te dire, écoutes-moi.

Parmi les aristocrates, tous n'ont pas les mêmes principes, les pourris vantent l'ancien régime, d'autres auroient voulu le conserver en réformant néanmoins les abus, sans faire attention qu'on les a réformés vingt fois, et que n'ayant repoussés que de plus belle, il ne faut pas se contenter d'émonder l'arbre, mais l'arracher pour en replanter un autre de meilleure espèce : d'autres, tels que les partisans des *Mounier* et des *Lally*, ont cru trouver la pie au nid en copiant la Constitution Anglaise, sans faire attention que si l'équilibre des pouvoirs peut avoir lieu dans une isle dont le chef n'a pas vingt mille hommes à ses ordres, il ne peut exister dans un état environné de voisins puissans contre lesquels on est quelquefois obligé d'entretenir plusieurs armées nombreuses : certes, tu conviendras, père Duchêne, que des premiers aux derniers il y a diablement loin. Eh bien! néanmoins, tous ces jean-foutres font cause commune ; vois également leurs écrivains ; vois si *Royou*, *Cochon*, *Fontenai*, *Sabbatier*, *Barruel*, *Pellétier*, *Gauthier*, *Dupan*, etc. écrivent les uns contre les autres : patriotes, imitons les.

Par exemple, quand je t'ai vu blâmer le boucan

qu'a fait le peuple aux Tuileries une certaine fois, j'ai dit, c'est très-bien ; le père Duchêne aime le bon ordre ; mais lorsqu'ensuite je te vois traiter d'amis les Lameth et les Barnave, oh ! foutre, pour le coup, je dis, le père Duchêne est dupe ; car sacredié, j'étois sur la terrasse, moi, pour déja entrer dans l'assemblée, lorsqu'un des Lameth et Barnave en sortoient pour venir dire : Criez, il est temps ; oui, foutre, je l'ai vu et entendu, et j'ai vu et entendu bien d'autres foutues misères bien pires encore.

Crois-tu que c'étoit pour mieux faire vendre les biens nationaux, que Périgord vouloit qu'on admit en concurrence tous les effets publics qu'il avoit eu soin d'accaparer ?

Crois-tu que c'est pour ménager cent mille écus que Baumetz veut qu'on substitue aux 80 payeurs de rentes, une caisse unique ? Oui, eh bien tu te trompes, la Sayalette, mon collègue, pourroit te dire le fait.

Crois-tu que Mirabeau, avant-hier volontaire, hier commandant, aujourd'hui administrateur, ait assouvi son ambition ? et crois-tu que ceux du côté gauche qui n'ont pas voulu de lui pour président, sont pour cela des jean-foutres ? Ah ! père Duchêne, si tu te trouvois comme moi dans le tourbillon, tu verrois souvent la foudre où tu crois ne voir briller que des astres. Crois-moi, ne nous exposons pas à calomnier ; il faut des preuves pour juger ; mais méfions-nous des apparences ; et comme dans un pays libre, tout citoyen qui, par ses talens et le simulacre des vertus civiques, est investi étroi-

tement de la faveur populaire, peut être *ipso facto*, un sujet dangereux, qu'il l'est même de fait et de droit, s'il est dénué des vertus morales, et si sa vie privée se trouve en contradiction avec sa vie publique ; soyons avares de louanges.

Encore un mot sur Barnave ; c'est un prodige pour son âge sans doute ; mais, foutre, il le sait trop, et cela par la faute du public et de l'assemblée, qui le gâtent à force de claquer des mains à tort et à travers, lors même qu'il mériteroit qu'on claquât sur ses fesses. Tu te fâches lorsque l'ami des patriotes le relève ; lorsqu'il fait des faux pas ; moi, je dis : qui bien aime, bien châtie, et je voudrois que ceux qui, comme toi, ne peuvent être suspects, ne fissent pas comme la grande maman, qui embrasse le petit poupon lorsque sa fille le gronde. Si les écrivains publics patriotes veulent opérer le bien, il faut qu'ils soient lus avec confiance, et non par le seul désir de se distraire en riant de leur tournure et de leurs expressions ; pour cela, il faut qu'un écrivain patriote soit ami de la vérité et du bon ordre en même-temps qu'il se montre l'ami de la constitution ; il doit donc se montrer assez impartial pour blâmer tout ce qui est digne de blâme, et si tu veux que je te le dise franchement, les gens sages sont fatigués des extrêmes.

Les enragés ont été nécessaires pour donner le branle à la révolution ; peut-être alors étoit-il interressant de les applaudir et de crier bravo sur tout ce qu'il disoient ; mais après les avoir acharnés au combat en leur criant : Hardi, tiousq, tiousq, je crois qu'il est prudent aujourd'hui de les bâilloner ou de les tenir en lèze. Un enragé n'est jamais qu'un enragé, et comme tel un être odieux.

Comme toi on veut la paix et on en a grand besoin. Qui sont ceux qui sont cause de ce tintamare parmi les écrivains, ce n'est ni *toi*, ni le Moniteur, ni la Bouche d'or, ni la feuille Villageoise, etc. Ce sont les Gautier, les Royou, les Pelletier, les Derosoi, les Fontenai, les Barruel, les Dupan, les faiseurs de mandemens et autres barbouilleurs aristocrates, motionneurs et cerveaux brûlés. Qu'on foute donc tous ces bougres-là en lieu de sûreté, qu'ils y soient bien nourris, et sur-tout force soupe; mais qu'ils n'aient ni plume ni papier, et sous six mois la France sera tranquille. La vérité surnâgera, les noirs seront confondus, les législateurs parriotes en considération, et la Constitution généralement adoptée, *si on ne la gâte pas.* Eh bien cette motion a été faite. Il est vrai qu'elle l'a été par Mallouet; mais qu'importe par qui, pourquoi ne pas l'adopter si elle est bonne, pourquoi toujours de la cabale. Paris et les provinces se pervertissent journellement par la lecture de l'Ami du Roi, de la Gazette de Paris, du Royaliste, du Mercure, du Journal Général, des Actes des Apôtres, du Journal Ecclésiastique, du Journal de la Cour et de la Ville, du Journal Politique et Littéraire, des Mandemens et lettres Pastorales, et par un fatras de chansons et autres productions dirigés contre la Constitution et les législateurs. Je dis donc que Barnave a montré qu'il n'étoit qu'un blanc-bec dépourvu d'expérience; lorsqu'il s'est opposé à la motion de Mallouet, et qu'il a porté, sans le vouloir, un coup des plus funestes à la Constitution; je dis encore qu'il a parlé inconstitutionnellement, ce qui lui ar-

rive par fois, lorsqu'il a motivé la question préalable sur la nécessité de la liberté de la presse; je dis que la licence de la presse est aussi éloignée de la liberté de la presse, que l'anarchie l'est de la vraie liberté; je dis que dans un état libre, on ne doit pas être libre de nuire à la Constitution qui établit la liberté, et d'attenter au respect qu'on doit aux lois; ainsi qu'on ne doit pas être libre de nuire au bon ordre et à la tranquillité. Enfin, comme tu le dis très-bien dans ta trente-sixième Lettre, nous gâtons tout par notre molesse. Nos comités des recherches nous font perdre du temps à les entendre; et rien de plus.

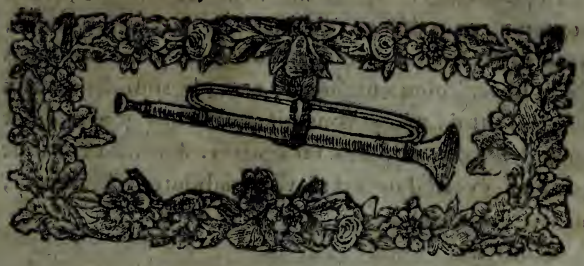
Favras a été pendu pour avoir voulu enrôler, on ne sait trop pour qui; et on laisse Royou, Cochon et tous les autres tambours du diable enrôler dans tout l'empire contre la Constitution; foutre, que ce train dure encore trois mois, et je réponds que tout est foutu; mais j'attends avec impatience ta trente-septième Lettre, et je ne veux pas te distraire plus long-temps.

Adieu, papa Duchêne, nous nous voyons vraisemblablement quelquefois au club des Jacobins. Si tu veux, au sortir de là nous irons boire à notre ami Grégoire; voila, foutre, ce qui s'appelle un honnête-homme; c'est comme ça que je les aime.

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de Cailleau et Compagnie, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 95. (Prix, 2 sous.) 24 *Août* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Adresse aux soldats.

C'est à vous, défenseurs de la patrie, que vouloient séduire une foule de traîtres et de lâches qui s'étoient glissés parmi vous pour vous faire combattre en faveur de leur infernale ambition, sous prétexte de vous conduire à la victoire et d'assurer le triomphe de la liberté ; c'est à vous que je veux faire entendre le langage de la vérité.

Celui qui vous parle est votre ami.

Nul intérêt ne sauroit corrompre une plume d'où jamais pour vous ne découla le noir mensonge.

Depuis long-temps il sut vous encourager, vous soutenir, vous défendre contre de vils oppresseurs, vous louer quand il vous vit suivre les principes sages de la liberté bien entendue, et de la soumission aux lois ; il sut de même vous blâmer, vous gourmander quand il vous vit vous en écarter. Ainsi tour-à-tour juste et sévère il ne fut ni votre adulateur bénévole, ni votre censeur amer.

Ecoutez.

Avant d'être soldats vous étiez citoyens. Vous n'avez pas dû cesser de l'être en vous consacrant au périlleux, mais honorable métier des armes. Vous avez dû même vous attacher plus fortement aux grands intérêts de la patrie, depuis la conquête de la liberté ; depuis que vous n'êtes plus censés appartenir comme de vils troupeaux, à des maîtres.

Sans doute votre ame s'est élevée à la vue de la chûte de la tyrannie, qui, dans son orgueilleux délire, vous croyoit sa propriété, vous croyoit uniquement faits pour être des massacreurs à cinq sols, quand tel étoit son bon plaisir et son caprice. Tout est changé : vous n'êtes plus les bouchers à gage d'un couronné stupide et sanguinaire, vous êtes les soutiens de la France, les foudres de la liberté, les héros de l'égalité, la terreur des tyrans et le fléau des traîtres.

Ceux qui voulurent, sous le masque du patriotisme, relever l'idole royale à moitié vermoulue, cherchèrent, auprès de vous, à profiter adroitement d'un reste de préjugé, qui faisoit croire encore parmi certains esprits foibles *à la presque divinité d'un* roi. Avec ce mot ils avoient en quelque sorte eu

l'art de morceler, de partager le saint amour de la patrie, pour rétablir peu-à-peu le culte imbécille de la royauté, et substituer dans les armées le sentiment factice à ces sentimens vrais qui doivent enflammer tout citoyen sage et pur, et l'attacher à la chose publique, avant de le décider pour les individus.

C'étoit avec peine, c'étoit avec indignation que je voyois déja s'accroître, dans nos armées, cette erreur dangereuse, qu'augmentoient chaque jour les intrigans perfides, les adroits séducteurs, les détestables apôtres du despotisme glissés dans tous les rangs. Leurs discours emmiellés et corrupteurs, leurs insinuantes supercheries, leurs écrits mensongers, leurs subtilités ménagées avec art, leurs déclamations criminelles et journalières, leur impitoyable acharnement contre les vrais défenseurs de la liberté, qu'ils s'efforçoient de rendre odieux par tous les moyens qu'indique la bassesse mêlée de rage, la fourberie séductrice, et l'ambitieux orgueil qui les dévoroit, avoient pour ainsi dire déja métamorphosé le courage de nos guerriers en attachement servile au prince, et bientôt peut-être, sans ce grand coup d'éclat qui nous affranchit pour toujours de l'esclavage, la contagion se seroit prodigieusement accrue, et les plus grands maux auroient été le funeste résultat de ses ravages.

Mais l'idole est tombée d'elle-même, et ceux qui vouloient la rendre plus magnifique à force de l'élever, préparèrent sans s'en douter sa chûte.

Il falloit des faits pour justifier le majestueux et terrible soulèvement d'un peuple fatigué, berné,

trompé, trahi, divisé même, et prêt à s'entr'égorger.

Il falloit que le séjour de la corruption fût ouvert à coup de canon, pour y trouver les preuves matérielles de tous les complots qui nous étonnoient, de tous les troubles qui nous agitoient, de tous les libelles qui nous égaroient, de toutes les noirceurs qui nous accabloient en propageant le désespoir et même le dégoût de nos droits les plus sacrés.

Il falloit que l'antre du despote fût forcé par le fer, puisque l'or n'en avoit facilité l'entrée qu'aux traîtres, et qu'aux barbares ennemis du peuple.

Il falloit pour épargner le sang des fermes amis et des courageux défenseurs de la liberté, que celui des lourds esclaves achetés pour les écraser, fut répandu sans miséricorde, en expiations de tant de forfaits.

Il falloit enfin que la juste vengeance d'un peuple irrité, balaya comme la foudre tous les audacieux conspirateurs qui le ménaçoient impunément de l'esclavage ou de la mort. Ce jour est arrivé, ce jour sera dans l'histoire le plus beau pour les peuples, comme il sera le plus effroyable pour les tyrans.

C'est envain qu'en ce moment de consternation, des ennemis de la liberté, une race de machinateurs téméraires ont tenté d'écarter la vérité des camps, pour n'y laisser entrer que le mensonge. C'est envain, soldats, qu'ils cherchèrent à vous corrompre, pour vous distraire de combattre le véritable ennemi contre lequel vous êtes armés, et voulurent diriger vos forces redoutables contre vos frères, vos parens, vos amis. Le fléau de la guerre civile fut étouffé dans vos mains

à l'instant qu'on croyoit l'allumer, pour nous punir d'avoir écrasé des monstres. La vérité, la sainte vérité dans tout son éclat vient briller à vos yeux, et chaque jour vous vous applaudirez autant d'avoir évité la séduction, que d'avoir appris à connoître les corrupteurs et les scélérats.

On avoit déja su faire passer, pour des factieux, pour des perturbateurs, ceux qui avoient l'intrépide courage de travailler entre les poisons et les poignards, à faire éclater la vérité. Il n'étoit déja plus permis de la propager sans danger. De vils coquins, achetés par l'or de la liste absorbante et meurtrière, appelée civile, répandoient à grands flots le fiel, la défiance et l'erreur; ils avoient même acquis cette confiance que sait capter l'astucieuse hypocrisie, au point que leurs oracles paroissoient être ceux de la bonne foi, quand ils n'étoient que ceux de la duplicité.

Reconnoissez maintenant quels étoient vos véritables amis, ou de ceux qui bravèrent la haine et la proscription, en s'exposant même à la rigueur de votre mépris, ou de ceux dont les noms odieux se trouvent inscrits sur le catalogue des pervers livrés aux combinaisons, comme aux intrigues de la cour.

Mais à quoi sert maintenant d'en parler, lorsqu'elle même, enveloppée du mépris de la nation RÉUNIE, n'est plus en évidence que par le souvenir de ses crimes?

Soldats, on vous avoit laissés; par une excès de générosité peut-être forcée, un *roi* pour être le dépositaire des lois. Il avoit juré de les défendre et de vous protéger par elle; eh bien! il payoit les ennemis qui devoient vous égorger. Il vous avoit choisi des chefs qui, sans but et sans gloire, vous expo-

soient en détail au feu destructeur d'un ennemi dont ils étoient les guides forcenés et barbares, au lieu de profiter de l'énergie qui vous animoit aux combats ; au lieu d'encourager vos généraux à pousser au loin la victoire, il les forçoit d'abandonner des conquêtes simulées, et le fer et la flamme dévoroient, en vous retirant, un pays que vous auriez pu rendre libre. Il vous faisoit des ennemis irréconciliables de ceux dont on auroit pu faire des amis et des frères.

Des marches forcées vous arrassoient au moment où vous comptiez voler aux combats, et plusieurs d'entre vous envieux de mourir au champ de l'honneur, périssoient de fatigue et sans gloire, sur des charriots ou dans un hôpital.

Souvenez-vous de cette inaction dans laquelle ce Lafayette infâme, plus traître et moins grand que Cromwel, plus scélérat que Desrues, vous avoit ignominieusement plongés en cherchant à se faire adorer plus que la liberté, dont il osoit se faire appeler *le fils aîné*, quand il n'en étoit que le bourreau.

Souvenez-vous de sa fuite honteuse, au moment où plein d'audace, il espéroit encore tirer parti de sa réputation usurpée, et de la confiance qu'il avoit bassement accaparée pour vous faire seconder ses projets.

Souvenez-vous des outrages qu'il fit endurer aux envoyés des représentans du peuple souverain qu'il méconnût, pour avoir le temps de vous corrompre et de vous asservir par vous-mêmes.

Souvenez-vous de tout le mal que disoient de vous, toutes les calomnies que répandoient sur vous les lâches commandans qui se retirèrent au

commencement de la campagne, parce qu'ils virent tout ce que vous valiez, et qu'il seroit impossible de vous faire servir une autre cause que celle de la liberté.

Souvenez-vous enfin des trahisons par lesquelles on voulut commencer à vous avilir. Souvenez-vous de tous vos amis sacrifiés, et de l'élite des patriotes exposés en nombre inégal au plus horrible carnage. Ah! bons amis de la *Côte-d'Or*, l'excès de votre patriotisme fut peut-être un titre pour être exposés des premiers. Déplorables victimes des combinaisons les plus atroces, ne sait-on pas pourquoi vous fûtes si inhumainement sacrifiées! Vous étiez *très-ardens patriotes*!!! et cela suffisoit. Mais cessons mes chers camarades, de rappeler à votre souvenir tant d'horreurs; il faut maintenant s'occuper de remédier à nos maux.

La Constitution que vous aviez juré de défendre a été violée par ceux-là même à qui elle avoit conféré une autorité sans bornes, et des trésors immenses: elle sera conservée dans *ses bâses*; mais le salut de l'empire exige qu'elle soit, non pas anéantie, comme le vouloient ceux qui ne parloient, qui n'agissoient qu'en son nom, mais retouchée par les representans d'un peuple libre.

C'est à vous qu'est confiée la défense du dehors; quand au dedans on s'occupera du bonheur d'une grande nation dont vous êtes tous membres. Vous allez combattre sous les drapeaux de l'égalité pour vous, pour vos intérêts les plus chers, pour exterminer à jamais la tyrannie, et conquérir des hommes à la liberté. Vous n'avez plus dans ce moment d'autre

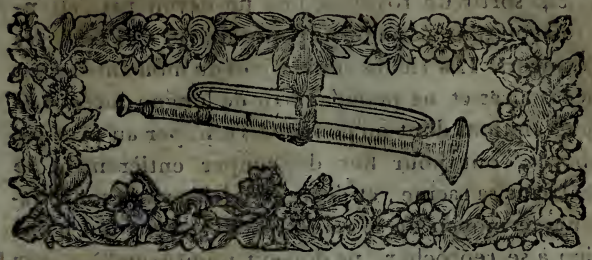
maître que la loi, d'autres chefs que vos représentans et que ceux que leurs vertus auront conservés à votre tête. Leur obéir strictement est un devoir sacré que tout vous engage à suivre. Soyons plus intimement unis que jamais, plus disposés à vaincre que lorsque l'indécision paralysoit en quelque sorte vos vertus guerrières; vous ferez des merveilles en combattant en hommes libres et fiers; en combattant pour défendre vos foyers et vos droits, vous étonnerez l'univers.

Un ministre patriote et sage (M. Servan) s'occupe avec ardeur du soin de réparer tous les torts de ses ineptes et pernicieux prédécesseurs. On ne vous entendra plus demander avec instance les choses les plus nécessaires; il sera votre ami, votre père; il ne laissera parmi vous que de vrais amis de la liberté. L'idée que je me fais de vos succès m'enchantent; vous reviendrez couverts de lauriers, lorsqu'on vouloit vous couvrir d'ignominie. De braves généraux, Dumouriez, Biron, Kellerman, et leurs estimables compagnons d'armes, ne vont vous commander que pour illustrer la France entière et vous préparer des triomphes éternels.

Véritable Duchêne.

A Paris, de l'imprimerie de CAILLOT et COURCIER, rue Poupée, n°. 5, où l'on souscrit maintenant, et pour six mois, moyennant la somme de dix-huit livres envoyée franche de port.

N°. 96. (Prix, 2 sous.) 26 *Août* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Sur les riches.

MAINTENANT qu'on s'occupe de détruire tout ce qui peut rappeler la tyrannie et les corporations, je voudrois bien qu'il n'y eût plus de ces dénominations qui furent utiles dans le temps pour distinguer les vrais amis de la liberté d'avec les faux. On ne devroit plus dire maintenant *les gardes nationales*, car nous le sommes tous; on ne devroit plus dire les *Jacobins*, car ce titre de moines doit disparoître devant celui *d'amis de l'Egalité*.

Que ceux qui tremblent encore pour les événemens se rassurent; ils ont l'air de craindre la fuite de tous les riches, comme si (quand même ils pour-

roient sortir du royaume) on ne devoit pas s'attendre à voir plus tôt qu'on ne pense arriver en France les étrangers. Les riches convulsions du moment étoient nécessaires et ne peuvent être de longue durée. Les proscriptions dont on pourroit s'effrayer au premier abord, ont pour but de couper entièrement le mal dans sa racine, et de ne plus laisser aux conspirateurs le moyen de se rallier. Les citoyens qui n'ont rien à se reprocher, ne doivent point trembler pour eux. Les scélérats seuls doivent être dans les angoises de la terreur. Qu'on songe seulement aux malheurs, aux assassinats, aux émeutes préparées par les complices gagés qu'avoit enrôlés ce *d'Aigremont*, et l'on verra si l'on doit se plaindre des recherches justifiées par tout ce qu'on découvre d'abominable. Ce ne sont point des perquisitions inquisitoriales qui se font, ce n'est que la chasse des traîtres et que la surveillance qu'on a raison d'exercer promptement avec une sévérité qui doit rassurer les braves-gens, et n'étonner que les timides, les sots et les vauriens. Sans doute l'humanité souffre, l'ame est tenaillée par la vue des supplices infligés aux coupables; mais on n'a qu'a songer à toutes les horreurs qu'ils ont commises, et qu'ils préparoient encore, et l'on s'étourdira bientôt sur le sort de ces victimes qu'il faut absolument immoler à la tranquilité publique, comme aux mânes de nos frères assassinés par eux.

Paris n'offre en ce moment que l'activité de la surveillance; plus de troubles, plus de divisions; la fouille des trahisons qui, chaque jour offre de

quoi se convaincre de plus en plus, a fait un vrai miracle. On voit des citoyens qui s'étoient désunis, qui s'abhorroient même, se reconcilier. On en voit beaucoup avouer leur erreur, et convenir que les charlatans qui les trompoient, leur avoient foutu bougrement de poudre aux yeux. Père Duchêne, père Duchêne, toi qui n'étois pas bon à jeter à la voirie il y a quelque temps ; toi qu'on avoit en horreur dans bien des endroits, depuis qu'on croyoit que tu avois abusé de la confiance des citoyens, pour les tromper sur celui qu'ils appeloient le *fils aîné de la liberté*, *le héros des deux mondes*, *le soutien de la colonne de la liberté*, tu dois n'être pas si exécré.

Je prie mes lecteurs de relire par plaisir mon n°. 8 *ou réponse à au grenadier de Sédan.*

Oh ! combien nous étions joués, embêtés, trahis. Les pauvres jacobins étaient des ante-christs, des brouillons, des furies ; que sais-je ? c'étoit eux qui faisoient soulever le peuple pour le sucre, quand ils faisoient serment de n'en pas consommer ; c'étoit eux qui faisoient venir à grands frais des brigands pour piller, pour dévaster ; c'étoit eux qui RALENTISSOIENT LA MARCHE DU POUVOIR EXÉCUTIF en jetant par leurs déclamations la *défiance* sur lui, et qui même *s'entendoient avec les aristocrates*. A entendre dire les Vaublanc, les Lafayette, c'étoit une foule de factieux indomptables qui divisoient le royaume, et, foutre, vouloient *se le partager en lambeaux*.

Sans doute pour fortifier la haine du roi contre eux, il falloit bien que Daigremont fit à sa

guise le journal de leurs séances ; mais on les voit maintenant à découvert, ces si dangereux jacobins, ces régicides qui osoient croire, dire, imprimer et afficher qu'il ne falloit pas se fier à la cour. Ceux qui les déchiroient sont bougrement sots ; et dans l'excès de leur confusion, ils se feroient pour ainsi dire tous jacobins pour expier les injures qu'ils vomissoient contre ceux qui, sans qu'ils s'en doutassent, leur ont conservé la liberté. Oh ! comme il y auroit long-tems qu'elle seroit aussi foutue, si on avoit laissé faire les braves, les délicieux grenadiers de S. Thomas et compagnie !

Avouons-donc cependant comme je l'ai toujours dit que ces pauvres diables d'aristocrates étoient bien bêtes de faire des mémoires de cuisinières, et de garder ainsi précieusement les comptes de leurs inconcevables dépenses.

Avouons donc que c'étoit le comble de l'infamie de faire faire tout à-la-fois, et des proclamations pour la paix, et des libelles pour le trouble. Oui, foutre, je les accuse de tout le sang qui s'est versé ; je les accuse des malheurs affreux de nos colonies ; je les accuse d'avoir voulu tout à-la-fois nous faire dévorer par la guerre civile et par la guerre étrangère, quand nous nous étions épuisés pour réparer leurs dilapidations ; je les accuse de s'être joués de la vie, de la propriété des citoyens, de les avoir aigris les uns contre les autres, de les avoir trompés sans cesse, d'avoir facilité, provoqué nos plus cruels ennemis. Eh ! pourquoi, je vous le demande ; pour régner sur des monceaux de morts. Régnez, régnez donc sur des échafauds ; c'est le seul trône qu'on va vous dresser par-tout.

Extrait d'une lettre de Nantes du 17 août.

Je vous annonce avec plaisir, mon très-estimable concitoyen, que l'on a publié ici le 15 de ce mois, avec grande solemnité, la suspension du traître Louis XVI. La joie du peuple étoit peinte sur son visage. La place qui portoit son nom a pris celui de l'*égalité*. Le directoire du département a fait ôter de sa salle un tableau qui le représentoit. Enfin, quoique notre marche soit un peu lente, l'esprit public se propage de plus en plus dans ce département. Les journaux calomniateurs et contre-révolutionnaires sont tous arrêtés à la poste ; je suis fâché qu'on ait fait grace au Mercure Universel, car je le vois encore parcourir la ville (1). A-t-on oublié de nous faire passer le décret sur les piques ? Nous attendons aussi avec impatience celui sur la publicité des séances des corps administratifs, sur l'exportation des calotins fanatiques et rebelles, sur le costume des prêtres, et sur la grande débâcle des moinesses et la vente de leurs maisons. Nous comptons à cet égard sur le civisme bien reconnu de nos ministres que la nation vient de rappeler à leur poste, d'où les avoit écartés un ennemi né de la vérité, c'est-à-dire un *roi*.

Le nôtre qui n'aimoit la Constitution que dans la partie où elle s'éloigne de sa base *les droits imprescriptibles de l'homme* étoit enfin parvenu, à l'aide de son or corrupteur, à se former un parti au-de-

(1) Mon correspondant confond le Mercure de France avec ce Mercure Universel, rédigé par M. Tournon, bon patriote qui n'a jamais varié.

dans et au-dehors..... Quand je l'ai vu s'armer contre le peuple dont il calomnioit la loyauté, j'ai cru que l'assemblée nationale s'y opposeroit ; j'ai écrit, j'ai crié par-tout qu'un jour ces bouches à feu seroient impitoyablement dirigées contre les plus zélés défenseurs de la liberté. Je me suis même étonné que la France entière ne se fût pas hautement opposée à la révolte du délégué contre son souverain. Mais cette confiance stupide que l'on nous prêche par-tout, qu'a-t-elle opérée? le massacre de nos plus braves citoyens. Il étoit facile de prévenir un tel malheur en désarmant *Néron*. On a méprisé les avis et les conseils sages que l'on recevoit de toutes parts ; et ceux qui n'ont pas rougi de s'en faire une habitude, doivent bien se reprocher la mort de nos frères immolés pour la défense de la liberté. Je ne crains point de le dire, c'est leur ouvrage. Le peuple lassé de la léthargie de ses mandataires, a vu que l'exercice de sa souveraineté devoit se faire par lui-même, qu'il n'y avoit pas d'autres moyen de sauver la patrie. Il lui en a coûté, mais il est resté victorieux. Les traîtres lestement jugés et punis, leur chef suspendu avec sa liste incivique, et la convention nationale indiquée pour prononcer la déchéance; tout cela fût l'ouvrage d'un moment.

J'augure bien de cette convention, car le peuple instruit à l'école d'une triste expérience, se gardera bien de faire dans ses assemblées, des choix semblables à ceux qu'il a faits pour la législature actuelle. Il ne se choisira plus des Joucourt, des Vaublanc, des Dumolard, Delfau, Jauneau, Béquet et tant d'autres qui s'entendoient avec le chef de nos ennemis.

L'affaire la plus aisée à terminer sera cette déchéance, puisque le traître, l'assassin de ses frères, Louis XVI, est déja déchu du cœur de tout bon citoyen.

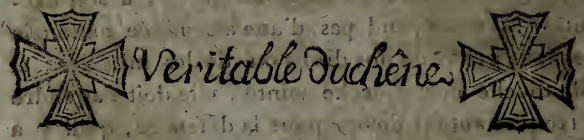
Celle qui demandera un peu plus de temps, et d'où dépendent les destinées de plus de vingt-cinq millions d'homme, c'est le grand ouvrage que vont entreprendre nos nouveaux députés. Ils ont à replacer la Constitution sur ses bases, *les droits imprescriptibles de l'homme*, bases sacrées desquelles n'ont point rougi de s'éloigner à dessein de lâches et d'exécrables intrigans, comme s'ils se repentoient d'avoir fait un aussi beau chef-d'œuvre.... Révision, tu feras à jamais l'infamie de tes auteurs corrompus ! Le peuple ne sera vraiment libre, que lorsqu'à la convention nationale, on comparera l'équerre et le compas à la main chaque article de la Constitution, chaque décret, avec les droits de l'homme. Tout décret qui s'en écarte, fût-il un million de fois sanctionné, ne doit et ne peut être une loi ; car toute loi qui tend à affoiblir nos droits, ou à avilir, n'est pas faite pour nous ; et en vertu de la résistance à l'oppression, nous devons formellement nous opposer à son exécution : il ne dépend pas d'une assemblée nationale de nous priver de nos droits ou de les mistifier ; si elle touche à cette arche sainte, elle doit s'attendre à trouver autant de bras pour la défendre, qu'il y a de citoyens libres et vertueux.

Que de lâches qui ternissent la beauté de notre charte constitutionelle ! C'est à nos nouveaux députés à lui rendre son lustre naturel ; ils le feront. C'est leur tâche, et leur succès, fruits heureux

d'un patriotisme éclairé, les couvrira d'une gloire immortelle.

J'oublois de vous témoigner le désir des bons patriotes qui ne voyant, dans les maisons ci-devant royales, que des repaires à coquins, sont d'avis qu'elles soient promptement vendues. On vend, disent-ils, les biens des émigrés, parce qu'ils sont en guerre contre nous; pourquoi ne vendroit-on pas celui de leur chef, qui étoit, au milieu de nous, armé contre nous?

Le prix du Courier de l'Egalité est de 33 liv. pour un an, 18 liv. pour 6 mois, et 9 liv. pour trois mois.



A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5.

No. 97. (Prix, 2 sous.) 29 Août 1792.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

Pour servir de suite aux quatre cents Lettres bougrement patriotiques.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

C'est au milieu des allarmes qu'il faut que la voix de la raison sélève et parle un langage assuré. Il ne s'agit plus de ménagemens inspirés par la crainte d'effrayer, et par conséquent d'abattre les esprits, il s'agit de parler sans déguisement des dangers, et d'élever l'ame du Français pour les braver ou les repousser.

Avant que l'énergie du peuple se fût développée; avant qu'il eût mis à sec le grand réservoir des trahisons, et qu'il eût avec courage payé de son sang la découverte des secrets d'iniquités qui pesoient sur sa tête, on pouvoit sans l'offenser douter

que sa patience put soutenir le choc qui se préparoit. Il étoit donc en quelque sorte nécessaire de ne lui pas tout-à coup découvrir la profondeur de l'abîme qu'avoient creusé sous ses pas, ceux qui vouloient l'asservir. Il y avoit même encore une espèce de danger à heurter trop fort les réputations qui viennent de s'éclipser et à soulever les aveugles partisans des idoles qu'un souffle de la vérité vient de faire écrouler.

Il y a quelques jours, il eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire entendre d'une foule de citoyens abusés. Bien loin de leur en faire un crime, j'impute à la bonté de leur cœur, la fatale erreur qui les aigrissoit. Mais tous les voiles sont déchirés, les charlatans se sont sauvés en laisant leur triste théâtre ensanglanté. Que ceux qui croyoient que ces empiriques alloient les guérir, se tâtent, et sans doute ils verront qu'au lieu de diminuer, le mal n'avoit fait que s'accroître.

A présent que ceux qui regardoient comme des incendiaires, les vrais amis de la liberté qui marchoient sans trembler avec le flambeau de la vérité, sont détrompés, ce n'est plus seulement par une portion d'hommes qu'on peut espérer de se faire entendre, c'est par tous les Français réunis de bonne foi.

Les trahisons, il faut le dire, ont mis le comble à nos malheurs. Notre accord, notre ensemble peuvent seuls les réparer; mais que l'activité la plus grande écarte en peu de temps les torts de la perfidie meurtrière que nous venons d'étouffer, sans quoi le succès va s'échapper avec la victoire.

Il est impossible de calculer toutes les calamités qu'avoient préparées à-la-fois les odieux instrumens de la tyrannie ! C'est par le chemin de la confiance qu'ils nous conduiroient à notre ruine. Cette succession rapide de ministres pervers avoit miné la patrie par ses fondemens. Il falloit la guerre pour repousser un ennemi puissant, et c'est au milieu du dénuement général qu'elle éclata.

Si du moins jusqu'alors elle ne nous offrit pas de ces grands avantages si long-tems attendus, et que nous promettoit le courage qui nous enflammoit, et le saint amour de la liberté qui nous guidoit, nous devons à cette guerre qu'entreprirent pour eux tous les traîtres, l'inappréciable bienfait de nous les avoir fait connoître.

Quelques mois plus tôt, et nous pouvions en faisant une guerre franche et vraiment nationale, dicter des lois à ceux dont le fer nous ménace au nom des rois qui les commandent.

Quelques mois plus tôt, et nos immenses trésors dissipés pour des escarmouches, auroient servi pour des conquêtes ; quelques mois plus tôt, et nos places fortes étoient mieux garnies, et nos armées guidées par des généraux patriotes, auroient déja par des triomphes ôté le temps à nos ennemis de se fortifier ; quelques mois plus tôt, et nous n'aurions pas eu pour chef de nos phalanges un roi qui s'entendoit avec des rois pour nous tendre tous les piéges de la plus noire malveillance ; l'intrigue ne nous auroit pas abreuvés d'amertumes ; les défiances ne nous auroient pas aigris, nous n'aurions pas vu les ruses et les factions mettre par-tout le trouble et la discorde,

et l'ennemi ne se seroit pas encore ouvert chez nous un chemin par le brigandage et les assasinats.

A peine sortons-nous de l'état de contrainte, ou pour mieux dire des entraves de tout genre, où nous avoient jeté cette foule de lâches qui trafiquoient notre sang, notre or et nos sueurs; et cependant il faut résister. C'est là, peuple français, qu'il faut te montrer ce que tu vaux; c'est là qu'il faut annoncer aux autres nations qu'un premier effort te suffit, et que tu n'as qu'à vouloir, pour écraser sous tes pieds vainqueurs, la tête orgueilleuse des despotes ligués contre toi.

Maintenant que tu n'as plus qu'une cause à défendre, et qui est la tienne, maintenant que la division qui t'affoiblissoit est éteinte, et que le même intérêt te fait mouvoir, fais voir à l'univers qu'un grand peuple agissant par lui-même vaut mieux qu'un vil ramas d'esclaves conduits par des maîtres, et que tu peux dans un jour sans roi, sans précaution compassées par l'ambition des cours, te montrer comme un géant monstrueux qui, au moment de son réveil, n'a besoin que de se remuer pour renverser les pigmées qui vouloient l'enchaîner. Sors comme un torrent tout à-la-fois, et décide à l'instant la victoire.

Accourez tous, ô français! vous qui maintenant pouvez dire: J'ai une patrie, je suis citoyen, j'ai des droits. Accourez tous pour repousser l'ennemi. Que est celui qui ne se croiroit pas soldat en ce moment, qui doit fixer le sort du grand empire qui l'a vu naître; quel est celui qui oseroit être neutre, et ne pas payer le tribut de son sang à la patrie, à la liberté, si ce tribut est nécessaire? Les dangers sont communs;

les moyens de les repousser doivent être de même, les enfans, les vieillards, les infirmes et les femmes doivent composer seuls le quartier de réserve. Tout homme en état de marcher doit se tenir prêt au signal du combat : c'est une guerre à mort entre la liberté et la tyrannie : il y va de la gloire ou de la honte éternelle d'une nation puissante ; il faut qu'elle périsse toute entière plutôt que d'entrer sous le joug.

Réveillez-vous indifférens, et soyez au moins des machines, si vous ne savez pas être des héros !.

Et vous, grandes villes que je ne nommerai pas, de peur de vous entourer d'un triple mur de honte, si l'on apprenoit que vous fussiez si froidement disposées dans une aussi grande cause, *qu'on est obligé de faire tirer* AU SORT pour avoir quelques soldats, quand le patriotisme devroit en faire sortir de dessous terre des milliers tous armés ! vous, villes qui vous hâtez lentement quand la foudre ennemie gronde et menace vos plus beaux édifices, redoutez le déshonneur encore plus que le pillage. Armez vous, et que le fer brille dans les mains qui n'aiment qu'à toucher de l'or !

Vous, citoyens froids, mausades égoïstes, tiendriez-vous plus à quelques intérêts personnels, qu'à la gloire de votre pays ? Faudra-t-il que celui qui n'a que sa vie, et pour tout héritage à laisser à sa femme et à ses enfans, que les instrumens de son travail, vous fasse rougir en allant s'exposer au feu des combats ?

Non, non, vous ne souffrirez pas qu'il vous donne ce grand exemple de valeur, vous vous armerez pour combattre avec lui. C'est un citoyen, c'est un

homme, c'est un soldat qui pourra vous montrer comment on marche à la gloire.

Dans l'incertitude des événemens, dans la détresse où nous ont plongés les traîtres, et sur-tout Lafayette, dont on ne peut maintenant prononcer le nom sans horreur, il se pourroit que l'ennemi s'avançât du côté de Montmédy, vers la capitale, aucune place forte ne pouvant arrêter cette entreprise téméraire, si Montmédy cédoit; il peut avancer!... Eh bien TANT MIEUX! C'est alors qu'il faut le cerner, le harceler, le fatiguer, le combattre de toutes parts, et si bien qu'il n'en sorte pas un.

Longwy est pris, je le crois; on nous trahissoit, et cette échec est l'ouvrage du mille fois infâme Lafayette. Eh bien! amis, *tant mieux* encore, j'ai toujours compté sur le désespoir; c'est lui qui nous a fait renverser la Bastille, c'est lui qui nous a fait exterminer les satellites de Louis le faux; c'est lui qui nous fera trouver des forces et des ressources incalculables pour poursuivre jusqu'aux enfers nos impitoyables bourreaux. Qu'à l'instant la France soit érissée de fers meurtriers! Que nuit et jour on fabrique des piques, des fusils, des lances, des canons! Que le tocsin sonne partout à la fois! Que les campagnes s'arment et quittent un instant la charrue nourricière, pour tomber comme la foudre sur les pillards de la Prusse et de l'Autriche, et que la France en peu de jours devienne pour ces barbares, un vaste et sanglant tombeau! Que les femmes du haut des toits fassent pleuvoir des nuées de pierres et de plomb fondu, et que le nombre des siècles de la liberté française

égale à jamais le nombre des morts tombés sous les coups de la veangeance d'un peuple qui doit plutôt nager dans le sang ennemi que pourrir dans les fers.

Malgré le feu de la guerre, montrons-nous grands et tout à-la-fois terribles comme des lions irrités. D'autres intérêts aussi puissants que ceux de la victoire doivent nous occuper. Il s'agit d'être unis; c'est la plus importante de nos mesures. Il s'agit d'être sévères, mais jamais injustes, mais jamais farouches et sanguinaires. Il faut parmi nous que les coupables soient punis sans doute; mais quand une fois la sentence de mort est prononcée sur une tête criminelle, nous devons la plaindre d'avoir été souillée par des forfaits, mais nous ne devons pas ajouter au supplice infligé par la loi, celui de cris indécens et barbares. C'est insulter à des victimes offertes à la tranquilité de tous; et quand le fer de la loi frappe, IL SUFFIT! Le *coupable* doit disparoître pour ne laisser plus voir que l'*homme*. La patrie est vengée; l'humanité commande le silence.

Il s'agit de respecter les propriétés, et d'être scrupuleusement soumis aux lois; sans cela tout s'écroule. Le pauvre, sous prétexte que le riche n'est pas un bon citoyen, deviendroit un nouveau tyran. Le peuple ne doit pas être le vautour de lui-même. Il est, je l'avoue, des riches orgueilleux, insensibles autant que méprisables; mais il en est aussi de bien précieux à l'humanité souffrante. Le titre de *riche* ne doit donc pas être un titre de réprobation.

Mais revenons à de plus grands intérêts encore. Il s'agit plus, c'est de faire un choix digne des

grandes circonstances, parmi les hommes purs, invariables, éclairés, justes et sages qui doivent composer la convention nationale, et qui, toujours attachés au peuple par principes et par goût, ne l'ont jamais flaté ni trompé.

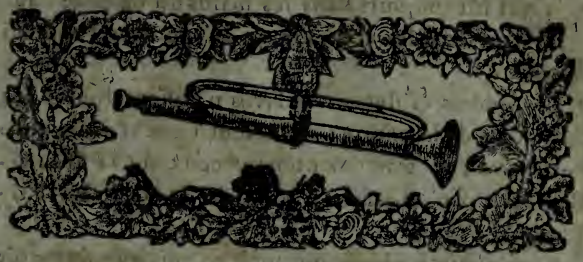
Du zèle ne suffiroit pas, il faut pour assurer le bonheur d'un aussi vaste empire, des lumières profondes et des talens connus; une conduite, une probité, des mœurs irréprochables. Celui qui n'auroit rien de ces qualités seroit un ennemi du peuple, si une aveugle ambition lui faisoit accepter une nomination hasardée.

Si nous faisons un choix équivoque, je ne réponds pas plus de la liberté que de la fortune et que du bonheur publics. C'est des nouveaux représentans du peuple d'où dépend où la chûte ou la gloire de la France. Jamais elle n'offrit une situation pareille à celle qui fixe aujourd'hui les yeux du monde entier! Il faut qu'ils s'arment d'un courage mâle, intrépide et d'une majestueuse audace qui fasse pâlir les rois. C'est leur cause qu'ils vont juger au tribunal suprême de la raison éternelle; c'est leur néant qu'ils vont prononcer; c'est un grand exemple qu'ils vont donner aux autres peuples; c'est l'histoire qu'ils vont orner ou rendre hideuse! qu'ils s'avancent, quoiqu'au milieu d'un volcan; qu'il s'avancent, et que du sein des brâsiers qui les environneront, ils ressemblent au maître du tonnerre, qui dicte des lois du sein des éclairs aux mortels soumis à sa puissance.

Errata. N°. 96, page 2, ligne 3, riches, *lisez* terribles.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5.

N°. 98. (Prix, 2 sous). 3 *Octobre* 1792.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Grandes précautions à prendre pendant cet hiver contre tous nos ennemis.

Dans toutes les républiques, les citoyens, en naissant, étoient ou sont soldats : c'est ainsi qu'étant tous destinés à nous défendre, nous n'aurons tous qu'un même intérêt, celui de la *république* ; qu'une même force, celle de la *république ;* qu'un même corps armé, celui des Français unis et républicains. Il faut, pour qu'un grand état garde sa liberté, que tous ceux qui le composent soient armés, et puissent, à la première réquisition, se réunir dans leurs compagnies respectives, pour marcher à l'ennemi, s'il est nécessaire.

Les foutus rois avoient bien senti que, pour empêcher les citoyens de prétendre seulement à être libres, il leur falloit opposer une grande force ar-

mée qui fût toujours dans les mains du despote, autant disposée à les contenir qu'à repousser l'ennemi du dehors.

Les soldats ci-devant esclaves n'étoient foutre pas les soldats de la nation; ils étoient ceux d'un bougre de *maître*; ils sont maintenant ceux de la RÉPUBLIQUE, c'est-à-dire, ceux de la CHOSE PUBLIQUE.

Rien n'auroit plus épouvanté les rois que de savoir tous les citoyens de l'empire armés; aussi avoient-ils grand soin de ne pas souffrir d'autres corps que les régimens distribués à des colonels musqués, toujours soumis aux volontés du Sire, comme des marionnettes le sont au fil de celui qui leur donne le mouvement. Cet état d'inertie faisoit que les citoyens prenoient peu ou point de part aux conquêtes, aux défaites, aux combats que livroit un roi en son seul et privé nom. L'intérêt de la cour étoit en quelque sorte séparé de l'intérêt de la nation, qui cependant payoit ses sanguinaires folies, et fournissoit des *tueurs d'hommes* toujours tout prêts à l'asservir au moindre mouvement tumultueux, quand ils revenoient vainqueurs.

Les victoires étoient pour les courtisans, qui souvent n'y avoient foutre participé que du foyer de l'Opéra. La gloire dont se couvroient les armées ne réjaillissoit jamais sur la nation, toujours payante, toujours souffrante, toujours travaillante; et, foutre le sang qu'il lui en coûtoit pour obtenir des succès, étoit compté pour rien, parce que ceux qui le répandoient étoient en quelque sorte des enfans perdus, pour lesquels les parens même avoient une espèce d'aversion, une antipathie fondée sur la haine

naturelle de l'esclavage dans lequel tous les hommes au service d'un roi tenoient leurs propres familles. De là ce mépris pour les hommes de guerre ; de là ce peu de considération qu'obtenoit le soldat dans les garnisons, cette exclusion de la société, cette répugnance à le recevoir fraternellement dans les villes, ce désir de s'en débarrasser, ces priviléges d'exemption pour les logemens ; car de tristes foutus gentilshommes, dont le métier étoit pourtant celui des armes, se seroient crus déshonorés, s'ils avoient été forcés de loger des troupes.

Le diable m'emporte, je ferois un gros livre sur tous les inconvéniens attachés à une force armée par le despotisme. Il faut que tout cela disparoisse dans le régime actuel, et que *tous*, forts de nos propres forces, nous n'ayons plus à nous craindre réciproquement dans l'intérieur, mais bien à nous concerter en MASSE pour n'avoir jamais à redouter l'ennemi du dehors.

Eh ! maître Lafayette lui-même avoit bien imaginé de faire une garde nationale qui, remuée à son gré, qui, flagornée par ses mielleuses cajoleries, pouvoit et même a été sur le point d'écraser la liberté, en ayant foutre bien l'air de la protéger.

Evitons soigneusement de remettre à une grande portion de citoyens le soin de nous défendre ; soyons donc tous soldats, et que la cocarde nationale soit attachée au beguin des enfans mâles, avant même que les prêtres leur lavent la tête. Qu'ils soient citoyens avant d'être chrétiens ! Ce baptême vaut bien celui d'un peu d'eau salée, et le ruban tricolore les lavera de la tache originele de l'esclavage, qui, selon moi, est une bougre de tache pire que celle

qu'ont inventée les calotins pour manger les dragées des compères.

Que dès ce moment donc cette cocarde qui fait de chaque François un athlette, ne soit pas seulement un signe de ralliement, mais fasse de tout Français un combattant ; je ne dirai, foutre, pas un *soldat*, car le mot *soldat* signifie qu'on est *soldé*, et nous ne devons tous être bientôt payés que dans les tems où, quittant nos fonctions civiles, nos métiers, notre charrue, nous irons combattre l'ennemi ; car, foutre, après la victoire, je ne veux plus de régimens qui paralysent en tems de paix les bras les plus vigoureux et les plus propres aux travaux si utiles de l'agriculture.

Comme nous n'avons pas été destinés dès notre enfance au maniement des armes, et que cette génération est née toute entière dans le margouillis de l'esclavage, réparons, foutre, autant qu'il est en nous le malheur d'être nés dans les fers ; soyons subitement tous soldats : c'est le moyen le plus sûr d'avoir la paix.

Qui pourroit donc attaquer une grande nation toute hérissée de piques et de baïonnettes, toute couverte de canons et de boulets ! Triple nom d'une fournaise allumée, le diable même oseroit-il s'y frotter ? Si nous n'armons pas tous les bras en état de porter le mousquet et la lance, nous ne pourrons opposer que des forces égales à celles des ennemis combinés que nous allons nous voir tomber *ce printemps* sur le casaquin, et nous serons tantôt vaincus, tantôt vainqueurs. La guerre nous emportera beaucoup de braves gens ; elle durera plusieurs années ; et nos grands moyens se dissiperont insen-

siblement, de manière, qu'à la longue, épuisés de bras et de ressources, nous aurons à craindre la dissolution du corps politique. Tandis enfin que notre énergie est à son comble, et que le foutrau patriotique remue toutes les ames; tandis que l'approche d'un ennemi puissant nous a tous en même-temps électrisés, ne laissons point s'étouffer ce feu divin qui nous dévore, et profitons-en sérieusement pour nous garantir par des précautions sages, promptes, mais vigoureuses, de tous les maux que l'inertie pourroit nous faire. Tombons avec de grandes armées sur tous ceux qui auront l'audace de vouloir entamer notre liberté. Mais pour avoir de grandes armées, ce n'est foutre pas seulement par le nombre qu'il faut les rendre redoutables, c'est par la manœuvre, c'est par le tacte militaire et l'adresse.

Je voudrois donc que depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril prochain, tous les hommes faits pour combattre, mariés ou non, prêtres et autres fussent tenus de faire l'exercice exactement dans toute la république à certaines heures, et que des chefs capables d'instruire nos différentes compagnies tinssent une note exacte de ceux qui ne seront point à la manœuvre; que le bourgeois autrefois bonnace quitte son ridicule chapeau porté sous le bras, et que la perruque à trente six marteaux disparoisse; car la perruque est aussi un costume qui désigne les différentes corporations; perruques de marguillier, perruques de procureurs, perruques de négocians, perruques de médecins, d'apothicaire, de maître d'école, d'avocat, de citadin fainéant, de conseiller boursoufflé de grimoire, de juges, etc. etc.; que nos bigarrures disparois-

sent devant le ton martial, et que tout étranger, en mettant le pied dans la république, n'y voie que des guerriers.

Pour les citoyens dont les travaux sont indispensables dans les différens jours de la semaine, qu'il y ait des jours indiqués pour eux. Ces jours où l'on apprendra à se défendre, seront bien employés, seront, foutre, des jours de fête. Dans les villages que ce soit les dimanches; et que tous les jeunes garçons forment aussi des pépinières armées d'où, avec le tems, on pourra tirer des bougres à poil.

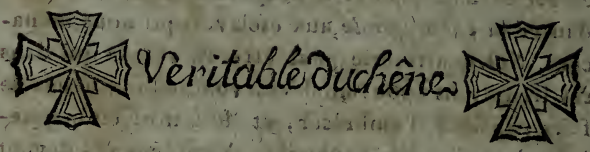
Je m'attends bien que les foutus capons vont croire que sur ce pied nous avons donc toujours la guerre à faire; non pas, c'est pour empêcher qu'on nous la fasse; c'est pour nous préparer une paix durable; car on ne se frotte pas sans réflexion à une nation toute prête à chaque instant à repousser le téméraire ennemi qui auroit la folie d'exposer ses hommes et ses trésors pour la réduire.

Occupons-nous donc, foutre, essentiellement de la guerre pendant cet hiver et sans relâche, pour en finir promptement et pour n'être pas surpris au dépourvu par les foutus aristocrates coalisés de toute l'Europe, qui voient d'un œil louche notre bonnet rouge. Envoyons dans toutes nos places fortes des commissaires, pour nous exposer leur véritable situation, avec un peu plus de vérité que Louis de Narbonne de mielleuse mémoire. Envoyons-en dans nos ports, généralement sur toutes nos frontières. Faisons ardemment travailler à réparer nos redoutes, nos fortifications, nos vaisseaux. Faisons mettre dans un état de défense effrayante, nos forts, nos citadelles. Fournissons amplement nos armées de munitions,

nos grandes villes d'approvisionnemens ; que nos matelots s'exercent ; que nos canonniers ne perdent foutre pas un instant à s'instruire ; que nos manufactures fassent beaucoup de draps, beaucoup de fusils ; que les moulins à poudre préparent un véritable enfer ; qu'on fonde une grande quantité de canons, de balles, de bombes, de mortiers ; que les pierres à fusils tombent comme la grêle ; que nos piques se multiplient comme les épis dans nos champs, et qu'un exercice particulier mette promptement en état de se servir de cette arme formidable ceux qui en seront pourvus ; car la pique dont on a l'air de rejeter l'utilité, a presque toujours servi à conquérir la liberté, à remporter des victoires dans la mêlée, aucune arme n'étant plus terrible contre la cavalerie ; enfin, tonnerre de dieu ! que la république française soit un vaste camp toujours en état de fournir des armées redoutables pour repousser l'ennemi, ou pour entrer chez lui planter le drapeau tricolore, et faire danser la *carmagnole* aux esclaves qui nous menacent. Notre artillerie peut être un volcan qui dans ses irruptions épouvantables, vomira des torrens de feux capables d'embrâser, et de foutre en marmelades les colonnes ennemies, à qui nos ci-devant traîtres avoient promis plus de beurre que de pain.

Ce n'est qu'ainsi que nous effrayerons les despostes ligués contre notre liberté, ce précieux trésor qui vaut mieux que toutes les richesses du monde. Arrive, après cela qui voudra ; Prussiens, Autrichiens, Piémontois, Espagnols, Russes, Anglais, Tartares, Chinois, Iroquois, diables, nous nous en foutrons. Que chaque Français soit un rempart, et que le déshonneur écrase celui qui paroîtroit ne pas vou-

loir être de la grande coterie foudroyante, exterminante, résolue à poursuivre, à vaincre, à mourir dans toutes les occasions, pour le salut de la république. L'amour sacré de la patrie doit en flammer tous les cœurs ! Le Français doit se surpasser ; il doit, par des actions éclatantes, faire oublier chaque page de sa risible et pitoyable histoire, qui n'est que celle de ses bougres de grimauds de rois ! Il doit être fier de se voir républicain, c'est-à-dire, plus que prince, plus que monarque ! Il doit enfin forcer les autres peuples à l'admirer, et, qui plus est, à l'imiter, pour que l'univers soit libre, et réduise au néant toute la racaille tyrannique et couronnée qui l'ensanglanta si souvent pour des bibus, et le rongea depuis des siècles, comme un cancer vorace, tenace et carnassier qui déchicte un beau corps et le rend hideux.



On souscrit à l'adresse ci-dessous pour le Courier de l'Égalité, *par le même auteur. Le prix de l'abonnement est de* 36 *liv. pour un an,* 18 *liv. pour* 6 *mois, et* 9 *liv. pour trois mois.*

A Paris, de l'imprimerie de Cailleot et Courcier, rue Poupée, n°. 6.

No. 100.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

Je devois m'arrêter à ce numéro et faire trêve à mes jurons ; mais beaucoup de bons patriotes m'ont empêché de foutre ma trompette en débris ou de la suspendre à un clou. Quoi ! m'ont-ils dit, tu t'épouvanterois ! Ne connoissons-nous pas ton ancienne loyauté ? Continue de nous instruire, en nous amusant ; tu es un bon bougre trop connu, pour être confondu avec les imbécilles, qui, sous ton nom, dégueulent des platitudes et des sottises ; tu priverois la république d'un apôtre de plus ; nous t'engageons à nous parler encore ton langage franc, énergique, et en même temps facétieux et sensible. Ne crains point de fatiguer tes poumons, et quoique le bon vin soit cher, tu sais bien qu'il y en

a encore dans les caves du Mont-Jura à ton service. Alors je me suis dit : Je serois un fier capon de ne pas emboucher de nouveau la Trompette patriotique. Quand il s'agit de bon vin, je suis toujours prêt ; mais un plus puissant motif me fout du courage ; c'est le desir d'être utile à mes camarades de l'armée ; c'est celui de les égayer quelquefois au milieu des misères de la guerre, de soutenir leur ardeur, d'alimenter sans cesse leur patriotisme, et de faire enfin triompher tellement la bonne cause, qu'avant peu tous les rois soumis ne soient plus à redouter.

A les entendre dire, nous étions un ramassis de gredins et de jean-foutres qu'on pouvoit étriller bougrement roide ; mais la chance a tourné de manière à leur faire voir que nous savions nous battre et vaincre, et qu'un soldat français montre plutôt ses moustaches que ses talons. Plus ils espéroient de nous foutre malheur, plus leur étonnement redouble ; c'est nous qui les rossons de la belle manière, et qui leur prenons des villes, en chantant, comme on avale des œufs frais. Je m'attends, foutre ; bien qu'ils vont prendre leur revanche ; mais déja la terreur s'est foutue dans leurs nombreux bataillons ; et si l'orgueil arma d'abord leurs bras homicides, c'est maintenant la peur. Leurs premiers élans furent ceux de la rage, qui veut dominer ; leurs seconds efforts seront ceux de la frayeur, qui craint de voir foutre en morceaux trônes, scèptres, couronnes et beaux palais. Nos intrépides canonniers leur feront danser une carmagnole infernale à laquelle ils ne s'attendoient pas, et nos fiers généraux leur apprendront que dans les sans-culottes il

se trouvent des bougres à poil, tout aussi vaillans que dans la chevalerie. Comment, disoient tous ces imbécilles d'aristocruches, ces canailles-là pourront-ils vaincre un *Condé*, un *Broglie*, un *Bouillé*, réunis à un *Brunswick*? Bath! ils n'ont, foutre, pas un général, et cependant la liberté n'a fait que secouer sa robe, et paf, voilà tout-à coup qu'il en sort une douzaine de lurons plus durs que le tonnerre de dieu, plus terribles que l'enfer; le *petit* Dumouriez vous les tappe comme des jean-foutres; Kellermann les canonne en diable, et Bournonville les fait danser à la façon de Barbari; Custines les fout à contribution, tandis que Biron les pourchasse, ni plus ni moins que des lièvres timides. La foire, la désolation, la famine, l'épouvante la désertion, font le reste. Nos campagnes ravagées par eux leur servent de tombeaux, les hôpitaux en regorgent, et la déroute est complette. Vingt ou vingt-deux villes (1) attestent nos victoires. On y boit le bon vin des évêques; on y cajole leurs dulcinés; on y capture leurs pécaillons et tout le saint boursicot. Les apôtres d'argent se fondent comme du beurre, et passent du creuset dans les mains victorieuses; l'arbre de la liberté remplace les monumens érigés aux despotes; le bonnet rouge est la seule couronne qu'on

(1). Nous avons pris de bon compte depuis le mois de septembre, d'abord Verdun et Longwy qu'on avoit livrées, ensuite Ath, Bruxelles, Chambéry, Enguien, Francfort, Furnes, Halle, Hanau, Leuze, Louvain, Malines, Mayence, Menin, Mons, Mont-Méliant, Namur, Nieuport, Ostende, Spire, Tournay, Villefranche, Worms, Ypres et Liège. Il faut avouer que ce ne sont, foutre, pas des bicoques, et que ces villes méritoient bien qu'on se donnât la peine de les rendre à la liberté.

y révère, et des volcans crevés n'auroient, foutre, pas fait tant de besogne en deux mois que notre exterminante et foudroyante artillerie. Pauvres fanfarons, qui deviez nous plumer comme des poulets-d'Inde, on vous grippe comme des pigeonnaux, et la guillottine achève, en faisant sauter vos têtes coupables, ce que nos sabres vengeurs n'ont pas terminé. Peuples, réjouissez-vous; vous allez commencer par être libres, après vous serez heureux; faites ensorte que nous n'ayons que la peine d'aller vous aider et non de vous vaincre. Prononcez un seul mot, le mot république, et, foutre, vos *maîtres* s'éclipseront comme des tas de neige devant un rayon de soleil.

Sans doute, voilà bougrement de victoires au-dehors, mais ce n'est pas le tout, il nous faut la paix au-dedans, et la surveillance la plus active, mais aussi la plus juste. Il faut que les furieux qui voudroient nous ramener à l'esclavage par l'anarchie et le désordre, soient vilipendés, honnis, conspués, méprisés, punis.

Deux sortes d'hommes sont également à craindre, et seroient cause que nous n'aurions fait dans une révolution si belle que de la bouillie pour les chats; ce sont les flagorneurs et les extravagans. Les flagorneurs feroient détester la vertu même par leurs louanges insipides et souvent intéressées; les extravagans nous empêcheroient d'y croire; on peut, puisqu'il n'y a plus que la seule distinction entre les vertus et le vice, la balourdise et les talens, soutenir avec courage les hommes en place qui ne sont animés que de l'amour du bien; mais, foutre, les

cajoler ; mais endormir sur leur compte le peuple qui doit toujours avoir un œil ouvert, après avoir été si souvent dupe et trompé ; mais faciliter par là les concussions et les friponneries, ce n'est pas être l'homme de la patrie, c'est être un bas flatteur. Il faut avoir le courage de défendre le magistrat, le ministre qui fait son devoir ; mais, double foutre, se réserver toujours le droit de les redresser bougrement roide, s'ils bronchent. C'estainsi qu'on se ménage l'estime de tous les gens de bien, et que les riailleries des impudens coquins qui vous traitent *d'intrigant*, quand vous n'êtes que juste, s'évanouissent comme l'infection que dissipe un bon vent. Remarquez bien que souvent le desir d'avoir une belle place, suscite plus d'ennemis à celui qui la possède, que le véritable intérêt public. Un tas de brouillons plus avides que patriotes, font métier de calomnie ; le père éternel lui-même seroit demain en place, qu'ils diroient que c'est un vieux fou, un fripon, un traître, un ennemi du peuple.

Oui, foutre, tôt ou tard la vérité percera ; nous arracherons le masque à une foule de brigands déguisés sous le nom d'amis du peuple ; on verra leurs friponneries au grand jour, et la scélératesse avec laquelle ils tentent de remplacer les mandrins de l'ancien régime les précipitera dans la fange de l'ignominie.

Se peut-il en effet, que des faquins dont la vie n'est qu'un tissu de coquineries, soient vraiment les amis de la liberté ? non, foutre, ce ne sont que les prôneurs du crime et de la licence ; et ces bougres-là qui sont en apparence si chauds, ne sont que de vils trom-

peurs, qui se foutent de l'intérêt général, et qui ont évidemment *un but*, celui de nous refoutre dans le margouillis pour pêcher encore en eau trouble; fi! les gueux !....

Nous devons mettre toute notre confiance dans la Convention nationale, la respecter, et cependant la maintenir dans de justes bornes ; car trop d'empire seroit funeste à la chose publique ; elle ne doit régner que par la justice et les lois.

Sans doute, nos représentans nous feront voir clair dans nos finances auxquelles le diable le plus fin, fût-il le diable Barême, ne connoîtroit goute ; ils réprimeront l'audace des nouveaux pillards enrichis subitement des dépouilles du roi pétaud ; ils s'occuperont sans relâche des subsistances ? car on auroit les plus belles lois du monde, que sans pain ça va toujours à la foutre ; ils répareront promptement d'une manière grande, magnifique et digne d'un peuple puissant, les pertes qu'ont faites les courageux habitans des villes et villages ravagés par l'infernal bacchanal des ennemis; ils travailleront avec ardeur à faire sortir de la constitution pourrie qu'on nous avoit donnée, un gouvernement sage, de même qu'un jardinier habile fait éclore d'un fumier des fleurs éclatantes; ils feront respecter les lois et les magistrats; ils étoufferont les divisions, les haines et l'ambition ; ils chasseront où puniront sévèrement les perturbateurs et les hommes sanguinaires qui voudroient tout perdre par le désordre et les malheurs ; ils favoriseront les arts ; ils protégeront le commerce et l'agriculture ; ils diminueront les grandes fermes, qui absorbent la subsistance du peuple ; ils allégeront les impôts du pauvre et de l'ouvrier ; ils récompenseront le soldat ou sa famille, s'il est mort au service de la patrie ; ils éteindront les dettes de l'état par des économies sages, et non par des vexations particulières ; ils ménageront les prêtres patriotes, et soulageront par tous les moyens possibles la classe indigente, en l'occupant à des travaux utiles, en poursuivant l'oisiveté, le célibat, la débauche et l'avi-

dité, en proscrivant les accaparemens, l'agiotage, et en protégeant toutes les branches de l'industrie ; enfin, ils feront creuser des canaux, réparer les grandes routes, bâtir des hôpitaux et des asyles pour les infirmes ; ils établiront des spectacles gratuits pour le peuple, des fêtes et des récompenses ; ils rendront les prisons moins hideuses, détruiront la peine de mort, et rendront tellement la république et tous ses habitans heureux, qu'ils attireront une foule d'étrangers riches qui nous foutront de bon argent et répareront nos pertes.

Alors on ne regrettera plus les rois et l'ancien régime ; alors chacun oubliera les maux de la révolution : nous serons tous heureux du bonheur des uns des autres, et nous boirons à tire-larigo à la santé de nos bienfaiteurs ; et ça ira bougrement.

LES GRANDES VICTOIRES
DES FRANCAIS SUR LES TYRANS.

PONT-NEUF ANTI-PATRIOTIQUE.

Sur l'air : *Chantons lætamini*, ou *ça va*, et *ça ira*.

En ce jour plein de gloire,
En ces heureux momens,
Français, chantons victoire,
Nos ennemis tremblans
Ont tous foutu le camp. (3 *fois*).

Cette cavalerie,
De princes Allemands :
Cette horde choisie
De traîtres émigrans,
Vîte a foutu le camp. (3 *fois*).

Le roi de Prusse en tête,
S'en venoit triomphant ;
Mais Dumouriez l'arrête,
Et Guillaume, en jurant,
Vîte a foutu le camp, (3 *fois*).

Sur Lille et Thionville
L'Autriche perd son tems ;
La valeur prend asyle
Parmi les habitans,
Et d'Albert fout le camp. (3 *fois*).

Pour punir l'arrogance
Des princes Allemands,
De Spire et de Mayence,
Custine en conquérant,
Leur fait foutre le camp. (3 *fois*).

Nous rendons libre Nice
Et les Savoisiens francs,
Pour punir l'artifice
Des Sardes insolens,
Qui tous foutent le camp. (3 *fois*).

Dans Genève alarmée
Par de vils intrigans,
De Bernois, une armée
Insulte au droit des gens :
Elle en foutra le camp. (3 *fois*).

La France est outragée :
Tremblez foibles tyrans !
Elle en sera vengée ;
Des trônes chancelans
Vous foutrez tous le camp. (3 *fois*).

Nous donnerons toutes les semaines deux numéros de cette feuille, à compter du 1er janvier prochain, qui paroissoit ci-devant tous les jours. Le prix de l'abonnement est de 10 liv. pour un an ; on ne peut souscrire pour moins d'un an.

On souscrit à l'adresse ci-dessous pour le *Courier de l'Egalité*, par le même auteur. Le prix de l'abonnement est de 36 liv. pour un an, 18 liv. pour six mois, et 9 liv. pour trois mois.

A Paris, de l'imprimerie de Caillot et Courcier, rue Pompée, n°. 5.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

La bonne année, ou les étrennes des républicains.

Amis, je vais commencer avec vous l'année 93, et vous offrir pour étrennes le tribut de mes boutades patriotiques. Daignez les accueillir comme vous avez fait depuis que j'ai pris la plume, et votre suffrage flateur et votre amitié me dédommageront de mes veilles. Plus occupé des choses que des personnes, vous ne me verrez pas m'amuser à la moutarde, et si j'entonne encore ma trompette, ce sera pour frapper vos oreilles républicaines avec les sons moëlleux de la vérité. Je mêlerai quelquefois le burlesque badinage à la raison pour égayer sa froideur; et le Père Duchêne qui n'est pas assez bête pour se fourer dans les factions, pour se mêler de leurs pitoyables querelles, ni assez nigaud pour s'exposer à

passer pour un épouseur de telle ou telle idole, parce qu'il abhorre l'intrigue, et méprise les intrigans, sera DU PARTI DE LA LIBERTÉ, le seul qui devroit exister pour donner de la force aux lois, et faire aller enfin le gouvernement qui peut seul calmer nos inquiétudes sur l'avenir, et cicatriser les blessures profondes que nous a faites M. *Veto*, et toute sa ci-devant clique.

Je donnerai mon opinion comme un autre, et je défie d'avance les ustubrelus qui ne trouvent de bon que ce qu'ils disent, ou leurs compères, d'y trouver jamais autre chose que l'intention du bien public la moins équivoque. Je jurerai sans être immoral ou indécent.. Les f..... et les b..... me sont défendus par la SAGESSE qui m'a tiré fortement les oreilles pour avoir long-tems conservé cette habitude à laquelle je n'attachois pas de conséquence. La dame d'un ton sévère m'a rudement gourmandé l'autre jour. « Apprends, m'a-t-elle dit, que les vertus seules doivent maintenir la république, et que pour les prêcher, il ne faut plus employer le langage obscène de la débauche crapuleuse, et des vices qui dégradent l'homme ».

« C'étoit bon sous l'ancien régime, qui permettoit la grosse joie pour dispenser d'avoir des mœurs. Un peuple trivial dans son langage, et sans mœurs, ne peut être long-tems libre. S'il est licencieux, il retombe bientôt dans l'esclavage. Ainsi, mon vieil ami, griffonnes tant que tu voudras; mais ménages les chastes oreilles de l'innocence, en lui prêchant une morale aimable et pure. Parles de Bacchus et de tes fredaines, parles de tes fourneaux, et débites

tant que tu voudras des godandrioles ; mais, au nom de la patrie, ne parsème pas tes agréables folies, de trivialités dégoutantes. En seras-tu moins aimable ? En auras-tu moins de lecteurs ? Les papas, les mamans pourront, sans rougir, laisser ta trompette entre les mains des petits républicains, et tu te feras plus de partisans qu'avec le ton grossier des débauchés scandaleux. Les bons curés liront plus souvent tes épîtres à leurs paroissiens. Sois l'écrivain des campagnes, et du peuple ; égayes-le, mais ne le corromps pas ; instruis-le, mais ne le dégrades pas : Tu l'aimes assez pour n'être pas sourd à ma voix. Tu ne feras que du bien, parce que tu es un bon diable, et le Père Duchêne aura plus d'empire sur les esprits, se fera chérir, estimer et désirer davantage. Non, mon ami, tu n'es pas fait pour faire entendre, comme les crapauds, une voix rauque du milieu de la fange. Elèves-toi davantage, et je te réponds du plus grand succès ; ta boutique sera plus achalandée que jamais. Il étoit bon de jeter à la tête couronnée des despotes, quelques gros *jurons*, pour les épouvanter ; mais la voix tonnante des canons suffit à présent. Les peuples leur ont déclaré la guerre, ils tomberont avant peu. Le char de la liberté, maintenant débourbé, roulera sans qu'on soit obligé de jurer comme un charretier pour qu'il roule majestueusement pendant des siècles. Les petits machinateurs, qui voudroient l'arrêter, ne valent pas la peine qu'on se mette rudement en colère contr'eux ; quelques coups de fouet, bien sanglés, suffisent pour les corriger : je te les recommande. Ils sont trop foibles pour être dangereux, trop méprisables pour qu'on s'échauffe la bile, et qu'on épuise

ses poumons contre eux. Encore une fois, mets à profit cette leçon que goûteront les hommes raisonnables qui détestent la licence autant qu'ils chérissent la liberté et la patrie pour elles seules ; et tu t'en trouveras bien ».

Après ce beau discours, la belle dame SAGESSE me laissa tout rêveur, et tout pénétré de son langage. J'étois à jeun, quand elle vint me trouver, et, si j'avois eu la prunelle un peu brouillée, peut-être aurois-je été sourd à ces beaux dires. Mais je les veux mettre à profit. Je me ferai bien un peu de violence, et cependant je tiendrai parole. Le diable, quand il fut vieux se fit bien hermite. Je suis d'âge à être raisonnable, et d'ailleurs ce sera le seul moyen de me faire distinguer des plats sotisiers qui n'ont emprunté mon nom que pour débiter des ordures, et prêcher l'abomination.

J'en vois déjà qui vont dire : oh ! comme il est édifiant ce père Duchêne ! Vous allez voir qu'il va parler à présent, comme un capucin. — Non, non, double millions de bombes crevées ! Je ne parlerai, morbleu, pas comme un nignedouille ; et tout en épurant mon langage, il n'en sera pas moins énergique.

Or, commençons.

Je vais un peu parler du procès du ci-devant roi.

Le peuple français *tout entier* est intéressé à ce qu'on ne précipite pas le jugement de Louis XVI avec trop de légèreté. Ce n'est pas pour cet être nul à présent, puisqu'il est claquemuré, et par conséquent peu dangereux, mais pour les suites qu'il faut arrêter un instant la juste vengeance prête à le frapper. La convention nationale s'est chargée d'une rude besogne, et je trouve assez juste l'opinion de ceux qui veulent que les *assemblées primaires* décident du sort de Louis.

Ce n'est pas rejeter, de venger le peuple que sa conduite outragea, c'est lui remettre entre les mains sa vengeance légitime, que d'en appeler aux assemblées primaires.

Ceux qui font des lois ne peuvent pas les appliquer.

Si dans le moment de la révolution Louis étoit disparu, et qu'une balle nous en eût délivré, ce seroit une affaire finie. Mais aujourd'hui que le choc est passé, *il faut qu'on* LE JUGE.

Je ne suis pas un grand astronome, et, cependant, j'ai mon franc-parler comme un autre, et je dis que cette affaire majeure doit être approfondie.

Ce n'est qu'un homme, sans-doute, que ce Sire, mais il étoit roi; il avoit des prétentions; toute sa parenté en a de même au trône que nous venons de fouler aux pieds, et s'il meurt jugé par la convention, c'est *sur elle* SEULE que retombera tout l'orage que son suplice peut produire. Les uns diront, je ne l'aurois pas condamné à mort; les autres, je l'aurois chassé comme un vaurien; les autres, c'étoit un *honnête-homme*! c'est affreux qu'on l'ait guillotiné! Pour que chacun soit content et puisse prononcer à sa guise sur le sort de ce grand coupable, il vaut mieux que chacun approuve ou désaprouve le jugement qu'en portera la convention, comme chacun approuvera ou désapprouvera la constitution qu'on doit faire sanctionner par le peuple; et ceux qui se récrient sur cette grande mesure, me semblent avoir la brelue ou sont de mauvaise foi.

Qui auroit-il donc de baroque et de surprenant, que la convention fît sanctionner et ratifier le jugement de Louis par le peuple, comme elle doit faire sanctionner et ratifier les loix qu'elle nous prépare? Que la convention exprime sa volonté; c'est à merveille! mais, si j'ai le droit de trouver bonne ou mauvaise une loi quelconque, pourquoi n'aurois-je pas celui de trouver bon ou mauvais sa décision sur M. Capet? Et si je prétendois lui faire grâce pour mon compte, des maux qu'il nous cause à tous, pourquoi ne pourrois-je la lui faire, comme demander sa mort, si je trouvois cela plus juste?

Voyons quelles pourroient être les suites du jugement sans appel au peuple; voyons au contraire quelles pourroient être celles d'en appeler à la ma-

jorité souveraine de la nation. Elle seule est, et fut lésée par lui et ses adhérens ; elle seule a droit de prononcer. Les représentans du peuple n'ont que celui de lui présenter le résultat de leurs opinions. Si la convention prononce sans appel au peuple, elle sera seule responsable des inconvéniens qui peuvent en résulter ; et, avant tout, nous devons mettre nos représentans à l'abri de ces conséquences terribles qui pourroient entraîner la dissolution d'une assemblée à laquelle tous nos intérêts sont liés ; et cette autorité une fois bouleversée, seroit une chose trop funeste, pour que nous soyons assez bêtes de l'exposer *seule*. Il faut qu'elle soit forte de notre opinion. De quelque manière que nous décidions tous, ce sera nous alors qui prendrons fait et cause contre ceux à qui notre décision n'aura pas convenu. C'est alors que nous saurons pourquoi nous rossons les mal-encontreux, et que la majorité qui aura prononcé donnera un si bon coup de collier, qu'elle n'aura rien à redouter. Si elle exige impérieusement que la tête du bon-homme tombe, eh bien, à bas la tête ! si elle ne le veut pas, il la conservera sur ses épaules. Tant pis pour ceux à qui ça déplaira ; la convention s'en lavera les mains ; on ne s'en prendra pas à elle, ou de l'avoir absous, ou de l'avoir chassé, ou de le garder dans les fers ; car, au fait : le sire ne sauroit s'en tirer blanc comme neige. Il n'auroit, certes, pas été si piteux pour nous, s'il nous eût daubé avec ses foireux complices, son Guillaume, son d'Albert, et toute la sequelle fulminante et démoniaque.

On me dit : mais ce sera bien long, et jamais le Sire ne sera puni ; pendant nos débats, on viendra le protéger, et tenter peut-être de l'escamoter. Alte-là, mes amis, il faudroit donc faire fondre les portes de fer qui lui servent de paravent, et l'emballer dans un ballon, à la barbe de ses gardiens, qui ne se mouchent pas du pied, et qui riposteroient rudement les téméraires escamoteurs. Mais, répondez : trouveriez-vous moins long l'infernal boucan d'une guerre in-

pitoyable? et ne vaut-il pas bien mieux ne pas agir comme des fous? Encore une fois, mille bombes! je veux que ce soit la nation toute entière qui courre le risque de la décision, et non la convention, où les passions s'agitent, et dont la justice seule devroit dicter les décrets. Ce n'est pas le tout que l'animosité de *la nation des tribunes*, à qui cependant, par bonheur, on vient de fermer le bec par un sage décret, qui doit guider le sénat français. Ce n'est pas dans l'intention de sauver Capet, que je présente, sans façon, mon opinion. J'ignore, parbleu toutes les rubriques, et si j'en avois à employer, ce ne seroit, mille zieux, pas en sa faveur; car moi, Père Duchêne, qui n'ai pas le temps de m'appitoyer sur son sort, j'étois bien sûr de danser une danse en l'air, qui m'auroit fait faire une vilaine grimace, s'il eût réussi. Mais c'est pour que nous soyons JUSTES, et que nous fassions par-là, sentir aux rois, que les peuples qu'ils oppriment savent l'être plus qu'eux.

Maintenant, qu'arrivera-t-il, si la guillottine exterminе ce *sacré* personnage, le tout d'après le vœu général? Vous savez que les parens de la royale pagode s'imagineront bien, que, malgré notre décret de RÉPUBRIQUE, ils ont toujours des droits légitimes à la couronne. Quoiqu'on en ait fait de la belle monnoie, ces orgueilleux animaux prétendront pouvoir en faire fabriquer une toute neuve pour MONSIEUR butor qui se fera gravement proclamer *Régentissime* de France; comme de juste, parce que le marmot qui est au Temple, existant encore, le MONSIEUR ne pourroit se faire proclamer ROI, gros comme le bras. C'est alors que tous les bourreaux couronnés s'étendront comme larons en foire, pour venir nous donner le bal, et faire caca dans le bonnet rouge; c'est alors qu'on nous accuseroit d'avoir fait un martyr du ci-devant roi pétaut, très-dévot, très-cagot, très-bigot, comme on sait, puisqu'il se croiroit damné, oui damné, s'il ne mangeoit pas de la purée, au lieu d'une cuisse de faisant, les jours de jeûne prescrits par l'église, c'est-à-dire, par les prêtres qui l'ont embêté comme une oye.

Mais si on chasse mon grivois, il sera vite un noyau d'armée, et de même que son gros imbécile de frère, il pourra bientôt rallier autour de son embonpoint des forces redoutables, et nous carambolier d'importance ; dans ce cas peu importe donc de l'envoyer *ad patres*, et d'en faire un vrai S. Denis. Mais compterions-nous pour rien d'avoir été magnanimes et généreux ; et les autres puissances ne seroient-elles pas atrocement bêtes de vouloir nous redonner pour roi, pour maître un mannequin de cette espèce à qui nous aurions eu la générosité de ne pas arracher un cheveu, même celui que protégoit le massacreur Bouillé d'exécrable mémoire? Le gros et stupide Monsieur n'auroit-il pas aux yeux des cocos-d'inde comme lui, qui ne croient à la souveraineté des peuples pas plus qu'aux droits de l'homme, et qui comptent tout cela comme des chansons enfantées par le délire, et non par la nature immortelle ; ce Monsieur, dis-je, n'auroit-il pas dans sa vengeance pour son frère guillotiné, mort et enterré, une espèce de légitimité apparente?

C'est à nous de voir, si nous jugeons nous-mêmes cette grande affaire, lequel sera le meilleur pour nous, et non pour lui, (car il ne mérite pas la pitié d'aucun véritable républicain) de l'anéantir ou de lui donner de la pelle au cul.

De quelque manière que nous le jugions, j'en reviens toujours à mes moutons ; il vaut mieux que ce soit nous tous, oui, nous tous, parce que quelle qu'en soit l'extrémité, nous soutiendrons tous l'expression de notre volonté, et qu'en cela, l'union de la grande famille est nécessaire, et s'il faut nous battre, ventre-saint-gris ! nous nous battrons. Il y a encore en France des moustaches, des piques, des canons, de la poudre, des sabres, des broches, des fourches, des fusils, des pierres, des bâtons, des bombes, des biscayens, des mortiers, des obusiers, des grenades et de la mitraille. *Vive la république* !

Paris, de l'imprimerie de Gaultier et Courcier, rue Poupée, n°. 5.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Réflexions contre les rois à l'usage des nouveaux républicains.

QUAND on nous donna une constitution monarchique, et qu'on nous fit tous jurer de nous y soumettre, comme je voulois voir finir les troubles, et ne plus voir couler le sang, je trouvois fort sage de ne pas prêcher la république, parce que je croyois que M. Louis se tiendroit tranquille après tous ses sermens, et ne machineroit pas avec ses chers frères la détestable et magnifique insurrection des rois et des pandoures contre nous. Mais comme il fut le premier parjure, nous avons été forcés de rompre avec lui nos engagemens, et de le prier de nous rendre une couronne qu'il n'étoit morbleu pas digne de porter. Nous avons donc envoyé les rois

héréditaires à tous les diables, parce que nous avons vu qu'un roi avec la liberté s'accordoient comme chien et chat, et que c'étoit mettre du vinaigre sur nos plaies au lieu de baume. Ces majestés tenoient si bien depuis tant de siècles, et l'homme qui s'arroutine si facilement à tout, craignoit en France de toucher à ces idoles consacrées par l'usage et les préjugés; mais en fouillant dans l'énorme amas d'abus entassés par la monstrueuse engeance des rois arbitres souverains de nos biens et de nos destinées, nous avons découvert que c'étoit un cancer dévorant qu'un roi, qu'il falloit alimenter encore, de peur qu'en l'extirpant subitement, cette cuisante et terrible opération ne nous coûtat trop de sang, et ne mit le corps politique en danger. Nous avons donc, comme des benets, appliqué sur le funeste et déchirant *veto*, un cataplasme de 30 millions pour calmer insensiblement sa voracité; mais au lieu d'appaiser nos douleurs, cet emplâtre dispendieux n'a fait que les irriter, et plus nous étions bonaces, plus elles devenoient aigues. Il a bien fallu un beau matin souffrir l'opération, et ténailler le bourreau de chancre qui nous auroit bientôt sucé jusqu'à la moëlle. Les canons du 10 août nous en ont débarrassé; les poignards du 2 septembre pouvoient en faire croître un autre plus ténace, plus cruel, plus dévorant que le premier; mais, double nom d'un assassin maudit! le génie de la France a veillé sur nous; et malgré les débordemens de l'infernale aristocratie, malgré les exécrables fureurs de la noire anarchie, nous sommes républicains, nous resterons républicains.

J'entends un tas de gobes-mouches et de pisse-froids, qui grognent contre ce nouveau régime encore tout neuf, et lorsque l'autel de la patrie fume encore du sang des malheureuses victimes sacrifiées pour son triomphe ! On entend de triple nigauds vous dire d'un ton mausade et niais : Bath ! çà ne tiendra pas. Taisez-vous, machines ; taisez-vous, flasques manequins, les rois sont pour long-tems exterminés chez nous ; et quand vingt mille presses sont occupées jour et nuit à porter des flots de lumières dans tous les esprits, de l'élévation dans toutes les ames, et que l'instruction va polir les caboches rouillées où loge la démence ou la stupidité, vous verrez, mille pipes, si nous ne restons pas républicains, en dépit des sots, des royalistes rampans, des marchands d'*oremus*, des bonnes femmes, des modérés, des furieux, des brouillons et des ambitieux. Un peuple instruit brise ses lisières, et ne se laisse plus mener par le premier venu. Le règne des endormeurs est passé ; nous veillerons, et nous ne serons plus des cruches qu'ils brisoient, après les avoir vuidées.

Je vais donc montrer ce que c'étoit que la ROYAUTÉ, autant pour ceux qui l'ont vue démolir avec plaisir, que pour ceux qui voudroient qu'on en ramassât tous les morceaux, pour nous en reconstruire une autre.

Comparons notre ancien état avec celui-ci. Sans doute la paix morne et funeste qui paroissoit régner sous un roi dont tant de confrères souverains comme lui nous accabloient, sans qu'on osât piper, pourroit, au premier coup-d'œil, être regrettée ; mais qu'on

songe donc bien que les nations sont comme les hommes, que quand elles sont malades, il y a un moment de crise qui les tue ou les sauve ; nous sommes dans cette situation : soignons bien la maladie, notre convalescence ne sera pas de longue durée, et nous nous trouverons tous joyeux d'exister bien portans sous le régime des lois, plutôt, mille dieux ! que sous celui des despotes. Certainement, si la crise duroit trop long-tems, ce seroit un grand malheur ; mais cela ne peut être ; il faut en tout de la patience et du courage ; et, pour nous sauver, avalons la médecine, toute amère qu'elle puisse être, et bientôt après les grimaces, nous rirons d'aise, en ratrapant la santé robuste qu'il nous faut pour être heureux et dispos.

Examinons notre dernier roi, sur-tout la fin de son despotisme.

Les parjures de Louis XVI, les complots de ses frères et de tous les calotins réunis aux nobles hypocrites, ont rempli d'horreur tout bon français ami de son pays. Nos villes incendiées et bombardées avec un acharnement sans exemple, nos campagnes dévastées, nos frères et leurs femmes égorgés au nom de ce *bon* roi ; tout cela n'a-t-il pas suffi pour détrôner cette race inhumaine et sanguinaire dans tous les cœurs, avant même que la loi l'eût pulvérisée ?

Non, double dieux ! ce ne seroit rien d'avoir détruit cette pagode merveilleuse et divinisée, c'est son temple qu'il faut bouleverser et détruire. Faisons donc voir que la *charge* de roi pesoit plus que le *titre*.

Un homme libre, et qui veut franchement que ses concitoyens le soient, doit savoir deux choses: c'est que la *royauté* est un gouvernement absurde et détestable ; c'est que la *république* est un gouvernement conforme à la nature et à la raison.

Sans être trop savant, je peux comme un autre pousser ma pointe ; et quand je n'ai pas un petit verre de vin dans la tête, je peux m'expliquer quelquefois juste.

Presque tous les rois le sont devenus par la force, et comme dit maître Voltaire, dont je voudrois avoir la caboche :

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.

La friponnerie des calotins est venu à leur aide, la tyrannie est devenue sacrée en se mariant avec la sainte église, le pouvoir usurpé est devenu héréditaire. C'est ainsi que l'encensoir et le sceptre ont tour-à-tour pesé sur les peuples abrutis, et que l'ignorance rendoit les peuples moutons, c'est-à-dire, malheureux et paisibles, parce qu'ils craignoient en se regimbant, la bayonnette des satellites du *maître*, ou les excommunications absurdes des prêtres, qui ne leur parloient que du diable, de ses cornes, de ses griffes, et de ses fourches de fer rouge.

Toujours, ces *pères du peuple*, ont fait un boucan de diable au dehors, et sacrifioient ce qu'ils appeloient leurs *sujets*, à leurs caprices.

Au-dedans, c'étoit une armée de mandrins soldés par le fisc, et le pauvre gémissoit sous l'extorsion des bourreaux intérieurs, qui le pressuroit, tandis que ses enfans se faisoient perforer le ventre, pour les querelles des majestés ambitieuses et féroces.

Lisez tous les rafinemens d'iniquité dans l'histoire de ces bienfaisans monarques assimilés à la divinité qui, cependant, dans sa colère avoit dit : *Marauds, je vous donnerai des rois.*

Voyez, dans les gros livres, le portrait fidele des rois et de leurs insolens ministres, celui de leurs courtisans et de leurs maqueraux ; voyez, et soyez saisis d'effroi, en songeant aux maux, dont ils accablèrent, dans tous les temps, les nations écrasées sous le joug de tant de maîtres coquins plus farouches que les loups qui croquent les tendres brébis, plus sanguinaires que les tigres jamais fatigués de carnage.

Mais comment, triple million de trône en marmelade ! cela ne seroit-il pas ainsi ? Que pouvoit produire une pareille monstruosité, sinon des fléaux et des calamités sans nombre ?

On a beau déguiser le mot de *monarchie*, nous faire voir que c'est le plus sage des gouvernemens ; nous faire accroire que des vessies sont des lanternes, et puis apprivoiser avec de belles phrases, les peuples avec ce nom odieux ; ce mot signifie toujours *le pouvoir absolu d'un* SEUL *individu*, c'est-à-dire, le droit de nous piller, de nous vexer, de nous tenailler, quand tel est le bon plaisir du sire fouré d'hermine, et tiré à huit chevaux, lorsqu'il reste souvent à peine une vache au pauvre diable pour avoir de quoi faire la bouillie au marmot que sa ménagère a pondu dans un grabat, sur un peu de paille. Ce beau sire appelé monarque, ne peut-il pas être impunément stupide, imposteur, tyran ? N'est-ce pas se moquer des nations que de prétendre qu'elles soient ainsi gouvernées !

On aura beau me dire que ce puissant seigneur est le meilleur des rois ; je n'en vois pas un de bon dans la litanie de ces messieurs. On aura beau vouloir le cajoler, l'adoucir en lui jettant à la tête des millions, en lui donnant une bonne frippe et du meilleur vin de chipre, je ne verrai jamais qu'un dogue sur un trône, qui fait la moue à tous les passans qu'il est toujours prêt à mordre, malgré quelques os qu'on lui jette à ronger pour l'adoucir. Un trône est et sera toujours un foyer de malédictions, d'usurpations, de cruautés, de rapines et d'extravagances ruineuses. Qu'on appelle comme on voudra une *monarchie*, je ne verrai que le *pouvoir absolu d'un* SEUL ; et quand on remplira mon moutardier avec de la foire, au lieu d'y mettre de la moutarde pour aiguiser mon apetit et me faire boire deux pintes de plus, je m'écrierai toujours, pouah ! ç'en est : et je briserai le vâse infecte pour n'être pas empoisonné. Le gouvernement d'un *seul* est vicieux, fût-il même un homme ververtueux. Un roi qui a de l'estoc, comme il s'en est trouvé quelquefois, est, sacrebleu, pire qu'un roi machine, qu'un roi petaud comme le pauvre Capet. Il veut guerroyer et faire la loi par-tout ; il veut agrandire sa puissance : et que de sang, que de larmes n'arosent-ils pas ses lugubres lauriers ! Que de douleurs, malgré les beaux *Te Deum* chantés par les prêtres d'un Dieu de paix ! Les guerres de l'orgueilleux Louis XIV ont plus fait verser de pleurs que tous les pères Duchêne du monde n'ont bu de gouttes de vin.

Encore, du moins, si les favoris élevés dans les cours nous dédomageoient, quand il sont en place, des vices et des fredaines du maître. Mais ceux qui parviennent dans les monarchies sont, la plupart, de fières machoires, qui remettent tout entre les mains de fripons rusés qui s'enrichissent au nom de ces fameux et plats intrigans, qui souvent ne savent pas mieux chiffer qu'une cuisinière.

N'y a-t-il rien de si barroque aussi que cette succession héréditaire de la royauté ? On a eu beau

froter ces superbes manequins couronnés avec l'huile céleste de la sainte et ridicule ampoule, ils avoient, à ce qu'on dit, la vertu de guérir, étant oints et sacrés, les écrouelles ; mais ils n'eurent jamais celle de rendre les peuples heureux. J'aurois mieux aimé qu'on les eût saucés dans du Bourgogne ; au moins lorsqu'ils auroient pris goût à la liqueur bachique, nous auroient-ils laissés quelquefois en repos, en ronflant comme des ogres sur le trône !

L'hérédité produit des monstres, comme la boue des marais engendre des vipères et des crapauds.

C'est un grand pouvoir que celui qu'on croit tenir de dieu. La conscience d'un hypocrite se plie à la scélératesse. Il peut tout sans rien craindre ; il fait le mal, et rarement le bien. Il rapporte tout à lui ; si on ne l'encense pas, il boude, il se fâche, et la colère des monarques a toujours été suivie de tempêtes effrayantes.

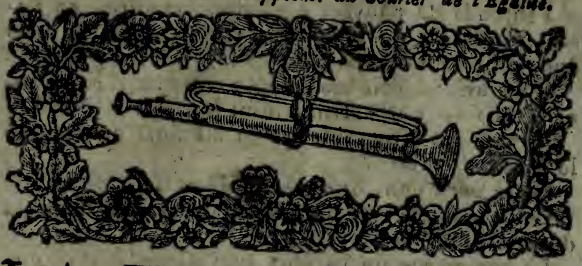
Ah ! mille bombes, si on héritoit de la vertu, comme mes enfans hériteront de ma perruque, de ma pipe, de mes tonneaux, de ma truelle, ce ne seroit rien que cette hérédité ; mais un grossier gredin succède à l'homme de bien, et plus d'un *Néron* s'est assis sur le trône des *Titus*.

Qu'un faquin poudré, musqué, me dise : Je suis né *noble*, j'en rirai ; mais qu'il me dise, je suis né *maître*, je lui donne cent coups de trique, et je le foule aux pieds.

Cette institution contagieuse rend d'ailleurs l'égalité en droits impraticable. La royauté s'environne de préjugés, de fanatisme, de titres pompeux ; le peuple est compté pour rien. Il sue, il travaille, il paie, c'est à merveille. La noblesse n'exige que des flagorneries, des hommages ; l'hérédité dans les monarchies demande la *soumission*. Bien bête qui veut ramper !...

La suite au numéro prochain.

A Paris, de l'Imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où on souscrit pour le *Courier de l'Egalité*.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Encore SUR LA GUERRE, ENCORE!!!

TOUT paroît nous réussir, pour résister aux efforts combinés des rois Cerbères ; mais il ne faut pas du tout nous laisser éblouir par des succès.

J'ai dit, dans ma dernière Trompette, qu'il falloit examiner d'où nous venoit cette guerre universellement entreprise contre nous. On s'attache malheureusement trop peu à la cause unique de tant de fléaux, et de-là les plaintes, les mécontentemens, les dégoûts, les regrets, les bouderies, les opinions plus ou moins baroques, sur la situation actuelle de la France.

Je vais me frotter le front, et trouver sous mon bonnet rouge, quel est d'abord le principe véritable de nos mille et une calamités ; je ferai voir ensuite ce que nous devons employer pour nous tirer glorieux de ce choc terrible, et pour éviter des revers car il ne faut pas, morbleu, que ces butords de rois rechignés contre la raison, se vantent un jour de nous avoir donné des talochès, des roufles, et puissent nous *dérépublicaniser* pour nous *rémonarchiser*. Fi! les vilains!.... Ils seront battus comme plâtre. J'en jure par ma perruque des dimanche.

J'entends de pauvres niguedouilles dire, en faisant une mine de chiants-lits : Mais voyez la belle équipée où nous voilà plongés !

Nous avions bien besoin que cette racaille nationale fût si loin et détruisît tout !

N'est-il pas effroyable qu'on ait ainsi bouleversé le plus bel empire ?

On se perd dans une mer de décrets !

Cette manufacture de lois antassées pêle mêle, a détruit toutes les autres !

Le commerce ne va plus que d'une patte, encore la guerre va-t-elle bientôt la lui casser !

On a fait fuir tous les riches, on a anéanti toutes les autorités !

Tout le monde veut être maître ; le savetier se croit autant qu'un ancien duc et pair !

La sainte église a la gueule morte ! Il n'est pas jusqu'aux femelles de la moyenne vertu, qui n'aient à se plaindre de la chasse qu'on a si injustement donnée à tout plein de jolis petits abbés poupons, très-charitables pour le sexe, *en tout bien tout honneur.*

On a irrité les *honnêtes-gens* ! on les a fait déguerpir avec ce mot ÉGALITÉ, inventé par la canaille pour être la maîtresse !

Y avoit-il rien de plus beau que des nobles pour en imposer à cette foule de malautrus sans principes, sans éducation, sans civilité ? Un seigneur ne faisoit-il pas vivre ses vasseaux, accoutumés à la tranquille dépendance ?

Ces gens-là savent-ils ce que c'est que *liberté* ? Avoient-ils besoin d'aller perdre un tems précieux à gueuler comme des fous dans des districts ? En vérité, c'est la tour de Babel. On ne l'élevera jamais, et l'on verra cette *maudite* nation écrasée sous ses décombres, car les *maîtres du monde* que tant de de sottises accumulées ont irrités, vont venir de tous les coins de la terre bombarder ce frêle édifice, faire des gorges chaudes avec toutes ces farces, qu'on dit patriotiques civiques, républicaines et qu'on appelle des vertus, et vous verrez comme on traitera cette pauvre France pour avoir voulu se re-

gimber contre ses souverains légitimes en écoutant des furieux en délire, et leurs leçons infernales et leurs motions féroces et toutes leurs clabauderies irrespectueuses contre le *sage* clergé, la *brave* noblesse, les *judicieux* parlemens et tous nos *chers* princes *les plus honnêtes gens du monde*. En serons nous plus heureux, quand on nous aura éventré des milliers de braves gens ; car nous avons l'Europe contre nous ; (dites donc les rois) !

Voilà, voilà, en raccourcit, ce que débitent en miaulant un tas de grénipilles plus bêtes que des oies, plus plats que des punaises, plus aveugles que des taupes, plus malins que des singes, plus noirs que des corbeaux, plus venimeux que des couleuvres.

Mais répondons à ce double et ridicule débordement de rabacheries répétées par toutes les gueules impures de l'aristo-bêtise.

Il falloit donc que les 3 assemblées, selon ces grimauds, fussent les très-humbles servantes des pagodes de la ci-devant cour ? Pourquoi les a-t-on demandées, si ce n'est pour avoir de l'argent et *réformer les abus* ; car la lettre royale de convocation parloit aussi d'abus à réformer, et le roi lui-même ne se doutoit pas d'être le plus révoltant, comme le plus onéreux de tous.

Falloit-il, pour complaire à ces larmoyants gredins, jeter à la tête d'un *véto* funeste annuellement 40 MILLIONS ? Faut-il donc tant d'or pour apposer simplement sa griffe royale à des lois ? Ne peut-on pas être gouvernés à bien meilleur compte ? Et, faut-il donc faire un *Dieu* rongeur d'un *homme*, pour commander à un grand peuple ?

Eh ! sans doute, messieurs les nigauds, on a tout bouleversé !... Falloit-il laisser les choses comme elles étoient pour plaire à une poignée de vautours, se disant nos seigneurs et maîtres, pillants, grugeants, *noblement* la nation moutonne courbée devant eux ? Est-ce détruire que de jeter par les fenêtres des immondices inutiles ? Avoit-on des lois, que la seule volonté d'un ramas de brigands titrés, s'intitulant Altesses, Eminences, Excellences, Grandeurs, Hauts Puissans ?

La chûte de tous ces orgueilleux bouffis de la substance alimentaire d'une foule immense et laborieuse, ne devoit-elle pas d'abord arrêter le tran-tran auquel l'habitude de leurs folies journalières nous avoit routinés, et cette soi-disant manufacture de décrets n'étoit-elle pas nécessaire pour empêcher véritablement le bouleversement général ?

Une nation qui marche comme une muraille, contre tant d'antropophages furibonds, est-elle renversée ?

L'ordre ne règne-t-il pas où les succès multipliés annoncent un ensemble que tout l'infâme ancien régime n'auroit jamais pu s'attendre à obtenir de tant de corporations divisées d'intérêt !

L'organisation sublime des départemens est-elle un galimathias ou un chef-d'œuvre ?

Nos victoires sont-elles des jeux de fous, ou des avantages émanés de la sage énergie de l'union d'une multitude fière de ne plus ramper.

A-t-on détruit le commerce, en donnant à tout le monde la liberté de le faire sans entraves, en ne laissant, morbleu, pas dans les griffes rapaces d'une poignée de riches fripons se disant négocians en gros, le privilège écrasant de commercer, parce que tout l'or étoit dans leurs poches gonflées par la rapine et la mauvaise foi.

L'industrie est-elle entravée, quand tout le monde peut avoir une boutique avec une patente ?

La guerre, l'infâme guerre qu'on va faire, est-elle notre ouvrage ? Quand nous offrions à tous les peuples, gloire, fraternité, liberté, et que tous leurs tyrans, à ces mots divins, font une grimace de possédés ? Falloit-il attendre, comme de tristes gobe-mouches, que tous ces ravageurs d'hommes, que tous ces pillards couronnés, oints et sacrés, vinssent nous mettre des baillons et nous empaller, si nous eussions raisonné.

L'homme de la campagne, n'avoit-il donc que le droit de se lever avec l'aurore, de labourer, de suer, de payer des gaspilleurs et des sultans insolemment barbares, se masquant d'une prétendue bienfaisance plus humiliante que salutaire, aux malheureux qui

tendoient leurs bras décharnés pour recevoir les restes dégoûtans de l'opulente superfluité ?

Le pauvre, toujours méprisé, en naissant sur la paille, en grandissant dans les haillons, cessoit-il donc d'être homme ? Falloit-il, pour qu'il fût dans cette monotone et dure béatitude si vantée par les demi-dieux outrés de rage, qu'il marchât comme la brute à quatre pattes ; qu'il broutât l'herbe que foulent les talons rouges d'un marquis parfumé ; qu'il n'osât penser, parler, se plaindre, et qu'on lui mît une bride.

Qu'appelez-vous donc honnêtes gens, vous, cœurs d'acier, qui ne voyiez, dans cette masse intéressante et laborieuse, que de la canaille qui devoit ramper pour être heureuse ?

Les mireliflores, en désertant la patrie qu'ils déhonorent par leur haine exécrable, ont-ils emporté les bras de tant d'hommes estimables et vigoureux ? Les prés, les vignes, les champs, les vergers en seront-ils moins cultivés, et la grande manufacture de l'agriculture restera-t-elle en friche, parce que des monseigneurs sont partis comme des fusées volantes, ne laissant à près eux que le souvenir d'un éclat trompeur, mêlé d'un peu de fumée ?

Ces lois qui vous paroissent dures et faites sans ordre, qui les a nécessitées, si ce n'est la virulente scélératesse de tant d'êtres inutiles et voraces comme des cancers ?

Une fois toute cette nuée sinistre dissipée, aurons-nous besoin de cette foule de lois incidentes qui n'entreront pas dans la constitution sublime qu'on nous forge avec sagesse, et qui ne sont aujourd'hui que des assommoires nécessaires pour écraser tous ces reptiles gonflés de venin.

Tout le monde, dites-vous, veut être maître ! Oui, tout le monde veut avoir son franc parler ; mais laissez faire les lois ; des intrigans même se fourent dans le travail conventionnel, comme des filoux dans la foule. Cette foule, cette masse, cesse-t-elle d'être composée d'honnêtes citoyens, parce que des mâtins de frippons s'y mêlent ?

Vous dites que nous avons irrité tous les rois contre

nous ; c'est bien étonnant ! En est-il un seul qui ne tremble qu'on ne voie aussi clair chez lui qu'en France? et pour conserver leur despotisme injurieux à l'homme qui pense et raisonne, n'est-il pas de leur intérêt d'anéantir un peuple penseur, un peuple fier et prêt à tout entreprendre pour conserver sa souveraineté, sa liberté ? Est-ce nous qui avons été tracasser ses cuistres tout-puissans chez eux ? et ne sont-ce pas eux qui, s'entendant avec Capet le bigot, ne voulurent jamais reconnoître la constitution qui le rendoit plus grand qu'eux tous, en nous élevant nous-mêmes ? Vous souvient-il de cette fameuse convention de Pilnitz, qui les réunit tous contre nous comme des lions rugissans ? et n'avons nous pas bien fait de les prévenir avant qu'ils vinssent armés nous couper des pacotilles d'oreilles patriotiques, et pendre l'élite des patriotes, le tout pour l'honneur des trônes et la gloire d'un Dieu qu'ils croyent tous moins qu'eux?

Non, non, ce n'étoit pas une tour de Babel que cette constitution qu'ils nous ont forcé de détruire, parce qu'elle étoit vicieuse, avec un mannequin royal emmanché dedans, comme une tête de cochon dans une perruque bien retapée ; sachez que celle qu'on nous élève, et qui sera belle, bonne et solide, en dépit des manigances et des gambades des rois devenus fous, sera encore moins l'ouvrage de la déraison, et qu'une fois bien établie, chacun voudra en avoir une pareille, comme autrefois nos modes passoient chez l'étranger, qui se modeloit sur notre bon goût et notre adresse.

L'ancien régime valoit bien mieux, dites-vous, que ce chaos, que ce monstrueux assemblage de malédictions ! .... Ah ! l'ancien régime valoit mieux.... Est-ce un régime, que le provisoire décousu dont nous avons besoin pour le moment ; et ne faut-il pas être fou pour se plaindre, comme si ce mesquin assemblage pouvoit long-tems subsister sans être remplacé au plus tôt par un ordre immuable, invariable et plein de grands et sérieux avantages ? Nous croit-on assez bêtes pour vouloir exister ainsi, sans nous hâter d'être mieux ? Pauvres

caboches moisies ! vous avez beau dégueuler des absurdités, le plus simple des hommes vous répondra.

Cette guerre n'est donc pas notre ouvrage, puisque nous avons tout fait pour l'éviter ; puisque nous nous applaudissions que la révolution eût à peine fait verser du sang ; mais elle est donc celui des doubles chiens d'émigrés, de tous les sots endormeurs, de tous les pisse-froids, qui croient qu'une révolution se fait les bras croisés, de tous les prêtres irrités de voir leur puissance calotine tournée en eau de boudin ; de tous les chenapans vivans ci-devant d'abus, orgueilleux de leurs titres, privilèges, droits tyranniques et contre nature : elle est donc enfin l'ouvrage d'une demi-douzaine de crapauds couronnés, se croyant des dieux, quand ils ne sont que de boue et qu'un jour les vers les rongeront comme des insectes.

Ce n'est donc pas l'ouvrage de cette nation grande, généreuse, ardente qui a eu le courage de vomir de son sein tous ces poisons mortifères qui l'empêchoient de s'élever majestueusement à sa hauteur, et qui auroient fini par l'étouffer sans le grand remède de la sainte insurrection, remède qui, d'avance, donne la foire à tous les magots qui veulent en dépit de tout, se croire souverains arbitres des destinées de l'univers. Faisons donc encore un dernier et terrible effort, et que l'histoire n'offre pas de traits de courage et de fermeté plus admirables que ceux que j'attends des Français intrépides. Vengeons-nous ou périssons tous ! Oh ! comme on se moqueroit de nous, si, devant ces légions de marionettes armées, nous mettions les pouces comme des capons.

Que chaque département soit une armée, chaque district une citadelle, chaque municipalité un rempart. Forgeons nuit et jour une immense forêt de piques. Que le fer ramène notre or ; la victoire nous fera trouver des mines abondantes. Etablissons à grand coups de canon la paix dans nos murs, et ne désarmons pas que nous n'ayons balayé avec la foudre patriotique, ces tourbillons d'automates à ressort, comme des moucherons incommodes.

Guerre, guerre à la terre entière, si la terre en-

rière veut nous ravir le premier des biens : la LIBERTÉ ! Que la France ne soit plus qu'un vaste camp hérissé de mortiers vengeurs ; que les dormeurs se réveillent ; l'or des riches doit couler avec le sang des sans-culottes vigoureux. Malheur, million de fois, malheur à quiconque ne jurera pas de rapporter les oreilles d'un ennemi ; que leurs moustaches servent à filer des cables, à bourer nos obusiers ; que tout s'anime au son de la trompette bruyante de la liberté. Avons-nous jamais combattu pour une cause plus belle que la divine égalité, don précieux du ciel qu'avoient couvert de boue les féroces coquins qui nous menacent.

Point de quartier !... *La mort ou la liberté* ! Que chaque ville arme un vaisseau, qui porte son nom ! Que chaque citoyen ait l'honneur d'y planter une cheville qui tienne comme l'amour de la liberté dans son ame ardente.

Allons, mes amis, c'est la plus belle des conquêtes qui nous attend ; c'est celle du monde à la raison universelle ! que l'air retentisse de cris guerriers ! Marchons, la providence toujours propice à nos vœux, nous couvre de son égide ! à bas les rois ! à bas les esclaves ! que la terre brûle sous nos pas, précipités ! Que mille millions de boulets lancés avec fracas, réduisent en compottes tous ces maroufles si durs. Soyons tous avant ce printems, soldats instruits, matélots habiles ! que chacun de nous soit un général, une armée, un parc d'artillerie, un fort difficile à démolir ! que le Rhin, que l'Escaut, que le Mhein, la Tamise et le Tibre, encombrés de cadavres ennemis rebroussent vers leurs sources, et que leurs flots teints de sang impur, portent aux tyrans étonnés l'épouvante et la grande nouvelle de notre incomparable victoire.

Le Père Duchêne, républicain.

A PARIS, de l'Imprimerie de CAILLOT et GOURCIER, rue Poupée, n°. 5, où on souscrit pour le *Courier de l'Egalité*.

LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE,

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

Le Carnaval à tous les diables.

Le carnaval s'est passé, et quoique ce soit un peu diabolique pour un biberon de ne plus fêter mardi gras, je m'en suis consolé en fêtant la liberté. Un tas de gourmands qui aimeroient bien mieux s'occuper de leur ventre que de la chose publique, sont fâchés qu'on ne ribotte plus, qu'on ne coure plus les chiant-lits pendant le carnaval. On a, disent ces affamés à rouge trogne, détruit nos voluptés! C'étoit un plaisir d'aller s'empaffer, rire, danser et faire une bombance de possédé; à présent on est triste et rêveur, et le bon vin n'approche plus de nos lèvres que comme une médecine, on va faire

des motions, on se chamaille, on monte la garde, on n'est plus ni gailliards ni dispots : vive l'ancien tems. Eh ! oui, mille millions de casserolles renversées, voilà, voilà les regrets d'une foule de pourceaux habillés en hommes qui préferent la baffre et la gallimaffrée, les folies, les singeries, les mascarades et les farces à la liberté qui n'aime pas toutes ces ridicules et plattes bouffonneries. Ils aimoient mieux sauter dans la boue sous le fouet d'un maître qui vouloit bien qu'on fût des fous pendant six semaines pour vous baillonner le reste de l'année, que de passer quelques nuits au corps-de-garde, armé d'un bon fusil, pour faire la chasse aux tyrans, et conserver la liberté, d'être leurs maîtres le reste du tems. Oh ! les butords. Masquez-vous donc imbéciles bouffons, soyez un peuple de polichinels, et mangez, goberg.z-vous, puisque ce sont vos délices.

Pour moi, vieux riboteur, je me bats l'œil de la bombance, et je renoncerois volontiers à Bacchus, s'il falloit, ainsi qu'aux autres amusemens futils pour chevaliser jusqu'à la mort ma bonne amie la liberté. Voyez comme vous étiez pénauds après votre carnaval et vos ribotes, lorsque le lendemain un peu de cendres sur le front vous paralysoit bras et jambes. Travaillez, travaillez, morbleu à vous conserver libres, à assurer ce bonheur à vos enfans, et vous verrez si par la suite, vous n'êtes pas mille millions de fois plus heureux que d'avoir la permission de gambader comme des singes ou des marmotes pendant un tems fixé par vos *maîtres*, comme à-peu-près on donne aux pauvres nègres certains jours de liberté plénière pour mieux les contenir

et pour les distraire de leur affreux esclavage.

Oui, le plaisir de pouvoir sans contrainte exercer mes droits, énoncer ma pensée, attaquer les prévaricateurs en place, donner ou refuser ma voix à ceux que je crois dignes de ma confiance dans les emplois publics, faire des motions utiles à mes concitoyens, redoutables aux méchants, vaut mieux pour moi que tous les débordemens de l'ancien régime. J'avoue qu'il n'est pas si gai de passer une nuit au corps-de-garde que dans une guinguette à sautiller en cadence; mais c'est la tranquillité publique qui l'exige; c'est la conservation de la vie et de la propriété de tous. Un mouchard ou les satellites d'un despote jaloux de mes plaisirs, parce qu'il se croyoit seul en droit d'en goûter, n'ont plus le droit barbare de se mêler de ma conduite toujours supposée mauvaise par ces mâtins là. Je suis forcé par la raison seule et les lois à être un bon citoyen, et quand je le suis, je me contrefiutte de l'univers. Consolez-vous donc, pauvres sots, de n'avoir plus vos insipides carnavaux, et ces lourds et insignifians plaisirs toujours empoisonnés par la crainte. Ayez-en de plus vrais, de plus solides, celui de servir la patrie, de la défendre, de l'aimer, et même de mourir pour elle. Vous étiez sourds comme des pots, quand sa voix vous appeloit autrefois; maintenant soyez éveillés au seul coup de tambour qui vous dit que c'est pour elle que vous marchez, et que vous êtes enfans de la grande famille. Vive à jamais cette joie-là, elle est bien préférable à l'autre; elle est moins gaillarde en apparence; mais elle est bien plus vraie, bien plus parfaite.

Ma

CONVERSATION

Entre le Père Duchêne et M. Lunatique, astrologue.

Le Père Duchêne.

Ah ! ah ! bonjour, citoyen. Eh bien, qu'avez-vous à nous dire de neuf aujourd'hui ? Par-là, corbleu, vous avez l'air tout rêveur.

Lunatique.

Ouf, c'est bien étonnant, monsieur citoyen, tout va si mal ; j'en perds la tête !

Le Père Duchêne.

Comment ! un astrologue perdre la tête ! double millions d'escadrons, mon camarade, il faut, plus que jamais, avoir de la fermeté.

Lunatique.

C'est bien aisé à dire ; mais j'ai vu dans les astres tant de prédictions funestes, et je me suis si peu trompé depuis que je me mêle de consulter la lune et les étoiles, que je tremble pour l'avenir.

Le Père Duchêne.

Vous portez vos vues diablement haut. Pour moi, je ne consulte que ma bouteille, et je crois y voir plus clair que vous dans un quartier de lune ; j'y ai presque toujours trouvé la vérité.

Lunatique.

Vous êtes bien heureux, mais j'en doute.

Le Père Duchêne.

Ah ! parbleu, lisez mes anciennes prédictions ; j'ai prédis mot pour mot, il y a six mois, que *le sceptre seroit bientôt en canelle*, car je les voyois venir. J'ai prédis *la mort de l'abbé Royou*, *l'Ami du Roi*, celle de *Mirabeau-Tonneau*, et tant d'autres choses, que, sans être comme vous un grand rusé, je me crois encore une devinoire assez juste.

Lunatique.

Et moi aussi j'avois bien deviné que tout cela arriveroit, et j'avois découvert par le moyen de mes lunettes presque tous les malheurs dont nous sommes témoins.

Le père Duchêne.

Et moi aussi, M. Lunatique, et moi aussi ; mais qu'appellez-vous donc malheurs ? car enfin expliquez-vous ?

Lunatique.

J'appelle malheur la chute du clergé, qui faisoit bien vendre mes almanachs, celles des parlemens, de la noblesse, la fuite de ces pauvres *princes*, et généralement tout ce que vos sans-culotes ont fait. J'avois prédis tout cela, et je ne sais comment diable j'ai rencontré trop juste. J'ai vu de même que les *révoltés* seroient par-tout vainqueurs. Et je

m'en afflige pour la sainte religion, pour la monarchie, pour ces milliers de fugitifs à qui on a tout ôté.

Le Père Duchêne.

Pauvre bon-homme! C'est un malheur que la chûte d'un nuage aussi noir que cette foule de calotins fainéans qui surchargeoit la terre. Oh parbleu, c'est plaisant! Je ne vous dirai rien de ces parlemens si fiers, si despotes, de cette noblesse qui s'imaginoit que nous étions sortis de ses culottes, de ces pauvres *princes* qui se croyoient des dieux. Mais je vous dirai que vous avez tort d'appeller des *révoltés*, un peuple qui ratrape sa puissance usurpée par un tas de faquins qui l'auroient mis à la besace, car ils alloient déclarer la banqueroute. Vous me faites rire avec vos afflictions sur la religion, sur la monarchie, sur les émigrés. Est-ce détruire la religion, que de rogner les ongles aux prêtres, que d'avoir détruit les moines, démoli ces nombreux couvents, repaires de la fainéantise, non, c'est avoir rendu un grand service à la patrie. La monarchie étoit encore une monstruosité. Elle auroit pourtant resté, si le monarque lui-même, embêté par des fanatiques, eût voulu ne pas tromper la nation qui l'avoit conservé; ce qui est le principe de bien des malheurs, à la vérité: mais à qui la faute, si ma boutique étoit renversée quand on me l'a conservée? à ma mauvaise foi, si j'en avois. Ce qui me console de tout cela, mon cher astrologue, c'est que vous assurez que nous vaincrons par-tout, et que la lune vous l'a dit dans le tuyau de l'oreille.

Le genre humain fatigué, s'ébranle, et le métier de roi ne vaudra pas dans quelque-tems celui de marchand de fourneaux. Oui, nous serons vainqueurs, et sans être aussi futé que vous, les glous-glous de ma phiole m'en ont dit autant que vos astres.

On aura bien du mal, mais on aura la liberté, on l'aura morbleu, on l'aura !

Des maîtres tout-puissans pesoient trop sur le peuple. Les hommes, sacrebleu, ne sont plus si bêtes qu'ils étoient dans le vieux tems : ils ont ruminé que pour être mieux il falloit secouer le joug ; car ils ne sont pas de vils animaux. Peut-être bien la génération actuelle ne sentira-t-elle pas tout le prix de ce grand ouvrage ; mais enfin tout ce que je fais ne sera pas pour moi, mais bien pour mes enfans. Ne pas songer à ses descendans, c'est avoir un cœur de pierre.

Vous ne verriez pas vous, bel esprit, des pommes et des poires vous tomber sur le nez quand vous consultez le firmament, si d'utiles et d'anciens cultivateurs n'avoient planté des pommiers et des poiriers.

Consolez-vous donc, mon cher bon homme. La lune et le soleil doivent bien finir ; pourquoi tous les petits soleils, maintenant éclipsés, n'auroient-ils pas disparu de même ? Tenez, allons boire un coup, et chassons la mélancolie. Vous en verrez peut-être moins clair dans vos lunettes, mais vous vous en porterez mieux.

Lunatique.

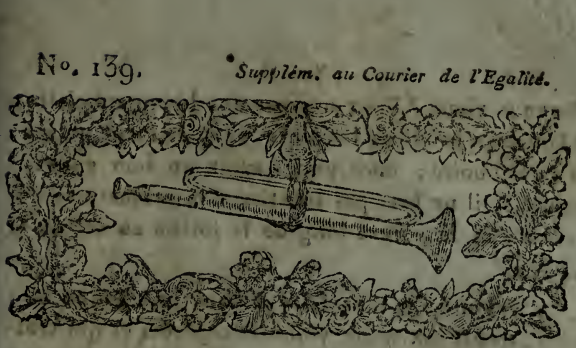
Ma foi, compère, je le veux bien. Puissent enfin les astres où je lis l'avenir, me montrer bientôt la fin de toutes les folies humaines. Je mourrois content si, du moins, je voyois l'aurore du bonheur pour les hommes, avant de descendre au tombeau; si je les voyois sympathiser, s'unir, s'aimer, se secourir, se consoler mutuellement et ne plus se déchirer comme des lions. Je suis bien aise d'avoir eu avec vous ce petit entretien. Il faut pourtant que je vous dise ce que j'ai encore vu l'autre jour dans mon télescope. Avant peu de tems tous les rois de l'Europe feront la culbute, et dégringoleront de leurs trônes; j'ai vu cette annonce dans *Mars*: c'est une des planètes la plus brillante, et qui me trompe le moins. Allons boire.

Le Père Duchêne.

Allons. Mon ami de la gaîté, *ça ira*. J'en jure par mes fourneaux.

Signé, Ducrosne, républicain.

A Paris, de l'imprimerie de Cailhot Courcier, rue Poupée, no. 5, où on souscrit pour le *Courier de l'Egalité*.



LA TROMPETTE DU PÈRE DUCHÊNE.

In vino veritas.
Dans le vin la vérité.

La Tour de Babel.

Depuis mon voyage dans la lune, il me prend de tems en tems des démangeaisons d'y remonter. En effet, quand je compare ce beau pays au gachi qui me contre-fous, je suis tenté de plier bagage et de me foutre encore dans la machine ronde, dussai-je me casser le cou dans la route. Comment, triple millions de bougres que nous sommes! serons-nous encore long-tems à gueuler comme des grües, sans nous entendre; tandis que nous avions notre bonheur dans les mains. Sommes-nous fous? sommes-nous imbécilles? sommes-nous tombés en enfance avant d'être

devenus vieux ? Pour manger une bonne omelette, il faut bien brouiller les œufs, y foutre force poivre, et ça fait boire ; mais pour avoir un bon gouvernement, il ne faut pas substituer le galimathias à la raison, ni le poivre-long de la sottise au sel de la sagesse.

La volonté de tous fait, dit-on, une bonne loi ; mais, trente-six mille volontés séparées et qui trottent en sens contraire, les gâtent toutes. Quel chaos, par notre faute, quand nous avons eu la gloriole de nous croire le plus éclairé des peuples ! Nous aurions pourtant bien dû nous mordre plus d'une fois les ongles de mille sottises que nous avons faites, et profiter de la maladie du passé, pour ne pas assommer l'avenir.

A nous entendre dire, d'après toutes les belles assurances qu'on nous avoit données, nous devions faire des merveilles, et nous avons tout fait pour nous écarter de la bonne route. On ne sait, foutre, plus auquel entendre, et, ce qu'il y a de drôle, c'est que celui qui se croyoit un bon et loyal patriote est tout étonné qu'on lui montre aujourd'hui les cornes. Les principes sont pourtant bons ; mais le mal, c'est que chacun veut les accommoder à sa guise et selon ses intérêts.

Parlez-vous raison, vous êtes un contre-révolutionnaire, un citoyen douteux, un diable cornu, bon à exorciser. Ne pensez-vous pas comme tel ou tel extravagant, dont la tête bout comme une chaudière, vous n'êtes bon qu'à foutre par les fenêtres. Donnez-vous pour les braves défensseurs de la patrie,

c'est la peur qui vous a rendu généreux. Avez-vous deux sols vaillant amassés par une honnête économie, vous êtes un bougre d'escroc, un accapareur, vous avez eu la patte graissée par Pierre ou Paul. Ma foi, c'est par trop damnable!

Avez-vous voulu ne pas aller vous fourer dans le tintamare des agitations, vous êtes un lâche, etc., etc. Eh! que diable entendons-nous, mes camarades.

Je vois à présent, sur l'affaire du 31 mai, beaucoup de gens *pour* et *contre*, et depuis la révolution; nous avons toujours été divisés d'opinions, et pourtant nous nous serions désempêtrés en pensant une bonne fois tous de même, en vivant en bons frères, et en ne nous tasticotant point les uns les autres comme des chats fâchés. Cependant toutes les adresses qui viennent pour et contre, sont toutes republicaines, et, d'où vient prenons-nous donc tant de routes différentes pour arriver au même but? c'est que nous avons nos petites passions, nos intérêts privés, notre petit amour propre. Nos vœux sont donc les mêmes, il ne s'agit plus que de s'entendre.

Pour me rendre très-libre, je ne veux pas à la vérité qu'on me tyrannise, car c'est vouloir mener au paradis par un chemin fangeux. Vous auriez beau me dire : mais, je vous veux mener en paradis, je vous dirois : allez vous faire foutre, ce bougre de chemin là mène en enfer. Mais, si vous me faites passer par une route semée de fleurs, je vous suivrai sans difficulté; autrement

c'est servir du bon fricot dans un plat qui sent le graillon ; c'est nous mettre dans un bon lit rongé de punaises ; c'est tromper des pauvres bougres de bonne foi.

En dépit de toutes ces bougreries, avouons pour nous consoler, que le branle est tellement donné, que nous resterons libres, mais il faut le vouloir ; car, pour faire aller une voiture, il ne faut pas attacher des chevaux au timon et d'autres au cul; jamais elle n'avanceroit.

Je suis bien d'avis de crier comme un beau diable contre le désordre et les foutus anarchieus qui ne veulent de lois que leurs caprices, de règle que leurs fureurs ; de liberté que le pouvoir de nuire. Mais, tout en jappant contre les brouillons, je ne cesserai de crier, à tue tête, contre les doubles vauriens de royalistes qui croient qu'en reculant nous en serions mieux. Je ne cesserai de déclamer contre les foutus bêtes qui regrettent l'ancien régime, comme s'ils ignoroient toutes les coquineries éternelles, toutes les infamies qui durèrent 17 siècles sans qu'on put les foutre à bas. Quand on ne veut pas souffrir l'odeur du plâtre et de la chaux, l'embarras des massons et la poussière, on reste dans sa vieille maison, et quelque jour elle vous écrase.

L'état baroque où nous sommes ne peut durer, mais quand ce farcin sera passé, au nom de Dieu ne redemandons pas la galle, car nous serions toujours obligés de nous gratter. Ce n'est foutre pas dutout l'ancien régime qu'il faut regretter, c'est

un nouveau qu'il faut vouloir, et la constitution doit l'amener.

Celui qui fuiroit des voleurs, et qui n'oseroit passer dans la boue pour les éviter, s'il s'avisoit de retourner sur ses pas, seroit à coup-sur happé par les coquins, du milieu desquels il se seroit échappé : s'il a le courage de passer le tas de boue qui l'arrête, il en est quitte pour se décroter, et se sauve. Le grand point, c'est de crier : Point d'anarchistes, c'est-à-dire, point de brouillons, de petits tyrans, d'intrigans vauriens ; mais *point de rois* ! car ce sont d'autres brigands. Les premiers seront à la fin écrâsés par les lois; les autres fouleroient les lois aux pieds pour y substituer leur volonté diabolique et celle d'une poignée de gredins, comme jadis.

Deux armées, dont l'une s'avance et l'autre se forme, à ce qu'on dit, ont deux projets différens. La première, qui est la bougre-d'armée *chrétienne*, veut nous redonner le cancer de la royauté. L'autre veut nous ôter les gros boutons de l'anarchie. Commençons d'abord par écrâser la *sainte* armée, et le reste disparoîtra bientôt.

Il ne faut pas croire qu'une révolution, comme il n'y en a jamais eu dans le monde, puisse se terminer en deux matins, et qu'elle puisse se faire à l'eau-rose. Sans fermeté, nous ressemblerons aux enfans qui habillent leur poupée le matin en religieuse, à midi en dragon, le soir en polichinel, et finissent par la foutre par la fenêtre. Autant de têtes autant de manières de voir. Les uns sont doux et nonchalans, les autres froids et tremblans ; les uns ardens

et diables, les autres raisonnables et sages. Beaucoup ne savent ni raisonner ni penser que par le secours des autres, aussi voyons-nous tant d'imbécilles travailler, sans le savoir, contre eux-mêmes, et suivre aveuglément tout ce qu'on veut, tout ce qu'on a besoin de leur faire accroire pour les faire agir. Qu'ils sachent, tous ces bonnes gens, que ceux qui courent toujours vont moins vîte que ceux qui vont rondement sans s'amuser, et qu'il vaut mieux marcher son petit bonhomme de chemin, que d'aller comme le vent.

Une grande révolution est comme l'Océan. Tantôt il est calme, tantôt il fait un boucan de mille tonnères de dieu.

Celui qui craint l'eau, ne doit, foutre, pas s'embarquer. Quand on l'est une fois, ce n'est pas derrière soi qu'il faut regarder comme de foutus capons, c'est le port qu'il faut désirer. Il faut bien s'attendre aux tempêtes, aux roulis, aux vents, aux écueils, aux éclairs, quand on est sur la plaine humide, et même aux poissons qui vous dévorent, quand vous vous laissez cheoir.

Mais si on songeoit à tous ces inconvéniens, on ne quitteroit jamais le plancher des vaches, ou on laisseroit voguer la machine au gré des vagues, et l'on risqueroit de boire un coup d'eau salée. Or, nous sommes tous embarqués. Disputons notre existence aux orages, aux marsouins, aux rochers, et travaillons vaillamment à la manœuvre, et, foutre, ça ira! Sans cela, nous retournerons, et tout le

monde nous attendra sur le rivage pour se foutre de nous.

L'armée qu'il faut vaincre, c'est l'armée royale. Ce seroit faire croire à la poignée de chenapans qui font un vacarme de possédés, parce que les lois ont dormi quelques-tems, qu'ils sont très à craindre et qu'ils peuvent nous foutre malheur, que de lever contr'eux des forces redoutables. Ce ne sont ni des lions, ni des démons, se sont tout bonnement quelques bléraux, quelques renards, quelques rats grugeurs, quelques serpens, quelques chenilles à écraser. Il ne faut pas de canons contre cette misérable engeance, il faut des traquenars, de bonnes triques et des balets.

Armez-vous donc, mes bons amis des départemens, mais sous la banière de la liberté, pour exterminer les ennemis fanatisés sortis du fumier de la prêtraille et de la chevalerie. C'est sur ces mâtins-là qu'il faut dauber d'importance. Il y a long-tems que je vous le dis. Toute autre victoire seroit de la foutrolle, de la billevesée. Celle-là vous assurera toutes les autres. Après cela, purgez la terre de la liberté de tous les animaux malveillans, ce sera l'ouvrage de quelques taloches bien appliquées sur leur gueule envenimée.

Le vrai *Père Duchêne*, républicain.

COUPLETS PATRIOTIQUES.

Air : *avec les jeux dans le village.*

Ne redoutons point ces orages
Qui paroissent fondre sur nous ;

Nos droits sont des heureux présages
D'un avenir serein et doux ;
Puisque la guerre est notre ouvrage,
Républicains, soyons unis ;
Hâtons-nous de venger l'outrage,
Que nous font de vils ennemis.

Que ces puissances étrangères,
Jalouse de notre bonheur,
Dans des républicains sincères,
Remarquent la plus vive ardeur.
Sur nos drapeaux que chacun lise :
Vaincre ou mourir est notre sort ;
Dans nos cœurs, que cette devise
Existe jusques à la mort.

L'honneur sera votre partage,
Quand, victimes d'un si beau sort,
Nous aurons dissipé l'orage
Qui nous tient éloigné du port.
Sachons mourir ; et la patrie,
Sur nos cendres, versant des pleurs,
Nous rendra bien plus d'une vie,
Car nous vivrons dans tous les cœurs.

Par le citoyen Bourgeois, capitaine du premier bataillon des chasseurs de la Marne.

A Paris, de l'Imprimerie de Caillot et Courcier, rue Poupée, n°. 5, où on souscrit pour le *Courier de l'Egalité*.

Chicago: Newberry Library

Newberry Library, Chicago

OCT 1959